


600099525-

CALVIN D'APRÈS CALVIN

GENÈVE. — IMPRIMERIE CH. GRUAZ, CITÉ, 19.

CALVIN D'APRÈS CALVIN

FRAGMENTS

EXTRAITS DES ŒUVRES FRANÇAISES

DU

RÉFORMATEUR

PAR

C.-O. VIGUET ET D. TISSOT

« Il n'est point d'autre lien de l'union ecclé-
« siastique : sinon que Christ nostre Seigneur (qui
« nous a réconciliez à Dieu son Père) nous retire de
« ceste dissipation, en la société de son corps : à fin
« qu'en telle sorte par sa seule Parole et par son
« Esprit, nous soyons unis en un cœur et en une
« pensée. »

Ep. à J. SADOLET.



GENÈVE

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE

Même maison à Paris, rue de la Monnaie, 10

—

1864

A MA DAMOISELLE

MADAMOISELLE DE FALEZ

(Au-dessous de la main de Mme de Falais : Receu le 22 Jullet.)

Madamoiselle, combien que l'addition des lettres m'a merveilleusement contristé : toutefois si estoit il bon que j'en feusse adverty. Car cela servira a nous soliciter, que nous prions Dieu de tant meilleur cueur, que le dangier est a craindre. Et de faict j'en avois desja entendu quelque chose par Monsieur Dallein : et maistre Pierre Viret me l'a confermé. Reste qu'en pryant Dieu qu'il nous regarde en pitié en cest endroict, nous attendions patiemment l'issue telle qu'il luy plaira envoier. Et quelque chose qu'il en dispose, que nous soions preparez a le porter, de sorte qu'il apparoisse par effect comment nous luy sommes obeissans. Pensez mesme que par ceste longue maladie et tant de recheutes, nostre Seigneur vous admoneste avant le coup de vous fortifier, affin que vous ne soiez surprinse quoy qu'il en advienne. Tant y a que je croy bien que encor qu'il revienne au dessus, nous ne ferons pas luy ne moy longue demeure icy bas. Et possible que vous nous pourrez bien convoier tantost apres. Mais encor ne laissé je pas d'espérer nouvelles plus joieuses.

Sur ce, Madamoiselle, apres m'estre humblement recommandé a vostre bonne grace, je supplye nostre bon Dieu de tousjours avoir l'œil sur vous, et le vous faire sentir par experience a vostre consolation, vous augmentant en tous les biens dont ses enfans doivent estre riches.

De Geneve ce XXI de Juing

Vostre humble frere, serviteur et entier amy

JEHAN CALVIN.

Ma femme vous presente ses humbles recommandations.

En Septembre 1861, l'Alliance évangélique, réunie à Genève pour sa quatrième Assemblée universelle, consacra une de ses séances à étudier *le caractère du Réformateur et de la Réformation de Genève.* A la suite de cette étude, elle résolut de célébrer le troisième anniversaire séculaire de la mort de Calvin, le 27 mai 1864, et cette résolution fut accueillie avec une vive approbation en France, en Angleterre, en Allemagne. C'est à cette résolution que se rattache la publication du présent volume.

Il est malheureusement certain que Calvin est plus célèbre qu'il n'est bien connu. Son nom est souvent répété, sa personne et son œuvre sont ignorées ou mal comprises. N'est-il pas triste qu'il en soit ainsi même dans les Eglises de langue française, on pourrait dire, *surtout* dans ces Eglises qui lui ont de si grandes obligations, et

auprès desquelles il a été, entre les mains du Seigneur, un si persévérant, si énergique et si fidèle ouvrier? Tandis que ses mérites littéraires et les immenses services qu'il a rendus, sans presque s'en douter, à la langue française, sont de jour en jour mieux appréciés par des hommes qui ont pourtant toute sorte de raisons pour lui être peu sympathiques[1], n'est-il pas triste que sa valeur comme

[1] Car aussi estoit-il (Calvin) homme bien escrivant, tant en latin qu'en françoys, et auquel notre langue françoyse est grandement redevable pour l'avoir enrichie d'une infinité de beaux traits.
ESTIENNE PASQUIER : *Recherches de la France.*

Calvin, Rabelais, Amyot, Montaigne, sont les quatre grands prosateurs du XVI[e] siècle. SAINTE-BEUVE : *Causeries,* III, 2.

Le style de Calvin est un des grands styles du seizième siècle: simple, correct, élégant, clair, ingénieux, animé, varié de formes et de sons, il a commencé à fixer la langue française pour la prose, comme celui de Clément Marot l'avait fait pour les vers. Ce style est moins savant, moins travaillé, moins ouvragé, pour ainsi dire, que le style de Rabelais; mais il est plus prompt, plus souple et plus habile à exprimer toutes les nuances de la pensée et du sentiment; il est moins naïf, moins agréable et moins riche que celui d'Amyot, mais il est plus incisif, plus imposant et plus grammatical; il est moins capricieux, moins coloré et moins attachant que celui de Montaigne, mais il est plus concis, plus grave et plus français, si l'on peut reprocher à l'auteur des *Essais* d'écrire quelquefois *à la gasconne.*

Bibliophile JACOB (Paul Lacroix) : *Avertissement aux œuvres fr. de Calvin, Paris, 1842.*

Calvin traite en grand écrivain toutes les questions de la philosophie chrétienne, la conscience, la liberté chrétienne, la Providence divine, les traditions humaines, le renoncement à soi. Il égale les plus sublimes dans ses grandes pensées sur Dieu, dont l'expression a été soutenue, mais non surpassée, par Bossuet....

La nouveauté de la langue, dans Calvin, suit naturellement la

théologien, son caractère religieux, les grands traits de son œuvre, demeurent obscurcis aux yeux de beaucoup de réformés, et obscurcis par l'ignorance, par des préjugés, plus encore que par une hostilité raisonnée ou par des convictions basées sur les faits? Il importe à la vérité, à la cause de l'Evangile, à l'honneur de nos Eglises que ces obscurités soient dissipées; il importe que les chrétiens réformés fassent de nouveau connaissance avec l'homme qui a imprimé, pour long-temps, le sceau de sa pensée et de sa foi sur le développement religieux d'où nous sommes sortis et auquel nous nous rattachons.

Mais comment remettre en lumière cette individualité si originale, cette activité si étendue et si variée? Comment exposer d'une manière simple et sûre la vie, les

nouveauté de la matière et de la méthode. Le même art de composition qui, dans l'exposition de la doctrine, range les choses dans leur ordre et leur proportion, se fait voir dans le langage, par la suite, la gradation, l'exactitude des expressions, qui, pour le plus grand nombre, sont définitives....

Calvin ne perfectionna pas seulement, en l'enrichissant, la langue générale; il créa une langue particulière,... la langue de la polémique. C'est ce style de la discussion sérieuse, plus nerveux que coloré, qui a plus de mouvement que d'images, son objet n'étant point de plaire, mais de convaincre... Calvin en donna le premier modèle.

D. Nisard : *Hist. de la littér. franç.*, Paris, 1863. I, p. 280, 284, 285.

On consultera avec fruit, sur cette face du sujet, le remarquable et consciencieux travail de M. Sayous : *Etudes littéraires sur les écrivains français de la Réformation*, 2e édit., Paris, 1854; ainsi que des articles de Vinet sur cet ouvrage, recueillis dans ses *Études sur la littérature française au XIXme siècle.*

travaux, et avant tout, le caractère, les sentiments, la foi de ce serviteur de Christ? Par des biographies, par des études historiques et théologiques? Oui sans doute; et on l'a commencé. Quoique, à cet égard, nous soyons loin encore de ce qu'a produit la savante Allemagne, cependant quelques travaux ont déjà paru parmi nous, ont porté la lumière sur bien des points ignorés, combattu bien des erreurs, appelé l'attention de plusieurs sur la grande figure de Calvin. Mais il est une voie plus directe, plus certaine, et, croyons-nous, plus attrayante parce qu'elle tient de plus près à la vérité et à la vie, c'est de montrer l'homme lui-même, c'est d'invoquer sur ce qu'a été, sur ce qu'a voulu Calvin, le témoignage non pas des autres, non pas de ses contemporains, amis ou ennemis, non pas de l'histoire, mais de Calvin; c'est de l'introduire, lui, en personne, auprès des lecteurs, de l'interroger et de le laisser parler.

Cette méthode, nous le reconnaissons, ne saurait être complète et définitive: nul n'a le droit d'être jugé uniquement d'après son propre témoignage; ce qu'un homme déclare ou laisse voir sur lui-même demande nécessairement à être contrôlé. Mais rien, pour l'intelligence d'un caractère et d'une vie, ne remplacera jamais cette première vue, prise de l'intérieur, pour ainsi dire, plutôt que de l'extérieur, cette conversation intime où l'interlocuteur attentif peut apprendre tant de choses, et les

apprendre comme on apprend le mieux, par le cœur et l'intuition.

C'est là ce que nous nous sommes proposé. Recueillir les confidences pleines de candeur et de sévère retenue, que le réformateur laisse parfois échapper sur sa vie, sur ses relations, sur les faits contemporains ; — présenter quelques exemples de sa méthode d'explication des Ecritures, quelques fragments propres à faire connaître ces commentaires à la fois populaires et profonds, toujours clairs, pénétrant dans l'esprit même du livre qu'ils exposent et y faisant pénétrer le lecteur ; — offrir, par des citations étendues, les principaux traits, les points saillants de sa dogmatique ; — choisir enfin quelques discours ou parties de discours, pour donner une idée de cette parole ferme et vibrante qui, de Genève, prolongeait au loin ses échos et exerçait une influence si forte sur les Eglises, troupeaux et conducteurs, grands et petits ; — tel a été notre plan.

Un mot sur la manière dont nous nous sommes acquittés de la partie matérielle de notre tâche, de ce qui concerne le texte même des morceaux que nous publions.

Nous avons fidèlement reproduit ces textes, d'après les manuscrits ou les éditions du XVIe siècle [1], sans aucun changement de style, et sans autres modifications d'orthographe que les améliorations survenues, dès lors, dans

[1] V. l'indicateur des éditions : p. 449.

les types, et qu'il faut adopter quand on veut donner une simple réimpression, et non un fac-simile. Nous avons rétabli les accents, mais laissé intacte la ponctuation, sauf l'introduction de quelques alinéas.

Il est certain que l'adoption de l'orthographe moderne aurait facilité aux personnes peu habituées à l'ancienne littérature la lecture de ce volume et l'édification qui en peut résulter. Mais, après sérieux examen, nous avons reconnu qu'il est impossible de toucher à l'orthographe sans toucher plus ou moins au style ; or, toucher au style, c'est toucher à la pensée. Une autre considération nous a encore retenus. Modifier le style ou seulement l'orthographe de l'auteur que nous reproduisons, c'était ôter à notre volume toute valeur littéraire ; et il nous a semblé qu'il devait en avoir une, et qu'il était bon, à plus d'un égard, qu'il la conservât. Calvin ne mérite-t-il pas, d'ailleurs, que ses lecteurs se donnent la peine de s'habituer à son langage? Il n'y a pas de bien grands efforts à faire pour en venir à bout, et nous osons promettre à ceux qui les feront, qu'ils en seront largement récompensés : non-seulement la difficulté qui les effraie, au premier abord, disparaîtra promptement, mais encore ils trouveront bientôt à ce style antique et vigoureux une saveur vivifiante et un attrait particulier[1].

[1] Si les locutions tombées en désuétude arrêtent ou embarrassent, on pourra consulter le *Glossaire* publié par les éditeurs de la

Peut-être quelques personnes, après avoir lu notre volume, se sentiront-elles attirées de ce côté, et voudront-elles aborder plus complétement et plus résolument l'étude des écrits dont il leur offre un choix. Peut-être, après avoir reconnu ce qu'il y a de richesse pour la pensée, de lumière pour la foi, de secours pour la vie religieuse dans ces travaux jadis si goûtés, maintenant si oubliés, pour ne pas dire si dédaignés ; après s'être familiarisées, aussi, avec les idées, la méthode, le langage du réformateur, désireront-elles faire plus ample connaissance avec ses œuvres.

Il est vrai que les éditions originales de celles-ci ne sont ni communes ni faciles à se procurer. Cependant on les trouve ; et les grandes bibliothèques, celle de notre ville en particulier, les conservent soigneusement. Puis, ces dernières années ont vu réimprimer les principales de ces œuvres, celles qui offrent le plus d'utilité et d'intérêt général. Les *Commentaires sur le Nouveau Testament,* l'*Institution chrétienne,* les *Commentaires sur le livre des Psaumes* ont été successivement publiés à Paris, de 1854 à 1859, par des éditeurs qui se sont acquis ainsi de vrais titres à la reconnaissance du public chrétien. Les *Lettres françaises* du réformateur ont vu le jour, en 1854, par les soins éclairés et patients de M. J. Bonnet ; elles offrent une lecture pleine de charme autant que riche

réimpression des Commentaires sur le Nouveau-Testament (Paris, 1854 et 1855), et tiré à part en une petite brochure.

en édification. Nous appelons de tous nos vœux la mise en lumière d'une partie des nombreuses prédications inédites, enfermées encore dans les riches collections de la Bibliothèque de Genève, ou la réimpression de l'un des volumes de sermons, celui sur le livre de Job, par exemple. Une publication de ce genre, rendue opportune par l'attention qui se réveille de toutes parts sur Calvin, serait le meilleur hommage à sa mémoire, en même temps qu'elle fournirait à l'édification des Eglises un précieux aliment.

Genève, Avril 1864.

AUTOBIOGRAPHIE

I

JEHAN CALVIN

AUX FIDÈLES ET DÉBONNAIRES LECTEURS, SALUT. [1]

Si la lecture de ces miens Commentaires apporte aussi grand avancement à l'Eglise de Dieu comme j'y ay senty de profit en mon endroit en les escrivant, je n'auray point d'occasion de me repentir d'avoir entreprins ce labeur: combien qu'ayant exposé yci en nostre petite eschole le livre des Pseaumes trois ans auparavant, je pensoye m'estre suffisamment acquitté par ce moyen, et avoye délibéré de ne publier point plus loing ce que j'avois traitté privéement entre ceux avec lesquels je converse. Et de faict, avant que j'entreprinsse d'exposer ce livre en mes leçons à la requeste de mes frères, j'avoye dit (ce qui estoit vray) que je m'en déportoye, pour autant que Martin Bucer trèsfidèle docteur de l'Eglise de Dieu y avoit besongné en tel sçavoir, diligence et fidélité, et si bien rencontré que pour le moins il n'estoit pas si requis que j'y misse la main. Et quant aux Commentaires de Wolphgangus Musculus, si lors ils eussent desjà esté mis

[1] Préface du Commentaire sur les Psaumes.

en lumière, je n'eusse pas voulu oublier à en faire mention par mesme moyen, veu que luy aussi, au jugement des gens de bien, a acquis grand'louange en cest endroit par sa diligence et industrie. Or n'estoy-je pas encores venu à la fin du livre, que me voyci solicité par de nouvelles prières, que je ne permisse point que mes lectures lesquelles certains personnages avoyent recueillies proprement et fidèlement, non sans grand labeur, veinssent à estre perdues. De moy, je persiste en mon propos, promettant seulement ce que de long temps j'avoye eu en fantasie, asçavoir que j'y escriroye quelque chose en Langue françoise, afin que les gens de nostre nation ne fussent desprouveus d'aide, pour bien entendre un livre si utile en le lisant. Quand je veins commencer à y besongner, soudain contre ma première délibération il me veint je ne sçay comment en l'esprit de dresser en Latin, seulement comme par manière d'essay, l'exposition d'un Pseaume. Puis après quand je vey que la chose rencontroit selon mon désir beaucoup plus que je n'avoye espéré, le courage me veint : ainsi je commence à essayer de faire de mesme en quelque peu d'autres Pseaumes. Ce qu'ayant apperceu mes familiers, comme me tenans par ce moyen obligé, prindrent plus grande hardiesse de me soliciter que je ne désistasse point. Il y eut une raison qui m'y feit condescendre, laquelle aussi m'avoit dès le commencement incité à faire ce premier essay, asçavoir que je doutoye que quelque jour contre mon vouloir, ou pour le moins sans mon sceu, ce qu'on avoit recueilly de mes leçons ne veinst à estre mis en lumière. Certes je puis bien dire que plustost ceste crainte m'a tiré à dresser l'ouvrage, que je n'y ay esté conduit de franche volonté. Ce pendant à la poursuyte et continuation j'ay cognu plus asseurément comment le labeur n'estoit point inutile: et mesmes j'ay senty par mon expérience

propre que j'apporteroye aux gens qui ne sont pas des plus exercitez une bonne aide pour entendre les Pseaumes. Au reste, il est difficile d'exprimer par paroles les grandes richesses et de diverses sortes qui sont contenues en ce thrésor: tant y a que je sçay bien que tout ce que j'en pourray dire n'approchera point de l'excellence de la chose. Mais pource qu'encores vaut-il mieux donner aux lecteurs quelque goust avant plus petit, de la merveilleuse utilité qu'ils en recevront, que du tout n'en dire mot, je pourray toucher en brief ce que la grandeur de la chose ne permet point de déduire parfaitement. J'ay accoustumé de nommer ce livre une anatomie de toutes les parties de l'âme, pource qu'il n'y a affection en l'homme laquelle ne soit yci représentée comme en un miroir. Mesmes, pour mieux dire, le Sainct Esprit a yci pourtrait au vif toutes les douleurs, tristesses, craintes, doutes, espérances, solicitudes, perplexitez, voire jusques aux esmotions confuses desquelles les esprits des hommes ont accoustumé d'estre agitez. Le reste de l'Escriture contient les enseignemens que Dieu a enjoinct à ses serviteurs de nous annoncer: mais yci les Prophètes, d'autant que parlans à Dieu ils descouvrent toutes les affections intérieures, appellent ou plustost tirent un chacun de nous à examiner soy-mesme, afin que rien de tant d'infirmitez auxquelles nous sommes sujets, et de tant de vices desquels nous sommes pleins, ne demeure caché. C'est certes un excellent et singulier proufit, quand toutes cachettes descouvertes, le cœur est produit en lumière bien purgé de ceste meschante infection d'hypocrisie. Brief, si l'invocation de Dieu est un des principaux appuis de nostre salut, comme ainsi soit qu'on ne peut prendre meilleure ne plus certaine reigle d'icelle ailleurs qu'en ce livre, selon qu'un homme aura bien proufité en la cognoissance d'iceluy, il a aussi comprins la plus

grand'part de la doctrine céleste. La vraye prière et vive procède premièrement d'un sentiment de nostre nécessité, puis après d'une asseurance certaine de la promesse. Or est-il ainsi qu'en ce livre les hommes seront fort bien resveillez à sentir leurs maux, et quant et quant advertis de chercher les remèdes. En somme tout ce qui peut servir à nous accourager quand il est question de prier Dieu, nous est enseigné en ce livre. Et non-seulement on y voit les promesses, mais souventesfois entre le conviement de Dieu et les empeschemens de la chair, nous est proposée la personne qui se prépare et efforce à prier, afin que si quelques fois nous nous trouvons agitez de diverses doutes, nous apprenions de résister et combatre, jusques à ce que l'esprit estant libre et desveloppé de tous ces empeschemens, s'eslève à Dieu. Et non seulement cela, mais aussi qu'au milieu des esbranslemens, craintes et tremblemens, nous nous efforcions toutesfois à prier, jusqu'à ce que nous sentions quelque allégement qui nous appaise et contente. Car jà soit que desfiance ferme la porte à nos prières, sçachons toutesfois qu'il n'est pas question de nous laisser surmonter et abatre toutes fois et quantes que nos cœurs sont vacillans ou agitez d'inquiétude, mais faut nous esvertuer jusques à ce que la foy viene finalement à sortir hors de ces combats victorieuse. Et de faict, en plusieurs endroicts on peut appercevoir les serviteurs de Dieu tellement flottans en faisant leurs prières, que de deux coups l'un estans quasi accablez ils emportent toutesfois le pris en s'efforçant à bon escient. Là d'un costé se monstre l'infirmité de la chair, de l'autre aussi se desploye la vertu de la foy, sinon tant vaillante et courageuse qu'il seroit à désirer, pour le moins preste à combatre jusques à ce que petit à petit elle viene à avoir une force accomplie. Toutes fois pource qu'on trouvera en tout le livre par-ci par-là les

choses propres pour enseigner la vraye manière de bien prier, je ne m'amuseray point maintenant à traitter les choses qu'il faudra puis après répéter, de peur d'arrester les lecteurs, et les retarder qu'ils ne passent outre. Seulement j'ay pensé qu'il estoit besoin de monstrer en passant, que ce livre nous apporte un bien qui est souhaitable sur tous autres, c'est que non-seulement nous avons accès familier à Dieu, mais aussi qu'il nous est permis et libre de desployer devant Dieu nos infirmitez, lesquelles nous avons honte de déclairer devant les hommes. Au reste, pour offrir deuëment à Dieu le sacrifice de louange, lequel (comme il déclare) luy est fort agréable et de très-bonne odeur, la reigle infaillible nous en est yci prescrite. Il n'y a livre où on trouve de plus expresses et magnifiques louanges, tant de la singulière libéralité de Dieu envers son Eglise que de toutes ses œuvres : il n'y a livre auquel soyent récitées tant de délivrances, n'y auquel les tesmoignages et expériences de sa providence et solicitude paternelle envers nous, soyent si richement exaltez et d'une façon si authentique. Brief, il n'y a livre auquel plus parfaitement nous soit enseignée la manière de louer Dieu, ou auquel nous soyons plus vivement solicitez à cest exercice de piété. D'avantage, jà soit que ce livre soit plein de tous enseignemens qui peuvent servir pour réformer nostre vie à toute saincteté, droicture et justice, principalement toutesfois il nous enseignera et duira à porter la croix, qui est une vraye espreuve de nostre obéissance, asçavoir d'autant que renonçans à nos propres affections, nous nous soumettons entièrement à Dieu, et le laissons tellement nous gouverner et disposer nostre vie, que les misères qui sont les plus rudes et amères à nostre nature, nous deviendent douces, d'autant qu'elles procèdent de luy. Pour le dernier, non-seulement nous y trouverons les louanges générales de

la bonté de Dieu, lesquelles enseignent aux hommes de se reposer en luy seul, et y prendre tout leur contentement, afin que les fidèles de tout leur cœur attendent de luy en toutes leurs nécessitez un secours assuré: mais nous trouverons aussi que la rémission gratuite des péchez, laquelle seule appaise Dieu envers nous, et nous acquiert tranquillité de conscience devant luy, y est tellement preschée et magnifiée, que nous ne pouvons pas dire que rien y défale de ce qui concerne la science du salut éternel. Au reste, si les lecteurs vienent à sentir quelque fruit et profit du labeur que j'ay prins à escrire ces Commentaires, je veux bien qu'ils sçachent que l'expérience que j'ay euë par les combats esquels le Seigneur m'a exercé, encore qu'elle n'ait pas esté des plus grandes m'y a toutesfois grandement servy: non-seulement à ce que je peusse déduire comment il faut prattiquer et mettre en usage toute la doctrine qu'on en pouvoit recueillir, mais aussi à ce que j'eusse plus grande ouverture à comprendre l'intention de chacun de ceux qui ont composé les Pseaumes. Et pource qu'entre tous ceux-là David est le principal, ce qui m'a beaucoup servy pour entendre plus à plein les complaintes qu'il fait des afflictions que l'Eglise a à soustenir au dedans de soy, et par ceux-mesmes qui se disent en estre membres, c'est que j'ay souffert les mesmes choses ou semblables des ennemis domestiques de l'Eglise. Car combien que j'ensuyve David de bien loing, et qu'il s'en fale beaucoup que je soye à accomparer à luy: ou pour mieux dire, combien qu'en aspirant lentement et avec grande difficulté à tant de vertus qui ont esté excellentes en luy, je me sente encores entaché des vices contraires, toutesfois si j'ay quelques choses de commun avec luy, je suis content de les considérer et faire quelque comparaison de l'un à l'autre. Ainsi doncques, jà soit qu'en lisant les tesmoignages de sa

foy, patience, ardeur, zèle, et intégrité, je me soye souventesfois mis à gémir et souspirer que je n'en approchoye que de bien loing, toutesfois ça esté une chose qui m'a beaucoup servy, de contempler en luy, comme en un miroir, tant les commencemens de ma vocation, que le discours et la continuation de ma charge : à ce que je recognusse plus asseurément que tout ce qu'a souffert et soustenu ce Roy et Prophète tant excellent, m'estoit proposé de Dieu pour exemple afin de l'imiter. Vray est que ma condition est beaucoup moindre et plus basse, et n'est pas besoin que je m'arreste à le monstrer : mais comme il fut prins d'après les bestes, et eslevé au souverain degré de dignité royale, ainsi Dieu de mes petis et bas commencemens m'a avancé jusqu'à m'appeler à ceste charge tant honorable de ministre et prescheur de l'Evangile. Dès que j'estoye jeune enfant, mon père m'avoit destiné à la Théologie : mais puis après, d'autant qu'il considéroit que la science des Loix communément enrichit ceux qui la suyvent, ceste espérance luy feit incontinent changer d'avis. Ainsi cela fut cause qu'on me retira de l'estude de Philosophie, et que je fus mis à apprendre les Loix : ausquelles combien que je m'efforçasse de m'employer fidèlement, pour obéir à mon père, Dieu toutesfois par sa providence secrette me feit finalement tourner bride d'un autre costé. Et premièrement, comme ainsi soit que je fusse si obstinément adonné aux superstitions de la Papauté, qu'il estoit bien mal-aisé qu'on me peust tirer de ce bourbier si profond, par une conversion subite il donta et rangea à docilité mon cœur, lequel, en esgard à l'aage estoit par trop endurcy en telles choses. Ayant doncques receu quelque goust et cognoissance de la vraye piété, je fus incontinent enflambé d'un si grand désir de profiter, qu'encore que je ne quittasse pas du tout les autres estudes, je m'y employoye

toutesfois plus laschement. Or je fu tout esbahi que devant que l'an passast, tous ceux qui avoyent quelque désir de la pure doctrine, se rangeoyent à moy pour apprendre, combien que je ne feisse quasi que commencer moy-mesme. De mon costé, d'autant qu'estant d'un naturel un peu sauvage et honteux, j'ay tousjours aimé requoy et tranquillité, je commençay à chercher quelque cachette et moyen de me retirer des gens : mais tant s'en faut que je veinsse à bout de mon désir, qu'au contraire toutes retraittes et lieux à l'escart m'estoyent comme escholes publiques. Brief, ce pendant que j'avoye tousjours ce but de vivre en privé sans estre cognu, Dieu m'a tellement proumené et fait tournoyer par divers changemens, que toutesfois il ne m'a jamais laissé de repos en lieu quelconque, jusques à ce que maugré mon naturel il m'a produit en lumière, et fait venir en jeu, comme on dit. Et de faict, laissant le pays de France, je m'en veins en Allemaigne de propos délibéré, afin que là je peusse vivre à requoy en quelque coin incognu, comme j'avoye tousjours désiré : mais voyci, pource que pendant que je demeuroye à Basle, estant là comme caché et cognu de peu de gens, on brusla en France plusieurs fidèles et saincts personnages, et que le bruit en estant venu aux nations estranges, ces bruslemens furent trouvez fort mauvais par une grand'partie des Allemans, tellement qu'ils conceurent un despit contre les autheurs de telle tyrannie : pour l'appaiser, on feit courir certains petis livres mal-heureux et pleins de mensonges, qu'on ne traittoit ainsi cruellement autres qu'Anabaptistes et gens séditieux, qui par leurs resveries et fausses opinions renversoyent non-seulement la religion, mais aussi tout ordre politique. Lors moy voyant que ces prattiqueurs de Cour par leurs desguisements taschoyent de faire non seulement que l'indignité de ceste effusion du sang innocent demeurast

ensevelie par les faux blasmes et calomnies desquelles ils chargeoyent les saincts Martyrs après leur mort, mais aussi que par après il y eust moyen de procéder à toute extrémité de meurtrir les povres fidèles, sans que personne en peust avoir compassion, il me sembla que sinon que je m'y opposasse vertueusement, entant qu'en moy estoit, je ne pouvoye m'excuser qu'en me taisant je ne fusse trouvé lasche et desloyal. Et ce fut la cause qui m'incita à publier mon Institution de la Religion chrestienne : premièrement afin de respondre à ces meschans blasmes que les autres semoyent, et en purger mes frères, desquels la mort estoit précieuse en la présence du Seigneur : puis après afin que d'autant que les mesmes cruautez pouvoyent bien tost après estre exercées contre beaucoup de povres personnes, les nations estranges fussent pour le moins touchées de quelque compassion et solicitude pour iceux. Car je ne mis pas lors en lumière le livre tel qu'il est maintenant copieux et de grand labeur, mais c'estoit seulement un petit livret contenant sommairement les principales matières : et non à autre intention, sinon qu'on fust adverty quelle foy tenoyent ceux lesquels je voyoye que ces meschands et desloyaux flatteurs diffamoyent vileinement et malheureusement. Or que je n'eusse point ce but de me monstrer et acquérir bruit, je le donnay bien à cognoistre, par ce qu'incontinent après je me retiray de là : joinct mesmement que personne ne sceut là que j'en fusse l'autheur : comme aussi par tout ailleurs je n'en ay point fait de semblant, et avoye délibéré de continuer de mesme jusques à ce que finalement maistre Guillaume Farel me reteint à Genève, non pas tant par conseil et exhortation, que par une adjuration espovantable, comme si Dieu eust d'en haut estendu sa main sur moy pour m'arrester. Pource que pour aller à Strasbourg, où je vouloye lors me

retirer, le plus droit chemin estoit fermé par les guerres, j'avoye délibéré de passer par yci légèrement, sans arrester plus d'une nuiet en la ville. Or un peu au paravant la Papauté en avoit esté chassée par le moyen de ce bon personnage que j'ay nommé, et de maistre Pierre Viret : mais les choses n'estoyent point encore dressées en leur forme, et y avoit des divisions et factions mauvaises et dangereuses entre ceux de la ville. Adonc un personnage, lequel maintenant s'est vilenement révolté et retourné vers les Papistes, me descouvrit et feit cognoistre aux autres. Sur cela Farel (comme il brusloit d'un merveilleux zèle d'advancer l'Evangile) feit incontinent tous ses efforts pour me retenir. Et après avoir entendu que j'avoye quelques estudes particulières ausquelles je me vouloye réserver libre, quand il veit qu'il ne gaignoit rien par prières, il veint jusques à une imprécation, qu'il pleust à Dieu de maudire mon repos et la tranquillité d'estudes que je cherchoye, si en une si grande nécessité je me retiroye et refusoye de donner secours et aide. Lequel mot m'espovanta et esbransla tellement, que je me désistay du voyage que j'avoye entreprins : en sorte toutesfois que sentant ma honte et ma timidité, je ne voulus point m'obliger à exercer quelque certaine charge. Après cela à grand'peine se passèrent quatre mois, que d'un costé les Anabaptistes nous veindrent assaillir, et de l'autre un meschant Apostat, lequel estant secrettement soustenu et appuyé du crédit d'aucuns des principaux, nous pouvoit beaucoup faire de fascherie. Ce pendant surveindrent en la ville séditions les unes sur les autres, qui nous affligèrent et proumenèrent d'une façon qui n'estoit point lasche. Ainsi, combien que je me recognoy estre timide, mol, pusillanime de ma nature, il me falut toutesfois dés les premiers commencemens soustenir ces flots tant impétueux : ausquels jà soit

que je ne succombasse pas, si est-ce que je ne me trouvay point garny d'une si grande magnanimité, que quand par le moyen de certains troubles on me chassa, je ne m'en resjouisse plus qu'il ne faloit. Lors par ce moyen estant en liberté et quitte de ma vocation, j'avoye délibéré de vivre en repos sans prendre aucune charge publique, jusques à ce que l'excellent serviteur de Christ Martin Bucer, usant d'une semblable remonstrance et protestation qu'avoit fait Farel au paravant, me rappela à une autre place. Estant donc espovanté par l'exemple de Jonas, lequel il me proposoit, je poursuyvi encore en la charge d'enseigner. Et mesme combien que tousjours je continuasse à estre semblable à moymesme, c'est asçavoir de ne vouloir point apparoistre ou suyvre les grandes assemblées, je ne sçay comment toutesfois on me mena comme par force aux Journées impériales, où bon-gré mal-gré il me falut trouver en la compagnie de beaucoup de gens. Depuis, quand le Seigneur ayant pitié de ceste ville, eut appaisé les esmotions et troubles pernicieux qui y estoyent, et par sa vertu admirable dissipé tant les mal-heureux conseils, que les efforts sanguinaires des perturbateurs de la République, contre mon désir et affection la nécessité me fut imposée de retourner à ma première charge. Car combien que le salut de ceste Eglise me fust en telle recommandation, que pour icelle je n'eusse point fait de difficulté d'abandonner ma vie, ma timidité toutesfois me présentoit beaucoup de raisons de m'excuser, pour ne point reprendre derechef sur mes épaules un fardeau si pesant. Mais à la parfin le regard de mon devoir, que je considéroye avec réverence et conscience, me gaigna, et feit condescendre à retourner vers le troupeau d'avec lequel j'avoye esté comme arraché ; ce que je feis avec tristesse, larmes, grande solicitude, et destresse, comme le Seigneur m'en est très-bon tes-

moin, et plusieurs bons personnages, qui m'eussent bien voulu veoir hors de ceste peine, n'eust esté que ce que je craignoye, et qui m'avait fait consentir, les retenoit aussi et leur fermoit la bouche. Maintenant si je vouloye réciter les divers combats par lesquels le Seigneur m'a exercé depuis ce temps-là, et par quelles espreuves il m'a examiné, ce seroit une longue histoire. Mais afin que j'ennuye point de paroles inutiles les lecteurs, il me suffira de réitérer en brief ce que j'ay touché un peu devant, qu'en considérant tout le discours de la vie de David, il me sembloit qu'à chacun pas il me monstroit le chemin, et que cela m'a esté un merveilleux soulagement. Car comme ce sainct Roy a esté fasché de guerres continuelles par les Philisthins et autres peuples estranges ses ennemis, mais encores navré plus griefvement au milieu de son peuple par la malice d'aucuns desloyaux et mal-heureux : ainsi je puis dire quant à moy, que de tous costez j'ay esté assailly, tellement qu'à grand'peine ay-je peu estre en repos un bien peu de temps, que tousjours je n'eusse à soustenir quelque combat, ou de ceux de dehors, ou de ceux de dedans. Satan a souventesfois tasché par ses menées, de renverser l'estat de ceste Église : mais la chose une fois veint jusques là, que tout foible et craintif que je suis, je fu néantmoins contraint, pour rompre et appaiser des combats à la mort, de mettre en danger ma vie, et me jetter tout à travers des coups. Puis après par l'espace de cinq ans, que des meschans garnemens s'estoyent faits par trop grands, et avoyent crédit, et que mesme une partie du commun peuple gastée par les allèchemens et propos mal-heureux de telles gens, appétoit une licence desbordée, il falut combatre sans cesse pour tenir bon, et maintenir la discipline de l'Église. Car ces gens profanes et contempteurs de la doctrine céleste ne se soucioyent pas si l'Église alloit en ruine, pourveu qu'ils peussent parvenir à

avoir la puissance qu'ils demandoyent, afin de faire du tort à leur plaisir. Il y en avoit aussi plusieurs que la povreté et la faim poursuyvoit, les autres estoyent poussez d'une ambition insatiable, ou d'avarice et cupidité de gain deshonneste : et tous ceux-là estoyent tellement enragez, qu'ils aimoyent encore mieux se ruiner en nous ruinant, que se tenir quois en vivant paisiblement et honnestement. Tout ce temps-là qui a esté long, je pense qu'ils n'ont rien omis de tout ce qui se peut forger en la boutique de Satan pour parvenir à leur but. Et à la parfin l'issue de leurs machinations maudites n'a peu estre autre que par un esclandre ignominieux sur leurs testes, lequel aussi m'a esté un spectacle ennuyeux et pitoyable. Car combien qu'ils fussent bien dignes de grands tormens, toutesfois je désiroye tousjours qu'ils peussent prospérer et demeurer à leur aise : ce qui fust advenu sinon qu'ils eussent esté tousjours incorrigibles et rebelles à tous bons advertissemens. Or jà soit que l'examen de ces cinq ans m'ait esté bien fascheux et dur à porter, je ne sens pas moins de fascherie de la malignité de ceux qui ne cessent d'abbayer contre moy et mon ministère par leurs calomnies envenimées. Car combien qu'une grande partie d'iceux soit tellement aveuglée d'une cupidité de mesdire et détracter, qu'à leur grand deshonneur ils monstrent incontinent leur impudence : les autres, quelques fins et rusez qu'ils soyent ne se peuvent pas tellement couvrir ou desguiser, qu'ils ne demeurent honteusement convaincus, toutesfois quand un homme se sera purgé cent fois d'un blasme, et qu'on viene recharger sur luy sans cause ny occasion quelconque, c'est une vilenie outrageuse et bien dure à porter. Pource que j'afferme et maintien que le monde est conduit et gouverné par une providence de Dieu secrette, un tas de gens arrogans s'eslèvent, gazouillans qu'à ce conte Dieu seroit autheur du péché. C'est

une calomnie frivole, et qui d'elle-mesme aisément s'esvanouiroit, sinon qu'elle rencontrast gens qui ont les aureilles chatouilleuses, et prenent plaisir à humer tels propos. Mais il y en a plusieurs desquels les cœurs sont tellement préoccupez d'envie et despit, ou d'ingratitude, ou d'une malignité, qu'il n'y a mensonge si estrange, voire mesmes monstrueux, qu'ils ne le reçoyvent si on leur en parle. D'autres taschent de renverser l'éternelle Prédestination de Dieu, par laquelle il discerne entre les réprouvez et les esleus : les autres veulent maintenir le libéral arbitre. Incontinent aux resveries de ceux-là, plusieurs se jettent, non pas tant par ignorance, que par une affection je ne sçay quelle de complaire. Et si c'estoyent les ennemis manifestes qui me feissent ces fascheries, la chose seroit aucunement supportable : mais que ceux qui se cachent couvers du tiltre de frères, et non-seulement mangent le sainct pain de Christ, mais mesmes l'administrent aux autres : brief, qui à plene bouche se glorifient d'estre prescheurs de l'Evangile, me facent la guerre si mal-heureusement, quelle horreur est-ce? Et à ce propos je puis bien à bon droict me plaindre à l'exemple de David, L'homme de ma paix, et qui mangeoit le pain avec moy, a levé le talon contre moy [1]. Item, Mon ami familier et mon compagnon, qui marchoit vers le Temple de Dieu avec moy, auquel je prenoye plaisir de communiquer mon secret, m'a poursuyvy d'injures en ennemi [2]. Les autres sèment des bruits et font courir propos frivoles de mes thrésors : les autres d'une trop grande authorité et puissance infinie qu'ils disent que j'ay : les autres parlent de mes délices et magnificence. Voire, mais quand un homme se contente d'un petit ordinaire et d'habillemens communs, et ne requiert point plus de fruga-

[1] Ps. XLI, 10. — [2] Ps. LV, 14.

lité des plus petis qu'il ne monstre et prattique luy-mesmes, dira-on qu'un tel soit trop somptueux et face du brave? Quant à la grandeur et puissance de laquelle ils me portent envie, je voudroye bien m'en pouvoir descharger sur eux : car ils estiment un royaume la multitude d'affaires et le pesant fardeau de travaux qu'il me faut porter. Et s'il y en a à qui je ne puisse persuader de mon vivant que je ne soye riche et pécunieux, ma mort le monstrera finalement. Certes d'autant que je n'appète rien plus que ce que j'ay, je confesse bien n'estre pas povre. Or combien qu'il n'y ait aucune couleur en tous ces propos controuvez, il se trouve tousjours néantmoins beaucoup de gens qui sont bien aises d'en estre abbruvez, et y applaudissent : et la raison est, que la plus grand'part estime que le seul remède pour couvrir ses meschancetez, est de brouiller tout, et mesler le blanc parmi le noir ; et leur semble bien que c'est le souverain moyen et le plus court pour vivre en toute licence et impunité, que l'authorité des serviteurs de Christ viene à décheoir. Outre tous ceux-là il y a aussi les gaudisseurs de table desquels David se complaind[1] : et je n'enten pas seulement les frians qui cherchent quelque lippée pour farcir leur ventre, mais tous ceux qui par faux rapports cherchent de complaire aux grans. Or combien qu'estant de long temps accoustumé à humer telles injures, j'y soye quasi endurcy, il ne se peut toutesfois faire que quand l'insolence de telles gens croist et augmente tousjours, je ne sente quelques fois en mon cœur quelques pointes d'amertume. Mais encore ce n'estoit pas assez d'estre traitté ainsi inhumainement par mes voisins, sinon qu'en un pays lointain vers la mer glacée le temps se troublast aussi je ne sçay comment par la phrénésie d'aucuns,

[1] Ps. XXXV, 16.

pour puis après faire lever contre moy comme une armée de gens qui sont trop de loisir, et n'ont que faire s'ils ne s'escarmouschent à empescher ceux qui travaillent à édification. Je parle encores des ennemis domestiques de l'Eglise, asçavoir de ceux lesquels se vantans bravement de l'Evangile de Christ, néantmoins d'autant que je ne veux adhérer à leur lourde conception et fantasie d'une façon charnelle de manger Christ, se ruent contre moy d'une impétuosité plus grande que ne font pas les adversaires manifestes : et d'iceux je puis protester à l'exemple de David, que quand je cherche paix, ils s'esmeuvent à faire guerre [1]. Or l'ingratitude barbare de tous ceux-là se monstre, en ce qu'ils ne font point de difficulté d'assaillir, et à costé et par derrière, celuy lequel s'employe fort mesmes à maintenir une cause qu'ils ont commune avec luy, et qui pourtant devoit par eux estre aidé et secouru. Certes s'il y avoit en telles gens une goutte d'humanité, la fureur des Papistes qui se jette contre moy d'une impétuosité desbordée, devoit appaiser toutes les plus grandes haines qu'ils ayent contre moy. Mais puisque la condition de David a esté telle, qu'ayant fait beaucoup de plaisir et profit à son peuple, il a toutesfois sans occasion esté hay de plusieurs, (comme il se complaint qu'il a payé ce qu'il n'avoit point ravy [2]) quand je me suis veu sans cause estre assailly des haines de ceux lesquels me devoyent aider et soulager, ce m'a esté une grande consolation de me conformer à l'exemple d'un tel personnage et si excellent.

Et mesmes ceste cognoissance et expérience m'a de beaucoup servy pour entendre les pseaumes, afin que je ne m'y trouvasse trop nouveau comme en un pays incognu. Et de faict, les lecteurs (comme je pense) recognoistront qu'en dé-

[1] Ps. CXX, 7. — [2] Ps. LXIX, 5.

clairant les affections intérieures tant de David que des autres, j'en parle comme de choses desquelles j'ay familière cognoissance. Au reste, comme ainsi soit que j'aye mis peine en bonne conscience de communiquer ce thrésor à tous fidèles, encore que je n'y aye pas tant fait que j'eusse bien désiré, si est-ce que le devoir que j'en ay fait mérite qu'on m'en sçache quelque gré. Toutesfois je ne requier autre chose, sinon que chacun juge de mon labeur en bonne équité, selon le profit et le fruict qu'il en sentira. Tant y a que seulement en lisant ces Commentaires, on pourra veoir à l'œil que je n'ay point cherché de plaire, sinon entant qu'il y avoit quant et quant moyen de proufiter aux gens. Et pourtant non seulement j'ay observé par tout une simple façon d'enseigner, mais aussi afin de m'eslongner tant plus de toute ostentation, je me suis abstenu le plus souvent de réfuter les autres : qui estoit toutesfois l'endroit où j'avoye plus belle matière de me monstrer avec applaudissement de ceux qui pourront lire mon livre. Et si n'ay jamais touché les opinions contraires, sinon là où il estoit à craindre qu'en m'en taisant je laissasse les lecteurs en suspens. Ce pendant je sçay combien plusieurs trouveroyent mieux à leur goust, qu'on feist un amas de beaucoup de matières, d'autant que cela a grand lustre, et acquiert bruit à ceux qui le font : mais je n'ay rien eu en plus grande recommandation, que de regarder à l'édification de l'Eglise. Dieu qui m'a donné ce vouloir, face par sa grâce que l'issue en soit telle.

De Genève ce XXII de juillet, M.D.LVII.

II

A MELCHIOR VOLMAR ROUX,

JURISCONSULTE, HOMME EXCELLENT, JEHAN CALVIN, SALUT. [1]

Si vous voulez m'accuser non-seulement de négligence, mais aussi d'incivilité, pource que par si long temps je ne vous ay escrit aucunes letres : je confesse qu'à grand'peine ay-je de quoy m'excuser. Car si j'allégue qu'il y a longue distance de lieux d'yci à vous, et que par l'espace de cinq ans entiers je n'ay rencontré aucun qui allast de par de là, l'excuse sera bien vraye : mais de moy-mesme je recognoy desjà qu'elle seroit trop débile. Et pourtant, il m'a semblé qu'il n'y avoit point de meilleur moyen que de me présenter avec quelque récompense, laquelle réparant les fautes du temps passé, feroit mon appointement tout en un coup. Voyci donc un Commentaire sur la seconde Epistre de S. Paul aux Corinthiens, composé et dressé par moy, avec le plus grand soin et dextérité qu'il m'a esté possible : lequel je vous envoye maintenant à ceste fin, car je ne fais point de doute, que de vostre grâce ne l'acceptiez pour suffisante recompense. Combien qu'il y a aussi d'autres causes et plus grandes, lesquelles m'ont incité à le vous dédier. Premièrement, il me souvient de quelle affection vous avez entretenu et augmenté ce commencement d'amitié que j'avoye avec vous de long temps : combien vous avez esté prest d'employer franchement, et vous et vostre pouvoir pour moy,

[1] Dédicace du Commentaire sur la 2e Epître aux Corinthiens.

quand vous avez pensé que l'occasion se présentoit de monstrer vostre amour envers moy : comment vous m'avez offert vostre crédit pour m'avancer, si la vocation, à laquelle j'estoye lors attaché, ne m'eust empesché de l'accepter. Mais il n'y a rien que j'aye trouvé si bon, que la souvenance de ce premier temps, quand estant envoyé par mon père pour apprendre le Droict civil, je conjoigni, vous ayant pour conducteur et maistre, avec l'estude des loix les letres Grecques, lesquelles lors vous enseigniez avec grande louange. Et certes il n'a point tenu à vous que je n'y proufitasse d'avantage : car de vostre grâce vous estiez prest de me tendre la main, jusques à ce que j'eusse parachevé le cours de l'estude, et veu ce qui en est d'un bout en autre, n'eust esté que la mort de mon père entreveint laquelle fut occasion de me distraire lors qu'il n'y avoit pas long temps que j'estoye en train. Tant y a toutesfois que je me recognoy grandement obligé à vous, de ce que pour le moins j'ay apprins sous vous les commencemens, lesquels m'ont depuis aidé. Parquoy je n'ay peu autrement contenter mon désir, qu'en laissant à ceux qui viendront après nous, un tesmoignage que je n'ay point voulu estre ingrat envers vous : par mesme moyen faisant aussi que vous receussiez quelque fruit, avant moindre, de vostre labeur ancien, duquel je sens encore aujourd'huy le proufit. A Dieu.

De Genève le premier d'Aoust, M. D. XLVI.

III

A M. MATURIN CORDIER,

HOMME DOUÉ DE DOCTRINE ET GRAND'CRAINTE DE DIEU,
PRINCIPAL DU COLLÉGE DE LAUSANE. [1]

C'est bien raison, que vous aussi ayez part à mes labeurs, veu que sous vostre conduite et addresse, ayant premièrement commencé le train d'estudier, j'ay pour le moins avancé jusques à ce poinct, de pouvoir en quelque sorte proufiter à l'Eglise de Dieu. Lors que mon père m'envoya jeune enfant à Paris, n'ayant seulement que quelques petis commencemens de la Langue Latine, Dieu voulut que je vous rencontray pour mon précepteur quelque peu de temps, afin que par vous je fusse tellement addressé au vray chemin et droite façon d'apprendre, que j'en peusse puis après aucunement mieux proufiter. Car comme ainsi soit que vous eussiez tenu la première classe, et là enseigné avec grand honneur, toutesfois pource que vous voyiez que les enfans façonnez par les autres maistres par ambition et bravade, n'estoyent point fondez à bon escient, et n'apportoyent rien de ferme, mais avoyent seulement quelques bouffées pour faire mine, en sorte qu'il vous faloit recommencer à les façonner de nouveau, vous estant fasché d'une telle peine, estiez ceste annéelà descendu à la quatrième classe. Voylà bien quelle estoit vostre intention : mais cependant ce me fut un singulier bénéfice de Dieu, de rencontrer un tel commencement d'ins-

[1] Dédicace du Commentaire sur la 1re Epître aux Thessaloniciens.

truction. Et combien qu'il ne me fust pas permis d'en jouir long temps, pource qu'un homme estourdi et sans jugement, lequel disposoit de nos estudes à son vouloir, ou plustost selon sa fole fantasie, nous feit incontinent monter plus haut : toutesfois l'instruction et addresse que vous m'aviez donnée me servit si bien depuis, qu'à bon droict je confesse et recognoy estre tenu à vous de proufit et avancement tel qu'il s'en est ensuyvi. De laquelle chose j'ay bien voulu rendre tesmoignage à ceux qui viendront après nous, afin que s'il leur revient quelque utilité de mes escrits, ils sçachent qu'elle est en partie procédée de vous.

De Genève ce XVII de Février, M.D.L.

IV

JEHAN CALVIN

A DEUX EXCELLENS SERVITEURS DE CHRIST,

M. GUILLAUME FAREL, ET M. PIERRE VIRET

SES FRÈRES BIEN AIMEZ

ET COMPAGNONS EN L'ŒUVRE DE NOSTRE SEIGNEUR, SALUT. [1]

Combien que ce mien Commentaire, que je vous dédie, soit un petit don : toutesfois je tien pour certain que ne laisserez point de l'avoir bien agréable, pource que l'argument mesme de l'Epistre m'a incité à ce faire. Tite auquel ceste

[1] Dédicace du Commentaire sur l'Epître à Tite.

Epistre est envoyée, avoit pris la charge en Crète de parachever et mettre fin au bastiment que S. Paul avoit laissé commencé. Il en est presque ainsi de moy en comparaison de vous. Car comme ainsi soit que vous eussiez commencé à dresser ceste Eglise de Genève, voire avec grans labeurs et dangers, je survein après quelque espace de temps, premièrement pour coadjuteur: et puis après demeuray vostre successeur, pour m'employer selon mon pouvoir à avancer tousjours en mieux l'œuvre qu'aviez bien et heureusement commencée. Ce que moy et mes compagnons taschons encore aujourd'huy à faire: si avec moindre avancement qu'il ne seroit à désirer, néantmoins de bon cœur et fidèlement, selon nostre petit pouvoir. Mais pour retourner à vous: d'autant qu'en comparaison de vous la condition de ma charge ressemble à celle que sainct Paul avoit commise à Tite: il m'a semblé que ceste convenance me convioit à vous choisir sur tous autres, pour vous dédier ce mien labeur. Cependant il servira pour le moins à ceux qui sont de nostre temps, et paraventure à ceux aussi qui viendront après nous, de quelque tesmoignage de nostre amitié et conjonction saincte. Je ne pense point qu'il y ait jamais eu une couple d'amis, qui ait vescu ensemble en si grande amitié en la conversation commune de ce monde, que nous avons fait en nostre ministère. J'ay fait yci office de Pasteur avec vous deux. Tant s'en faut qu'il y eust aucune apparence d'envie, qu'il me sembloit que vous et moy n'estions qu'un. Nous avons esté puis après séparez de lieux. Car quant à vous, Maistre Guillaume, l'Eglise de Neuf-Chastel, laquelle vous avez délivrée de la tyrannie de la Papauté, et conquestée à Christ, vous a appelé: et quant à vous, Maistre Pierre, l'Eglise de Lausane vous tient à semblable condition. Mais cependant chacun de nous garde si bien la place qui luy est

commise, que par nostre union les enfans de Dieu s'assemblent au troupeau de Jésus-Christ, voire mesme sont unis en son corps, et au contraire, les ennemis d'iceluy crèvent de despit : je di non-seulement ceux de dehors, qui nous font la guerre apertement, mais aussi les autres de plus près, et domestiques, qui nous tormentent au dedans. Car je conte aussi ceci entte les autres biens de nostre amitié et conjonction, que ces vileins mastins, les morsures desquels ne peuvent nous atteindre pour la rompre et deschirer, ne gaignent non plus à abbayer tant qu'ils peuvent à l'encontre. Et certes il ne nous faut pas beaucoup soucier de leur impudence, veu que nous-nous pouvons vrayement glorifier devant Dieu, et avons monstré par évidens tesmoignages et à bonnes enseignes devant les hommes, que nous n'avons point entre-nous autre intelligence ou amitié, que celle laquelle ayant esté consacrée au nom de Christ, a esté jusques à présent proufitable à son Eglise, et ne tend à autre fin, sinon que tous avec nous soyent un en luy. Or je vous recommande à Dieu, mes frères bien-aimez et entiers amis. Le Seigneur Jésus vueille tousjours bénir vos labeurs.

De Genève, ce XXIX[e] jour de Novembre, M. D. XLIX.

V

LETTRES

A L'ÉGLISE DE GENÈVE [1]

Copie. — Archiv. de Genève. 1540.

La miséricorde de Dieu nostre Père et la grâce de nostre Seigneur Jésus-Christ vous soit tousjours multipliée par la communication du Sainct-Esprit.

Mes frères, je m'estois abstenu jusques icy de vous escrire, esperant que les lettres de nostre frère Farel qui avoit pris ceste charge pour tous deux, vous pourroient suffire ; et aussi que je voulois oster tant qu'il m'estoit possible l'occasion de mesdire à ceux qui la cherchent. C'est qu'ils ne peussent calumnier que nous taschons en vous attirant à nous de vous tenir en quelque partialité. Toutes fois je ne me suis peu contenir de vous escrire pour vous certifier l'affection laquelle je garde tousjours envers vous, et la souvenance que j'ay de vous en nostre Seigneur, ainsi que mon deb-

[1] En titre : « A mes bien aymés frères en nostre Seigneur qui sont les reliques de la dissipation de l'Eglise de Genève. »

Chassé de Genève par une révolution, attiré à Strasbourg par les prières de Bucer (septembre 1538), Calvin avait été nommé ministre de l'Eglise française de cette ville, et professeur de théologie. Mais ses regards étaient toujours tournés vers l'Eglise dont il avait été le pasteur, vers « ces reliques de la dissipation, » qu'il exhortait du fond de son exil, et qu'il consolait par ses lettres.

voir le porte, et ne m'empeschera ceste crainte, laquelle m'a aucunement retenu jusques à présent; d'aultant que je voy bien que la couleur que pourroient prendre les malings de détracter sur nous, seroit trop vaine et frivole. Dieu nous est tesmoing et vos consciences devant son jugement, que cependant que nous avons conversé entre vous, toute nostre estude a esté de vous entretenir tous ensemble en bonne union et concorde. Ceux qui se sont séparez de nous pour faire et mener leur faction à part, ont introduit division tant en vostre Église comme en vostre ville. Voians les commencemens de ceste peste, nous nous sommes emploiez fidèlement, comme devant Dieu auquel nous servons, d'y mestre remède, pour quoy le temps passé nous exempte de toutes leurs calumnies. Et maintenant si en communiquant avec vous, nous vous donnions matière de nous retenir en vostre mémoire, cela ne vous peult tourner en vitupère, car nostre conscience est bien asseurée devant Dieu, que ce a esté par sa vocation que nous avons esté une fois conjoincts avec vous. Par quoy il ne doibt estre en la puissance des hommes de rompre un tel lyen, et comme le temps passé, nous nous sommes pourtez, aussi espéronsnous par la direction de nostre Seigneur nous tellement conduyre, que nous ne serons object de trouble ne de division, sinon à ceux qui sont tellement bandés contre Jésus-Christ, et tout son peuple, qu'ils ne peulvent souffrir aucune concorde avec ses serviteurs. Car à telle manière de gens si ce bon Saulveur est en scandalle et offense, que pouvons-nous estre, nous qui devons porter sa marcque imprimée en nostre âme et en nostre corps? mais nostre consolation est que nous ne leur en donnions point cause; comme nostre bon maistre n'est pas venu pour donner empeschement aux hommes, mais plus tost pour estre la voie où tous cheminent sans trébuscher.

Or mes frères bien aymés, pource que la main du Seigneur, à ce que je puis entendre, est tousjours dressée pour vous visiter, et que par sa juste permission le diable s'efforce incessamment de dissiper l'Église qui estoit commencée entre vous, il est mestier de vous admonester de vostre office. C'est que vous recongnoissiez et méditiez, quelque perversité qu'il y aict aux hommes qui vous troublent et griesvent, toutes fois que les assaultz ne vous sont pas tant donnés d'eux comme de Sathan, lequel use de leur malice comme d'instrument pour vous guerroier. A cela nous exhorte l'Apostre, quand il dict que nostre bataille n'est pas contre la chair ne le sang, c'est-à-dire contre les hommes, mais contre les puissances de l'air, et contre le prince de ténèbres. Vous sçavez combien il est nécessaire de congnoistre son ennemy pour sçavoir par quel moien il lui fault résister. Si nous nous arrestons à batailler contre les hommes, ne pensans qu'à faire vengeance, et estre récompensez des torts qu'ils nous font, il est à doubter si nous les pourrons vaincre en ceste manière. Mais c'est chose certaine que cependant nous serons vaincus du diable. Au contraire si n'aiant aultres combats contre les hommes, sinon d'autant que nous sommes contraincts de les avoir contraires, en tant qu'ils sont adversaires de Jésus-Christ, nous résistons aux machinations de cest ennemy spirituel, estans garnis des armures desquelles le Seigneur veult son peuple estre fortifié, il ne fault pas craindre que nous ne venions au-dessus. Pourtant mes frères si vous cherchez vraie victoire, ne combatez point le mal par semblable mal ; mais estans despouillez de toutes mauvaises affections, soiez menez seulement de zèle de Dieu modéré par son Esprit selon la règle de sa parolle.

Davantage vous avez à penser que ces choses ne vous sont pas advenues sans la dispensation du Seigneur lequel besongne

mesmes par les iniques, selon le conseil de sa bonne volunté. Or ceste cogitation vous destournera de vos ennemys, pour vous regarder et considérer vous-mesmes, et tellement considérer, que vous recongnoissiez combien de vostre part vous avez desservy à recepvoir une telle visitation, pour chastier vostre négligence, le mespris ou bien la nonchallance de la parolle de Dieu qui estoit entre vous, la paresse à la suyvre et lui rendre sa droicte obéissance. Car vous ne vous pouvez excuser qu'il n'y ait eu beaucoup de faultes en toutes manières ; et combien qu'il vous soit facile de vous justifier aulcunement devant les hommes, néantmoins devant Dieu vostre conscience se sentira chargée. De ceste manière ont faict les serviteurs de Dieu en leurs tribulations, c'est que quelque part qu'elles leur vinssent, ils ont tousjours converty leurs pensées à la main de Dieu, et à leurs propres vices, recongnoissant en eux-mesmes la cause estre assez suffisante pourquoy le Seigneur les deubt ainsi affliger. Daniel entendoit bien quelle avoit esté la perversité du roy de Babylone de destruire et dissiper le peuple de Dieu, seulement pour satisfaire à son avarice, arrogance et cruaulté ; quelle estoit son iniquité en les opprimant injustement. Néantmoins voiant que la première cause estoit en eux-mesmes, d'autant que les Babyloniens ne pouvoient rien à l'encontre d'eux, sinon par la permission du Seigneur, pour suyvre et tenir un bon ordre, il commence par la confession de ses faultes et de celles des roys et du peuple d'Israël. Si le Prophète s'est ainsi humilié, advisez combien vous en avez plus grande matière, et s'il luy a esté nécessaire de faire cela pour obtenir miséricorde de Dieu, quel aveuglement ce seroit à vous de vous arrester en l'accusation de vos ennemys, sans aulcune recongnoissance de vos faultes, lesquelles passent de beaucoup celles du propheste.

Quant à nous, s'il est question de débattre nostre cause contre tous les iniques et calumniateurs qui nous vouldroient charger, je sçay que non-seulement nostre conscience est pure pour respondre devant Dieu, mais nous avons suffisamment de quoy nous purger devant tout le monde. Et ceste asseurance avons-nous assez testifié, quand nous avons demandé de respondre, voire devant nos adversaires, à toutes choses qu'on nous vouldroit imposer. Il fault qu'un homme soit bien garny de ses justifications, quant il se présente en telle manière, estant inférieur en toutes choses, sinon en la bonne cause. Toutesfois quant il est question de comparoistre devant Dieu, je ne fais pas de doubte qu'il ne nous ayt humilié en ceste sorte, pour nous faire recongnoistre nostre ignorance, imprudence, et les aultres infirmités que de ma part j'ay bien sentye en moy, et ne fais difficulté de les confesser devant l'Eglise du Seigneur. En cela faisant il ne nous fault craindre que nous ne donnions l'advantage à nos ennemis; car Daniel n'a pas justifié Nabuchodonosor en attribuant aux péchés des Israëlites l'oppression qu'ils souffroient soubs la tyrannie, mais plus tost l'a confondu, monstrant qu'il estoit comme ung fléau de l'ire de Dieu, ainsi qu'est le diable et ses supposts. Non plus de danger y a t-il que nous submections nostre cause à vitupère ou en opprobre. Car si nous nous sommes présentez de satisfaire devant toutes les Eglises, et remonstrer que nous avions deuement et fidèlement administré nostre office, et encores de jour en jour nous l'offrons, ce n'est pas signe que nous leur donnions à mordre ne détracter sur nous, et si nous ne les pouvons empescher de mesdire, comme aulcuns d'eux sont transportez non-seulement d'intempérance mais de pure rage, nous sçavons quelle promesse nous est donnée que le Seigneur fera apparoistre nostre innoscence comme l'estoile

première du jour, et fera reluyre nostre justice comme le soleil. Ceste confiance pouvons-nous hardiment prendre, quand il est question de combatre contre les iniques, combien que nous soions de beaucoup redevables envers la justice du Seigneur.

Cependant en nostre humilité et déjection le Seigneur ne nous délaissera pas, qu'il ne nous donne consolation très-ample pour nous maintenir et conforter, et mesmes l'avons-nous desjà toute présente quand il est dict en son Escriture, que les castigations qu'il envoie à ses serviteurs, sont pour leur bien et salut, moiennant qu'ils les puissent bien prendre. Pourtant, mes frères bien aymés, revenez tousjours à ceste consolation, combien que les iniques se soient efforcez de mettre une ruine en vostre Eglise, combien que vos faultes et offenses aient mérité plus que vous ne pourriez endurer, néantmoins que nostre Seigneur mettra telle fin aux corrections qu'il vous a envoyé, qu'elles vous seront salutaires. Son courroux envers son Eglise, d'aultant qu'il n'est que pour la réduyre à bien, se passe en ung moment, dict le prophète ; sa miséricorde au contraire est éternelle, mesmes jusques aux générations futures ; car des pères il l'estend aux enfans, et aux enfans des enfans. Regardez vos ennemys, vous trouverez évidemment que toutes leurs voyes tendent à confusion ; et néantmoins il leur semble bien advis qu'ils sont au buct de leur entreprise. Ne vous desconfortez point doncques en ce qu'il a pleu à nostre Seigneur de vous abaisser pour ung temps, veu qu'il n'est pas aultre que l'Escriture le testifie estre ; c'est qu'il exalte l'humble et contemptible de la poussière, le paulvre de la fiente ; qu'il donne la couronne de joye à ceux qui sont en peurs et larmes, qu'il rend la lumière à ceux qui sont en ténèbres, et mesmes qu'il suscite en vie ceux qui sont en l'umbre de la

mort. Espérez doncq que ce bon Dieu vous donnera telle issue que vous aurez occasion de le magnifier et rendre gloire à sa clémence. Et en ceste espérance, consolez-vous, et vous fortifiez à endurer patiemment la correction de sa main, jusques à ce qu'il luy playra vous déclairer sa grâce qui sera sans doubte assez tost, moiennant que nous puissions le tout permettre à sa Providence, laquelle congnoist l'opportunité des temps, et veoit mieux ce qui nous est expédient que ne le pouvons concevoir.

Surtout advisez de veiller en prières et en oraisons; car si toute vostre attente repose en Dieu comme elle doibt, c'est bien raison que vostre cueur soit assiduellement eslevé au ciel pour l'invoquer et implorer la miséricorde que vous espérez de luy. Entendez que le plus souvent ce qu'il diffère le désir de ses enfants, et ne leur monstre pas si tost son ayde au besoing, c'est qu'il les veult inciter et esmouvoir à requérir sa bonté. Tant y a que nous nous glorifions en vain d'avoir nostre confiance en luy, que nous ne le testifions en y cherchant nostre refuge par prières. Davantage c'est chose certaine qu'il n'y a pas une telle affection et ardeur en nos oraisons, comme il appartient, sinon que nous y persévérons sans cesse.

Je prie le Seigneur de toute consolation vous reconforter et soustenir en bonne patience, cependant qu'il vous veult esprouver en ces tribulations, et vous confermer en l'espérance des promesses qu'il faict à ses serviteurs. C'est qu'il ne les tentera point oultre ce qu'ils pourront endurer, mais avecques l'affliction qu'il donnera la force et issue salutaire.

De Strasbourg, ce premier d'octobre 1538.

Vostre frère et serviteur en nostre Seigneur,

JEAN CALVIN.

A LA REINE DE NAVARRE [1]

Copie. — Bibl. de Genève, vol. 107.

Madame, j'ay reçeu lettres d'un homme de ceste ville, escriptes comme il dict de vostre commandement, par lesquelles j'entends qu'estes fort mal contente de moy à cause d'un certain livre par moy composé, lequel j'ai intitulé contre les Libertins [2]. Il me faict mal de vous avoir contristée, sinon que ce fust pour vostre salut, car telle tristesse, comme dict saint Paul, est si bonne qu'il ne s'en fault point repentir d'en avoir esté cause. Mais je ne sçay pas, Madame, com-

[1] Marguerite de Valois, sœur de François Ier, reine de Navarre, née le 11 avril 1492, et morte le 21 décembre 1549. Douée d'un esprit élevé, d'une imagination vive et brillante, cette princesse se montra de bonne heure amie de la réforme qu'elle protégea dans la personne de Le Fèvre d'Etaples, de Briçonnet, de Gérard Roussel, et qu'elle fit prêcher dans sa propre cour à Nérac. Elle inclina, en avançant en âge, vers les doctrines mystiques qui proclament l'indifférence des formes extérieures, et unit la profession du culte catholique aux croyances d'une foi épurée. On a d'elle plusieurs ouvrages : 1° L'*Heptaméron*, souvent attribué à Bonaventure Desperiers, 2° *Marguerites de la Marguerite des princesses*, recueil de poésies religieuses dont le Miroir de l'âme pécheresse forme la première partie. La correspondance de la reine de Navarre a été publiée par M. Génin : *Lettres de Marguerite d'Angoulême*. Paris, 1841, in-8. — *Nouvelles Lettres de la reine de Navarre*. Paris, 1842, in-8.

[2] C'est le traité intitulé : *Contre la secte fantastique et furieuse des Libertins qui se disent spirituels*. 1544, in-8. Cette secte, répandue surtout dans les Pays-Bas, niait l'autorité de la parole écrite, et par un faux spiritualisme renversait le fondement de toutes les vérités chrétiennes. Deux de ses principaux chefs, Quintin et Pocquet, étaient attachés à la maison de la reine de Navarre.

ment ce livre vous a peu tant animer. L'homme qui m'a rescript m'allègue la raison que c'est d'aultant qu'il est composé contre vous et vos serviteurs. Quant est de vous mon intention n'a pas esté d'attoucher vostre honneur, ne diminuer la révérence que tous fidèles vous doibvent porter. Je dy outre celle que nous vous devons tous, pour la majesté royale en laquelle nostre Seigneur vous a exaltée, pour la maison dont vous estes descendue, et pour toute l'excellence qui est en vous, quant au monde. Car ceulx qui me cognoissent sçavent bien que je ne suis pas tant barbare ne inhumain, que de mespriser ne tascher de mettre en mespris les principaultés, la noblesse terriene, et ce qui appartient à la police humaine. Davantage je cognois les dons que nostre Seigneur a mys en vous, et comment il s'est servy de vous, et vous a employé pour l'advancement de son règne, lesquelles choses me donnent assez d'occasion de vous honorer, et avoir vostre honneur en recommandation. Aussy, Madame, je vous prie de ne vous laisser point persuader par ceux qui en vous enflambant contre moy ne cherchent ne vostre profit, ne mon dommage, mais plus tost de vous alliéner de la bonne affection que vous portez à l'Église de Dieu, et vous oster le courage de servir à nostre Seigneur Jésus, et à ses membres, comme vous avez faict jusques à ceste heure. Quant à vos serviteurs je pense que vous n'estimez pas vostre maison plus précieuse que celle de nostre Seigneur Jésus, de laquelle un membre est nommé Diable, voyre un serviteur qui estoit assis à la table de son Maistre, et constitué en cest estat tant honorable d'estre ambassadeur du Fils de Dieu. Combien que je n'ay pas esté si inconsydéré que de nommer vostre maison, mais dissimulant que ceulx dont j'avoys à parler vous attouchassent en rien, j'ay parlé en vérité, et comme devant Dieu. Il reste de regader si j'ay prins plaisir

à les diffamer, ou si j'ay esté contrainct, par grande et juste raison, voire par nécessité à les taxer ainsi. Or, Madame, si vous estes bien advertye de tout, j'estime bien tant de vous que non-seulement vous excuserez ce que j'en ay faict, mais estimerez ma simplicité digne de louange.

Je voy une secte la plus pernicieuse et exécrable qui fust oncques au monde. Je voy qu'elle nuyst beaucoup et est un feu allumé pour destruire et gaster tout, ou comme une contagion pour infectioner toute la terre, si l'on n'y remédie.

Puisque nostre Seigneur m'a appelé à cest office, ma conscience me contrainct d'y résister tant qu'il m'est possible. Il y a plus, qu'avec grandes obtestations et véhémentes, je suis solicité des paoures fidèles qui enverrent (?) le pays bas de l'empereur tout corrompu, que bien tost et sans dilayer je mette la main à l'œuvre. Néantmoins encore après telles requestes, ay-je différé un an entier, pour veoir si le mal se pourroyt assoupir par silence. Si on m'allègue que je pouvois bien escrire contre la meschante doctrine, laissant les personnes là, j'ay mon excuse plus que raisonnable. C'est que sçachant quelle ruyne a faicte messire Antoyne Pocquet au pays d'Artois et de Heinault, selon la relation des frères qui sont expressément venus icy pour cela, l'ayant ouy mesme icy, sçachant que Quintin ne prétend à autre fin que d'attirer les pauvres simples âmes à ceste secte plus que brutalle, et non tant par rapport d'autruy que pour l'avoir ouy de mes oreilles, entandant qu'ils sont tousjours asprès pour renverser la saincte doctrine, tirer les pauvres âmes en perdition, engendrer au monde un contemnement de Dieu, jugez, Madame, s'il m'estoyt licite de dissimuler. Un chien abaye, s'il voit qu'on assaille son maistre ; je seroys bien lasche, si en voyant la vérité de Dieu ainsi assaillie, je faisoys du muet sans sonner mot. Je suis tout persuadé que vous n'entendez pas qu'en

faveur de vous je trahisse la défense de l'Évangile que Dieu m'a commise. Parquoy je vous supplie, Madame, de ne vous point offenser, si estant contrainct par le devoir de mon office, soubs peine d'encourir l'offense de Dieu, je n'ay point espargné vos serviteurs, sans toutesfois m'adresser à vous.

Quant à ce que vous dictes que ne vouldriez avoir un tel serviteur que moy, je confesse que je ne suis pas pour vous faire grands services. Car la faculté n'y est pas, et aussy vous n'en avez pas faulte. Mais si est-ce que l'affection n'y défault pas, et tant que je vivray je persisteray tousjours en ce propos au plaisir de Dieu, et quoy que vous dédaigniez mon service, cela ne m'empeschera pas que je ne soys vostre humble serviteur de cœur et de bonne volunté. Au reste, ceulx qui me cognoissent sçavent bien que n'ay jamais aspiré d'avoir entrée aux cours des princes, d'aultant que je n'estoys pas tenté de parvenir aux estats. Quand j'y eusse tasché, c'eust esté possible en vain. Mais je remercie nostre Seigneur que je n'en ay jamais esté tenté, car j'ay bien occasion de me contenter de servir à un si bon maistre qui m'a accepté et retenu en sa maison, voire en me constituant en un office tant digne et excellent, quelque contemptible qu'il soyt, selon le monde. Je seroys par trop ingrat si je ne préféroys ceste condition à toutes les richesses et honneurs du monde. Quant à la reprosche d'inconstance que vous me faictes, d'aultant que je me suis desdict, je vous adverty, madame, qu'on vous a mal informée. Car jamais nostre Seigneur ne m'a admené jusques-là, qu'on m'ayt demandé confession de ma foy. Quand il lui eust pleu m'esprouver en cest endroict, je ne me vante pas de ce que j'eusse faict, mais je ne doubte pas, que puisqu'il m'a donné ceste constance d'exposer ma vie en danger pour aultruy, au regard seulement de sa Parolle, qu'il ne m'eust adsisté par sa vertu,

quand il eust esté question de glorifier son nom. Tant y a qu'il m'a préservé de ceste reprosche, que jamais je me soys dédict ne directement ne oblictement. Qui plus est, j'ay tousjours eu en horreur une telle lascheté, que de renoncer Jésus pour sauver sa vie, ou ses biens, je dy mesme du temps que j'estoys en France, comme plusieurs en sont tesmoings. Mais affin que vous soyez plus acertenée que ceux qui vous ont faict tel rapport de moy, ont abusé de vostre audience trop humaine, je m'en rapporte à monsieur de Clérac [1], lequel vous pourra dire que c'est une faulse calomnie qu'on m'impose, laquelle je ne doibs nullement porter, d'aultant que le nom de Dieu en seroyt blasphémé. Car combien que je ne soys rien, toutesfois puisqu'il a pleu à Dieu d'user de moy, comme d'un de ses instrumens à l'édification de son Église, je voy quelle conséquence tireroyt un tel blasme, s'il estoyt en ma personne pour diffamer l'Evangile. Mais je loue le Seigneur qui n'a pas tant permys sur moy, à Sathan,

[1] Gérard Roussel, prédicateur de la reine de Navarre, un des premiers missionnaires de la réforme à Paris. Nommé abbé de Clairac et évêque d'Oleron, il continua de prêcher les doctrines nouvelles, sans rompre avec l'Eglise catholique, et s'attira ainsi les plus âpres censures de Farel et de Calvin. Ce dernier lui adressa, en 1536, une lettre intitulée : *Quel est l'office de l'homme chrestien en administrant ou rejetant les bénéfices de l'Eglise papale,* et le pressa vainement de se séparer de l'Eglise romaine, à laquelle il demeura attaché jusqu'à sa mort (1550). « Sa vie, dit un écrivain catholique, estoit sans reproche. Sa meute de chiens et de levriers estoit un grand nombre de pauvres, ses chevaux et son train une troupe de jeunes enfans eslevés aux lettres. Il avoit beaucoup de créance parmy le peuple auquel il engrava peu à peu une haine et mespris de la religion de leurs pères. » Florimond de Rémond, *Histoire de l'hérésie,* L. VII, p. 850, 851. Voir surtout l'ingénieuse et savante *Biographie de Gérard Roussel,* par M. Charles Schmidt. Strasbourg, 1845, in-8.

et mesme a supporté mon infirmité, en ce qu'il ne m'a jamais esprouvé par examen ne par prison.

Je vous prye de m'excuser en la brieveté et confusion de mes lettres ; car incontinent après avoir reçeu les nouvelles de vostre mescontentement, je me suis voulu efforcer de vous satisfaire en tant qu'en moy seroit, non pour aultre raison que pour éviter que je ne fusse cause de vous refroidir ou destourner de la bonne affection qu'avez montrée jusques icy envers les pauvres fidèles. Et sur ce, Madame, après m'estre très humblement recommandé à vostre bonne grâce, je supplie le Seigneur Jésus de vous maintenir en sa garde et vous guyder par son Esperit, tant en prudence qu'en zèle de poursuyvre vostre saincte vocation. De Genève, ce 28 d'avril 1545.

Vostre très humble et obéyssant serviteur en nostre Seigneur,

JÉHAN CALVIN.

A MADAME DE CANY [1]

Copie. — Bibliothèque de Genève. vol. 107.

Madame, combien que les nouvelles que je vous mande sont tristes, et pour contrister celuy auquel je vous prieray les communicquer, toutesfois j'espère que mes lettres ne laisseront pas d'estre bien receues de vous. Il a pleu à mon Dieu de retirer de ce monde la femme de mon bon frère, M. de Normandie. [2] La consolation est pour nous qu'il l'a recueillie à soy ; car il l'a conduicte jusques au dernier sou-

[1] Péronne de Pisseleu, femme de Michel de Barbançon, seigneur de Cany, un des personnages les plus importants de la Picardie. Cette dame, instruite dans la foi réformée par Laurent de Normandie, lieutenant du roi à Noyon, et ami de Calvin, eut longtemps à souffrir des rigueurs de son mari qui devait plus tard partager ses croyances. Bèze, *Hist. eccl.*, t. II, p. 244. De Thou, L. XXX. Madame de Cany, sœur de la duchesse d'Estampes, favorite du dernier roi, jouissait à la cour d'un crédit dont elle usa toujours noblement. Elle habitait d'ordinaire le château de Varannes, situé sur l'Oise, près de Noyon.

[2] Laurent de Normandie, issu d'une noble famille de la Picardie, compatriote et ami de Calvin, exerçait les fonctions de maître des requêtes et de lieutenant du roi à Noyon, avant de se retirer à Genève. Reçu habitant de la ville, le 2 mai 1547, bourgeois, le 25 avril 1555, il y vécut dans l'intimité de Calvin, qui lui dédia, en 1560, son *Traité des scandales*. Il avait épousé en premières noces Anne de la Vacquerie, d'une famille noble éteinte dans celle des ducs de Saint-Simon, et illustrée, sous le règne de Louis XI, par le premier président Jacques de la Vacquerie. Peu de temps après son arrivée à Genève, il perdit sa femme, dont la mort édifiante est le sujet de la lettre de Calvin à Madame de Cany, et il épousa en secondes noces (14 septembre 1550) Anne Colladon. Galiffe, *Notices généalogiques sur les familles de Genève*, t. II, p. 527.

pir, comme s'il luy eust visiblement tendu la main. Or pource qu'il fault que le père d'elle[1] en soit adverty, nous avons pensé qu'il n'y avoit moyen plus propre que de vous requérir qu'il vous plaise prendre ceste peine de l'appeller à vous, affin que la douleur soit adoulcie par vostre moyen. Ce que nous a escrit le gentilhomme qui vous présenta naguères nos lettres, nous a donné hardiesse de ce faire. C'est qu'aviez introduict le bonhomme, dont est question, au droit chemin du salut, et lui aviez donné goust de la pure et saine doctrine à laquelle il nous fault tenir. Ainsi nous ne doubtons point que vous ne soyez preste à continuer, et mesme en telle nécessité comme ceste-cy. Car nous ne pourrions mieux vous emploier qu'à porter ce message au nom de Dieu, pour consoler celuy auquel vous avez desjà faict tant de bien, à ce qu'il ne soit desconforté oultre mesure. Or, Madame, je vous laisseray à luy amener les arguments et raisons que vous congnoissez estre propres à l'exhorter à patience. Seulement je vous citeray en brief l'histoire qui vous donnera assez ample matière de lui faire telle remonstrance qu'il aura de quoi se contenter. Et selon vostre prudence et la grâce que Dieu vous a faicte, vous en puyserez ce que l'opportunité requerra.

Ayant entendu l'indisposition de la bonne femme, nous fûmes esbahis comment elle avait pu si bien porter le travail du chemin, car elle vint toute fresche, et sans monstrer signe de lassitude. De faict elle recongnoissoit bien que Dieu lui avoit singulièrement aidé depuis ce temps-là. Selon sa débilité, elle se portoit assez bien jusques un peu devant Noël. Toutesfois le désir et zelle qu'elle avoit d'ouïr la parolle de Dieu la soutint jusques au moys de Janvier. Alors

[1] Eloi de la Vacquerie.

elle commença à tenir la couche, non pas qu'on estimast encores le mal estre mortel, mais afin de prévenir le danger qu'on y jugeoit estre à la longue. Tant y a qu'attendant bonne issue, et espérant de recouvrer santé, elle se disposoit néantmoins à mourir, disant souvent que si ce n'estoit pour le coup, elle ne pouvoit tarder longtemps. Quant aux remèdes, on n'y a faict ce qu'on a peu. Et si elle a esté servie de ce qui concernoit le soullagement de son corps, ce qu'elle prisoit le plus ne luy a pas deffailli, asçavoir sainctes admonitions pour la confermer en la crainte de Dieu, en la foi de Jésus-Christ, en patience, en espoir de son salut. De sa part elle a bien monstré tousjours qu'on ne travailloit pas en vain, car en tous ses propos, vous eussiez veu qu'elle avoit le tout imprimé au profond de son cœur. Bref, en tout le cours de sa maladie, elle s'est monstrée une vraye brebis de nostre Seigneur Jésus, se laissant paisiblement mener à ce grand pasteur. Deux ou trois jours devant la mort, comme elle avoit le cœur plus eslevé à Dieu, aussy parloit-elle d'une plus véhémente affection que jamais. Mesme le jour devant, comme elle exhortoit ses gens, elle dict au serviteur qu'il se gardast bien de jamais retourner en lieu où il se polluast à l'idolâtrie; et puisque Dieu l'avoit conduit en une église chrestienne, qu'il advisast d'y vivre sainctement. La nuyt suyvante elle fut pressée de grandes douleurs et continuelles. Toutesfois jamais on n'ouït aultre complainte d'elle qu'en priant Dieu qu'il eust pitié et qu'il la délivrast de ce monde, luy faisant grâce de persévérer toujours en la foy qu'il luy avoit donnée. Environ cinq heures du matin, je vins à elle. Après qu'elle eust ouy fort patiemment la doctrine que je luy proposay, selon que le temps le requéroit, elle dict : — « L'heure approche, il faut que je parte du monde; ceste chair ne demande que de s'en aller en pourriture; mais je me tiens cer-

taine que mon Dieu me retire en son roiaume. Je congnois combien je suis pauvre pécheresse, mais je me confie en sa bonté et en la mort et passion de son Fils. Ainsy je ne doute point de mon salut puisqu'il m'en a asseuré. Je m'en vais à luy comme à un Père. » — Comme elle tenoit ces propos, il arriva bonne compagnie. J'entrelaçois parfois quelques mots, selon qu'il me sembloit estre expédient. Et aussi nous faisions prieres à Dieu selon l'exigence de sa nécessité. Après avoir monstré derechef congnoissance qu'elle avoit de ses péchés pour en demander pardon à Dieu, et la certitude qu'elle avoit de son salut, mettant sa fiance en un seul Jésus, et ayant à luy tout son refuge, sans estre incitée de nul, elle commença à prononcer le *Miserere*, comme nous le chantons à l'église, et continua à haulte voix et forte, non sans grand peine, mais elle pria qu'on lui permist de continuer. Sur ce je lui fis un brief recueil de l'argument du pseaume, voiant le goust qu'elle y prenoit. Elle après, me prenant par la main, me dist : — « Que je suis heureuse, et que je suis bien tenue à Dieu, de ce qu'il m'a icy amenée pour y mourir. Si j'estois en ceste malheureuse prison, je n'oserois ouvrir la bouche pour faire confession de ma chrestienté. Icy non-seulement j'ay liberté de glorifier Dieu, mais j'ay tant de bonnes remonstrances pour me confermer en mon salut. » Quelquesfois elle disoit bien : « Je n'en puis plus. » Quand je lui repondois : « Dieu pourra pour vous, il vous a bien monstré jusques icy comme il assiste aux siens ; » elle disoit tantost : « Je le croy, et me faict bien sentir son aide. » Son mary estant là, s'evertuoit en sorte qu'il nous faisoit pitié à tous, et cependant nous faisoit esbair de sa constance. Car menant un dueil tel que sçay, et estant pressé d'extrêmes angoisses, il avoit gaigné ce poinct sur soy d'exhorter sa bonne partie, aussi franchement comme s'ils eussent deu faire un

voiage bien joieux ensemble. Les propos que j'ay récitez estoient au milieu des grands tormens d'estomac qu'elle enduroit. Environ les neuf ou dix heures ils s'appaisèrent. Cependant comme aiant plus de relâche, elle ne cessoit de glorifier Dieu, s'humiliant tousjours pour chercher son salut et tout son bien en Jésus-Christ. Quand la parole luy fut faillie, elle ne laissa pourtant de parler de son visaige, combien elle étoit ententive tant aux prières qu'aux admonitions qu'on faisoit. Au reste elle estoit si paisible qu'il n'y avoit que la veue qui donnast apparence de vie. En la fin, pensant qu'elle fust passée, je dis : « Or prions Dieu qu'il nous face la grâce de la suyvre. » Comme je me levois, elle tourna ses yeux sur nous, comme se recommandant à ce qu'on persévérast à prier et la consoler. Depuis n'apperceusmes nul mouvement, et trespassa aussy paisiblement, comme si elle se fust endormie.

Je vous prie, Madame, de m'excuser si j'ay esté trop long. Car j'ay pensé que le père seroit tant mieux contenté, estant pleinement informé de tout, comme si luy-mesmes eust esté sur le lieu. Et j'espère que pour une œuvre si saincte, vous ne trouverez rien fascheux. Sainct Paul traictant la charité, n'oublie point qu'il nous fault pleurer avec ceux qui pleurent, c'est-à-dire que si nous sommes chrestiens, nous debvons avoir telle compassion et tristesse de nos prochains, que nous prenions voluntiers une partie de leurs larmes, pour les soulager d'aultant. Il ne se peult faire que le bon homme ne soit de prime face navré de grand deuil. Toutesfois il doibt estre préparé de longue main à recevoir les nouvelles, attendu la maladie qui avoit desjà tant gaigné en la personne de sa fille, que les remèdes en estoient désespérés. Mais le principal est de l'exemple qu'elle luy a monstré, et à nous tous, de nous ranger à la volunté de Dieu. Ainsy puisqu'elle s'est

offerte si paisiblement à la mort, suyvons-la en cest endroit, acquiesçans à ce que Dieu en a disposé, et si le père l'a aymé, qu'il déclaire son amour en se conformant au désir qu'elle a eu de s'assubjectir à Dieu. En voiant que son issue a esté si heureuse, qu'il se resjouisse en la grâce que Dieu luy a faicte, laquelle surmonte tous les biens que nous pouvons avoir en ce monde.

Sur quoy, Madame, après m'estre humblement recommandé à vostre bonne grâce, je supplie nostre bon Dieu de vous estre tousjours protecteur, de vous augmenter en tous ses biens spirituels, et se servir de vous à glorifier son nom jusques à la fin. Ce pénultième d'apvril 1549.

Vostre humble serviteur et frère,

CHARLES D'ESPEVILLE.

AUX PRISONNIÈRES DE PARIS. [1]

Imprimée. — Histoire des Martyrs, L. VII, page 430.

Je ne m'esbahis point, très chères sœurs, si vous estes estonnées en ces durs assaults, et sentez les répugnances de

[1] Parmi les religionnaires surpris dans l'assemblée de la rue Saint-Jacques, et retenus dans les cachots du Châtelet, se trouvaient plusieurs femmes du rang le plus distingué. Assiégées durant plusieurs heures par une populace féroce, elles échappèrent miraculeusement à la mort, et se virent, dit Bèze, « chargées de toutes sortes d'injures, outragées de coups. Leurs accoustremens furent mis en pièces, leurs chaperons abattus de dessus leurs têtes, leurs cheveux arrachés, leurs visages souillés, et couverts d'ordure et de fange. » *Hist. eccl.*, t. I, p. 110. L'une de ces infortunées captives, la dame

vostre chair, laquelle faict d'aultant plus ses efforts que Dieu veut besongner en vous par son Sainct-Esprit. Si les hommes sont fragiles et aisément troubléz, la fragilité de vostre sexe est encores plus grande, voire selon le cours de nature. Mais Dieu qui besongne ès vaisseaux fragiles, sçait bien montrer sa vertu en l'infirmité des siens. Parquoy c'est à luy qu'il vous fault avoir vostre recours, l'invoquant continuellement et le priant que la semence incorruptible qu'il a mise en vous, et par laquelle il vous a adoptéz pour estre au nombre de ses enfans, produise ses fruicts au besoing, et que par icelle vous soiez fortiffiées pour résister à toute angoisse et affliction. Vous sçavez ce que dict sainct Paul : *Que Dieu a esleu les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et a esleu les choses infirmes pour abatre les fortes, les choses contemptibles et mesprisées pour destruire celles qui sont grandes et de hault prix.* Cela vous doibt bien encourager, affin que la considération de vostre sexe ne vous face défaillir, encores que souvent il soit mesprisé par les hommes. Car quelque hautains ou orgueilleux qu'ils soyent, et que par mespris et desdain ils se mocquent de Dieu et de tous ceux qui le servent, si sont-ils contraincts d'avoir en admiration sa vertu et sa gloire partout où ils la

Philippe de Lunz, veuve du seigneur de Graveron, parut la première devant les juges, et reçut avec une pieuse intrépidité sa sentence de mort. Conduite au supplice, le 27 septembre, avec Nicolas Clinet et Taurin Gravelle, tous deux surveillants de l'Eglise de Paris, elle monta courageusement sur le bûcher, léguant à ses compagnes l'exemple d'une héroïque constance et d'une admirable douceur. Les dames de Rentigny, d'Ouartis, de Champagne et de Longemeau, ainsi que d'autres captives d'un rang plus obscur, attendaient encore leur jugement. C'est à ces femmes persécutées, et sans doute à celle qui devait bientôt subir le martyre, qu'est adressée la lettre du réformateur.

voyent reluire. Et d'aultant que le vaisseau par lequel Dieu besongne sera débile, d'aultant seront-ils estraints et enserréz en eux-mesmes de la vertu de Dieu à laquelle ils ne peuvent résister.

Vous voyez que la vérité de Dieu, quelque part qu'elle se trouve, leur est odieuse, et qu'elle n'est pas moins haye d'eux ès hommes qu'ès femmes, ès savants qu'ès idiots, ès riches qu'ès poures, ès grans qu'ès petits. Que s'ils prennent occasion du sexe ou de la qualité extérieure, de nous courir sus davantage, (comme nous voyons qu'ils se mocquent des femmes et des poures gens méchaniques, comme s'il ne leur appartenoit point de parler de Dieu, et congnoistre leur salut !), sachons que tout cela est en tesmoignage contre eux et à leur grande confusion. Mais puisqu'il a pleu à Dieu de vous appeller à soy aussi bien que les hommes (car il n'a esgard ni à males ni à femelles), il est besoing que faciez vostre debvoir pour lui donner gloire, selon la mesure de grâce qu'il vous a départie, aussy bien que les plus grans personnages qu'il a douéz de haulte science et vertu. Puisque Jésus-Christ est mort pour vous et par luy espérez salut, aians esté baptizées en son nom, il ne fault point estre lasches à luy rendre l'honneur qui luy appartient. Puisque nous avons un salut commun en lui, il est nécessaire que tous d'un commun accord, tant hommes que femmes, soustiennent sa querelle. Quand il nous mect au combat et à l'espreuve contre ses ennemys, d'alléguer là-dessus nostre infirmité, pour l'abandonner ou renier, il ne nous profite de rien, sinon pour nous condamner de desloyauté. Car celuy qui nous met en bataille, nous garnit et munit quant et quant d'armes nécessaires, et nous donne adresse pour en user. Il ne reste que de les accepter et nous laisser gouverner à luy. Il a promis de nous donner bouche et sagesse à

laquelle nos ennemys ne pourront résister. Il a promis de donner fermeté et constance à ceux qui se fient en luy. Il a espandu de son Esprit sur toute chair, et faict prophétizer fils et filles, comme il avoit prédit par son prophète Joël, qui est bien signe qu'il communique semblablement ses autres grâces nécessaires, et qu'il ne destitue ne fils ne filles, ne hommes ne femmes, des dons propres à maintenir sa gloire. Il ne fault donc être paresseux à les luy demander, ne lasches à les recevoir, et en user au besoin quand il nous les a départis.

Considérez quelle a esté la vertu et constance des femmes à la mort de nostre Seigneur Jésus-Christ, et que lorsque les apostres l'avoient délaissé, elles ont persisté avec luy en merveilleuse constance, et qu'une femme a esté la messagère pour annoncer aux apostres sa résurrection, laquelle ils ne pouvoyent croire ne comprendre. S'il les a lors tant honorées et douées de telle vertu, estimez-vous qu'il ait moins de pouvoir maintenant, et qu'il ait ait changé de volonté? Combien y a-t-il eu de milliers de femmes qui n'ont espargné leur sang ne leur vie, pour maintenir le nom de Jésus-Christ et annoncer son règne? Dieu n'a-t-il point faict profiter leur martyre? Leur foy n'a-t-elle point obtenu gloire du monde, aussi bien que celle des martyrs? Et sans aller plus loin, ne voyons-nous point encores devant nos yeux comment Dieu besongne journellement par leur tesmoignage et confond ses ennemis, tellement qu'il n'y a prédication de telle efficace que la fermeté et persévérance qu'elles ont à confesser le nom de Christ? Ne voyez-vous pas comme ceste sentence de nostre Seigneur a esté vivement enracinée en leur cœur, par laquelle il dit: *Celui qui me renonce devant les hommes, je le renonceray devant Dieu mon Père; et celuy qui me confessera, je le confesseray aussi, et advouëray debvant*

Dieu mon Père. Elles n'ont pas eu crainte de laisser ceste vie caduque pour en obtenir une meilleure pleine de béatitude qui dure à jamais. Proposez-vous donc ces exemples si excellens, tant anciens que nouveaux, pour asseurer à vostre foiblesse, et vous reposer en celuy qui a fait si grans ouvrages par des vaisseaux fragiles, et congnoissez l'honneur qu'il vous a fait, afin de vous laisser conduire à luy, estans bien asseurées qu'il est puissant pour vous conserver la vie, s'il s'en veut encores servir, ou bien s'il en veut faire échange pour vous en donner une meilleure, vous estes bien heureuses d'employer ceste vie caduque pour sa gloire de si hault prix, et pour vivre éternellement avec luy. Car à cela sommes-nous mis au monde, et illuminez par la grâce de Dieu, à ce que nous le glorifions et en nostre vie et en nostre mort, et que nous soyons une fois pleinement conjoints à luy. Le Seigneur vous face la grâce de mesditer attentivement ces choses et les bien imprimer en vos cœurs, afin de vous conformer du tout à sa bonne volonté. Ainsi soit-il.

De Genève. (Septembre 1557.)

AU ROI DE NAVARRE [1]

Minute originale. — Bibl. imp. Coll. Dupuy, vol. 102.

Sire, combien que par la lettre qu'il vous a pleu m'escrire dernièrement, vous m'ayez donné congé et hardiesse de continuer à vous faire telles exhortations comme la nécessité le requerroit, toutesfois j'eusse bien désiré n'entrer point en matière laquelle possible de primeface ne vous sera pas fort plaisante. Mais je vous prie, Sire, de penser à ce que dit sainct Paul, que nous sommes contraincts quelques fois de contrister ceulx que nous désirons resjouir, et mesmes que s'ils sont faschéz pour quelque peu de temps, c'est pour leur apporter cent fois plus de contentement, que si en les voulant laisser en repos, on les endormait en sommeil mortel. Et de faict, Sire, selon vostre prudence, vous jugeriez que je vous serois traistre et desloyal, si en parlant au nom de Dieu qui commande ne point espargner les roys, je

[1] Lettre sans date, écrite vraisemblablement à la même époque que la lettre de Calvin à Bullinger, du 25 mai 1561, où l'on remarque ce jugement sévère sur le roi de Navarre: « Rex Navarræ non minus segnis aut flexibilis quam hactenus. Liberalis est promissor; nulla fides, nulla constantia. Ac si enim videtur interdum non modo viriles igniculos jacere, sed luculentam flammam spargere, mox evanescit. Adde quod totus venereus est. Matrona autem exercitata in his artibus e suo gynecæo protulit quod ejus animum irretiret. » — Instruit par les ministres de Paris des faiblesses du prince, Calvin lui rappelait ses devoirs avec une sainte liberté: — Non minus libere ac sincere de his ipsum increpui, quam unum quemlibet ex rege nostro. Beza nihilo mitius eum tractavit. Sed nostras objurgationes dum patienter devorat nec excandescit, putat se quodammodo defunctum, etc.... — *Corresp. lat. de Calvin.*

ne vous remonstrois franchement ce qui ne peut et ne doibt estre dissimulé. Je sçay de quelle discrétion et modestie il nous faut user, pour ne point avancer téméraircment et à la volée ce qui nous sera incognu. Mais aussi l'advertissement que j'ay à vous faire, n'est que par trop divulgué et plus que je ne vouldrois. Sainct Ambroise se plainct à bon droict en quelque lieu, que le monde souffre bien que les petis enfans oyent et voyent et parlent, et cependant vouldroit rendre les serviteurs de Dieu sourds, aveugles et muets, combien que la charge leur soit donnée spéciale de veiller et guetter, s'enquérir et crier, comme à son de trompe. J'espère, Sire, et me tiens persuadé que vous ne serez pas du nombre de ceux-là; mais que vous estimerez que je n'ay pas esté légèrement esmeu à vous déclairer l'angoisse que je porte, ayant entendu que vous avez esté gaigné par un moyen bien mauvais pour accorder beaucoup de choses auxquels vous debvriez résister fort et ferme. Je ne vous escris, Sire, que le bruict commun, mais dont trop de gens sont abbrevéz. C'est qu'on murmure que quelques folles amours vous empeschent ou refroidissent de faire vostre debvoir en partie, et que le diable a des supposts qui ne cherchent ni vostre bien ni vostre honneur, lesquels par tels alleschemens taschent de vous attirer à leur cordele, ou bien vous adoucir en sorte qu'ils jouissent paisiblement de vous en leurs menées et prattiques. Si vous estes fasché, Sire, qu'on vous ait en telle estime, je vous prie de penser à beaucoup de jeunesses qui en donnent occasion. Je vous prie quant et quant, Sire, de bien noter ce que dict sainct Pierre, qu'il suffit bien que pour le temps passé on ait suivi les fols appétits, voluptés et dissolutions des incrédules : car quand vous n'en serez plus entaché, Sire, tout sera non-seulement enseveli devant Dieu et ses anges, mais aussi mis en oubli quant au

monde. A l'opposite Dieu permet, quand on retourne au mal, que ce qui estoit aboli soit ramentevé, et surtout de son costé il le rappelle à compte. Je vous prie donc, Sire, au nom de Dieu, de vous éveiller à bon escient, cognoissant que la plus grande vertu que vous puissiez avoir est de batailler contre vos affections, retrancher les plaisirs mondains, dompter les cupidités qui vous induisent à offenser Dieu, mettre sous le pied les vanités qui nous esgarent bien tost, sans que nous y pensions. Car, combien qu'en ceste grandeur et haultesse royale il soit difficile de se tenir en bride, si est-ce que la licence que se donnent les plus grands est tant moins excusable, puisque Dieu les a plus estroitement obligéz. Il faut que la sentence de nostre Seigneur Jésus tienne, *que le compte sera demandé à chacun selon qu'il aura receu*. Mesmes je vous prie, Sire, de la bien appliquer aujourd'huy à vostre instruction, car entre les autres grâces si excellentes qui vous avoyent esté faites par cy-devant, vous estes de nouveau establi en ce lieu qui vous doibt inciter plus que jamais à vous tenir soigneusement sur vos gardes. Car non-seulement vous avez à soustenir la charge de l'estat public, mais Dieu vous a ordonné comme père pour soulager tous ses poures fidèles et les ayder, à ce qu'en liberté ils le puissent servir et honorer purement ; voire mesmes, qui plus est, vous a commis procureur de sa vérité, de la pure et vraye religion, du droit souverain qui luy apartient, pour estre obéy et qu'on se reigle à sa volonté. Ce fardeau est si pesant qu'il n'y a créature qui ne fust bien empeschée de le porter, et le diable dresse tant de difficultés qu'il faut bien estre aydé d'une singulière grâce de Dieu pour en venir à bout. Et d'autant plus vous convient-il esvertuer, Sire, à vous despouiller de tous empeschemens intérieurs, pour vous employer tant plus librement à exécuter ceste commission si

saincte et si digne, non-seulement pour estre approuvé des bons, mais aussi trouvé irrépréhensible devant le Juge céleste, afin de recevoir la couronne de gloire et immortalité qui est plus prétieuse que tous empires terriens. Cependant, Sire, combien que je ne doubte pas que vous voyez bien les embusches qui s'apprestent, et les filets qui sont tendus pour vous surprendre et vous circonvenir, et les prattiques qui se meinent tendantes à fin de ramener la confusion dont on pensoit estre sorti, toutesfois mon devoir me contraint de vous prier qu'il vous plaise d'estre vigilant et attentif à y obvier.

Sire, après m'estre très humblement recommandé à vostre bonne grâce, je prie nostre Seigneur vous tenir en sa protection, vous conduire en esprit de prudence, droicture et constance, et vous augmenter en toute prospérité pour glorifier son nom. (Mai 1561.)

J. C.

A LA DUCHESSE DE FERRARE [1]

Copie. — Bibl. de Genève. vol. 107.

Madame, je vous prieray me pardonner si je vous escris par la main de mon frère, à cause de la faiblesse en laquelle je suis et des douleurs que je souffre de diverses maladies, deffault d'alaine, la pierre, la goutte et une ulcère aux vai-

[1] Dictée au lit de mort, cette lettre est la dernière de la Correspondance française du réformateur.

nes esmoroïcques qui m'empesche de prendre aulcun exercice, auquel seroit toute espérance d'allégement. Je vous prieray aussi m'excuser si ceste lettre est courte auprès de la vostre, d'aultant que j'attends encores les reveneues de monsieur Budé par lequel vous me promectez faire sçavoir de vos nouvelles, joinct que je n'ay receu nulles lettres de monsieur de Coulonges; pour entendre quelle procédure il fauldra tenir pour appaiser les différens de vostre maison, et rémédier pour l'advenir à tout ce qui peult causer troubles et riottes, ou nourrir haines et rancunes.

Touchant les aultres propos, Madame, si mon conseil a quelque lieu envers vous, je vous prie, n'en travaillez plus vostre esprit, car quoy qu'il en soit les passions trop véhémentes engendrent beaucoup de fascheries, et ferment la porte à la raison et vérité. Mesmes j'ay esté esbahy, Madame, combien qu'en parlant des réprouvés, j'eusse notamment séparé la personne de monsieur de Guise, et eusse protesté que ceux qui damnent les gens à leur opinion sont trop hardis, vous aiez pris le propos tout au rebours. Voilà pourquoy je me déporte de vous en dire plus ne bien ne mal. Seulement je vous toucheray un article que tant s'en fault que tous les gens de bien vous aient eu en haine ou horreur, pour estre belle-mère de feu monsieur de Guise, qu'il vous en ont tant plus aymée et honorée, voiant que cela ne vous destournoit point de faire droicte profession et pure de chrestienté, et non-seulement de bouche, mais par effects si notables que rien plus. Quant à moy je vous proteste que cela m'a incité d'avoir vos vertus en tant plus grande admiration.

Je viens à un aultre propos, Madame, c'est que j'ay entendu que Madame la duchesse de Savoie, vostre niepce, est en assez bon train, jusques à estre délibérée de se dé-

clairer franchement[1]. Mais vous sçavez combien il y a de destourbiers pour la reculer ou refroidir, et d'aultre costé elle a tousjours esté timide, tellement qu'il est à craindre que ceste bonne affection ne demeure là comme pendue au croc, sinon qu'on la sollicite. Or, Madame, j'estime qu'il n'y a créature en ce monde qui ait plus d'authorité envers elle que vous; pourquoy je vous voudrois bien prier au nom de Dieu de ne point espargner une bonne exhortation et vive, pour luy donner courage à la faire passer plus outre; en quoy je me tiens asseuré que vous ferez tout debvoir, selon le zèle que vous avez que Dieu soit honoré et servi de plus en plus.

Madame, après m'estre très humblement recommandé à vostre bonne grâce, je supplieray le Père céleste vous avoir en sa protection, vous gouverner à tousjours par son Esprit et vous maintenir en bonne prospérité.

De Genève, ce 4 d'avril 1564.

[1] Marguerite de France, sœur de Henri II, épouse d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Douée du caractère le plus aimable et le plus généreux, cette princesse inclinait en secret vers la Réforme. Elle mourut en 1574, laissant une mémoire vénérée dans les Eglises des vallées du Piémont dont elle plaida plusieurs fois la cause auprès d'Emmanuel-Philibert. Voir à ce sujet deux lettres de cette princesse aux seigneurs de Genève, écrites au mois de juin 1560. *Arch. de Genève*, n° 1680.

EXÉGÈSE

I

JEHAN CALVIN

A M. SIMON GRINÉE,

HOMME DOUÉ DE GRACES EXCELLENTES, SALUT [1]

Il me souvient qu'il y a trois ans, comme nous devisions ivément entre nous quelle estoit la meilleure façon d'in- rpréter l'Escriture, que le moyen d'y procéder lequel vous prouviez le plus, fut aussi celuy qui me pleut plus que us autres. Car nous estions tous deux de cest avis, que la 'incipale vertu d'un expositeur consiste en une briefveté cile, et qui n'emporte point d'obscurité. Et de faict, comme nsi soit que quasi tout son office est comprins en ce seul inct, asçavoir de bien déclarer et descouvrir l'intention de utheur lequel il a entreprins d'exposer, d'autant qu'il mène s lecteurs hors d'icelle, d'autant aussi il s'eslongne de son t, ou pour le moins extravague aucunement hors de ses nites. Et pourtant, nous désirions que du nombre de ceux squels aujourd'huy s'addonnent à aider en cest endroit la éologie, il s'en trouvast quelqu'un, lequel s'estudiast à

[1] Dédicace du Commentaire sur l'Épître aux Romains.

estre facile et clair, et quant et quant meist peine de n'empescher point outre mesure par longs Commentaires les lecteurs et gens d'estude. Or combien que je sçache que ceste opinion n'est pas receue de tous, et que ceux qui ne la reçoyvent, ont aussi quelques raisons qui les induisent à estre d'autre avis, toutesfois quant à moy on ne me peut destourner d'aimer ceste briefveté. Mais puis que la diversité qu'on voit estre de nature és esprits des hommes, porte cela, que les uns prenent plaisir à une façon, les autres à l'autre, laissons en cest endroit à chacun son jugement libre, moyennant que personne ne vueille astreindre tous les autres à son appétit, et à ce qu'il trouve bon. Cela fera que d'un costé, nous qui approuvons plus une briefveté, ne rejetterons point ou mespriserons les labeurs de ceux qui sont longs et copieux en l'interprétation des livres de la saincte Escriture : et d'autre part aussi ceux-là nous supporteront mutuellement, encore qu'il leur semble que nous soyons par trop briefs et serrez. Quant à moy, certes, je n'ay peu me tenir d'essayer si mon labeur pourroit en cest endroit apporter quelque proufit à l'Église de Dieu. Je ne veux pas dire toutesfois, que je pense maintenant avoir atteint à ce moyen de procéder, lequel lors nous sembloit le meilleur de tous : ou que commençant j'aye pensé y pouvoir atteindre : mais j'ay pris peine de tellement modérer et compasser mon style, qu'on peut appercevoir que je me suis proposé ce moyen-là comme mon patron pour me régler dessus, et en approcher le plus près que je pourroye. Quant à sçavoir combien j'y ay avancé, pource que ce n'est pas à moy d'en juger, j'en laisse le jugement à vous, et à ceux qui vous ressemblent. Au reste, touchant ce que j'ay choisi sur toutes autres ceste Epistre de S. Paul pour faire l'essay de cela, je voy bien que mon entreprise sera sujette à la répréhension de beaucoup de gens. Car

veu que tant de personnages excellens en sçavoir ont par cidevant employé leur labeur en l'explication d'icelle, il semble bien avis qu'il ne reste plus aux autres aucun moyen d'apporter rien de meilleur. Et de faict, je confesse, combien que je pensasse bien que ma peine ne seroit pas du tout sans fruit ; que toutesfois du commencement j'ay esté arresté par ceste considération, que je craignoye d'estre noté de témérité, si après tant d'ouvriers excellens je mettoye la main à cest ouvrage.

Il y a sur ceste Epistre plusieurs Commentaires tant des anciens que de ceux de ce temps. Et aussi à la vérité ils ne pouvoyent pas mieux employer leur labeur qu'en cest endroit : veu que quiconque l'entendra, il ha comme une ouverture et entrée à l'intelligence de toute l'Escriture. Je me déporte de parler des anciens, ausquels la crainte de Dieu, le sçavoir, la saincteté de vie, et finalement l'aage a acquis une telle authorité, que nous ne devons rien mespriser de ce qui est procédé d'eux. Et mesmes aussi de ceux qui vivent encore aujourd'huy, il n'est jà besoin que je les nomme tous l'un après l'autre. Touchant de ceux qui y ont le plus travaillé, je diray ce qu'il m'en semble. M. Philippe Melanchton, selon l'excellente doctrine, industrie, et dextérité qu'il ha en toutes sciences, a beaucoup esclarci les matières traittées en icelle, par dessus les autres, lesquels devant luy en avoyent mis quelque chose en lumière. Mais pource que son but a esté (comme il appert) de traitter seulement les points les plus notables : cependant qu'il s'arreste du tout à cela, de propos délibéré il laisse passer beaucoup de choses, lesquelles pourroyent aucunement donner peine à ceux qui ne sont pas des plus grans esprits. Après est venu Bullinger, lequel aussi à bon droict a acquis grande louange : car avec la doctrine il a eu aussi une facilité, laquelle l'a rendu fort agréable. Finalement Bu-

cer, mettant ses labeurs en lumière, a (par manière de dire) fait l'ouvrage accompli. Car ce personnage-là (comme vous sçavez) outre le profond sçavoir et la grande cognoissance qu'il ha de plusieurs choses, outre la subtilité d'esprit et ce qu'il a beaucoup leu, et plusieurs autres et diverses vertus, esquelles il n'y en a quasi pas un aujourd'huy qui le passe, et bien peu qui soyent à comparer à luy, au contraire il en surmonte plusieurs : ha ceste louange qui luy est propre et particulière, que nul autre de nostre temps ne s'est employé à l'interprétation de l'Escriture avec plus grande diligence. Comme donc je confesse que ce seroit une émulation perverse et par trop exorbitante, de vouloir tascher à emporter le pris par dessus tels personnages : ainsi jamais il ne me veint en l'entendement de leur vouloir oster le plus petit poinct de leur louange. Que la grâce et authorité, laquelle ils ont méritée par le jugement commun de toutes gens de bien, leur demeure sauve et en son entier : cependant toutesfois ce poinct me sera accordé, comme j'espère, qu'il n'y eut jamais rien de si accompli entre les hommes, que l'industrie des successeurs ne trouvast toujours à s'employer, ou pour polir la chose, ou pour l'agencer, ou pour l'esclarcir. Touchant ma personne, je n'en ose rien dire, sinon qu'il m'a semblé que ce mien labeur ne seroit pas inutile, lequel il n'y avoit aucune autre raison qui m'eust induit à entreprendre, que le bien public de l'Eglise. D'avantage aussi, j'ay pensé que la façon diverse de procéder, que je me suis yci proposée, seroit suffisante pour me purger de tout blasme ou souspeçon d'émulation : qui estoit la chose que j'avoye plus à craindre. Car M. Philippe Melanchton est parvenu à ce qu'il prétendoit, asçavoir d'esclaircir les points les plus nécessaires. Et si s'estant arresté à ces principaux points, il a laissé beaucoup d'autres choses qui ne sont pas à mespriser, il n'a pas voulu empes-

cher les autres de s'amuser à les esplucher aussi. Bucer est trop long, pour estre leu à la haste par ceux qui sont distraits d'autres occupations : et trop haut pour estre facilement entendu des petis, et de ceux qui ne considèrent pas de si près les choses. Car incontinent qu'il se prend à traitter une matière, quelle que ce soit, la fertilité incroyable d'esprit qu'il ha, luy fournit tant de choses en main, qu'il ne peut s'estancher et faire fin. Comme ainsi soit donc que l'un n'a pas traitté tous les points, et l'autre les a déduits trop amplement pour estre leu en peu de temps, il m'a esté avis qu'il ne pourroit point sembler que mon entreprinse tirast aucunement sur quelque émulation. Toutesfois j'ay esté quelque temps en doute, s'il serait meilleur que j'allasse seulement comme grappetant après ceux-là, et les autres, pour ramasser les choses par eux omises, esquelles il me sembloit que je pourroye aider aux gens de moyen esprit : ou bien de dresser un Commentaire continuel, auquel il faudroit nécessairement réitérer beaucoup de choses qui auroyent desjà esté dictes par iceux tous, ou à tout le moins par quelqu'un d'entr'eux. Mais pour ce que bien souvent ils ne s'accordent pas ensemble, et que cela donne beaucoup de peine aux Lecteurs qui ne sont pas tant subtils, d'autant qu'ils sont en doute à l'opinion duquel ils se doyvent plustost arrester : j'ay pensé que ce mien labeur aussi seroit bien employé, et serviroit beaucoup, quand en monstrant quelle est la meilleure interprétation, je relèveroye de la peine de juger ceux qui d'eux-mesmes n'ont pas le jugement assez ferme : veu mesmement que mon intention estoit de comprendre le tout en telle briefveté, que les lecteurs ne perdroyent guères de temps en lisant en mes livres ce qui a esté dit par les autres. En somme, j'ay mis peine que personne ne peust se plaindre justement qu'il y ait yci beaucoup de choses su-

perflues. Quant à l'utilité, je n'en di rien, laquelle toutesfois paraventure les gens qui ne seront point malins et ingrats confesseront, en ayant fait lecture, avoir icy trouvé plus grande que je n'oseroye (en gardant la règle de modestie) promettre par paroles. Au reste, quant à ce que quelquefois je suis de contraire opinion aux autres, ou pour le moins il y a quelque diversité entre nous, en cela il est bien raisonnable qu'on m'excuse. Vray est que la parole de Dieu nous doit estre en telle révérence, que le moins qu'il se pourra faire, nous la desjoignions par diversité d'interprétations : car cela dérogue je ne sçay comment à la majesté d'icelle, principalement si on le fait autrement qu'avec grand esgard, et en y usant de grande sobriété. Et de faict, si c'est une chose illicite de contaminer rien de tout ce qui est dédié à Dieu, certes cestuy-là ne sera aucunement supportable, qui avec ses mains polluées (c'est-à-dire d'une façon profane) ou n'estant point bien préparé, viendra à manier et traitter la chose de toutes la plus sacrée qui soit au monde. Et pourtant, c'est une audace qui emporte sacrilége, de tirer çà et là les Escritures sans discrétion aucune, et s'en jouer à plaisir, comme d'une chose qui n'est faite que pour le passe-temps : ce que plusieurs ont fait long temps y a. Mais c'est une chose qu'on a tousjours peu appercevoir, que ceux-là mesmes qui avoyent zèle de la crainte de Dieu, et révérence et sobriété à traitter les saincts mystères de Dieu, n'ont pas en toutes choses esté d'accord et d'un mesme avis.

Car jamais Dieu n'a usé de telle libéralité envers ses serviteurs, de faire que chacun d'eux à part eust une intelligence plene, parfaite et accomplie de tous points : et n'y a point de doute qu'en cela il n'ait eu esgard à nous entretenir, premièrement en humilité, et puis aussi en un désir et exercice

de communication fraternelle. A ceste cause, puisqu'ainsi est qu'il ne nous faut pas attendre de veoir en ceste vie présente (ce qui autrement seroit bien à désirer qu'en l'intelligence et exposition des passages de l'Escriture) il y ait entre nous en tout et partout un accord entier, il faut mettre peine quand nous laisserons l'opinion de ceux qui ont escrit devant nous, que nous le facions, non point estans incitez de quelque fol appétit de dire quelque chose de nouveau, ou poussez de quelque envie de mettre une note sur les autres, non point estans esmeus d'aucune haine, ou chatouillez d'ambition, mais seulement estans contraints par nécessité, et ne cherchans que de proufiter aux autres : en après aussi, que cela se face en l'exposition de l'Escriture : mais quant aux points de doctrine et articles de la religion, esquels principalement le Seigneur a voulu que les siens fussent d'un accord, qu'on ne s'y donne pas si grande liberté. Que j'aye tasché de faire l'un et l'autre, les lecteurs le cognoistront aiséement. Mais pource qu'il ne me seroit pas séant de dire et prononcer ce qu'il me semble de moy-mesme je suis bien content d'en laisser la censure à vous : au jugement duquel, puis que tous autres non sans cause défèrent beaucoup, je doy de mon costé déférer sans exception : asçavoir d'autant que je vous cognoy de plus près par conversation familière, laquelle en lieu qu'elle a accoustumé de diminuer aucunement la réputation des autres, augmente grandement envers moy la vostre, qui autrement est excellente et honorable enver toutes gens de sçavoir. A Dieu.

De Strasbourg, ce XVIII d'octobre, M. D. XXXIX.

II

ÉVANGILE SELON S. LUC XV. 11-32.

11. Il dit aussi, Quelqu'un avoit deux fils:

12. Dont le plus jeune dit à son père, Mon père, donne-moy la part du bien qui m'appartient. Ainsi il leur partit les biens.

13. Et peu de jours après, quand le plus jeune fils eut tout assemblé, il s'en alla dehors en pays lointain: et là dissipa son bien en vivant prodigalement.

14. Après qu'il eut tout despendu, une forte famine adveint en ce pays-là: dont il commença d'avoir nécessité.

15. Alors il s'en alla, et se mit avec un des citoyens du lieu: qui l'envoya en ses possessions pour paistre les pourceaux.

16. Et désiroit de remplir son ventre des escosses que les pourceaux mangeoyent: et [1] personne ne luy donnoit.

17. Dont estant revenu à soy-mesme, il dit, Combien y a-il de mercenaires en la maison de mon père, qui ont force pain, et je meur de faim?

18. Je partiray d'yci, et m'en iray à mon père, et lui diray, Mon père, j'ay péché contre le ciel et devant toy:

19. Et ne suis plus digne d'estre appelé ton fils: fay-moy comme un de tes mercenaires.

20. Ainsi donc il partit, et veint à son père. Luy estant encore loin, son père le veit, et fut meu de compassion, et accourut, et se jetta à son col, et le baisa.

21. Et le fils luy dit, Mon père, j'ay péché contre le ciel et devant toy: et ne suis plus digne d'estre appelé ton fils.

22. Lors le père dit à ses serviteurs, Qu'on tire hors la plus belle robbe, et le vestez: et luy donnez un anneau en sa main, et des souliers en ses pieds:

23. Et amenez le veau gras, et le tuez, et faisons bonne chère en le mangeant.

1. ou, mais.

24. Car mon fils que voyci estoit mort, et il est retourné à vie : il estoit perdu, mais il est retrouvé.
Et commencèrent à faire bonne chère.

En la première partie de ceste parabole, il est monstré combien Dieu est enclin et prompt à nous pardonner nos péchez. En l'autre, (laquelle nous traitterons puis après en son ordre) combien est grande la malignité et perversité de ceux qui murmurent contre sa miséricorde. Sous la personne d'un jeune homme prodigue, lequel par desbauche et despense excessive estant venu en extrême povreté, retourne pour demander pardon à son père, auquel il avoit esté désobéissant et rebelle, Christ descrit tous pécheurs, lesquels ayans desplaisir de leur folie, recourent à la grâce de Dieu. Aussi en la personne de ce bon père, qui non seulement pardonne à son fils les grandes offenses qu'il a commises, mais va mesme au-devant de luy pour le recevoir, il nous propose l'affection de Dieu, lequel ne se contente pas de pardonner les fautes à ceux qui l'en requièrent, mais les prévient par sa bonté et miséricorde paternelle. Espluchons maintenant chacun poinct l'un après l'autre.

12. *Dont le plus jeune dit à son père, etc.* Premièrement est yci descrit le signe d'une malheureuse arrogance en ce jeune homme, qu'il se sépare d'avec son père, et luy semble qu'il n'est pas bien, sinon qu'il puisse se desbaucher à son plaisir, et s'abandonner à toute dissolution, estant loin du gouvernement du père. Il y a d'avantage en luy une ingratitude, quand délaissant le bon vieil homme de père, non seulement il lui refuse le devoir et service auquel il estoit tenu, mais aussi diminue le bien de la maison, et en emporte une bonne partie. Après cela, pour le comble du mal s'ensuit un desbordement excessif en toute dissolution et oisiveté, par

lequel il dissipe mal-heureusement tout ce qu'il avoit eu du père. Pour toutes ces fautes et offenses tant grandes, il avoit bien mérité de trouver puis après un père rigoureux, et qui teinst son cœur contre luy jusqu'au bout. Il n'y a point de doute que sous ceste image nous est yci dépeinte la bonté infinie de Dieu, et sa douceur inestimable : à fin qu'il n'y ait forfait si grand, ni offense tant horrible, qui nous face perdre l'espérance d'obtenir pardon de luy. La dérivation ne seroit pas malpropre, si quelqu'un vouloit dire qu'à ce jeune glorieux, fol et desbauché, sont semblables ceux lesquels ayans grande abondance de biens en Dieu, se transportent toutesfois d'une cupidité desordonnée et mal-heureuse à vouloir faire partage avec luy, afin de vivre en liberté estans à part : comme si ce n'estoit pas une chose plus souhaitable que tous les royaumes du monde, de vivre sous la providence et conduite paternelle de Dieu. Mais pour ce que je crain qu'une telle allusion ne soit trop subtile, je me contenteray du simple sens de la letre : non pas que je trouve mauvais que sous une telle figure on reprene la folie et bestise de ceux qui pensent bien faire leur profit d'avoir quelque chose de propre à eux, afin d'estre riches sans le Père céleste, et estans séparez de luy : ains pource que je me tien maintenant dans mes limites, et ne veux point passer l'office d'expositeur. Au reste, Christ raconte yci ce qui advient communéement aux jeunes gens, quand ils suyvent leur propre volonté. Car pource qu'estant despourveus de conseil, et pleins de bouillons impétueux, ils ne sont pas propres à se gouverner eux-mesmes : s'ils ne sont retenus de crainte ou honte, il ne se peut faire qu'ils ne s'abandonnent à tout ce qui leur viendra à plaisir, et qu'estans remplis de vilenie et infametez, ils ne tombent bien tost en une povreté honteuse. Après cela il descrit la peine en laquelle tombent le plus souvent, par un

juste jugement de Dieu, ces prodigues et dissipateurs de biens : asçavoir qu'ayans tout despendu malheureusement, ils en ont bien à souffrir puis après, et meurent quasi de faim : et pource qu'ils n'ont pas sceu user honnestement du bon pain qu'ils avoyent en abondance, ils sont bien aises d'avoir puis après leur soul de gland et d'escosses : brief, qu'estans devenus compagnons des pourceaux, ils soyent contreints de se recognoistre indignes d'estre nourris en hommes. Car aussi c'est une gourmandise plustost convenable à des pourceaux qu'à des hommes, de dissiper ainsi sans raison et par excès, ce qui estoit donné pour subvenir aux nécessitez de ceste vie. Quant à ce qu'aucuns baillent yci une exposition subtile, que ceux qui ont refusé le bon pain blanc en la maison du Père céleste, sont puis après justement punis de leur desdain mal-heureux, quand estans pressez de faim, ils sont contreints de se venger sur les gousses, il est certain que c'est une doctrine vraye et utile, et qu'il ne faut pas faire difficulté d'user de ceste similitude : mais cependant il faut tousjours aviser quelle différence il y a entre les allégories, et le vray sens naturel d'un passage.

16. *Et désiroit de remplir son ventre des escosses, etc.* Il signifie que la faim le pressoit de si près, qu'il n'avait pas loisir d'attendre quelques frians morceaux, comme il avoit accoustumé, mais qu'il mangeoit d'un grand appétit les escosses. Car c'estoit une viande dont il pouvoit avoir, veu qu'il en donnoit aux pourceaux, lesquels il gouvernoit. On récite un bon mot du roy Cyrus, lequel ayant enduré longuement faim en une fuite, recouvra puis après un peu de gros pain bis, qu'il mangea, en disant qu'il n'avoit jamais auparavant gousté de pain savoureux. Ainsi la nécessité contreignit ce jeune homme de prendre appétit aux escosses. La raison est adjoustée : Pource que *personne ne luy*

donnoit. Car, selon mon avis, ce mot *Et*, se doit résoudre en Car, ou, Pource que. Et ne faut pas rapporter cela aux escosses, veu qu'il en avoit à main : mais il faut entendre que personne n'avoit pitié de sa povreté. Car les prodigues qui ont consumé leurs biens en excès, il n'y a celuy qui pense estre tenu de leur aider : et mesme pource qu'ils ont accoustumé de dissiper tout, il semble que ce qu'on leur donne soit autant de perdu.

17. *Dont estant revenu à soy-mesme, etc.* Yci nous est descrit le moyen par lequel Dieu invite les hommes à repentance. S'ils estoyent sages d'eux-mesmes, et se rendoyent dociles, il les attireroit plus doucement : mais pource que jamais ils ne vienent à se ranger en obéissance, sinon qu'ils soyent dontez à force de coups, il les chastie plus rudement. Ainsi donc à ce jeune homme, lequel l'aise et la trop grande abondance rendoit farouche et rebelle, la faim a servi d'un bon maistre pour le ranger. Ayant cest exemple devant les yeux, ne pensons point que Dieu nous traitte cruellement si quelque fois il nous presse de grandes afflictions. Car par ce moyen il nous duit et ramène à obéissance, en lieu que nous estions revesches et enyvrez de trop grand'aise. Brief, toutes les misères que nous endurons, ce sont autant d'advertissemens profitables, par lesquels Dieu nous convie à repentance. Mais comme nous sommes tardifs, à grand'peine nous chastions-nous jamais, sinon que nous soyons contreints par force, et quasi accablez de maux extrêmes. Car jusqu'à ce que nous soyons angoissez de tous costéz, ne voyans aucune espérance, nostre chair s'esgaye et desborde tousjours, ou pour le moins elle frétille. Dont nous recueillons que ce n'est pas merveilles si le Seigneur use souventesfois de violence, et mesme redouble les coups pour abbatre nostre rébellion, et comme on dit en commun proverbe, A mau-

vais nœud mauvais coin. Il faut aussi noter que l'espérance d'avoir mieux en retournant au père, a donné courage à ce jeune homme de se repentir de son mal. Car jamais la grandeur et pesanteur des peines, quelle qu'elle soit, n'amolira nostre perversité, ou fera que nos péchez nous desplaisent, jusqu'à tant que nous appercevions quelque proufit et espérance de bien. Comme donc ce jeune homme est redressé pour la confiance qu'il ha de la bénignité de son père, et incité à chercher réconciliation avec luy : ainsi faut-il que le commencement de nostre repentance procède de la cognoissance de la miséricorde de Dieu, par laquelle nous soyons incitez à bien espérer.

20. *Luy estant encores loin, son père le veit, etc.* Voyci le principal poinct et le but de la parabole, que si l'amour et affliction paternelle rompt tellement le cœur aux hommes, lesquels néantmoins de leur nature ont un appétit de vengence, et ne veulent rien lascher de leur droit qu'à force, qu'ils pardonnent bénignement à leurs enfans, et vont euxmesmes les cercher pour les retirer de leurs desbauchemens : Dieu, duquel la bonté infinie surmonte l'amour de tous les pères de ce monde, sera bien pour le moins aussi débonnaire envers nous. Et de faict, il n'est rien yci attribué au père terrien, que Dieu n'en promette autant de son costé. Devant qu'ils crient, dit-il, je les exauceray (Isa. LXV, 24). Le passage aussi de David est tout notoire, Jay dit, je confesseray contre moy mon injustice, ô Seigneur, et tu as pardonné l'iniquité de mon péché (Pseaume XXXII, 5). Comme donc ce père non-seulement s'appaise aux prières de son fils, mais va au devant le rencontrer en chemin, et devant qu'il ait dit un mot, l'accolle tout crasseux et bélistre qu'il est : ainsi Dieu n'attend point que le pécheur ait fait une longue harangue pour luy demander pardon, mais vient au-devant

d'une franche-volonté, si tost que le pécheur a proposé de confesser sa faute. Au reste, c'est une cavillation bien maigre à ceux qui veulent tirer de ce passage que la grâce de Dieu n'est point présentée aux pécheurs, sinon qu'ils la prévienent par leur repentance. Yci, disent-ils, nous est proposé un père enclin à pardonner, mais c'est depuis que le fils a délibéré de retourner vers luy : il s'ensuit donc que Dieu ne regarde et ne fait participant de sa grâce sinon ceux qui commencent à la chercher. Il est bien vray que pour obtenir pardon, il est requis que le pécheur ait douleur en sa conscience, et qu'il se desplaise en soy-mesme : mais c'est un abus de vouloir conclurre par cela, que les hommes apportent du propre mouvement de leur cœur, repentance, veu que c'est un don de Dieu. Aussi il n'y a point de raison de comparer en cest endroit l'homme mortel avec Dieu. Car un père terrien ne peut pas renouveler et changer le meschant cœur en son fils par un mouvement secret du S. Esprit, comme Dieu change les cœurs de pierre en des cœurs de chair. Brief, en ce passage il n'est pas question, asçavoir si l'homme se convertit de soy-mesme pour retourner à Dieu : mais seulement sous la figure d'un homme est louée la douceur paternelle de Dieu, et sa bénignité à pardonner.

21. *Mon père, j'ay péché contre le ciel, etc.* Yci est touchée l'autre partie de repentance : asçavoir le sentiment, ou cognoissance du péché, conjointe avec tristesse et honte. Car celuy qui n'est point marri d'avoir péché, et n'ha point son offense devant les yeux, ne viendra jamais à penser de s'amender. Il faut donc que desplaisance du péché aille tousjours devant repentance. Aussi c'est un mot qui emporte beaucoup, quand il est dit, que le jeune homme *est revenu à soy-mesme :* comme celuy qui par cupiditez esgarées, désordonnées s'estait transporté, et venu à s'oublier soi-mesme.

Et de faict, les bouillons de la chair sont si extravagans, que quiconque s'abandonne à iceux, il est tout esbahi qu'estant sorty hors de soy-mesme, il ne sçait plus qui il est. A ceste cause en l'Escriture Dieu commande aux transgresseurs de retourner à leur cœur (Isaïe, XLVI, 8). Après la cognoissance du péché s'ensuit aussi la confession : non pas telle que le Pape a forgée, mais par laquelle le fils appaise son père, lequel il a offensé. Car ceste humilité est totalement nécessaire pour avoir rémission des péchez. Ceste manière de parler, *J'ay péché contre le ciel, et devant toy :* vaut autant comme s'il disoit qu'il a offensé Dieu en la personne du père terrien. Et aussi nature nous enseigne cela, que quiconque se rebelle contre son père, s'eslève aussi contre Dieu meschamment, lequel a mis les enfants sous la subjection et gouvernement des pères.

22. *Qu'on tire hors la plus belle robbe, etc.* Combien que ce soit folie en matière de paraboles de vouloir subtilement et scrupuleusement s'arrester sur chacun mot, (comme souvent il a esté dit), toutesfois nous pourrons yci dire, sans faire tort à la letre, que le Père céleste non-seulement nous pardonne nos péchez en telle sorte qu'il ensevelit la mémoire d'iceux, mais aussi nous rend les biens et dons lesquels nous avions perdus : comme au contraire en nous les ostant, il punit nostre ingratitude, afin de nous faire honte en nous faisant sentir nostre povreté et misère.

25. Or estoit son fils aisné és champs: lequel estant venu, et s'approchant de la maison ouït la mélodie et les danses.

26. Et appela un de ses serviteurs, et l'interrogua que c'estoit.

27. Lequel luy dit, Ton frère est venu, et ton père a tué un veau gras, pourtant qu'il l'a recouvré sain et sauf.

28. Il en fut marri, et ne voulut point entrer. Son père donc estant sorti le prioit.

29. Mais il respondit, et dit à son père, Voyci, il y a tant d'années que je te sers, et jamais je n'outrepassay ton commandement, et tu ne me donnas jamais un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis.

30. Mais quand cestuy-ci ton fils qui a gourmandé ton bien[1] avec les paillardes, est venu, tu luy as tué le veau gras.

31. Et il luy dit, Mon enfant, tu es toujours avec moy, et tous mes biens sont tiens:

32. Or faloit-il faire bonne chère, et s'esjouir, pourtant que cestuy-ci ton frère estoit mort, et il est retourné à vie: il estoit perdu, et est retrouvé.

Ceste dernière partie de la parabole est pour condamner l'inhumanité de ceux qui par un despit seroyent contens de resserrer la miséricorde de Dieu, afin qu'elle ne fust plus si commune : comme s'ils estoyent envieux du salut des povres pécheurs. Car nous sçavons que Christ veut yci toucher l'orgueil et la présomption des Scribes, ausquels il sembloit qu'ils perdoyent la récompense deuë à leurs mérites, s'il recevoit à l'espérance de l'héritage éternel, les Péagers et le commun peuple. Le sommaire donc est, que si nous voulons estre tenus pour enfans de Dieu, nous devons par une affection fraternelle oublier les fautes de nos frères, lesquelles il leur pardonne par sa bonté paternelle. Ceux qui pensent que sous la figure du fils aisné soit entendu le peuple des Juifs, combien qu'ils ne parlent pas sans raison, me semblent toutesfois ne regarder pas d'assez près à tout le contenu du texte. Car le commencement du propos est venu du murmure des Scribes, lesquels se faschoyent de l'humanité que Christ monstroit envers les povres gens qui avoyent mené une mauvaise vie. Il compare donc les Scribes enflez d'orgueil à des gens de bien, et de bon gouvernement, lesquels ont bien entretenu leur maison en vivant tousjours honnes-

1. ou, son bien.

tement et par règle, voire mesme à des bons enfans bien obéissans, qui toute leur vie se sont rangez patiemment sous la conduite du père. Et combien qu'ils fussent du tout indignes d'une telle louange, Christ toutesfois parlant selon ce qui leur estoit avis, par une manière de concession leur conte pour vertu ce masque de saincteté qu'ils avoyent : comme s'il disoit, Encores que je vous accorde ce dont vous vous vantez faussement, asçavoir que vous avez tousjours esté enfans obéissans à Dieu, si ne faloit-il pas toutesfois rejetter si fièrement et inhumainement vos frères, quand ils se retournent de leur meschante vie.

28. *Son père donc estant sorti, etc.* Par ces mots Christ reproche aux hypocrites un orgueil intolérable, de ce qu'il faut que le Père les viene prier qu'ils se désistent de porter envie à leurs frères, de la miséricorde de Dieu. Or combien que Dieu ne prie pas, toutesfois il nous enseigne et exhorte par son exemple à supporter les infirmitez et fautes de nos frères. Et pour oster toute excuse à ceste rigueur perverse, il n'introduit pas seulement les hypocrites parlans, desquels la fausse vanterie pourroit estre réfutée : mais encores qu'il s'en trouvast quelqu'un qui eust en perfection fait tout devoir envers le Père, il dit toutesfois que cestuy-là n'ha point occasion de se plaindre de ce que son frère obtient pardon. Il est bien certain que ceux qui servent Dieu en droite syncérité, sont purs et vuides de ceste affection maligne : mais l'intention de Christ est de monstrer que celuy qui murmure de ce que son frère a esté receu à merci, est un meschant, voire quand il seroit à comparer aux Anges en saincteté.

31. *Mon enfant.* Ceste response contient deux points. Le premier est, que le fils aisné n'ha point d'occasion de se courroucer ou murmurer, en voyant que son frère est receu

amiablement, veu qu'il n'y perd rien. L'autre est, que sans avoir aucun esgard au salut de son frère, il est marri de la joye que on meine à cause du retour d'iceluy. *Tous mes biens*, dit-il, *sont tiens* : c'est-à-dire, Encores que tu n'ayes rien jusques à présent emporté de ma maison, ta condition n'en n'est pas pire : car je te gardes tousjours ton droict entier. En après, pourquoy te fasches-tu de nostre resjouissance, en laquelle tu nous devois plustost tenir compagnie? Car c'estoit bien raison de nous resjouir et faire bonne chère pour le retour heureux de ton frère, lequel nous pensions estre perdu. Il nous faut bien noter ces deux raisons, que si Dieu par sa bénignité receoit à merci ceux qui estoyent destournez de luy par leurs péchez, nous n'y perdons rien : et que c'est une inhumanité mal-heureuse de ne nous resjouir point, voyans nos frères estre tirez de la mort, et ramenez au chemin de vie.

III

COMMENTAIRE SUR S.-JEHAN, CHAPITRE VI, v. 30 à 71.

30. Adonc ils luy dirent, Quel signe donc fais-tu, afin que nous le voyons, et te croyons? quelle œuvre fais-tu?

31. Nos Pères ont mangé la Manne au désert [1], ainsi qu'il est escrit, Il leur a donné à manger le pain du ciel [2].

32. Jésus donc leur dit, En vérité, en vérité je vous di, Moyse ne vous a point donné le vray pain du ciel: mais mon Père vous donne le vray pain du ciel.

33. Car le pain de Dieu est celuy qui est descendu du ciel, et qui donne vie au monde.

30. *Quel signe donc fais-tu, etc.* Ceste impudence rend assez suffisant tesmoignage, combien est véritable ce qui est dit ailleurs, Ceste génération perverse demande un signe, *Matthieu, XII, 39.* L'esbahissement des miracles les avoit auparavant tirez à Christ: estans puis après derechef estonnez d'un nouveau miracle, ils ont confessé que Christ estoit le Messias: et sous ceste fiance ils le vouloyent créer Roy: maintenant ils luy demandent un signe, comme si c'estoit un homme qui leur fust incognu. D'où vient une si soudaine oubliance, sinon qu'estans ingrats envers Dieu, ils sont aveugles de leur propre malice, ayans devant leurs yeux sa vertu? Et ne faut point douter qu'ils ne mesprisent tous les miracles qu'ils avoyent veus jusques alors, d'autant que Christ n'obtempère point à leurs désirs, et qu'ils ne le trouvent point tel qu'ils l'avoyent forgé en eux-mesmes.

[1] Exode XVI, 14. — [2] Ps. LXXVIII, 24.

S'il leur eust donné espérance de félicité terriene, il eust esté tousjours le bien-venu envers eux , et sanscontredit nommé par eux avec révérence Prophète et Messias, et le Fils de Dieu: mais maintenant pource qu'il les reprend de ce qu'ils sont trop addonnez à la chair, ils le réputent indigne d'estre plus ouy. Et aujourd'huy combien y en a-il de semblables? Car du commencement pource qu'ils se promettent que Christ les mignardera en leurs vices, ils empoingnent de grande affection son Evangile, et ne demandent point qu'on leur prouve qu'il est bon: mais quand on leur parle de renoncer à la chair, et de porter la croix, lors ils commencent à quitter Christ: ils demandent d'où est venu l'Evangile: brief, Christ n'est plus leur maître, aussi tost qu'il ne s'accorde point à leurs désirs.

31. *Nos pères ont mangé la Manne au désert, ainsi qu'il est escrit, etc.* On voit bien maintenant que Christ les a touchez là où il faloit, et mis le doigt sur leur mal, en disant qu'ils venoyent là comme bestes brutes pour remplir leur panse : car ils descouvrent ceste affection lourde et grossière, quand ils demandent un Messias qui les repaisse. Et quant à ce qu'ils louënt si hautement la grâce de Dieu en la Manne, ils le font par cautèle, pour ensevelir la doctrine de Christ, par laquelle il condamnoit le soin excessif qu'ils avoyent de la viande corruptible: car ils mettent à l'opposite le beau titre de louange duquel la Manne estoit ornée, quand elle est appelée le Pain céleste. Mais quand le sainct Esprit donne un titre si honorable à la Manne, de l'appeller *le pain du ciel*, ce n'est à ceste intention comme si Dieu avoit engraissé son peuple ainsi qu'un troupeau de pourceaux, et qu'il ne luy eust rien donné de plus excellent que la nourriture du corps. Parquoy ils n'ont nulle excuse quand ils rejettent mal-heureusement la viande spirituelle de l'âme, que Dieu leur présente maintenant.

32. ***En vérité, en vérité je vous di, Moyse ne vous a point donné, etc.*** Il semble que Christ désadvouë ce qui avoit esté allégué du Pseaume : mais il parle seulement par comparaison. La Manne est appelée le pain du ciel, mais c'est pour nourrir le corps : mais le pain qu'on doit vrayement et proprement nommer Céleste, c'est celuy qui est la nourriture spirituelle de l'âme. Christ donc fait yci une opposition entre le monde et le ciel, pource qu'il ne faut chercher la vie incorruptible sinon au Royaume de Dieu. Au surplus, quand il est yci parlé du Vray pain, le mot Vérité n'est pas opposé aux figures, comme souvent ailleurs : mais Christ regarde quelle est la vraye vie de l'homme : asçavoir celle qui le fait estre différent des bestes brutes, et excellent entre les créatures. Quand il adjouste puis après, ***Mon Père vous donne le vray pain*** : c'est autant comme s'il eust dit, La Manne que Moyse a donnée à vos Pères, n'a point apporté la vie céleste : mais le pain céleste vous est vrayement offert maintenant. Vray est qu'il nomme son Père donateur de ce pain, mais il entend que c'est par la main du Fils que le Père le donne. Ainsi l'antithèse ne se rapporte pas à Moyse et à Dieu, ains à Moyse et à Christ. Or Christ fait son Père autheur de ce don, plustost que soy-mesme, afin d'estre en plus grande révérence et authorité. Comme s'il disoit, Recognoissez-moy pour ministre de Dieu, par la main duquel il veut repaistre vos âmes en vie éternelle. Mais encore il semble que ceci ne s'accorde guères bien avec la doctrine de sainct Paul. Car sainct Paul (1 Corinthiens, chapitre X, v. 3) appelle la Manne Viande spirituelle. Je respon que Christ parle selon la capacité de ceux auxquels il a affaire : ce qui n'est pas nouveau en l'Escriture. Nous voyons comme sainct Paul parle diversement de la Circoncision. Quand il traitte de l'institution d'icelle, il confesse

qu'elle a esté un seau de la foy (Romains, chapitre IV, v. 11), mais quand il combat contre les faux apostres, il la fait plustost un seau de malédiction (Gal., V, 2), et ce en la prenant avec les qualitez qu'ils lui attribuoyent, et selon leur sens. Considérons que c'est qui a esté objecté à Christ, asçavoir qu'il ne se prouvoit point estre le Messias, sinon qu'il fournisse les siens de nourriture corporelle. Ainsi donc, il ne propose point de quelle chose la Manne a esté figure, mais il nie que le pain duquel Moyse paissoit les ventres, fust le vray pain.

33. *Car le pain de Dieu est celuy qui est descendu du ciel, etc.* Christ fait ainsi son argument, Le pain céleste est celuy qui est descendu du ciel pour donner la vie au monde : en la Manne il n'y a rien eu de semblable : et pourtant la Manne n'a point esté ce pain céleste. Cependant toutesfois il conferme ce qu'il a dit ci-dessus : asçavoir qu'il est envoyé du Père, afin qu'il nourrisse les hommes d'une façon beaucoup plus excellente que Moyse. Vray est que la Manne est descendue du ciel visible, c'est-à-dire des nues, mais non pas du Royaume éternel de Dieu, dont la vie descoule à nous. Et les Juifs, ausquels Christ parle, ne regardoyent point plus haut qu'à ce que les ventres de leurs Pères avoyent esté bien farcis et engraissez au désert. Il appelle maintenant *Le pain de Dieu,* celuy qu'il avoit nommé ci-dessus, Le pain du ciel : non pas que le pain qui nous sustente en ceste vie présente, soit d'ailleurs que de Dieu : mais pource que celuy est réputé Pain de Dieu, lequel vivifie les âmes à l'immortalité bienheureuse. Au reste, nous sommes enseignez par ce passage, que tout le monde est mort à Dieu, sinon entant que Christ le vivifie : pource qu'on ne trouvera la vie ailleurs qu'en luy. Quant à *la descente du ciel,* il y a deux choses à noter : asçavoir que nous avons une vie Divine en Christ,

d'autant qu'il est venu de Dieu pour nous estre autheur de vie : d'avantage, que la vie céleste est près de nous, en sorte qu'il ne nous est point besoin de voler par-dessus les nues, ne de traverser la mer (Rom., X, 6), car pourtant Christ est descendu à nous, pource que personne ne pouvoit monter là-haut.

34. Ils luy dirent donc, Seigneur, donne-nous tousjours ce pain.

35. Jésus leur dit, Je suis le pain de vie : qui vient à moy n'aura point faim, et qui croit en moy, n'aura jamais soif.

36. Mais je vous ay dit que vous m'avez veu, et si ne croyez point.

37. Tout ce que mon Père me donne, viendra à moy: et je ne jette hors celuy qui vient à moy.

38. Car je suis descendu du ciel, non point pour faire ma volonté, mais la volonté de celuy qui m'a envoyé.

39. Et la volonté du Père qui m'a envoyé est, que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour.

40. Aussi ceste est la volonté de celuy qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils, et croit en luy, ait vie éternelle: et pourtant je le ressusciteray au dernier jour.

34, *Donne-nous tousjours ce pain.* Il n'y a point de doute qu'ils parlent par ironie, c'est-à-dire en se mocquant, afin qu'ils accusent Jésus-Christ de vaine vanterie, en ce qu'il se faisoit fort de donner le pain de vie. Ainsi ces misérables en rejettant les promesses de Dieu, ne se contentans point de commettre ce seul mal, mettent Christ en leur place, comme coupable de leur infidélité.

35. *Je suis le pain de vie,* etc. En premier lieu, il monstre que le pain qu'ils demandoyent par mocquerie, est là devant leurs yeux : puis après il les tanse. Et il commence par la doctrine, afin de les monstrer tant plus convaincus d'ingratitude. Or il y a deux parties en la doctrine yci proposée : car il enseigne d'où il nous faut attendre la vie, et

puis comment nous jouissons d'icelle. Nous sçavons que c'est qui a donné occasion à Christ d'user de métaphores et similitudes : asçavoir d'autant qu'il avoit esté fait mention de la Manne et de la nourriture ordinaire. Mais toutesfois ceste figure est beaucoup plus propre pour enseigner les gens rudes et grossiers, qu'un propos simple. Quand nous mangeons du pain pour substenter nos corps, les hommes apperçoyvent mieux tant leur infirmité, que la vertu de la grâce de Dieu, que si sans pain Dieu faisoit comme distiller en nos corps une vertu secrète pour les nourrir. Ainsi ceste déduction et dérivation des choses du corps à l'âme, fait qu'on sent mieux la grâce de Christ. Car quand nous oyons que Christ est le pain duquel il faut que nos âmes reçoyvent nourriture, ceci entre mieux en nos cœurs, que si Christ disoit simplement qu'il est nostre vie. Toutesfois il faut noter qu'encore par le mot de *Pain*, n'est point suffisamment exprimée la vertu vivifiante de Christ telle que nous la sentons. Car le pain ne commence pas la vie, ains quand nous l'avons il la conserve en son estat. Mais par le moyen et bénéfice de Christ la vie ne nous est pas seulement conservée, mais nous avons le commencement de vie. Et pourtant cette similitude est impropre en partie: mais il n'y a nul inconvénient en cela: car Christ couche ainsi son dire selon la circonstance du propos qui avoit esté tenu auparavant. Or, la question avoit esté esmeuë, Lequel des deux estoit le plus excellent à donner nourriture aux hommes, ou Moyse, ou Christ. C'est la mesme raison pourquoy il nomme seulement le pain: car ils lui avoyent objecté seulement la Manne: et pourtant ce luy estoit assez d'opposer un autre pain. Au surplus, la doctrine simple de ce passage est, que nos âmes ne vivent point d'une vertu intérieure, c'est-à-dire qu'elles ayent en elles naturellement,

ains empruntent vie de Christ. *Qui vient à moy, n'aura point faim*, etc. Il déclare maintenant le moyen de prendre ceste nourriture : asçavoir quand nous recevons Christ par foy. Car il ne profite de rien aux incrédules que Christ est le pain de vie, d'autant qu'ils demeurent tousjours vuides : mais alors Christ est nostre pain, quand nous venons à luy affamez, afin qu'il nous remplisse. *Venir à Christ, et Croire* signifient une mesme chose en ce passage : mais le premier mot est pour exprimer l'effect de la foy : asçavoir qu'estans poussez par le sentiment de la faim qui presse nos âmes, nous recourons à Christ pour avoir vie. Au reste, ceux qui recueillent de ce passage que Manger Christ n'est autre chose que la foy, et croire, n'argumentent pas fort proprement. Je confesse bien que nous ne mangeons point Christ autrement qu'en croyant : mais le Manger est un effet et fruict de la foy, plustost que la foy mesme. Car la foy ne regarde point seulement Christ comme bien eslongné de nous, mais elle le reçoit et embrasse, afin qu'il soit fait nostre, et qu'il habite en nous : elle fait que nous sommes incorporez avec luy, que nous avons une vie commune avec luy : bref, que nous sommes un avec luy (Jehan, XVII, 21). Ceci donc est véritable, que nous mangeons Christ par la foy seule, moyennant que nous entendions quant et quant comment c'est que la foy nous conjoint avec luy. *Et qui croit en moy n'aura jamais soif.* Il semble que ceci soit adjousté sans raison. Car ce n'est pas l'office du pain d'estancher la soif, comme il appaise la faim. Christ donc attribue plus au pain que sa nature ne porte. J'ay desjà dit qu'il use seulement du nom de Pain, pource qu'ainsi le requéroit la comparaison entre la Manne et la vertu céleste de Christ, par laquelle nos âmes sont soustenues en vie. Cependant, par le mot de Pain, il entend en général tout ce qui nous nourrit : et ce, selon

l'usage commun de sa nation. Car les Hébrieux usent ordinairement de ce mot, Manger le pain, pour disner ou soupper : et quand nous demandons à Dieu nostre pain quotidien, nous comprenons le boire et toutes les autres parties de nostre vie. Le sens donc est, Que quiconque se retirera vers Christ pour avoir vie de luy, rien ne luy défaudra qu'il n'ait à suffisance tout ce qui est propre pour l'entretenement entier de sa vie.

36. *Mais je vous ay dit que vous m'avez veu*, etc. Il les reprend maintenant de ce qu'ils rejettent malicieusement le don de Dieu qui leur est offert. Or c'est un contemnement de Dieu par trop meschant, quand on rejette ce qu'on cognoist estre donné de Dieu. Si Christ ne leur eust donné à cognoistre sa vertu, et s'il ne leur eust monstré ouvertement qu'il estoit venu de Dieu, la couverture d'ignorance pouvoit amoindrir leur faute : mais quand ils rejettent la doctrine de celuy, lequel auparavant ils ont confessé estre le Messias du Seigneur, c'est une vilenie extrême. Il est bien vray que les hommes ne résistent jamais tellement à Dieu de propos délibéré, qu'ils pensent avoir à faire à Dieu : à quoy se rapporte ce que dit S. Paul (1 Corint., II, 8), Jamais ils n'eussent crucifié le Seigneur de gloire, s'ils l'eussent cognu. Mais d'autant que les incrédules s'aveuglent à leur escient en pleine lumière, à bon droict il est dit qu'ils voyent ce qui s'esvanouit incontinent de devant leurs yeux, d'autant que Satan obscurcit leurs entendemens. C'est bien un poinct tout certain, que quand Christ a dit, *qu'ils l'ont veu*, cela ne doit pas estre entendu du regard du corps : mais que c'est pour signifier leur aveuglement volontaire, d'autant qu'ils le pouvoyent cognoistre tel qu'il estoit, si leur malice ne les empeschoit.

37. *Tout ce que mon Père m'a donné, viendra à moy*. Afin

que leur incrédulité ne dérogue rien à sa doctrine, il dit que la cause de leur obstination si grande est, qu'ils sont réprouvez, et n'appartienent au troupeau de Dieu. Son intention donc en discernant yci entre les éleus et réprouvez est, afin que sa doctrine ne laisse point pourtant d'avoir son authorité, combien que plusieurs n'y croyent pas. Car d'un costé les meschans mesdisent de la parole de Dieu, et n'en tienent conte, pource qu'ils ne sont aucunement touchez de révérence d'icelle : et puis il y a plusieurs infirmes et ignorans qui doutent si ce que la plus grande partie du monde rejette, est la parole de Dieu. Christ vient au-devant de ce scandale, quand il dit que tous ceux qui ne croyent point, ne sont point des siens : si tels ne trouvent point de goust en la vérité de Dieu, que ce n'est pas de merveille : mais tant y a qu'elle est receuë de tous les enfans de Dieu. En premier lieu il dit *que tous ceux que son Père luy donne, vienent à luy :* par lesquels mots il entend que la foy n'est pas une chose qui dépende de la volonté des hommes, ensorte qu'indifféremment ou à l'adventure cestuy-cy et cestuy-là croyent : mais que Dieu élit ceux qu'il veut bailler comme de main en main à son Fils. Car quand il dit que tout ce qui luy est donné, vient : de là recueillons que tous ne luy sont pas donnez. D'avantage, nous recueillons que Dieu ne besongne en ses éleus par une si grande efficace de son S. Esprit, que nul d'iceux ne tombe bas tout à plat. Car ce nom de *Donner*, vaut autant comme si Christ eust dit, Ceux que le Père élit, il les régénère, et me les donne pour estre miens à l'obéissance de l'Evangile. *Et ne jette point hors celuy qui vient à moy*. Ceci est adjousté pour la consolation des fidèles, afin qu'ils s'asseurent que par la foy ils ont entrée à Christ, et qu'ils seront bénignement receus, aussi tost qu'ils se seront rangez sous sa protection et sauvegarde. Dont il

s'ensuit que la doctrine de l'Evangile sera salutaire à tous fidèles, d'autant que nul ne se range disciple à Christ, qui ne le sente aussi et expérimente bon et fidèle précepteur de son costé.

38. *Car je suis descendu du ciel, non point pour faire ma volonté,* etc. C'est une confirmation de la sentence précédente, Que nous ne chercherons point Christ en vain. Car la foy est une œuvre de Dieu, par laquelle il monstre que nous sommes siens, et ordonne son Fils protecteur de nostre salut. Or le Fils n'a autre but, sinon d'accomplir ce que son Père luy a baillé en charge. Il ne rejettera donc jamais ceux que son Père luy aura envoyez. Dont finalement s'ensuit, que la foy ne sera jamais inutile. Quant à ce que Christ met différence entre la volonté de son Père et la siene, en cela il s'accommode aux auditeurs : pource que comme la nature des hommes est encline à desfiance, nous avons accoustumé d'imaginer quelque diversité, qui engendre doute. Or Christ pour couper broche à telles fantasies perverses, afferme qu'il a esté manifesté au monde, pour ratifier par effet ce que le Père a décrété de nostre salut.

39. *Et la volonté de mon Père qui m'a envoyé est,* etc. Il estifie maintenant que l'intention et le propos de son Père est, que les fidèles trouvent salut asseuré en Christ : dont il s'ensuit derechef, que tous ceux qui ne profitent point en la doctrine de l'Evangile, sont réprouvez. Parquoy, si nous voyons qu'elle tourne en ruine à beaucoup de gens, il ne faut point que nous perdions courage, d'autant que telles gens attirent volontairement le mal sur eux. Contentons-nous que l'Evangile aura tousjours vigueur à recueillir en salut les éleus. *Que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné,* C'est-à-dire, Je ne le me laisseray point oster : ou, Je ne souffriray point qu'il périsse. Par lequel mot il signifie qu'il n'est pas

protecteur de nostre salut seulement pour un jour, ou quelque peu de temps, mais qu'il en aura soin jusques au bout, en sorte qu'il nous conduira depuis l'entrée de nostre vocation jusques au dernier bout, et pourtant il fait yci mention de la dernière résurrection. Or ceste promesse nous est plus que nécessaire, cependant que nous travaillons et ahannons en ceste si grande infirmité de la chair, laquelle un chacun nous sent assez en soy-mesme. Et de faict, le salut de tout le monde pourroit à toutes heures tomber bas, si les fidèles n'estoyent soustenus de la main de Christ pour tendre courageusement et constamment au jour de la résurrection. Ceci donc demeure imprimé en nos cœurs, que Christ nous tend la main, pour ne nous point laisser au milieu de la course, mais afin que estans asseurez sous sa conduite, nous dressions hardiment les yeux au dernier jour. Aussi il y a une autre cause pourquoy il a fait mention de la résurrection, asçavoir pource que nous sommes semblables à gens morts, cependant que nostre vie est cachée (Coloss., III, 3). Quelle différence y a-il entre les fidèles et les meschans, sinon que les fidèles estans oppressez de misères, et comme brebis destinées à la boucherie, ont tousjours un pied dedans le sépulchre? mesme peu s'en faut qu'il ne soyent à chacun coup engloutis de la mort. Ainsi il ne nous reste autre appuy que d'espérance et patience : asçavoir que laissans l'estat de la vie présente, nous dressions nos esprits et tous nos sens à ce but du dernier jour, et passions par le milieu des empeschemens et destourbiers du monde, jusques à ce que finalement le fruict de nostre foy apparoisse.

40. *Or ceste est la volonté de celuy qui m'a envoyé,* etc. Il avoit dit que son Père lui avoit commis la protection de nostre salut : maintenant il détermine aussi le moyen. Le chemin donc d'obtenir salut, c'est que nous obéissions à l'Evangile

de Christ. Vray est qu'il avoit desjà n'aguères touché ce poinct : mais il exprime mieux maintenant ce qui avoit esté dit un peu obscurément. Que si ainsi est que Dieu veut que ceux qu'il a éleus soyent sauvez par foy, et ratifie et exécute par ce moyen son décret éternel, quiconque ne se contentant de Christ, s'enquiert curieusement de la prédestination éternelle, cestuy-là entant qu'en luy est, veut estre sauvé sans le conseil de Dieu. L'élection de Dieu est cachée et secrète de soy-mesme : mais le Seigneur la manifeste par la vocation, c'est-à-dire, quand il nous fait ce bien de nous appeler. Parquoy c'est estre fantastiques et enragez, quand les hommes cherchent leur salut, ou le salut des autres au labyrinthe de la prédestination, ne tenans pas le chemin de la foy qui leur est proposé. Mesme leur sotte spéculation n'est autre chose que s'esforcer de renverser la vertu et l'effet de la prédestination. Car si Dieu nous a éleus à celle fin que nous croyions, la foy ostée, l'élection demeurera imparfaite. Or ne nous est-il point permis de rompre l'ordre et la suite du commencement avec la fin, puis que Dieu par son conseil l'a ainsi ordonné et voulu que cela allast d'un fil. Au reste, tout ainsi que par un lien indissoluble l'élection de Dieu tire avec soy la vocation : aussi quand Dieu nous a appelez avec efficace à la foy de Christ, que cela ait un tel poids envers nous, comme s'il avoit engravé son seau pour ratifier son décret touchant nostre salut. Car le tesmoignage du sainct Esprit n'est autre chose que le seau de nostre adoption. Parquoy à chacun sa foy est suffisant tesmoin de la prédestination éternelle de Dieu : ensorte que ce seroit un sacrilége horrible de s'enquérir plus haut : pource que quiconque fait difficulté de souscrire au simple tesmoignage du S. Esprit, luy fait un grand outrage. Il met yci *Veoir* et *Croire*, à l'opposite de ce qu'il avoit fait ci-dessus,

verset 36. Car il avoit reproché aux Juifs qu'ils ne croyoyent point, combien qu'ils eussent veu : maintenant parlant des enfants de Dieu, avec le sentiment qu'ils ont de la vertu de Dieu en Christ, il conjoint l'obéissance de la foy. Au reste, ces mots monstrent que la foy vient de la cognoissance de Christ: non pas qu'elle requière rien que la simple parole de Dieu : mais pource que si nous-nous fions en Christ, il faut que nous sentions quel il est, et que c'est qu'il nous apporte.

41. Les Juifs donc murmuroyent de luy, pource qu'il avoit dit, Je suis le pain, qui suis descendu du ciel.

42. Et disoyent, N'est-ce pas yci Jésus le fils de Joseph, duquel nous cognoissons le père et la mère? Comment donc dit cestuy-ci, Je suis descendu du ciel?

43. Jésus donc respondit, et leur dit, Ne murmurez point entre vous.

44. Nul ne peut venir à moy, si mon Père qui m'a envoyé ne le tire: et je le ressusciteray au dernier jour.

45. Il est escrit ès Prophètes, Et seront tous enseignez de Dieu [1], Quiconque donc a ouy du Père, et a apprins, vient à moy.

41. *Les Juifs donc murmuroyent de luy.* L'Evangéliste monstre que le murmure veint de ce que les Juifs estans scandalisez de la petitesse de Christ, et de sa condition humaine, ne concevoyent rien en luy de divin ou céleste, combien qu'il monstre qu'ils ont en double empeschement. Car ils s'en forgeoyent l'un d'une fausse opinion, quand ils disoyent, *Cestuy-ci est le fils de Joseph, duquel nous cognoissons le père et la mère.* L'autre procédoit d'un pervers jugement, qu'ils ne pensoyent point que Christ fust Fils de Dieu, d'autant qu'il estoit descendu aux hommes, prenant nostre chair. Mais c'est une trop grande malignité, si nous mespri-

[1] Js., LIV, 13.

sons le Seigneur de gloire, d'autant qu'il s'est anéanti pour l'amour de nous, prenant forme de serviteur. Car plustot ceci a esté un tesmoignage manifeste d'une amour infinie envers nous, et d'une grâce admirable qu'il nous a faite. D'avantage, la majesté Divine de Christ n'estoit point tellement cachée sous l'apparence contemptible et abjecte de la chair, qu'elle ne feist resplendir les rayons de sa lueur en diverses sortes. Mais ces gens grossiers et stupides n'avoyent point d'yeux pour appercevoir sa gloire toute patente. Nous aussi péchons tous les jours en toutes les deux sortes. Premièrement, ce nous est un grand empeschement, que nous ne regardons Christ que des yeux charnels : et cela fait que nous n'appercevons rien en luy de magnifique : car nous corrompons et gastons par notre sens vicieux tout ce qui est en luy et en sa doctrine, tant nous sommes mal adroits à faire nostre profit des choses, et les prendre de la sorte qu'il faut. D'avantage, non contens de cela, nous suyvons beaucoup de fausses imaginations, qui puis après engendrent en nous un contemnement de l'Evangile. Mesmes plusieurs se forgent des monstres, afin de se dégouster de l'Evangile, et prendre occasion de le haïr sous couleur d'iceux. Le monde donc repousse la grâce de Dieu de propos délibéré. Or l'Evangéliste exprime nommément les Juifs, afin que nous sçachions que le murmure est venu de ceux qui se glorifioyent du titre de la foy et de l'Eglise : afin que nous apprenions tous à recevoir Christ en toute révérence, quand il descend à nous : et tant plus qu'il est prochain de nous, d'apprendre de luy tant plus volontiers, afin qu'il nous eslève en sa gloire céleste.

43. *Ne murmurez point entre vous.* Il rejette sur eux la faute du murmure : comme s'il disoit, Ma doctrine ne contient aucune matière de scandale : mais pource que vous

estes réprouvez, elle irrite vos courages envenimez : et pourtant ne vous sent-elle rien, pource que vous avez le palais desgousté.

44. *Nul ne peut venir à moy, si mon Père qui m'a envoyé ne le tire.* Il n'accuse pas simplement leur perversité, mais il remonstre quant et quant que c'est un don particulier de Dieu, de recevoir la doctrine proposée par luy : ce qu'il fait, afin que leur incrédulité ne trouble les infirmes. Car il y en a beaucoup qui ont ceste folie, qu'ès choses de Dieu ils dépendent du regard des hommes. Ainsi il advient qu'ils ont l'Evangile suspect, aussi tost qu'ils voyent qu'il n'est point receu du monde. D'autre part, les incrédules se plaisans en leur obstination, sont bien si hardis de condamner l'Evangile, pource qu'il ne leur agrée point. Christ donc prononce à l'opposite, que la doctrine de l'Evangile, combien qu'elle soit indifféremment preschée à tous, ne peut toutesfois estre comprinse de tous : mais qu'il est besoin d'avoir un entendement et sens nouveau : et que pourtant la foy n'est une chose qui dépende de la volonté des hommes, mais que c'est Dieu qui la donne. Au reste, pource que *Venir à Christ*, est yci mis par métaphore et similitude, pour Croire, l'Evangéliste pour continuer sa métaphore au membre opposite, dit que ceux sont *tirez*, desquels Dieu illumine les entendemens, et fléchit et forme les cœurs à l'obéissance de Christ. La somme est, Qu'il ne se faut point esbahir si plusieurs ne veulent approcher de l'Evangile : pource que jamais homme ne pourra de soy-mesme venir à Christ, mais faut que Dieu le préviene par son Esprit. Or il s'ensuit de cela, que tous ne sont pas tirez, mais que Dieu fait ceste grâce à ceux qu'il a éleus. Quant à la façon de tirer, vray est qu'elle n'est pas violente, en sorte que les hommes soyent contraints par une force externe : mais toutesfois c'est un mouvement du S. Es-

prit avec efficace, qui fait que les hommes qui ne vouloyent point auparavant, sont faits volontaires. Par quoy ceste sentence est fausse et profane, Que nuls ne sont tirez sinon ceux qui le veulent estre : comme si l'homme se rendoit obéissant à Dieu de son propre mouvement. Car ce que les hommes suyvent Dieu volontairement, c'est desjà une chose qu'ils ont de luy, qui a formé leurs cœurs à son obéissance.

45. *Il est escrit ès Prophètes, Et seront tous enseignez de Dieu.* Jésus-Christ conferme par le tesmoignage d'Isaïe ce qu'il a dit, asçavoir que nul ne vient à luy, s'il n'est tiré de son Père. Il dit *Prophètes*, en nombre pluriel, pource que toutes les Prophéties estoyent recueillies en un volume, en sorte qu'on pouvoit à bon droict réputer pour un seul livre tous les Prophètes. Or ce passage qui est yci allégué, est escrit au chapitre LIV d'Isaïe, v. 13, où le Prophète parlant de la restauration de l'Eglise, luy promet des enfans enseignez sous la maistrise de Dieu. Dont il est aisé à recueillir, que l'Eglise ne peut estre remise en son entier, sinon que Dieu prenant la charge d'enseigner, amène les fidèles à soy. Le moyen d'enseigner duquel parle le Prophète, ne gist point seulement en la voix externe, mais aussi en l'opération secrète du S. Esprit. En somme, ceste maistrise de Dieu, est l'illumination intérieure du cœur. Quant à ce mot de *Tous*, il le faut restreindre aux éleus, qui sont seuls enfans légitimes de l'Eglise. Il est bien facile maintenant de veoir comment Christ accommode ceste prophétie à la présente matière. Isaïe monstre que l'Eglise est lors vrayement édifiée, quand elle ha des enfans enseignez de Dieu. Christ donc fait une bonne conséquence, Que les hommes n'ont point d'yeux pour contempler la lumière de vie, jusques à ce que Dieu les leur ouvre. Quant et quant aussi il s'arreste à ce mot de généralité, *Tous :* car de là il conclud que tous ceux

qui sont enseignez de Dieu, sont tirez avec efficace afin qu'ils vienent. Et à ceci se rapporte ce qu'il adjouste incontinent après, *Quiconque donc a ouy*. La somme est, que tous ceux qui ne croyent point, sont réprouvez et destinez à perdition, d'autant que Dieu rend ses disciples obéissans, tous les enfans de l'Eglise, et les héritiers de la vie. Dont il s'ensuit qu'il n'y en a pas un de tous les éleus de Dieu, qui ne viene à estre participant de la foy. Parquoy, comme Christ a dit ci-dessus, que les hommes ne sont point disposez à croire s'ils ne sont tirez : ainsi il prononce maintenant que la grâce du sainct Esprit par laquelle ils sont tirez, est d'efficace, afin que nécessairement ils croyent. Par ces deux membres est entièrement renversée toute la puissance du Franc-arbitre, laquelle les Papistes se forgent. Car si nous commençons de venir à Christ, lors seulement que le Père nous a tirez, il n'y a en nous ne commencement de foy, ni aucune préparation. D'autre part aussi, si tous ceux que le Père a enseignez vienent, il ne leur donne point seulement le chois de croire, mais la foy mesme. Quand donc nous obéissons volontairement à l'adresse du S. Esprit, cela desjà est une partie et comme une signature de la grâce, d'autant que Dieu ne nous tireroit point, si seulement nous tendant la main il laissoit nostre volonté suspendue en l'air. Mais lors il est dit proprement qu'il nous tire, quand il estend la vertu de son Esprit jusques au plein effet de la foy. Ceux-là *oyent de Dieu*, qui se soumettent à luy de bon cœur quand il parle à eux au dedans, par ce que le S. Esprit règne en leurs cœurs. *Vient à moy*, Il monstre la conjonction inséparable qu'il ha avec son Père. Car le sens est, Qu'il ne se peut faire que tous ceux qui sont disciples de Dieu, ne se rangent à Christ : et au contraire que ceux qui rejettent Christ, sont indociles à Dieu : pource que la seule sapience, laquelle tous les éleus

apprenent en l'eschole de Dieu, c'est de venir à Christ : car le Père qui l'a envoyé, ne se peut désavouër soy-mesme.

46. Non point qu'aucun ait veu le Père, sinon celuy qui est de Dieu, cestuy-là a veu le Père.

47. En vérité, en vérité, je vous di, que qui croit en moy, ha vie éternelle.

48. Je suis le pain de vie.

49. Vos pères ont mangé la Manne au désert, et sont morts.

50. C'est-ci le pain qui est descendu du ciel, afin que l'homme qui en mangera, ne meure point.

51. Je suis le pain vif, qui suis descendu du ciel. Si aucun mange de ce pain, il vivra éternellement: et le pain que je donneray, c'est ma chair, laquelle je donneray pour la vie du monde.

46. *Non point qu'aucun ait veu le Père,* etc. Comme il a proposé ci-dessus et magnifié la grâce de son Père, ainsi maintenant il ramène songneusement à soy seul les fidèles. Car ces deux choses doyvent estre conjointes ensemble, asçavoir qu'on ne peut avoir aucune cognoissance de Christ, jusques à ce que le Père illumine par son Esprit les hommes qui sont aveugles de nature : et que toutesfois on ne gaigne rien de cercher Dieu, sinon que Christ aille devant : pource que la majesté de Dieu est si haute, que tous les sens des hommes n'y peuvent atteindre. Et qui plus est, toute la cognoissance de Dieu que les hommes penseront avoir hors de Christ, ne sera qu'un abysme mortel. Quand il dit que nul ne cognoist son Père que luy, il signifie que cest office luy compète proprement, de manifester son Père aux hommes, lequel autrement leur est caché.

47. *Quiconque croit en moy, ha vie éternelle.* C'est une exposition de la sentence précédente. Car nous sommes enseignez par ces mots, que Dieu nous est lors manifesté, quand nous croyons en Christ. Car lors nous commençons à veoir

Dieu, comme en un miroir, ou en son image vive et expresse, lequel autrement nous est invisible. Tout ce donc qu'on nous propose de Dieu soit maudit, si ce n'est pour nous addresser à Christ. J'ay desjà exposé ci-dessus que c'est de croire en Christ. Car il ne faut point imaginer une foy confuse et vuide, laquelle despouille Christ de sa vertu : comme est celle des Papistes, qui croyent de Christ autant qu'il leur plaist. Car pourtant obtenons-nous la vie par foy, pource que nous sçavons que tous les points requis à la vie sont contenus en Christ. Quant à ce qu'aucuns recueillent de ce passage que croire en Christ est autant comme Manger Christ, ou sa chair : cela n'est pas assez ferme. Car ces deux choses diffèrent l'une de l'autre, comme ce qui est premier d'avec ce qui s'en ensuit : comme aussi Venir à Christ et le boire. Car venir à luy, précède. Je confesse bien qu'on ne mange point Christ par foy : mais la raison est, pource que par foy nous le recevons, afin qu'il habite en nous, et que nous soyons faits participans de luy, voire faits un avec luy. Parquoy le Manger est un effect ou une œuvre de la foy.

48. *Je suis le pain de vie,* etc. Outre ce qu'il avoit dit ci-dessus qu'il est le pain vivifiant duquel nos âmes sont nourries, pour mieux amplifier ceci, il répète quant et quant l'antithèse ou opposition qui est entre ce Pain et la Manne ancienne, faisant aussi comparaison des hommes ensemble. *Vos Pères ont mangé la Manne,* etc. Il dit que la Manne a esté une viande caduque à leurs Pères, laquelle ne les a point exemptez de la mort. Il s'ensuit donc que les âmes ne trouvent ailleurs qu'en luy viande, par laquelle elles soyent repuës en vie spirituelle. Au reste, il faut réduire en mémoire ce que j'ay remonstré ailleurs, Qu'il n'est point yci parlé de la Manne, entant qu'elle estoit une figure secrète de Christ. Car pour ce regard-là sainct Paul l'appelle viande

spirituelle (1 Corinth., chapitre X, v. 13) : mais nous avons dit que Christ accommode yci son parler aux auditeurs, lesquels ne se soucians que de repaistre leur ventre, ne regardoyent rien plus haut en la Manne. Il prononce donc à bon droict, *Que leurs Pères sont morts :* c'est-à-dire ceux qui semblablement estoyent addonnez à leur ventre, c'est-à-dire ne pensoyent point plus haut que ce monde. Et toutesfois il les convie à manger, quand il dit *qu'il est venu, afin que l'homme en mange.* Car ceste manière de parler, vaut autant comme s'il disoit qu'il est prest de se donner à tous, pourveu seulement qu'ils en vueillent manger. Quant à ce qui est dit, Que nul de ceux qui auront une fois mangé Christ, *ne mourra :* il faut entendre que cela est, pource que la vie qui nous est conférée par luy, ne prend jamais fin : comme nous avons veu au cinquième chapitre.

51. *Je suis le pain de vie, qui suis descendu du ciel,* etc. Il répète souvent une mesme chose, d'autant qu'il n'y a rien plus nécessaire d'estre cognu : et un chacun sent bien en soy-mesme combien difficilement nous y adjoustons foy, et combien aisément et soudainement il nous escoule et vient à estre mis en oubli. Nous appétons tous la vie, mais pour la cercher, nous procédons follement et à rebours, ne faisans que vaguer par divers circuits : et quand elle est offerte, la plus grande partie la rejette par desdain. Car qui est celuy qui ne se forge vie hors de Christ? Et combien y en a-il qui se contentent de Christ seul? Ceste répétition donc n'est point superflue, quand Christ afferme tant de fois que luy seul suffit pour donner la vie. Car il s'attribue ce titre de *Pain*, et non à autre, afin d'arracher de nos cœurs toutes espérances de vivre que les hommes imaginent et inventent. Il appelle maintenant *Pain vif* lequel il a ci-dessus

nommé Pain de vie, asçavoir en mesme sens que s'il eust dit, Pain vivifiant. Il ramentoit bien souvent la *descente du ciel,* pource que la vie spirituelle et incorruptible ne se trouvera point en ce monde, duquel la figure passe bien tost, et s'esvanouit, mais seulement au Royaume céleste de Dieu. Toutes fois et quantes qu'il met le mot de *Manger,* il nous exhorte à la foy, laquelle seule fait que nous tirons vie de ce pain, et non sans cause. Car il y en a bien peu qui daignent estendre la main pour mettre ce pain en leur bouche : et mesme quand le Seigneur leur met jusques en la bouche, il y en a bien peu qui le goustent : mais les uns se remplissent de vent, les autres semblables à Tantalus, meurent de faim auprès de la viande par leur folie. *Et le pain que je donneray, c'est ma chair*. Pource que ceste vertu secrète de donner vie, de laquelle il a parlé, pouvoit estre rapportée à son essence Divine, il descend maintenant au second degré : et monstre que ceste vie a esté mise en sa chair, afin qu'on la puise de là. Voyci à la vérité un conseil admirable de Dieu, qu'il nous a proposé la vie en ceste chair, où premièrement il n'y avoit que matière de mort. Et par ce moyen il prouvoit à nostre infirmité, quand il ne nous appelle point par dessus les nues pour jouir de la vie, mais la desploye en terre, ne plus ne moins que s'il nous eslevoit aux secrets de son Royaume. Cependant, corrigeant l'orgueil de nostre esprit, il esprouve l'humilité et l'obéissance de nostre foy. Il veut que pour chercher la vie, nous-nous arrestions à sa chair, qui est contemptible en apparence. Mais on fait à l'opposite une objection, Que la chair de Christ ne peut donner la vie, d'autant qu'icelle a esté subjette à mourir, et maintenant n'est point immortelle de soy : d'avantage, que ce n'est pas une chose qui conviene à la nature de la chair, qu'elle vivifie les âmes. Je respon, que combien que ceste vertu procède

d'ailleurs que de la chair, toutesfois cela n'empesche point que ce titre ne lui compète proprement. Car comme la Parole éternelle de Dieu est la source de vie (Jehan I, 4) ainsi sa chair est comme le canal qui espand et fait descouler jusques à nous la vie, laquelle réside intérieurement en sa Divinité. Et en ce sens elle est appelée Vivifiante, d'autant qu'elle nous communique la vie, laquelle elle emprunte d'ailleurs. Ceci ne sera pas difficile à entendre, si nous considérons qui est la cause de la vie, asçavoir la justice. Or combien que la justice viene de Dieu seul, nous n'en trouverons point toutesfois la plene manifestation ailleurs qu'en la chair de Christ. Car en icelle la rédemption des hommes a esté accomplie : en icelle le sacrifice a esté offert pour effacer les péchez, l'obéissance rendue à Dieu, par laquelle il fust appaisé envers nous : icelle aussi a esté remplie de la sanctification du sainct Esprit : icelle finalement après avoir vaincu la mort, a esté eslevée et receuë en la gloire céleste. Il s'ensuit donc que toutes les parties requises à la vie ont esté là mises, afin que nul n'ait cause de se plaindre qu'il est privé de la vie, allégant qu'elle est cachée et eslongnée des hommes. *Laquelle je donneray pour la vie du monde*. Ce mot *Donner*, est prins en diverses sortes. La première donation de laquelle il a parlé auparavant, se fait tous les jours, toutes fois et quantes que Christ se présente à nous : au second lieu, le mot de *Donner*, dénote la donation unique qui a esté faite en la croix, quand il s'est offert en sacrifice à son Père. Car lors il s'est exposé à la mort pour la vie des hommes : maintenant il nous convie à recevoir le fruict de sa mort. Car il ne nous profiteroit de rien que ce sacrifice ait esté une fois offert, si nous n'estions maintenant repeus de ce sainct banquet. Au reste, il nous faut noter que Christ s'attribue l'office d'offrir en sacrifice sa chair. Dont il appert comment les P

pistes se souillent d'un malheureux sacrilége, quand ils usurpent en leur Messe ce qui a esté propre à ce Sacrificateur unique.

52. Les Juifs donc débatoyent entr'eux, disans, Comment nous peut cestuy-ci donner sa chair à manger ?

53. Lors Jésus leur dit, En vérité, en vérité je vous di, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et ne beuvez son sang, vous n'avez point vie en vous.

54. Qui mange ma chair, et boit mon sang, il ha vie éternelle: et je le ressusciteray au dernier jour.

55. Car ma chair est vrayement viande, et mon sang est vrayement bruvage.

56 Qui mange ma chair, et boit mon sang, il demeure en moy, et moy en luy.

57. Comme le Père vivant m'a envoyé, aussi je vi à cause de mon Père: et celuy qui me mangera, vivra aussi à cause de moy.

58. C'est-ci le pain qui est descendu du ciel: non point comme vos Pères ont mangé la Manne, et sont morts: qui mange ce pain, il vivra éternellement.

52. *Les Juifs donc débatoyent entr'eux, disans,* etc. Il nomme les Juifs derechef, non pas par honneur, mais pour leur reprocher leur incrédulité, d'autant qu'ils ne reçoyent point ceste doctrine familière touchant la vie éternelle : ou pour le moins, ne s'enquièrent pas modestement de la chose, si elle leur est encore obscure et douteuse. Car ce qu'il dit *qu'ils débatoyent,* est un signe de mesprit et d'obstination : et ceux qui disputent ainsi par contention, se ferment eux-mêmes le chemin pour parvenir à la cognoissance de vérité. Et toutesfois ce qui est reprins en eux, ce n'est pas simplement de s'estre enquis du moyen. Car si ainsi estoit, la mesme répréhension auroit aussi lieu en Abraham et en la Vierge bien-heureuse, Gen. XV. 2.—Luc I. 34. Ceux-là donc, ou se trompent par ignorance, ou ne procèdent pas

fort rondement, lesquels sans considérer l'audace et l'importunité de débatre, lesquelles seules l'Evangéliste condamne, s'arrestent à crier contre le seul mot de *Comment :* comme s'il n'eust point esté loisible aux Juifs de s'enquérir de la manière de manger la chair de Christ. Mais certes ceci doit estre plustot imputé à lourderie et bestise, qu'attribué à obéissance de foy, si à nostre escient nous tenons entortillées les difficultez et doutes, lesquelles la parole du Seigneur nous démesle. Parquoy non-seulement il est licite de s'enquérir de la manière de manger la chair de Christ, mais aussi il est besoin que nous l'entendions entant qu'elle est déclarée en l'Escriture. Laissons ceste couleur d'humilité plus que fière et rebelle, De ma part je me contente de ce seul mot de Christ, quand il prononce que *sa chair est vrayement viande :* à tout le reste je ferme volontiers les yeux. Voire, comme si les hérétiques n'auroyent pas autant de couleur, quand ils viendroyent dire qu'ils sont contens d'ignorer que Christ soit conceu du S. Esprit, pource qu'il leur suffit de croire qu'il est la semence d'Abraham, et ne s'enquièrent point plus outre. Seulement il nous faut tenir ceste modération ès œuvres secrètes de Dieu, que nous n'appétions point de plus sçavoir qu'il ne détermine par sa Parole.

53. *En vérité, en vérité je vous di, si vous ne mangez,* etc. Un juste despit que Christ a conceu, luy a fait faire ce serment, quand il voyoit sa grâce estre rejettée d'un si orgueilleux mespris. Car il n'use point maintenant d'une simple doctrine, mais il adjouste aussi les menaces pour leur donner frayeur. Car il dénonce perdition éternelle à tous ceux qui auront refusé de chercher vie en sa chair : comme s'il disoit, Si vous avez ma chair en mespris, je veux bien que vous sçachiez qu'il ne vous reste aucune espérance de vie

C'est une vengence qui est appareillée à tous contempteurs de la grâce de Christ, qu'ils périront mal-heureusement avec leur orgueil. Et voylà comment il les faut presser d'une sévérité précisément, afin qu'ils ne se flatent plus. Car si nous menaçons de mort les malades qui refuseront les remèdes, que faut-il au pris faire aux meschans, quand ils s'esforcent d'abolir la vie mesme, entant qu'en eux est? Quand il dit *la chair du Fils de l'homme,* cela emporte poids et une signifiance expresse. Car il taxe leur mespris, qui procédoit de ce qu'ils le voyoyent semblable aux autres hommes. Le sens donc est, Mesprisez-moy tant que bon vous semblera, à cause du regard contemptible de ma chair : toutesfois en ceste chair contemptible est enclose la vie, de laquelle si vous vous privez, ne pensez pas trouver ailleurs chose qui vous vivifie. Les anciens ont en cest endroict failli lourdement, quand ils ont pensé que les petis enfans estoyent frustrez de la vie éternelle, si l'Eucharistie, c'est-à-dire la Cène, ne leur estoit distribuée. Car il n'est point yci parlé de la Cène, mais de la communication perpétuelle de la chair de Christ, que nous avons hors l'usage de la Cène. Ceux de Bohême aussi n'ont pas allégué ce passage bien à propos, pour prouver que tous en général doyvent indifféremment user de la coupe. Quant aux petis enfans, l'institution de Christ leur défend de participer à la Cène, d'autant qu'ils ne se peuvent pas encores esprouver, ne célébrer la mémoire de la mort de Christ. La mesme institution et ordonnance de la Cène, fait la coupe commune à tous, aussi bien que le pain. Car il commande que nous en beuvions tous.

54. *Qui mange ma chair, et boit mon sang, il ha vie éternelle,* etc. C'est une répétition, mais qui n'est point superflue. Car il conferme ce qui estoit difficile à croire, asçavoir que les âmes sont ne plus ne moins repeuës de sa chair et de

son sang, que le cors est substanté de manger et boire. Tout ainsi donc qu'il a n'a guères testifié qu'il ne reste que la mort à tous ceux qui cherchent la vie ailleurs qu'en sa chair, aussi il incite maintenant tous les fidèles à concevoir une bonne espérance, quand il leur promet la vie en ceste mesme chair. Or il nous faut noter qu'il accouple si souvent la résurrection avec la vie éternelle, pource que nostre salut sera caché jusques à ce jour-là. Nul donc ne peut sentir ce que Christ nous donne, sinon que s'eslevant par-dessus ce monde, il mette devant ses yeux la résurrection dernière. Il appert clairement par ces paroles, que tout ce passage est mal exposé de la Cène. Car s'il estoit vray, que tous ceux qui se présentent à la saincte table du Seigneur, fussent faits participans de sa chair et de son sang, tous remporteroyent semblablement la vie. Or nous sçavons qu'il y en a plusieurs qui la prenent à leur condamnation. Et de faict, c'eust esté une chose inepte et hors de propos, de traitter de la Cène lorsqu'il ne l'avoit encore instituée. Il est certain donc qu'il traitte de la manière perpétuelle et ordinaire de manger la chair de Christ, qui se fait par la foy seulement. Toutesfois je confesse quant et quant que rien n'est yci dit qui ne soit figuré et vrayement donné aux fidèles en la Cène : et mesme Christ a voulu que sa saincte Cène fust comme un seau et confirmation de ce sermon. Et c'est la raison pourquoy S. Jehan ne fait nulle mention de la Cène. Et pourtant S. Augustin suit l'ordre légitime, quand en exposant ce chapitre, il ne touche rien de la Cène, jusques à ce qu'il viene à la fin. Et lors il monstre que ce mystère est représenté en figure, toutes fois et quantes que les Eglises célèbrent la saincte Cène, en quelques lieux tous les jours, ès autres seulement les dimanches.

55. *Ma chair est vrayement viande,* etc. Il conferme le

mesme par autres paroles : asçavoir que tout ainsi que le corps se débilite et assèche par faute de manger : aussi si l'âme n'est repeuë du pain céleste, incontinent elle mourra de faim. Car en affermant que sa chair est vrayement viande, il signifie que les âmes sont affamées si ceste viande leur défaut. Lors donc nous trouverons la vie en Christ, quand nous cerchons la matière d'icelle vie en sa chair. Ainsi nous-nous devons vanter avec S. Paul, que nous ne tenons rien pour excellent que Christ crucifié (1 Cor., II, 2) : pource qu'aussi tost que nous-nous destournons du sacrifice de sa mort, nous ne pouvons rien rencontrer que la mort : et n'y a point d'autre chemin par lequel il nous amène au sentiment de sa vertu Divine, que par sa mort et résurrection. Et pourtant, embrassons Christ serviteur du Père, afin qu'il se monstre envers nous Prince de vie (Isaïe XLII, 1). Car nous sommes enrichis d'abondance de tous biens, parce qu'il s'est anéanti soy-mesme (Phil. II, 7): son abaissement et sa descente aux enfers nous a eslevez au ciel : en soustenant la malédiction de la croix, il a dressé l'enseigne de nostre justice comme un mémorial magnifique de la victoire (2 Cor., VIII, 9). Ceux-là donc ne sont pas bons et droicts expositeurs du mystère de la Cène, qui destournent les âmes de la chair de Christ. Mais pourquoy est-ce que Christ a fait mention à part de son sang, veu qu'il est contenu sous la chair? Je respon qu'il a eu esgard à nostre rudesse. Car quand il exprime distinctement le manger et le boire, il nous donne à entendre, que la vie qu'il donne est parfaite et accomplie de tous points : afin que nous n'imaginions point une vie à demi seulement ou imparfaite : comme s'il disoit que nous n'aurons faute d'aucun poinct requis à la vie, moyennant que nous mangions sa chair, et beuvions son sang. Semblablement aussi en la Cène, qui est correspondante à ceste

doctrine, non content du signe du pain, il y adjouste quant et quant la coupe, afin qu'ayans en luy double signe et gage, nous apprenions à nous contenter de luy seul. Car jamais homme ne trouvera un poinct de vie en Christ, sinon celuy qui aura pour tout résolu qu'il ha entièrement toute sa vie en luy.

56. *Qui mange ma chair et boit mon sang, il demeure en moy, et moy en luy*. C'est une autre confirmation. Car comme ainsi soit que luy seul ait la vie en soy, il monstre comment nous en pourrons jouir : asçavoir que nous mangions sa chair : comme s'il disoit qu'il n'est point autrement fait nostre, que quand nostre foy s'adresse à sa chair. Car celuy qui mesprise l'humanité de Christ, ne parviendra jamais jusques à sa Divinité. Parquoy, si nous voulons avoir part avec Christ, il nous faut garder sur toutes choses de desdaigner sa chair. Quand il dit qu'il *demeure en nous*, cela vaut autant comme s'il disoit que le seul lien d'unité, et le moyen par lequel il est fait un avec nous, est que nostre foy se repose sur sa mort. Au surplus, on peut derechef recueillir de ceci, qu'il n'est point yci parlé du signe externe, lequel plusieurs infidèles reçoyvent avec les fidèles, et toutesfois demeurent séparez de Christ. D'avantage, on peut réfuter par ceci la resverie de ceux qui disent que Judas a aussi bien receu le corps de Christ que les autres Apostres, quand Christ leur donna le pain à tous. Car tout ainsi que c'est une ignorance de restreindre ceste doctrine au signe extérieur, aussi faut-il retenir ce que j'ay dit auparavant, que la doctrine qui est yci traittée est scellée et confermée en la Cène. Or il est certain que Judas ne fut jamais membre de Christ : d'avantage, c'est une chose plus qu'absurde d'imaginer la chair de Christ comme morte et vuide du sainct Esprit : finalement, c'est une mocquerie de songer quelque moyen de manger la chair

de Christ sans foy : veu que la seule foy est la bouche (par manière de dire) et l'estomach de l'âme.

57. *Comme le Père vivant m'a envoyé,* etc. Jusques yci Christ a traitté comment il faut que nous soyons faits participans de la vie : maintenant il vient à parler de la cause principale, d'autant que la première source de vie est en son Père. Au reste, il prévient l'objection qu'on eust peu faire : pource qu'il pouvoit sembler qu'il ostast à Dieu ce qui lui appartient, quand il se faisoit cause de la vie. Il se fait donc tellement autheur de vie, que cependant il accorde que ce qu'il administre aux autres, luy est donné d'ailleurs. Or il nous faut noter que ce propos aussi est accommodé à la capacité de ceux ausquels Christ parloit. Car il fait comparaison entre son Père et luy, seulement au regard de sa chair. Car combien que le Père soit le commencement de vie, toutesfois la Parole éternelle est elle-mesme aussi proprement Vie. Mais il n'est pas yci parlé de la Divinité éternelle de Christ: car il se propose tel qu'il s'est manifesté au monde, estant vestu de nostre chair. Quand donc il dit qu'il *vit à cause de son Père*, cela ne compète pas à sa Divinité nue : et aussi ne convient point simplement et à part à sa nature humaine : mais c'est un titre du Fils de Dieu manifesté en chair. D'avantage, nous sçavons que ce n'est point une chose nouvelle à Christ, d'attribuer au Père tout ce qu'il avoit de Divin en soy. Au reste, il nous faut noter qu'il met yci trois degrez de vie. Au premier, est le Père vivant, qui est la source, mais eslongnée et cachée de nous. Le Fils vient après, qui nous est comme une source ouverte, et par laquelle la vie descoule jusques à nous. La troisième est la vie que nous tirons de luy. Nous entendons maintenant la somme. Pource que Dieu le Père, en qui réside la vie, est bien loin de nous, Christ est comme mis entre-deux, qui est

la seconde cause de vie : afin que de là ce qui demeureroit autrement caché en Dieu, parviene jusques à nous.

38. *C'est-ci le pain qui est descendu du ciel : non point comme vos Pères,* etc. Il retourne à la comparaison qu'il avoit faite entre la Manne et sa chair, et par laquelle il avoit commencé. Car il luy faloit ainsi conclure son propos, Il n'est point question que vous veniez préférer Moyse à moy, pource qu'il a nourri vos Pères au désert, veu que je vous donne une viande beaucoup plus excellente : car j'apporte la vie céleste avec moy. Car (comme il a esté dit ci-dessus) le pain est dit estre *descendu du ciel,* lequel ne sent rien de terrien ou corruptible, mais tient de l'immortalité du Royaume de Dieu. Ceux qui estoyent seulement attentifs à repaistre leurs ventres, n'ont point expérimenté une telle vertu en la Manne. Car comme ainsi soit que la Manne eust double usage, les Juifs toutesfois, contre lesquels Christ débat yci, n'y considéroyent autre chose qu'une viande pour nourrir le corps. Or la vie de l'âme n'est point caduque, mais elle profite de bien en mieux, jusques à ce que l'homme soit entièrement renouvelé.

59. Il dit ces choses en la Synagogue, en enseignant en Capernaüm.

60. Plusieurs donc de ses disciples, l'ayans ouy, dirent, ceste parole est dure [1] : qui la peut ouïr?

61. Mais Jésus sçachant en soy-mesme que ses disciples murmuroyent de cela, leur dit, Cela vous scandalize-il?

62. Que sera-ce donc si vous voyez le Fils de l'homme monter où il estoit premièrement?

63. C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne profite rien : les paroles que je vous di, sont esprit et vie :

64. Mais il y en a aucuns d'entre vous qui ne croyent point. Car Jésus sçavoit dès le commencement qui seroyent ceux qui ne croiroyent point, et qui seroit celuy qui le trahiroit.

1. ou, rude.

59. *Il dit ces choses en la Synagogue, en enseignant,* etc. Sainct Jehan marque le lieu, afin que nous sçachions que beaucoup de gens y estoyent présens: d'avantage, qu'il avoit là fait un sermon comme d'une chose grave et de grande importance. Toutesfois il s'ensuit incontinent après, que d'une si grande multitude à peine y eust-il quelque peu de gens qui en feissent leur profit: et qui pis est, ceste doctrine a esté occasion de révoltement à beaucoup qui faisoyent profession d'estre disciples de Christ. Si l'Evangéliste eust dit qu'il y en eut seulement aucuns offensez, desjà cela devoit estre réputé comme un monstre: mais quand ils se dressent contre luy à grans troupes, et conspirent ensemble, quel acte dirons-nous que c'est? Parquoy imprimons vivement en nos cœurs ceste présente histoire, afin qu'il ne nous adviene jamais de murmurer contre Christ quand il parle: et si nous appercevons aujourd'huy quelque chose semblable ès autres, que leur orgueil ne trouble point nostre foy.

60. *Ceste parole est dure.* Mais plustost la dureté estoit en leurs cœurs, et non point en la parole. Mais c'est coustume des malins, que la parole de Dieu ils en font des monceaux de pierres, pour s'aheurter à l'encontre. Et comme ainsi soit que par leur obstination endurcie ils se jettent furieusement contre Christ, ils se plaignent que sa parole est dure, laquelle les devoit plustost amollir. Car quiconque se soumettra en vraye humilité à la doctrine de Christ, ne trouvera aucune dureté ni aspreté en icelle: mais aux incrédules qui s'opposent obstinément à l'encontre elle leur sera comme un marteau brisant les pierres: ainsi que le Prophète l'appelle (Jérém. XXIII, 29). Au reste, comme ainsi soit que nous ayons tous naturellement une telle dureté, si nous jugeons de la doctrine de Christ selon nostre sens et raison humaine, autant de paroles que nous y trouverons, ce nous

seront autant de propos estranges et incroyables. Parquoy il ne reste sinon qu'un chacun se recommande à l'addresse e gouvernement du sainct Esprit, afin qu'il escrive en letre bien gravées dedans nos cœurs, ce qui autrement ne pou roit pas seulement entrer en nos aureilles. *Qui la peut ouïr* Nous voyons ici combien l'incrédulité est maligne : c ceux-ci qui d'une impiété rejettent mal-heureusement la do trine de salut, ne se contentent point de s'excuser, m sont si hardis de mettre le Fils de Dieu en leur place com coulpable, et le prononcer indigne d'estre ouy. Ainsi aujour d'huy les Papistes non seulement rejettent audacieusement l'Évangile, mais quant et quant esclattent en blasphèmes horribles, afin qu'il ne semble pas que ce soit sans cause qu'ils résistent à Dieu. Mais veu qu'ils appètent les ténèbres, il ne se faut pas esbahir si Satan les abuse par illusion, leur forgeant des monstres étranges, là où il n'y a que le beau plain chemin. Mais ce que ceux-là ne peuvent porter, pource qu'ils ne font que tempester par leur folie et furie, non seu lement sera tolérable aux humbles et dociles, mais aussi l redressera et soustiendra. Cependant les réprouvez ne ferr autre chose par leurs propos bruyans et outrageu qu'amasser sur leurs testes un jugement plus horrible.

61. *Mais Jésus sçachant en soy-mesme que ses dis murmuroyent de cela,* etc. Christ sçavoit bien que le sca conceu par les réprouvez, ne pouvoit estre osté. Ca dire à la vérité, la doctrine de Christ ne les blesse pa qu'elle descouvre la playe pourrie qu'ils couvoyent rissoyent en leurs cœurs. Toutesfois il a voulu en tr çons essayer s'il n'y avoit point encore quelqu'un qui avoyent esté offensez, qui ne fust pas du tout ble : et quant aux autres leur fermer la bouche. Er rogant, il signifie qu'ils n'ont aucune raison de se s

ou pour le moins que la matière du scandale n'est point en
a doctrine. Ainsi faut-il réprimer l'impudence de ceux qui
nesdisent de la parole de Dieu, n'ayans rien qui leur en
lonne occasion qu'une rage dont ils sont pleins comme mas-
.ins : et aussi chastier la folie de ceux qui se ruent témérai-
rement et inconsidérément contre la vérité. Il dit que Christ
a *sçeu en soy-mesme :* d'autant qu'iceux n'avoyent encore
ranchement déclaré ce qui les faschoit, mais seulement ils
grondoyent entre leurs dents. Il prévient donc leurs com-
plaintes couvertes. Si quelqu'un objecte, que leur plainte
n'estoit guère difficile à cognoistre, veu qu'en termes ex-
près ils rejettoyent la doctrine de Christ. Je confesse bien
que les paroles que sainct Jehan a récitées ci-dessus, sont
assez claires : mais je di quant et quant, qu'ils ne les ont pas
dites tout haut, ains qu'à la façon des gens qui se desgous-
tent de quelque chose, et n'en veulent plus ils ont jetté ces
propos de murmures entr'eux, et fait un bruit sourd. Car
s'ils eussent communiqué ceci à Christ, et parlé à luy, il y
eust eu beaucoup meilleure espérance : d'autant qu'il eust
eu occasion de les enseigner : mais quand ils murmurent à
part, et grondent entre leurs dents, ils se ferment le chemin
pour apprendre. Or donc quand nous n'entendons pas du
premier coup quelle est l'intention du Seigneur, il n'y a rien
meilleur que d'aller droit à luy, afin qu'il nous démesle
toutes les difficultez. *Ceci vous scandalize-il?* Il semble que
Christ augmente plustost yci le scandale, que il ne l'oste.
Toutesfois si nous considérons de bien près la cause du scan-
dale, il y avoit en ceste sentence assez de quoi appaiser les
cœurs. La basse et abjecte condition de Christ, laquelle ils
voyoyent devant leurs yeux, en ce qu'estant vestu de ceste
chair, il ne différoit en rien des autres hommes, les empes-
choit de donner lieu à sa vertu Divine : mais maintenant

ostant la considération de ce qui apparoissoit, qui estoit comme un voile devant leurs yeux, il les appelle à la contemplation de sa gloire céleste : comme s'il disoit, Pource que je converse entre les hommes n'estant pas en honneur, je vous suis contemptentible, et vous ne recognoissez en moy rien de Divin : mais asseurez-vous qu'il adviendra bien tost après ceci, que Dieu m'ornera d'une vertu magnifique, et me retirant de cest estat contemptible de la vie mortelle, m'eslèvera haut par-dessus tous les cieux. Car en la résurrection de Christ la puissance du sainct Esprit s'est démontrée telle et si grande, que par icelle il a esté ouvertement déclaré que Jésus-Christ estoit le Fils de Dieu : comme aussi sainct Paul remonstre (Rom. I, 4). Et quand il est dit au Pseaume II, 7, Tu es mon Fils, je t'ay aujourd'huy engendré : la résurrection est mise en avant comme un tesmoignage suffisant, par lequel on a deu cognoistre ceste gloire de Jésus Christ. Or ce qu'il est monté au ciel, a esté l'accomplissement de ceste gloire. Ce qu'il dit *qu'il estoit premièrement au ciel,* ne convient pas à son humanité proprement : et toutesfois il parle du Fils de l'homme. Mais c'est une manière de parler qu'on ne doit pas trouver nouvelle ou estrange, veu que deux natures font une seule personne en Christ, de transférer à une nature ce qui est propre à l'autre.

63. *C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne profite de rien : les paroles que je,* etc. Christ monstre par ces paroles, que pourtant sa doctrine ne proufitoit nullement envers les Juifs, pour qu'icelle estant spirituelle et vivifiante, ne trouvoit point des aureilles bien préparées. Mais d'autant que ce passage a esté exposé en diverses sortes, en premier lieu il est besoin que nous entendions quel est le sens naturel des paroles. Et de là il sera aisé à comprendre l'intention de Christ. Quant à ce qu'il dit que *la chair ne profite rien :* Chry-

sostôme l'a mal exposé, selon mon jugement, le rapportant aux Juifs qui estoyent charnels. Je confesse bien que toute la vertu de l'entendement humain esvanouit et défaut ès mystères célestes : mais les paroles de Jésus-Christ n'emportent pas ce sens, si on ne les y fait venir par force. Et puis quand on viendra au second membre qui est mis à l'opposite, ce sens y seroit autant contreint, asçavoir que l'illumination de l'Esprit vivifie. Je n'approuve non plus l'opinion de ceux qui disent que la chair de Christ profite entant qu'elle a esté crucifiée : mais qu'estant mangée elle ne nous apporte rien : car plustost au contraire il la faut manger, afin qu'ayant esté crucifiée elle nous profite. Sainct Augustin pense qu'il faut suppléer ce mot Seule, et à part : comme s'il estoit dit, La chair seule et de soy ne profite de rien, pource qu'il la faut conjoindre avec l'Esprit. Lequel sens accorde bien avec la substance du propos. Car Christ regarde simplement à la façon de manger. Il n'exclud point donc indifféremment toute utilité, comme si on n'en pouvoit recevoir aucune de sa chair : mais il dit que si on la sépare d'avec l'Esprit, lors elle sera inutile. Car d'où vient que la chair vivifie, sinon pource qu'elle est spirituelle? Pourtant quiconque s'arreste en la nature terrestre de la chair, ne trouvera rien en elle qui ne soit mort : mais ceux qui lèveront leurs yeux en la vertu de l'Esprit, qui est espandue sur la chair, sentiront par vray effet et expérience de la foy, que ce n'est point sans cause que ceste chair est appelée vivifiante. Nous entendons maintenant comment la chair de Christ est vrayement viande, et toutesfois ne profite de rien. Car elle est viande, pource que la vie nous est acquise par icelle : pource qu'en icelle Dieu a esté appaisé envers nous : pource qu'en icelle nous avons toutes les parties de salut accomplies : elle ne profite de rien, si elle est estimée par son

origine et nature : car la semence d'Abraham, qui de soy est subjete à mort, ne donnera point la vie : mais elle prend de l'Esprit ce dont nous pouvons estre repeus. Et pourtant aussi de nostre costé, à ce que nous en soyons vrayement nourris, il nous faut apporter la bouche spirituelle de la foy. Quant à ce que ceste sentence est tranchée si court, il est bien à présumer que cela s'est fait pource que Christ a bien veu qu'il faloit ainsi procéder avec des incrédules. Ainsi par ceste briefve conclusion il a voulu tout court mettre fin à son propos, d'autant qu'ils n'estoyent pas dignes qu'il parlast plus longuement à eux. Cependant il n'a point laissé d'avoir esgard à ceux qui estoyent fidèles et dociles : car ils ont yci en peu de paroles de quoy se contenter suffisamment. *Les paroles que je vous di, sont,* etc. Il fait allusion à la sentence précédente. Car il prend yci le mot d'*Esprit,* en autre sens. Mais pource qu'il avoit parlé de la vertu secrète du sainct Esprit, il transfère ceci d'une bonne grâce à sa doctrine, disant qu'elle est spirituelle. Car il faut résoudre le mot d'Esprit, en spirituelles. Au reste, la parole est appelée spirituelle, laquelle nous appelle là haut au ciel, afin que nous cerchions Christ par la guide et conduite du sainct Esprit en sa gloire céleste, par foy, et non point par nostre sens charnel. Car nous sçavons que de tout ce qui a esté dit il n'y a rien qui puisse estre comprins que par foy. Semblablement ceci est bien digne d'estre noté, qu'il conjoint la *vie* avec l'Esprit. Il appelle sa parole Vie, à cause de son effect, comme s'il l'appeloit vivifiante : mais il monstre qu'elle ne sera point vivifiante, sinon à ceux qui la reçoyvent spirituellement : car les autres en tireront plustost la mort. Quant aux fidèles, ce titre de louange qui est attribué à l'Évangile leur est plein de douceur, pource que là ils sont certains qu'il leur est destiné à salut éternel.

Quant et quant toutesfois ils sont admonestez de tascher à se monstrer bons disciples.

64. *Mais il y en a aucuns d'entre vous,* etc. Il leur impute derechef la faute, pource qu'estans despourveus de l'Esprit, ils corrompent faussement sa doctrine, et par ce moyen la tournent à leur ruine. Car autrement ils pouvoyent objecter, *Il* est bien vray que tu te vantes que tout ce que tu dis est vivifiant : mais nous ne sentons rien de tout cela. Il dit donc qu'ils s'empeschent eux-mesmes. Car l'incrédulité, comme elle est tousjours fière et orgueilleuse, n'entendra jamais rien ès paroles de Christ, lesquelles elle desdaigne et mesprise. Parquoy, si nous voulons aucunement profiter sous ce Maistre, apportons nos cœurs bien disposez pour l'escouter. Car si humilité et révérence ne nous donnent ouverture à sa doctrine, nos entendemens sont plus durs que pierres, et ne recevront aucune partie de la saine doctrine. Pourtant, quand nous voyons aujourd'huy au monde si peu de gens faire leur profit de l'Evangile, qu'il nous souviene que cela advient par la perversité et malice des hommes. Car combien y en a-il qui se rangent vrayement à Christ, renonçans à eux-mesmes? Quant à ce qu'il dit, qu'il y en a aucuns seulement incrédules, combien que ce titre et blasme convinst quasi à tous, il semble bien qu'il l'ait fait afin que s'il y en avoit encore quelques-uns qui peussent estre guairis, ils ne perdissent courage par désespoir. *Car Jésus sçavoit dès le commencement qui seroyent ceux qui ne croiroyent,* etc. L'évangéliste adjouste ceci, afin que nul ne pense que Christ ait jugé à la volée de ses auditeurs. Plusieurs se disoyent estre de son troupeau, mais ce soudain révoltement a descouvert leur hypocrisie. Mais l'Évangéliste dit, que lors que leur desloyauté estoit encore cachée aux autres, Christ la cognoissoit bien. Et ceci est dit non tant pour Christ, qu'afin que nous apprenions de

ne faire jugement sinon de choses qui nous seront bien cognues. Car ce que Christ l'a sceu dès le commencement, cela estoit propre et spécial à sa Divinité. C'est autre chose de nous : car d'autant que nous ne cognoissons point les cœurs, il nous faut suspendre nostre jugement, jusques à ce que l'impiété se manifeste par signes extérieurs, et qu'ainsi l'arbre soit estimé par ses fruits.

65. Dont il leur dit, Pourtant vous ay-je dit que nul ne peut venir à moy, s'il ne luy est donné de mon Père.

66. Dès ceste heure-là plusieurs de ses disciples s'en allèrent arrière, et ne cheminoyent plus avec luy.

67. Dont Jésus dit aux douze, Ne vous en voulez-vous point aussi aller:

68. Simon Pierre lui respondit, Seigneur, à qui irons-nous? tu as les paroles de vie éternelle.

69. Et nous avons creu et cognu que tu es le Christ, le Fils de Dieu vivant.

70. Jésus leur respondit, Ne vous ay-je point éleus vous douze: et l'un de vous est diable?

71. Or disoit-il *cela* de Judas Iscariot, *fils de* Simon : car c'estoit celuy qui le devoit trahir, combien qu'il fust l'un des douze.

65. *Pourtant vous ay-je dit que nul ne peut venir à moy, s'il ne luy est donné,* etc. Il remonstre derechef, que la foy est un don singulier du sainct Esprit, et bien clair semé : afin que nous ne nous esbahissions si l'Evangile n'est pas par tout receu, ne de tous. Car comme nous sommes mal advertis à faire nostre profit de ce qui advient, nous avons moins en estime et honneur l'Evangile, pource que nous voyons que tout le monde n'y consent pas. Car il nous vient en la fantasie, Comment est-il possible que la plus grand'part des hommes rejette son salut à son escient? Ainsi donc Christ rend la raison pourquoy il y a si peu de fidèles : asçavoir pource qu'il n'y a homme au monde, tant aigu soit-il, qui

puisse parvenir à la foy par sa subtilité : car tous sont aveugles, jusques à ce qu'ils soyent illuminez par l'Esprit de Dieu. Et par ainsi que ceux-là sont participans d'un bien tant excellent, lesquels il plaist à son Père en faire participans. Car si ceste grâce estoit communiquée indifféremment à tous, il seroit malpropre et hors de propos d'en faire mention en ce passage. Car il faut entendre l'intention de Christ : asçavoir qu'il n'y en a pas beaucoup qui croyent à l'Evangile, pource que la foy ne procède que de la révélation secrète du sainct Esprit. Il use yci du mot *Donner*, en lieu qu'il avoit dit auparavant, *Tirer :* signifiant par cela, que Dieu n'ha autre cause de nous tirer, sinon qu'il nous aime et ha en recommandation gratuitement. Car ce que nous obtenons par pur don et grâce de Dieu, nul ne l'acquiert par son industrie propre.

66. *Dès ceste heure-là plusieurs de ses disciples s'en allèrent, etc.* L'Evangéliste récite maintenant quel trouble s'est ensuyvi après ce sermon de Christ. Or c'est une chose horrible et monstrueuse, qu'une si bénigne et douce semonce de Jésus-Christ a peu estranger et esfaroucher les cœurs de plusieurs : et principalement de gens qui auparavant s'estoyent rangez à luy, et mesme estoyent ses disciples familiers Mais cest exemple nous est mis devant les yeux comme pour un miroir, auquel nous contemplions combien est grande la perversité et ingratitude du monde, qui d'un chemin plain se fait un achoppement pour ne point venir à Christ. Plusieurs diroyent qu'il valoit beaucoup mieux que tels propos n'eussent point esté esmeus, qui ont esté occasion de révoltement à plusieurs. Mais il nous en faut bien penser autrement : car il a falu que ce qui avoit esté prédit de Christ, fust lors apperceu en sa doctrine, et le faut encore tous les jours : asçavoir qu'il est la pierre d'achoppement (Isaïe, VIII, 14). Vray est

que nous devons tellement compasser nostre façon d'enseigner, que nul ne soit scandalizé par nostre faute : et devons retenir un chacun, entant que faire se pourra : et finalement il nous faut bien garder qu'en parlant inconsidérément ou à la volée, nous ne troublions les rudes ou infirmes. Nonobstant que nous ne pourrons jamais si bien faire, que la doctrine du Fils de Dieu ne soit occasion de scandale à plusieurs : pource que les réprouvez qui sont destinez à perdition, du miel succent le fiel : et d'une viande très-salutaire, la poison. Il est certain que le Fils de Dieu entendoit très-bien ce qui estoit utile : et toutesfois on voit yci qu'il ne peut éviter que plusieurs des siens ne soyent offensez. Ainsi donc, quoy que plusieurs ayent la pure doctrine en horreur, néantmoins il n'est point licite de la supprimer. Seulement que les docteurs de l'Eglise se souvienent de l'admonition que fait sainct Paul, Qu'il faut détailler droitement la parole de Dieu, 2 Tim., II, 15 : après cela, qu'ils cheminent hardiment par le milieu de tous scandales. Que s'il advient que plusieurs se révoltent et recullent en arrière, ne soyons point desgoutez de la parole du Seigneur, pourtant si elle ne plaist pas aux réprouvez. Car ceux qui sont tellement esbranlez par le révoltement d'aucuns, que quand les autres tombent, eux aussi se descouragent, sont gens trop délicats et tendres. Quand l'Évangéliste adjouste, qu'ils ne cheminoyent plus avec Christ : il signifie que cela n'a pas esté une plene révolte, mais seulement que ils se sont retirez de la conversation familière de Christ : nonobstant il les condamne comme apostats. Et de ceci il nous faut apprendre que nous ne pouvons reculler en arrière tant peu que ce soit, que nous ne soyons en grand danger puis après de tomber en un renoncement desloyal.



67. *Dont Jésus dit aux douze, Ne vous en voulez-vous poin aussi aller?* Pource que la foy des Apostres pouvoit estre for

tement esbranlée, cemme ainsi soit qu'ils se veissent si peu de reste d'une si grande multitude : Christ adresse son propos à eux, et leur monstre qu'il n'y a pas cause pourquoy ils se laissent transporter par la légèreté et inconstance des autres. Car quand il les interrogue, *Si eux aussi ne s'en veulent point aller :* il fait cela pour confermer leur foy. Car en se proposant à eux comme celuy par devers lequel ils doyvent demeurer rangez, il les exhorte quant et quant de ne suyvre point la compagnie des apostats. Et de faict, si la foy est fondée en Christ, elle ne dépendra point des hommes, et ne chancellera jamais, voire quand elle verroit le ciel meslé avec la terre. Or il faut noter ceste circonstance, que Christ estant privé presque de tous ses disciples, retient néantmoins à soy les douze, comme Isaïe (chapitre VIII, 16) auparavant avoit eu commandement de lier le tesmoignage, et de cacheter la Loy entre ses disciples. Un chacun fidèle est enseigné par tels exemples de suyvre Dieu, voire quand il se trouveroit seul, n'ayant aucun compagnon.

68. *Simon Pierre lui respondit, Seigneur, à qui irons-nous?* S. Pierre respond yci au nom de tous (comme il a fait aussi ailleurs) d'autant que tous estoyent d'un mesme accord : sinon qu'il n'y avoit aucune rondeur en Judas. Au surplus, ceste response contient deux membres. Car sainct Pierre amène la cause pourquoy il acquiesce volontairement à Christ avec ses frères : asçavoir d'autant qu'ils sentent que sa doctrine leur est salutaire et vivifiante. Puis après il confesse qu'en quelque part qu'ils se retirent quand ils l'auront abandonné, il ne leur reste plus rien que la mort. Quand il dit *Paroles de vie,* cela signifie autant comme vivifiantes : et c'est une façon de parler assez commune aux Hébrieux. Au reste, voilà un titre de louange excellent à l'Evangile, que c'est une doctrine qui nous administre la vie éternelle : comme S. Paul tesmoigne

que c'est la puissance de Dieu en salut à tous croyans, (Rom. I, 16). Il est vray que la Loy aussi contient la vie : mais pource qu'elle dénonce condamnation de mort à tous transgresseurs, elle ne peut faire que tuer. La vie nous est bien offerte d'une autre façon en l'Evangile, asçavoir quand Dieu nous réconcilie à soy gratuitement, ne nous imputant point nos péchez. Au surplus, S. Pierre ne dit yci rien de Christ qui soit vulgaire, quand il dit *qu'il ha les paroles de vie éternelle :* mais il luy attribue cela comme une chose qui luy est propre. Dont s'ensuit ce second poinct que j'ai na- guères touché : asçavoir qu'aussitôt qu'on s'est départi de Christ, il ne reste plus rien en lieu quelconque que la mort. Parquoy ruine certaine est appareillée à tous ceux qui ne se contentent point de l'avoir pour maistre, et se retirent aux inventions des hommes.

69. *Et nous avons creu et cognu que tu es le Christ,* etc. Il y a ainsi proprement : mais on pourroit bien résoudre ceci en un temps présent, Et nous croyons et cognoissons, mais cela n'est pas de la conséquence quant au sens. Or S. Pierre comprend yci en briefves paroles toute la somme de la foy. Mais il semble que ceste confession ne sert de rien au propos qui avoit esté tenu : car la question avoit esté meuë de manger la chair de Christ. Je respon, que combien que les douze n'ayent pas du premier coup entendu tout ce que Christ avoit enseigné, néantmoins c'est bien assez que selon la capacité de leur foy, ils le confessent estre autheur de salut, et s'assubjetissent à lui en tout et partout. Le mot de *Croire* est yci mis en premier lieu, d'autant que l'obéis- sance de la foy est le commencement de droite intelligence : ou pour mieux dire, la foy est vrayement l'œil de l'enten- dement. Mais la cognoissance est adjoustée incontinent après, laquelle discerne la foy d'avec les erreurs et fausses

opinions. Car les Turcs, et les Juifs, et les Papistes croyent : mais ils n'entendent ni ne cognoissent rien. Or avec la foy il y a la cognoissance conjointe, d'autant que nous sommes certains et bien asseurez de la vérité de Dieu : non point comme on comprend les sciences humaines, ains quand le S. Esprit l'imprime et engrave en nos cœurs.

70. *Jésus leur respondit, Ne vous ay-je point éleu vous douze*, etc. Veu que Christ respond à tous, on peut bien recueillir de cela, que tous ont parlé par la bouche de sainct Pierre. Au reste, Christ arme yci les onze Apostres contre un nouveau scandale qui estoit bien prochain. Satan avoit yci tiré un terrible coup pour esbranler leur foy, quand ils furent ainsi réduits à si petit nombre : mais la cheute de Judas leur pouvoit faire du tout perdre courage. Car puis que Christ avoit choisi ce nombre sacré, qui eust jamais pensé que rien eu eust peu estre arraché ? Et pourtant ceste admonition de Christ vaut autant comme s'il eust dit, Vous estes demeurez seulement douze de reste d'une si grande compagnie. Si l'infidélité de plusieurs n'a point esbranlé vostre foy, préparez-vous à nouveau combat. Car combien que ceste compagnie soit bien petite, néantmoins elle sera encore diminuée d'un homme. Quand Christ dit qu'il *en a éleu douze :* cela ne se rapporte point au conseil éternel de Dieu (car il ne se peut faire qu'aucun de ceux qui sont prédestinez à vie, viene à décheoir de tout) mais d'autant qu'ils estoyent éleus à l'office d'Apostres, il faloit qu'ils fussent excellens par-dessus les autres en religion et saincteté. Ce mot donc d'Éleus, est mis pour exquis et séparez du rang commun des autres. *Et l'un de vous est diable.* Il ne faut point douter qu'il n'ait voulu rendre Judas fort détestable par ce mot de Diable : car ceux qui amoindrissent l'énormité de ce nom, se trompent. Et de faict, nous ne pouvons assez avoir

en exécration ceux qui prophanent un si sainct office. Les docteurs qui exécutent fidèlement leur charge, sont appelez Anges (Mal., II, 7) : celuy donc qui estant appelé à un ordre et estat tant honorable, s'abbastardit par sa desloyauté et meschanceté, à bon droict est nommé diable. Il y a aussi une autre raison, asçavoir que Dieu donne plus de puissance et de licence à Satan sur les ministres mauvais et meschans, qu'il ne fait sur quelques autres hommes vulgaires. Parquoy si ceux qui estoyent éleus pour Pasteurs sont tellement agitez de rage diabolique, qu'ils semblent estre bestes sauvages ou monstres, tant s'en faut que nous devions pour cela mespriser l'honorable dignité d'un tel estat, que plustost cela nous le doit faire honorer et priser, voyans que la profanation d'iceluy est punie si griefvement.

71. *Or disoit-il cela de Judas Iscariot*, etc. Combien que Judas eust une meschante conscience, toutesfois nous ne lisons point qu'il ait esté esmeu aucunement, tant les hypocrites sont stupides, qu'ils ne sentent point leurs playes, et devant les hommes ils sont si esfrontez qu'ils ne font point de conscience de se préférer aux plus gens de bien.

IV

COMMENTAIRE SUR L'ÉPISTRE DE S. PAUL A PHILÉMON.

ARGUMENT.

Combien que par les autres Espistres de sainct Paul, où il traitte des matières plus hautes, on peut mieux cognoistre la majesté de l'Esprit qui a esté en luy, toutesfois ceste Epistre aussi nous en peut rendre tesmoignage : en laquelle traittant un sujet autrement bas et commun, il ne laisse point ce pendant de s'eslever à Dieu selon sa façon accoustumée. Il renvoye un serf fugitif et larron, et prie le maistre de luy pardonner. Mais en traittant ceste matière, il parle si bien de la douceur, modération et humanité que doyvent garder les Chrestiens, qu'on diroit qu'il sollicite quelque affaire concernant toute l'Eglise, non pas un homme en particulier : en priant pour un homme de basse qualité et du tout mesprisé, il parle tant humblement et modestement, il se fait si petit, qu'à peine trouvera-on un autre passage où on puisse mieux veoir au vif la douceur de son esprit.

1. Paul prisonnier de Jésus-Christ, et le frère Timothée à Philémon nostre bien-aimé et coadjuteur,

2. Et à Apphie bien-aimée, et à Archippe nostre compaignon d'armes, et à l'Église qui est en ta maison :

3. Grâce vous soit et paix de par Dieu nostre Père et de par le Seigneur Jésus-Christ.

4. Je ren grâces à mon Dieu, faisant tousjours mémoire de toy en mes prières :

5. Entendant ta charité et la foy que tu as envers le Seigneur Jésus et envers tous les Saincts.

6. Afin que la communication de la foy ait son effect par la cognoissance de tout le bien [1], qui est en vous envers Jésus-Christ [2].

7. Car frère, nous avons grand' joye et consolation de ta charité : de ce que les entrailles des Saincts ont esté récréées par toy.

3. *Paul prisonnier de Jésus-Christ.* En mesme sens qu'il se nomme en d'autres passages Apostre de Christ, ou Minis-

1. Ou, par laquelle on cognoisse tout le bien, etc. — 2. Ou, par Jésus-Christ.

tre de Christ, yci il se dit prisonnier de Christ: asçavoir pource que ses liens esquels il estoit détenu pour la cause de l'Evangile, estoyent les enseignes ou armoiries de l'ambassade qu'il exerçoit pour Christ. Ainsi donc il les allègue pour s'acquérir authorité: non pas que je vueille dire qu'il craignist mespris (car il n'y a point de doute que Philémon l'avoit en telle révérence et estime, qu'il n'avoit besoin envers luy d'aucun titre ou recommandation) mais pource qu'il vouloit parler pour un serf fugitif, qui estoit une matière en laquelle le principal estoit de confesser la faute d'iceluy, en priant qu'on luy pardonnast. *A Philémon nostre bien-aimé, etc.* Il est vray-semblable que ce Philémon estoit de la compagnie des Pasteurs. Car certes sainct Paul n'a pas accoustumé d'attribuer à un homme privé le titre duquel il orne cestuy-ci, l'appelant *coadjuteur*. Il adjouste aussi *Archippe*, lequel il appert avoir aussi lors esté Ministre de l'Eglise: si toutesfois c'est celuy duquel il est fait mention environ la fin de l'Epistre aux Colossiens: ce qui est assez vray-semblable. Car ce qu'il appele ce dernier son *compaignon d'armes,* c'est un titre aussi qui convient spécialement aux Ministres. Car combien que la condition de guerroyer soit une chose commune à tous Chrestiens, toutesfois pource que les Docteurs sont en icelle comme port-enseignes, pour ceste cause ils doyvent encore plus que les autres estre préparez à guerroyer: et aussi le plus souvent Satan leur donne plus de fascherie qu'aux autres. D'avantage peut estre qu'Archippe avoit esté compaignon de sainct Paul en aucuns combats, et participant d'iceux avec luy. Et de faict, sainct Paul use de ce mot toutes fois et quantes qu'il fait mention des persécutions. Au reste, il attribue une louange excellente à la famille de Philémon, quand il dit, *L'Eglise qui est en ta maison.* Et certes aussi ce n'est pas une petite louange de père de fa-

mille, quand il a tellement institué sa famille, que c'est comme une petite Eglise, et que luy-mesme fait office de Pasteur en son mesnage. Cependant ce n'est pas un poinct qui doyve estre mis en oubli, que ce bon personnage avoit aussi sa femme de mesme. Car sainct Paul ne la louë point sans cause.

4. *Je ren grâces à mon Dieu, faisant tousjours mémoire de toy*. Il faut noter que la chose pour laquelle il rend grâces, pour icelle mesme il prie quant et quant. Car mesme les plus parfaits n'ont jamais si grande matière de s'esjouir cependant qu'ils vivent en ce monde, qu'ils n'ayent tousjours besoin de prière, à ce que Dieu leur donne, non-seulement de persévérer jusques en la fin, mais aussi de proufiter de jour en jour. Or ceste louange qu'il attribue à Philémon, comprend en brief toute la perfection de l'homme Chrestien. Icelle consiste en deux points, asçavoir la foy en Christ, et charité envers les prochains. Car là se rapportent tous devoirs et toutes les opérations de nostre vie. La foy est nommée foy en Christ, pource qu'elle regarde proprement en luy : comme aussi Dieu le Père ne peut estre autrement cognu qu'en luy seul, et tous les biens que la foy cherche, ne peuvent estre ailleurs trouvez qu'en luy. Quant à la charité, il ne la restraint point tellement *envers les saincts* comme si elle ne devoit point s'estendre en partie envers les autres aussi. Car comme ainsi soit que la doctrine de charité porte que nous ne mesprisions point nostre chair, et que nous honorions l'image de Dieu, laquelle est engravée en nostre nature (Isa. LVIII, 7) : certes elle comprend tout le genre humain. Mais pource que les domestiques de la foy sont conjoints avec nous d'un lien plus estroit, et Dieu nous les recommande spécialement : pour ceste cause à bon droict le premier lieu leur appartient. La suite du propos est un peu

enveloppée, mais toutesfois il n'y a point d'obscurité quant au sens : sinon qu'on pourroit douter si ce mot *tousjours* se rapporte au premier membre, ou si c'est au second. Car le sens qu'on en tirera peut estre tel, Que toutesfois et quantes que l'Apostre faisoit prières pour Philémon, il y avoit tousjours quant et quant une action de grâces entrelacée : asçavoir pource que la piété et crainte de Dieu laquelle estoit en luy, donnoit matière et occasion de joye à sainct Paul. Car autrement il peut advenir souvent que nous prierons pour aucuns, esquels nous ne trouvons rien que matière de gémir et pleurer. Combien que l'autre distinction est plus receuë, que sainct Paul rend grâces pour Philémon, et fait tousjours mention de luy en ses prières. Les lecteurs donc auront en cela le chois : mais quant à moy le premier sens me semble estre le plus convenable. Au reste du propos il y a transposition de l'ordre. Car après qu'il a parlé de charité et de foy, il adjouste *Envers Christ et les Saincts,* en lieu que l'antithèse requerroit plustost que Christ fust mis le second, pource que c'est en luy que nostre foy regarde.

6. ***Afin que la communication de ta foy ait son effect.*** Certes c'est bien ce membre qui est un peu obscur : mais je m'efforceray de l'esclaircir tellement, que les lecteurs ayent aucunement l'intention de sainct Paul. Premièrement il faut entendre que l'Apostre ne continue pas le propos de la louange de Philémon, mais plustost exprime que c'est qu'il requiert que le Seigneur luy donne. Car ces mots s'entretienent avec ce qu'il avoit dit auparavant, Qu'il faisoit mémoire de luy en ses oraisons, Qu'a-t-il donc prié pour Philémon? Que sa foy se monstrant par fruits de bonnes œuvres, fust trouvée vraye et non point vaine. Car il appelle communication de la foy, quand elle ne demeure point cachée au-dedans oisive, mais vient en évidence devant les hommes

par ses vrais effets. Car combien que la foy ait son siége au secret du cœur, elle se communique toutesfois aux hommes par bonnes œuvres. Ainsi doncques c'est autant comme s'il eust dit, Afin que ta foy se communiquant monstre son efficace en tout bien. Or ce mot, *Cognoissance de tout le bien,* se prend pour Expérience. Car il désire que par les effects la foy soit approuvée estre vive et plene d'efficace : ce qui se fait quand les hommes avec lesquels nous conversons, cognoissent nostre vie chrestienne et saincte. Et pourtant il dit, *De tout le bien qui est en vous*. Car tout ce qu'il y a de bien en nous, manifeste nostre foy. Le mot lequel on traduit *Envers Christ*, peut bien estre ainsi exposé : toutesfois s'il estoit possible j'aimeroye mieux le prendre pour en Christ. Car les dons de Dieu résident tellement en nous, que toutesfois nous n'en sommes point participans, sinon entant que nous sommes membres de Christ. Toutesfois pource que devant cela il y a *en vous,* je crain que la façon estrange de ceste manière de parler ne semble trop rude : et pourtant je n'ay rien osé changer és mots : seulement j'en ay bien voulu advertir les lecteurs, afin que tout considéré, ils choisissent lequel des deux sens leur semblera le meilleur.

7. *Car frère nous avons grande joye et consolation*. Combien que l'autre lecture soit plus receuë entre les Grecs *grand' grâce :* toutesfois j'estime qu'il faut traduire Joye. Car pource qu'en Grec entre ces deux mots Grâce et Joye il n'y a diversité qu'en une letre, il a esté facile de s'y mesprendre. D'avantage si nous en voulons croire Chrysostôme, S. Paul prend bien ailleurs Grâce pour Joye. Et puis comment est-ce que le mot Grâce viendroit à propos de consolation ? Or il est tout évident que c'est que S. Paul veut dire yci : c'est asçavoir qu'il sent une grande joye et consolation, d'autant que Philémon s'est employé a subvenir aux nécessitez des fidèles. C'est

certes une charité singulière, de sentir une si grand'joye de l'avancement d'autruy. Mais il faut aussi noter que l'Apostre ne parle point d'une joye qu'il ait en luy seul, mais qu'il dit que plusieurs se sont esjouis de ce que Philémon s'estoit employé d'une grande humanité et libéralité à subvenir aux fidèles. *Récréer les entrailles,* se prend en sainct Paul pour Apporter soulagement ou allégement des fascheries et ennuis : ou secourir tellement aux povres affligés, qu'estans paisibles en leurs esprits, et vuides de tout ennuy et tristesse, ils ayent repos. Car le mot *d'entrailles*, signifie les affections : et le nom descendant du verbe lequel nous traduisons *récréer* vaut autant que Tranquillité. Et pourtant ceux-là s'abusent fort, qui rapportent ceci au ventre et à la nourriture du corps.

8. Parquoy combien que j'aye grande liberté en Jésus-Christ de te commander ce qui est de ton devoir,

9. Toutesfois je te supplie plustost par charité, encore que je soye tel, asçavoir Paul ancien, et mesme maintenant prisonnier pour Jésus-Christ.

10. Je te prie donc pour mon fils Onésime, lequel j'ay engendré en mes liens.

11. Qui t'a autres fois esté inutile, mais maintenant est bien utile et à toy et à moy :

12. Et lequel je te renvoye : reçoy-le donc, c'est asçavoir mes entrailles :

13. Lequel je vouloye retenir avec moy, afin qu'il me servist au lieu de toy ès liens de l'Evangile :

14. Mais je n'ay rien voulu faire sans ton avis, afin que ton bien ne fust point comme par contrainte, mais volontaire.

8. *Combien que j'aye grande liberté en Jésus-Christ*, etc. C'est-à-dire, je sçay que j'aye bien droict et authorité de te commander, toutesfois la charité fait que j'aime mieux te prier. Or il s'attribue ceste puissance de commander pour deux raisons, asçavoir pource qu'il est ancien prisonnier pour

Christ. Il dit que il *prie plustost à cause de la charité de Philémon*, d'autant que nous enjoignons par commandement les choses que nous voulons obtenir et gaigner sur les gens par contrainte et maugré qu'ils en ayent : mais envers ceux qui accordent et obéissent de leur gré, il n'est point besoin d'user de commandement. Et pource que ceux qui d'eux-mesmes sont prests à faire leur devoir, escoutent plus volontiers qu'on leur remonstre paisiblement ce qui est de faire, que non pas, qu'on use envers eux de commandement : non sans cause S. Paul ayant affaire à un homme traittable et obéissant, use de prières. En en cela il monstre par son exemple que les Pasteurs doyvent plus tost tascher d'attraire doucement les disciples, que de les tirer rudement et par force. Et de faict, quand descendant à user de prières, il s'abbaisse et se déporte de son authorité, cela ha beaucoup plus d'efficace pour obtenir sa requeste, que non pas s'il usoit de commandement. Cependant il ne s'attribue rien sinon *en Christ :* c'est-à-dire à cause de la charge qu'il a receuë de luy. Car aussi quand Christ ordonne des Apostres, il n'entend pas qu'ils demeurent sans authorité. Mais en adjoustant *ce qui est de ton devoir*, il signifie que les Pasteurs n'ont pas puissance de commander tout ce que bon leur semble sans différence aucune, mais que leur puissance est enclose en ces limites, qu'ils ne commandent rien qui ne soit honneste, et de soy-mesme convenable au devoir d'un chacun. Par ceci (comme j'ay n'aguères dit) les Pasteurs sont advertis de tascher à attraire les cœurs par la plus grande douceur qu'il se pourra faire, toutes fois et quantes qu'on avancera plus par ce moyen : mais toutesfois il faut que cependant ceux qu'on traitte ainsi doucement, sçachent qu'on requiert d'eux moins qu'ils ne doyvent. Le mot d'*ancien* en ce passage ne signifie pas l'aage, mais l'office.

Si on demande pourquoi il ne se nomme Apostre : la raison est, pource qu'il ha affaire yci avec un sien compagnon au ministère de la parole, avec lequel il parle familièrement.

10. *Je te prie donc pour mon fils Onésime,* etc. Pource que quand nous prions pour recommander un autre, cela n'est pas de grand poids si la recommandation n'est fondée sur quelque cause valable, sainct Paul monstre ici qu'il y a entre luy et Onésime un lien qui luy donne suffisante occasion de prier pour iceluy. Or c'est plaisir de considérer yci combien il s'abbaisse, en attribuant le nom de fils à un serf, et fugitif et larron. Quant à ce qu'il dit, qu'il *l'a engendré,* il faut entendre que c'est par son ministère, et non par sa vertu. Car aussi ce n'est pas une œuvre humaine, de renouveler et reformer à l'image de Dieu l'âme d'un homme : et c'est de ceste génération spirituelle qu'il est yci parlé maintenant. Toutesfois pource que l'âme est régénérée par foy, et la foy est par ouïr, à ceste occasion celuy qui administre la doctrine, fait office de père et en ha le nom (Rom., X, 17). D'avantage, comme ainsi soit que la parole de Dieu preschée par l'homme, est la semence de vie éternelle : il ne se faut pas esbahir si celuy de la bouche duquel nous recevons ceste semence, afin qu'elle proufite en nous, est nommé Père : combien que cependant il faut tousjours retenir que le ministère de l'homme ha tellement efficace à régénérer l'âme, qu'à proprement parler c'est Dieu lui-mesme qui régénère par la vertu de son Esprit. Et ainsi ces façons de parler ne sont point pour mettre la chose en débat entre Dieu et les hommes, pour sçavoir à qui en est la louange : mais seulement elles monstrent que c'est que Dieu fait par les hommes. Quand il dit, qu'il l'a engendré *en ses liens,* ceste circonstance est tousjours pour donner plus de poids à la recommandation.

12. *Reçoy-le donc, c'est asçavoir mes entrailles.* Il estoit impossible de dire chose de plus grande efficace pour addoucir et modérer le courroux de Philémon. Car s'il se fust monstré ne voulant aucunement fleschir pour pardonner à son serf, en ce faisant il eust usé de cruauté envers les entrailles de S. Paul. Mais on voit yci une merveilleuse bonté et douceur en S. Paul, en ce qu'il n'a point desdaigné de recevoir comme en ses entrailles, un serf contemptible, et d'avantage larron et fugitif, afin de le sauver de la malegrâce et courroux de son maistre. Et de faict, certes, si nous avions en telle estime qu'il appartient la conversion de l'homme à Dieu, nous embrassserions aussi et recevrions de grande affection ceux qui monstrent un changement et conversion vraye et sans feintise.

13. *Lequel je vouloye retenir avec moi, afin qu'il me servist au lieu de toy.* C'est un autre argument pour appaiser Philémon, que S. Paul lui renvoye son serf, du service duquel il avoit autrement bon besoin. Car c'eust esté une inhumanité, de rejetter une telle affection de sainct Paul. Et il monstre tacitement qu'il receveroit pour un don agréable, si Onésime lui estoit renvoyé, afin que cela se face plus tost que de le traicter rudement en la maison. Çombien qu'il adjouste aussi d'autres circonstances, asçavoir qu'Onésime tiendra la place de son maistre, en luy faisant tel service : en après, que luy par modestie n'a rien voulu oster à Philémon de son droict : tiercement, que Philémon acquerra plus de louange, quand il renvoyera libéralement et de son bon gré ledit Onésime, lors qu'il sera remis en ses mains. Or nous recueillons de ce dernier, qu'il faut secourir les Martyrs de Christ en toutes les sortes que nous pourrons, quand ils travaillent pour le tesmoignage de l'Evangile. Car si nous estimons que les prisons, batures, banissemens, outrages, et

ravissemens de biens soyent de l'Evangile, comme sainct Paul les appelle yci : quiconque refuse d'estre leur compagnon et participer avec eux, il se sépare de Christ mesme. La défense de l'Evangile est commune à tous, et tous le doyvent maintenir. Parquoy, celuy qui endure persécution à cause de l'Evangile, ne doit point estre réputé comme homme privé, mais comme tenant le lieu de toute l'Eglise : dont il s'ensuit que tous fidèles doyvent avoir un soin commun de luy, afin qu'ils n'abandonnent l'Evangile en la personne d'un homme, comme il advient bien souvent.

14. *Afin que ton bien ne fust point comme par contraincte,* etc. Ceci est prins de la règle générale; qu'il n'y a point de sacrifices agréables à Dieu, sinon ceux qui sont volontaires. Sainct Paul luy-mesme parle ainsi des aumosnes au neuvième chapitre de la seconde Epistre aux Corinthiens, v. 7. Le mot Grec yci mis qui signifie *Bien*, est prins pour bénéficence : et ce mot de Nécessité lequel nous traduisons Contraincte, est opposé à volonté, et c'est quand on ne peut cognoistre par expérience s'il y a une plene et franche volonté. Car le plaisir qui se fait d'un cœur franc et libéral, et non pas à la solicitation d'autruy mérite vrayement louange entière. Ce poinct aussi est digne d'estre noté, que sainct Paul en recognoissant la faute du temps passé pour Onésime, afferme qu'il est changé : et afin que Philémon ne doute point qu'il ne retourne à luy ayant une autre nature et mœurs nouvelles, sainct Paul dit qu'il a expérimenté luy-mesme qu'il s'estoit réduit à bien.

15. Car paraventure a-il esté séparé de toy pour un temps, afin que tu le recouvrasses à jamais :

16. Non point comme serf, mais au-dessus de serf, *c'est à sçavoir comme* frère bien-aimé : principalement à moy : combien donc plus à toy selon la chair, et selon le Seigneur?

17. Si donc tu me tiens pour compaignon, recoy-le comme moy-mesme.

18. Que s'il t'a faict quelque tort, ou s'il te doit compte-le moy.

19. Moy Paul ay escrit *ceci* de ma main, je le payeray : encore que je ne te die point que mesmes tu te dois toy-mesme à moy.

15. *Car paraventure a-il esté séparé de toy*, etc. Si nous avons esté esmeus à courroux par les offenses des hommes, il nous faut appaiser, quand nous voyons que ce qu'autrement ils avoyent fait par malice, est converti à une autre fin par le conseil de Dieu. Car la joyeuse issue d'un mal est comme un remède qui nous est donné de la main de Dieu, pour nous faire oublier la faute de ceux qui nous avoyent offensez. Ainsi en fait Joseph, quand considérant ceci estre advenu par une providence admirable de Dieu, qu'estant vendu pour esclave, il est néantmoins eslevé en estat, dont il peut nourrir ses frères et son père, ayant mis en oubli la desloyauté et cruauté de ses frères, il dit qu'il avoit esté envoyé devant pour l'amour d'eux. Sainct Paul donc admoneste Philémon qu'il ne doit point estre si grandement offensé de la fuite de son serf, d'autant qu'elle a esté cause d'un bien singulier. Car puis que ledit serf estoit fugitif de courage et d'affection, quand Philémon l'avoit en sa maison, il ne le possédoit pas vrayement : veu qu'il estoit plein de mauvaistie et desloyauté, il ne se pouvoit servir à droit de luy : il dit doncques qu'il a esté vagabond pour un temps, afin qu'en changeant de lieu il deveinst tout autre, et retournast comme nouvel homme. Et l'Apostre attrempe tout par grande prudence, quand il appelle la fuite d'Onésime un partement, et adjouste encore que ce n'a esté que *pour un temps*. Finalement il oppose le proufit et commodité perpétuel à une perte briefve et de petite durée. Il met en avant encore une autre utilité de la fuyte, asçavoir que seulement elle a esté occasion

qu'Onésime se soit corrigé, en sorte qu'il commence à estre serf utile : mais aussi qu'il a eslé fait frère de son maistre. Au reste, afin que le cœur de Philémon navré de ceste offense encore fresche, ne receust à regret ce nom de frère, sainct Paul mesme le premier recognoist Onésime pour *frère*. De cela il recueille que Philémon luy est beaucoup plus conjoint, d'autant qu'il y a une mesme et semblable conjonction en tous deux au Seigneur, ou selon l'Esprit : mais que selon la chair Onésime est un membre de sa famille mesme. On voit yci l'excellente modestie de sainct Paul, qui daigne bien appeler son frère, un serf de nulle estime, mesme il l'appelle son *frère bien-aimé*. Et de faict, ce seroit un trop grand orgueil, d'avoir honte de réputer pour frères ceux que Dieu tient au nombre de ses enfans. Or quant à ce qu'il dit, *Combien donc plus à toy* : il ne signifie point par ces paroles que Philémon soit supérieur en degré selon l'Esprit : mais le sens est tel, Veu que je l'estime pour frère bien-aimé, tu le dois plustost estimer tel, veu qu'entre vous il y a double lien de conjonction. Au reste, pource qu'il faut tenir ceci pour tout certain, que S. Paul ne respond point téméràirement et légèrement (comme font plusieurs) pour un homme qui ne luy fust point assez cognu, et qu'il ne exalte point sa foy devant que l'avoir expérimentée par bonnes preuves : nous avons en la personne d'Onésime un exemple mémorable de repentance qui nous est proposé. On sçait comment les serfs estoyent d'une nature fort perverse, de sorte qu'à grand'peine y en avoit-il de cent l'un qui veinst jamais à quelque bien. Or quant à Onésime, on peut conjecturer parce qu'il s'en estoit fuy qu'il estoit tout endurci en malice par long usage et accoustumance. Çà donc esté une vertu bien rare et fort admirable de se despouiller incontinent des vices desquels il estoit rempli, de telle sorte que

l'Apostre luy puisse vrayement rendre ce tesmoignage qu'il est maintenant devenu un autre homme. De la mesme fontaine nous sort une doctrine bien utile, asçavoir que les éleus de Dieu quelquesfois d'une façon incroyable contre le sens commun sont amenez à salut par des circuits entortillez, et mesme par des labyrinthes. Onésime habitoit en une maison saincte et craignante Dieu : quand par ses maléfices il se bannit d'icelle, il se retire loin de Dieu et de la vie éternelle, comme de propos délibéré : mais Dieu par sa providence secrète et cachée dresse miraculeusement sa fuyte pernicieuse, en sorte qu'il tombe entre les mains de S. Paul.

17. *Si donc tu me tiens pour compaignon.* Il s'abaisse encore yci d'avantage, résignant son droit et honneur à un serf fugitif, et quasi le substituant en sa place, comme puis après il se constituera plege pour luy. Car il estoit bien requis que Philémon fust facile à appaiser, et qu'il se monstrast maistre gracieux à Onésime, afin qu'une trop grande rigueur ne le mist à désespoir : c'est pourquoy S. Paul travaille tant après cela. Et de nostre part nous sommes admonestez par son exemple, de quelle affection nous devons aider à un povre pécheur qui nous aura rendu tesmoignage de sa repentance. Que si cela est de nostre office et devoir d'intercéder envers les autres pour impétrer pardon à ceux qui se repentent, combien plus les devons-nous recueillir, nous-mesmes bénignement et humainement ?

18. *Que s'il t'a fait quelque tort.* On peut recueillir de ceci, qu'Onésime avoit aussi desrobbé quelque chose à son maistre, comme avoyent accoustumé les fugitifs. Et nonobstant il addoucit le forfait, afin qu'il ne soit pas si odieux, quand il adjouste, *Ou s'il te doit.* Car il n'y avoit point de contract civil entr'eux, mais seulement le serf estoit obligé à son maistre, par le dommage qu'il luy avoit fait en s'en-

fuyant. Par ce moyen, d'autant est plus grande l'humanité de sainct Paul, qui est prest de satisfaire mesme pour un maléfice. Ceste particule, *Encore que je ne die point, que mesmes tu te dois toy-mesme à moy*, est adjoustée pour décla- rer combien grande fiance il ha d'impétrer ce qu'il demande comme s'il disoit, Il n'y a rien que tu me voulusses refuser voire quand je te demanderoye ta propre personne. A ceci aussi appartient ce qui s'ensuit du logis et autres choses comme nous verrons tout maintenant. Il reste une question comme sainct Paul ose promettre de payer argent, veu que s'il n'eust esté secouru des Eglises, il n'avoit pas pour vivre moyennement et escharsement. Il semble certes que ces promesse soit ridicule, attendu son indigence et povreté. Mais il est facile à veoir que sainct Paul requiert par ceste manière de parler, que Philémon ne redemande point à son serf ce qu'il luy doit. Car combien qu'il ne parle point par ironie, toutesfois il luy demande par une figure oblique, qu'il efface et casse ce conte là. Le sens donc est tel, Je ne veux point que tu plaides avec ton serf, si tu ne me veux avoir detteur au lieu de luy. Car il adjouste incontinent que Philémon est du tout sien. Or celuy qui dit que l'homme tout entier luy appartient, il n'ha que faire d'estre en souci de luy payer argent.

20. Voire, frère, que je jouisse de toy [1] au Seigneur : récrée mes entrailles au Seigneur.

21. Je t'ay escrit m'asseurant de ton obéissance, sçachant que tu feras mesme plus que je ne di.

22. Mais aussi quant et quant prépare-moy logis : car j'espère que je vous seray donné par vos prières.

23. Epaphras prisonnier avec moy en Jésus-Christ,

24. Marc, Aristarque, Démas et Luc mes coadjuteurs te saluën

[1] ... reçoyve ce plaisir de toy.

25. La grâce de nostre Seigneur Jésus-Christ soit avec vostre esprit, Amen.

Envoyée de Rome par Onésime serf.

20. *Voire, frère, que je jouisse de toy au Seigneur*. Ceste affirmation est mise pour exhorter en plus grande véhémence : comme s'il eust dit, A ceste fois on cognoistra bien que tu n'as rien séparé de moy, que tu ne sois vrayement addonné à me faire plaisir, et que tout ton bien ne soit à mon commandement, si tu reçois en grâce celuy qui m'est si conjoint, en mettant en oubli ses fautes passées. Et derechef, il répète la mesme manière de parler de *récréer les entrailles*. Or de là nous recueillons que l'ordre politique n'est point renversé par la foy de l'Evangile, et que le droict et la puissance que les maistres ont sur leurs serfs n'est point abolie. Car Philémon n'estoit point quelque homme du commun populaire, mais coadjuteur de sainct Paul à cultiver la vigne de Christ : et nonobstant la maistrise qu'il avoit sur son serf qui estoit permise par les loix, ne luy est pas ostée : mais il luy est seulement commandé de le recevoir en luy pardonnant sa faute humainement : mesme sainct Paul le prie humblement qu'il retourne en son premier estat. Au reste, ce que S. Paul s'abbaisse ainsi en priant pour un autre, nous admoneste combien sont loin encore de vray amendement ceux qui excusent leurs vices opiniastrément, ou qui sans honte et sans aucun signe d'humilité confessent tellement avoir offensé que c'est à leur dire comme si jamais ils n'avoyent offensé. Certes quand Onésime voyoit qu'un si excellent Apostre de Christ prioit si songneusement pour luy, il se devoit bien humilier davantage, pour faire plier le cœur de son maistre à user de clémence envers luy. A cela se rapporte ce qu'il s'excuse d'avoir escrit un peu bien hardiment, pource

qu'il sçavoit bien que Philémon feroit plus qu'on ne luy demandoit.

22. *Mais aussi quant et quant prépare-moy logis,* etc. Ceste confiance de S. Paul a deu servir d'un aiguillon pour esmouvoir Philémon : en après il le met en espérance qu'il s'esjouira de sa venue. Or combien qu'on ne sçache point si S.Paul a esté depuis délivré de prison : il n'y aura point d'absurdité en son propos, encore qu'il ait esté frustré de l'espérance qu'il avoit conceue d'un bénéfice temporel de Dieu. Car il n'a point esté persuadé autrement de sa délivrance, sinon entant que ce fust le bon plaisir de Dieu. Ainsi il a tousjours tenu son esprit en suspens, jusques à ce que la volonté de Dieu fust manifestée par l'issue. Il faut aussi noter ce qu'il dit, que ce que les fidèles obtienent *par* leurs *prières*, leur est donné. Car de là nous recueillons que nos prières, jà soit qu'elles ne soyent point sans effet, ne valent rien toutesfois par leur mérite, d'autant que tout ce qui leur est ottroyé est gratuit.

24. *Démas*. C'est cestuy-ci qui l'a depuis laissé, comme il se plaind en la deuxième à Timothée, IV, v. 10. Que s'il est advenu à un des coadjuteurs de sainct Paul, de s'ennuyer et perdre courage, et que la vanité du monde l'ait derechef attiré : avisons de ne nous fier par trop à l'ardeur et zèle d'un an : mais considérans combien de chemin nous avons encore à faire en nostre course, demandons à nostre Dieu qu'il nous donne une bonne constance.

V

PSEAUME XXXII.

ARGUMENT.

David ayant esprouvé par soy-mesme combien c'est une chose misérable que de sentir la main de Dieu contraire pour les péchez, il s'escrie que le souverain et unique but de la vie bien-heureuse est, si Dieu reconcilie à soy gratuitement l'homme, en luy pardonnant ses désmérites. Or, après avoir rendu grâces du pardon qu'il a impétré, il invite les autres à participer à une telle félicité, leur monstrant par son exemple quel moyen il y a d'y parvenir.

1. Pseaume de David, donnant instruction. Bien-heureux sont ceux ausquels l'iniquité est quittée, et desquels la transgression est couverte.

2. Bien-heureux est l'homme auquel le Seigneur n'impute point l'iniquité, et en l'esprit duquel n'y a point de fraude.

L'inscription monstre aucunement quel est l'argument de ce Pseaume. Aucuns pensent que le mot hébrieu *Maschil*, pour lequel nous avons traduit, Donnant instruction, est prins du Pseaume VII : mais il me semble meilleur de dire que ce titre a esté mis selon le sujet de tout le contenu en ce Pseaume. Car David après avoir enduré de longs et horribles tormens, lors que le Seigneur l'affligeoit rudement, desployant sur luy les signes de son ire, enfin ayant obtenu grâce et merci, accommode cest enseignement à son usage et à celuy de toute l'Eglise, afin de s'instruire et les autres aussi au principal poinct de nostre salut. Car d'autant qu'il ne se peut faire que tous les hunains ne soyent saisis de frayeur et espovantement, ou, qui pis est, qu'ayans mis Dieu en oubli et eux-mesmes, ils ne demeurent enveloppez

en une stupidité mortelle, jusques à ce qu'ils soyent certainement persuadez que Dieu est appaisé envers eux, voilà pourquoy David enseigne yci que la félicité des hommes ne consiste qu'en la rémission gratuite des péchez, pource que le comble de toute misère est d'avoir Dieu pour adverse partie : et qu'il ne nous est point propice, sinon quand usant de sa clémence paternelle envers nous, il nous pardonne nos péchez.

1. *Bien-heureux ceux.* Ceste exclamation procède tant d'une ardente affection de cœur, que d'une méditation profonde : car d'autant que presques tout le monde destournant ses sens du jugement de Dieu, s'enveloppe en une oubliance mortelle, et s'enyvre en des délices fausses et décevantes, David, ainsi qu'il avoit esté effrayé et surprins de la crainte de l'ire de Dieu, afin qu'il s'addonnast à cercher la miséricorde d'iceluy, aussi maintenant il esveille les autres criant à haute voix, et disant que ceux-là seulement sont bien-heureux, envers lesquels Dieu est appaisé, tellement qu'il les recognoist pour ses enfans, combien qu'à bon droict il leur peut estre ennemi. Or combien que les uns soyent aveuglez d'orgueil et d'hypocrisie, les autres d'un tel mespris de Dieu qu'il ne leur chaut de luy demander pardon, il n'y a toutesfois celuy qui ne confesse qu'il a besoin de merci, et que sa propre conscience n'accuse devant le siége judicial de Dieu, et ne poingne de meints aiguillons et remors. Nature doncques arrache mesme des hommes profanes ceste confession. Qu'estant ainsi qu'il ne s'en trouve un seul entre tous qui soit parfait, tous ont besoin de pardon : et que lors nous sommes bien-heureux, quand Dieu nous remet nos trans gressions. Mais cependant hypocrisie ferme les yeux à plusieurs, les autres se flattent tellement en leur asseurance

charnelle, qu'ils n'ont aucun sentiment de l'ire de Dieu, ou s'ils en ont, il est si froid que rien plus. Et de là procèdent deux erreurs, asçavoir que les hommes font leurs fautes petites, et ne trouve de cent l'un qui considère deuëment combien il est redevable envers Dieu: puis il se forgent des vaines satisfactions pour se délivrer de coulpe, et racheter la grâce de Dieu. Et ainsi de tout temps ceste opinion a eu la vogue, Combien que tous soyent entachez de vices, qu'ils ont toutesfois leurs mérites, par lesquels ils se peuvent réconcilier à Dieu: en après, combien qu'ils provoquent Dieu à ire par leurs forfaits, qu'ils ont toutesfois des expiations et satisfactions à main, par lesquelles ils se peuvent absoudre. Et cest abus-là forgé en la boutique de Satan, règne communéement entre les Papistes, Turcs, et Juifs, et autres nations profanes. Par ainsi tous ceux qui ne seront point transportez d'une rage furieuse en la Papauté, recevront ceste sentence, Que les hommes sont misérables, sinon que Dieu use de miséricorde envers eux, ne leur imputant point leurs péchez. Mais David passe plus outre, assujettissant toute la vie des hommes à l'ire et malédiction de Dieu, sinon entant que Dieu les daigne recevoir de sa pure grâce : de laquelle chose l'Esprit qui a parlé par David, nous en est suffisant expositeur et tesmoin par la bouche de sainct Paul [1]. Que s'il n'eust mis en avant ce tesmoignage, jamais les lecteurs ne fussent parvenus au sens naturel du Prophète : comme nous voyons que les Papistes, combien qu'ils chantent en leurs temples, *Beati quorum remissae sunt iniquitates*, etc. : toutesfois ils passent par-dessus comme si c'estoit quelque chose commune et de petite importance. Mais cependant sainct Paul dit que c'est une plene et entière définition de la justice de la foy : comme si le Pro-

[1] Rom. IV, 6.

phète eust dit que lors seulement les hommes sont bienheureux, quand estans gratuitement réconciliez à Dieu, ils sont tenus pour justes. Ceste béatitude donc de laquelle parle David, mettant tous les mérites des hommes à néant, renverse la justice des œuvres. Car quant à ce songe de la justice partiale, par lequel les Papistes se déçoyvent et d'autres aussi, ce n'est qu'une pure baverie : et mesmes il ne se trouvera pas entre ceux qui sont privez de la clarté de la doctrine céleste, un homme si forcené que de s'oser attribuer une justice parfaite : comme tesmoignent les sacrifices, lavemens et autres moyens d'appaiser Dieu, qui ont tousjours régné en toutes nations : mais cependant ils osent bien présenter à Dieu leurs vertus, comme si par icelles ils acquéroyent d'eux-mesmes une grande partie de leur béatitude. Mais David donne bien un autre ordre, disant qu'il faut que tous commencent à cercher félicité par ce principe, asçavoir qu'ils cognoissent que Dieu ne leur sera point autrement propice, qu'en leur pardonnant leurs péchez, et portant faveur à ceux qui estoyent dignes de damnation éternelle. Et c'est à bon droict que David prononce que la miséricorde ostée, tous hommes mortels sont misérables et maudits en tout et par tout : car veu que tous sont naturellement addonnez à mal jusques à ce qu'ils soyent régénérez, il est certain que toute leur vie desplaist à Dieu, et il l'a en détestation. Et puis, d'autant qu'après la régénération mesme, les hommes ne sçauroyent faire œuvre qui puisse plaire à Dieu, sinon qu'il y ait pardon, il faut nécessairement qu'ils soyent forclos de l'espérance de salut : quoy qu'il en soit, il ne leur restera qu'un espovantement accompagné d'angoisse. Ceci semble de bien dure digestion aux Papistes, que les œuvres des Saincts, d'autant qu'elles sont imparfaictes, et qu'elles ont des tasches, sont indignes de

quelque loyer et récompense. Mais ils monstrent en cela leur bestise par trop lourde, de ce qu'ils poisent le jugement de Dieu (devant lequel la splendeur des estoilles est obscure) selon leur sens charnel. Que ceste doctrine donc demeure fichée en nos cœurs, puis que nous ne sommes point réputez justes devant Dieu, sinon par la rémission gratuite de nos péchez, que c'est là la porte du salut éternel : et par ainsi que ceux-là seuls sont bien-heureux qui s'appuyent sur la seule miséricorde de Dieu. Car il faut retenir l'antithèse de laquelle j'ay fait mention, entre les fidèles, qui embrassans la rémission des péchez, se reposent en la pure grâce de Dieu, et tout le reste du monde qui ne fait conte de venir au refuge à icelle grâce. Or en ce que David dit par trois fois une mesme chose, ce n'est pas une répétition superflue. Vray est que cela estoit assez cler de soy, que l'homme est bien-heureux, à qui l'iniquité est pardonnée : mais l'expérience nous monstre combien il est difficile que nous en soyons tellement persuadez, qu'il soit totalement fiché en nos cœurs. La plus grand'part (comme j'ay admonesté) déceus de leurs propres flatteries et allèchemens, repoussent loin d'eux autant qu'il leur est possible les frayeurs de la conscience, et toute crainte de Dieu : et combien qu'ils désirent que Dieu leur soit propice, toutesfois ils fuyent plustost sa présence, qu'ils n'aspirent à sa grâce de cœur pur et entier. Mais ceux que Dieu a resveillez à bon escient, tellement qu'ils sont vivement touchez du sentiment de leur misère, sont agitez de telle inquiétude, qu'il est presque impossible de pacifier leurs cœurs. Vray est qu'ils goustent la miséricorde de Dieu, et taschent de l'embrasser, mais ils sont espovantez souvent, ou bien ils chancellent à meints assaux qui leur sont livrez. Pour ces deux causes doncques il insiste tant à testifier la rémission des

péchez, asçavoir qu'il resveille les consciences endormies, qu'il donne solicitude à ceux ausquels il ne chaut de rien, et qu'il contraigne les paresseux et engourdis : puis aussi, afin qu'il appaise les cœurs angoissez en leur donnant une assurance ferme et certaine. Envers les premiers voyci quel est l'usage de ceste doctrine, Que faites-vous misérables? Je pren le cas qu'un ou deux remors ne vous puissent esmouvoir, et qu'une moyenne cognoissance de vos péchez ne soit pas suffisante pour vous espovanter, mais quelle meschanceté est-ce là de ne laisser pas de dormir à vostre aise, combien que soyez accablez d'un amas infini de péchez? Et envers les débiles et craintifs, ceste répétition ne sert pas de petit soulas et confirmation : car veu que doutes revienent souvent les unes sur les autres, ce ne seroit pas assez d'avoir gaigné le combat pour une fois. Parquoy, de peur qu'entre ces diverses esmotions desquelles ils sont agitez, désespoir ne les engloutisse, le sainct Esprit conferme et ratifie la rémission des péchez par plusieurs paroles. Il convient maintenant considérer que valent ces manières de parler. Certes ceste rémission de laquelle il est yci question n'a nulle convenance avec les satisfactions. Car Dieu en levant ou ostant, puis couvrant et n'imputant point les péchez, pardonne gratuitement. Parquoy, quand les Papistes y veulent mesler, parmi leurs satisfactions et œuvres de supérérogation (qu'ils appellent) ils se privent de ceste béatitude. Joint que David estend ces mots à une plénière rémission. Parquoy la distinction que les Papistes font yci entre la rémission de peine et de coulpe, par laquelle ils font que le pardon n'est que demi, ne vient nullement à propos. Maintenant il faut voir à qui c'est que ceste félicité appartient, ce qui est aisé de recueillir par la circonstance du temps. Car quand David apprint qu'il estoit bien-heureux par la seule miséricorde

de Dieu, il n'estoit pas pour lors estrangé de l'Église, mais au contraire il avoit profité par-dessus plusieurs en la crainte et service de Dieu, et en sainctelé de vie, et s'estoit exercé en tous devoirs de piété. Après avoir fait tels avancemens en la vraye religion, Dieu l'a tellement exercé, qu'il est venu à mettre la totale espérance de son salut en la réconciliation gratuite avec Dieu. Aussi n'est-ce pas sans cause que Zacharie en son Cantique appele la science de salut, de sçavoir la rémission des péchez (Luc, chapitre I, v. 77). Par ainsi, d'autant plus que quelqu'un est excellent en sainctelé, qu'il sçache qu'il est encores bien loing de la parfaite justice, afin qu'il ne se confie ailleurs qu'en la pure miséricorde de Dieu. Dont il appert que ceux-là s'abusent trop lourdement qui pensent que la rémission des péchez n'est seulement qu'un commencement de justice. Car veu que les fidèles tombent journellement en divers péchez, il ne suffiroit pas d'avoir esté une fois acheminez en la voye de salut, sinon que Dieu continuast ceste mesme grâce jusques à l'article de la mort. Si quelqu'un objecte qu'en d'autres passages ceux sont appelez bien-heureux qui craignent le Seigneur, qui cheminent en ses voyes, qui sont de cœur entier, etc., la réponse est facile, Asçavoir que pource qu'il ne se trouvera nulle part une parfaite crainte de Dieu, ni une parfaite observation de la Loy et intégrité de cœur, que tout ce que l'Escriture dit de la béatitude, est fondé en la faveur gratuite de Dieu, par laquelle il nous réconcilie à soy.

2. *En l'esprit duquel,* etc. Par ceste particule il discerne les fidèles tant des hypocrites que des contempteurs stupides, lesquels tant les uns que les autres ne font aucun cas de ceste félicité, et ne peuvent parvenir à en jouir. Vray est que les meschans se sentent bien coulpables en eux-mes-

mes, mais si est-ce qu'ils se plaisent en leur ordure, ils s'obstinent en leur impudence, ils se moquent des menaces, ou bien s'enveloppent en des allèchemens pleins de déception, afin qu'ils ne soyent contraints de venir en la présence de Dieu. Parquoy, combien qu'ils soyent tourmentez du sentiment de leur misère, ou qu'ils ayent des bourreaux secrets en leurs consciences, si est-ce qu'ils ensevelissent par un oubli mal-heureux toute crainte de Dieu. Quant aux hypocrites, si quelquefois leur conscience les remord, ils appliquent des emplastres de néant pour appaiser leur douleur : que si Dieu les adjourne à son siége judical, ils ont je ne sçay quelles masques lesquelles ils oppposent à Dieu pour défense, et n'ont jamais faute de couvertures pour déchasser de leurs cœurs toute clarté. Tous ceux-là sont empeschez par leur malice intérieure de cercher félicité en l'amour paternelle de Dieu. Mais au contraire plusieurs d'entre eux se desbordent impudamment devant Dieu, ou sont enflez d'orgueil et vaine confiance pour se faire à croire qu'ils sont bien-heureux, combien que Dieu leur soit contraire. David doncques veut dire que nul ne gouste que vaut la rémission des péchez, avant que leur cœur soit vuide de fraude et malice. Ce que c'est qu'il entend par ce mot de *Fraude*, on le peut recueillir des choses que j'ay dites. Tout homme doncques qui ne s'examine point devant Dieu, mais plustost refuyant le jugement de Dieu, se cache en des ténèbres, ou se couvre de feuilles, cestuy-là use de fraude tant envers soy-mesme qu'envers Dieu : par ainsi ce n'est pas de merveille si ne sentant point son mal, il refuse la médecine. Il convient diligemment noter ces deux espèces de fraude dont j'ay parlé. Or combien que plusieurs ne soyent pas tellement endurcis qu'ils ne soyent aucunement touchez de la crainte de Dieu, et du désir de sa grâce, si est-ce qu'ils se

flattent cependant, ou bien ne sont guères souciez de demander pardon. De là vient qu'ils ne comprenent point encore combien c'est une félicité inestimable, d'avoir Dieu propice. Tel a esté pour un temps David, auquel surveint une asseurance frauduleuse pour obscurcir son entendement, afin qu'il ne veinst à désirer ceste béatitude. Les Saincts aussi sont souvent frappez de ceste mesme maladie. Parquoy si nous voulons jouir de ceste béatitude que David nous propose, il nous faut diligemment adviser que Satan remplissant nos cœurs de fallaces, ne nous oste tout sentiment de nostre misère, en laquelle il faut nécessairement que ceux pourrissent qui cerchent des subterfuges.

3. Quand je me suis teu, mes os sont enveillis, et quand je ne faisoye que braire tout le jour.

4. Pourtant que ta main s'appesantissoit sur moy jour et nuict, ma vigueur s'est changée en sécheresse d'esté.

3. *Quand je me suis teu.* Il conferme la sentence précédente par sa propre expérience, asçavoir qu'estant humilié par la main de Dieu, il a senty qu'il n'y a rien si misérable que d'estre aliéné de sa grâce : par lesquelles paroles il entend qu'on ne sçauroit bien comprendre ceste sentence jusques à ce que Dieu nous ait exercez par le sentiment de son ire. Or il ne dit pas qu'il a esté moyennement esprouvé, mais qu'il a esté totalement donté et matté d'extrême rigueur. Et certes c'est merveilles combien la paresse et durté de nostre chair est grande en cest endroict. Par ainsi, si nous ne sommes tirez par moyens violens, jamais nous ne nous avancerons d'un zèle tel qu'il appartient à cercher réconciliation avec Dieu. En somme, le Prophète enseigne par son exemple qu'a donc seulement commençons-nous à sentir quelle félicité c'est que d'avoir Dieu propice, quand ayans esté exercez

au-dedans par divers combats de griefves tentations, nous avons vivement senti combien la fureur de Dieu est espovantable. Or il dit, que soit qu'il se teust, ou par cris et rugissemens il taschast de se descharger de sa douleur, ses os n'ont pas laissé de vieillir : comme s'il disoit que toute sa force s'est asséchée. Dont s'ensuit que de quelque part que se tourne le pécheur, et de quelques passions qu'il soit mené, qu'il n'appaise pas toutesfois son mal, et qu'il ne profite rien, sinon qu'il soit réconcilié avec Dieu. Car il advient souvent que ceux-là seront enserrez d'extrême tristesse, qui rongent leur frein et dévorent en eux-mesmes leur douleur, et la tienent enclose et serrée sans la descouvrir : puis comme transportez en un instant d'une furie, d'autant qu'ils se sont perforcez à retenir leur douleur, d'autant sort-elle à plus grandes bouffées et impétuosité. Quand il dit qu'il *s'est teu,* il ne veut pas dire qu'il ait esté stupide et sans doléance : mais il veut dénoter une affection moyenne entre patience et obstination, prochaine de vice et vertu : car ses os n'eussent pas esté consumez comme de vieillesse, sinon qu'il eust eu des tormens d'esprit merveilleux : et toutesfois ce n'estoit pas un silence provenant d'espoir et obéissance, veu qu'il ne luy a apporté aucun soulas en son affliction.

4. *Pourtant que ta main*, etc. Il déclare plus clairement en ce verset d'où lui venoit une si grande tristesse, asçavoir de ce qu'il sentoit que la main de Dieu luy estoit contraire. Car c'est le comble de tous maux d'estre pressé de la main de Dieu, tellement que le pécheur sent qu'il a affaire avec luy comme avec son juge, duquel l'ire et sévérité, outre la mort éternelle apporte avec soy une infinité de morts. Voylà pourquoy David se complaind que son humeur naturelle s'est tairie : non pas de ce qu'il considéroit simplement ses maux, mais de ce qu'il cognoissoit la cause et source d'iceux :

car lors toute la vigueur des hommes vient à défaillir, quand Dieu leur apparoist juge, et leur proposant les signes de son ire, il les humilie et abat. Et adoncques s'accomplist ceste sentence d'Isaïe, L'herbage est seiché, et la fleur est flétrie, pource que l'esprit du Seigneur a soufflé dessus [1]. Or il a dit que ce n'a pas esté un chastiement léger par lequel il a appris vrayement à redouter l'ire de Dieu, veu que la main de Dieu n'a pas cessé de s'appesantir sur luy jour et nuict. Certes dès son enfance il avoit esté façonné à la crainte de Dieu par un mouvement secret du sainct Esprit, et avoit esté enseigné en la vraye religion et piété par bonne doctrine et instruction : et toutesfois tant s'en faut que ceste instruction-là ait esté suffisante pour luy faire apprendre ceste sagesse, que plustost il luy a esté nécessaire au milieu de sa course d'estre instruit de nouveau comme petit apprenti. Et mesme combien qu'il eust accoustumé par long usage à déplorer ses péchez, si est-ce qu'il a esté ramené derechef à des exercices de longue durée. Dont nous pouvons recueillir combien les hommes sont tardifs à se repentir et amender, depuis qu'ils sont une fois tombez, et combien ils refuyent d'obéir jusqu'à ce que nostre Dieu redouble ses coups, et qu'en continuant de frapper il augmente ses chastiemens. Si on demande asçavoir-mon si David estoit endurci aux corrections qu'il sçavoit luy estre envoyées de la main de Dieu : il faut prendre la response de ses paroles mesmes, quand il dit qu'il a esté détenu et enserré en des douleurs et ennuis merveilleux, et comme mis en pièces par des tormens qui le consumoyent peu à peu jusques à tant que donté à bon escient il est devenu doux et traitable, qui est le commencement de cercher remède à ses maux. Dont nous

[1] Is., XL, 7.

recueillons encore que ce n'est pas sans cause que Dieu redouble ses chastimens par lesquels il semble se monstrer cruel envers nous, et qu'il appesantit sa main sur nous, jusques à ce que nostre orgueil soit mis bas, lequel nous sçavons estre indontable, sinon qu'il soit rabbaissé à force de coups.

5. Je t'ay notifié mon péché, et n'ay point caché mon délict : j'ay dit *en moy-mesme,* Je feray contre moy confession de mon forfait au Seigneur : et *soudain* tu as osté la coulpe [1] de mon péché.

6. Pour ceste cause tout *homme* débonnaire te suppliera au temps de *te* trouver : tellement qu'en un déluge de grandes eaux *elles* ne parviendront à luy.

7. Tu m'es *pour* cachette, tu me garderas de tribulation : tu m'environneras de cantiques de délivrance.

5. *Je t'ay notifié.* Le Prophète descrit maintenant l'issue de sa misère, afin de monstrer à chacun le moyen prompt de parvenir à ceste béatitude dont il a fait mention. Lors donc que le sentiment de l'ire de Dieu le tormentoit et angoissoit misérablement, voyci un seul allégement qu'il a eu pour tous, de s'accuser franchement devant Dieu, et d'avoir recours à la grâce de Dieu, en luy requérant humblement pardon et merci. Or il ne dit pas simplement que ses péchez luy sont venus en la pensée : car cela est bien advenu à Caïn et Judas, mais il ne leur a de rien profité : pource que jà soit que les réprouvez se sentent coulpables, ils ne laissent pas toutesfois de se ronger eux-mesmes au-dedans, et de grincer les dens à l'encontre de Dieu : et mesmes combien qu'il les traine en jugement maugré qu'ils en ayent, si voudroyent-ils tousjours se cacher. Mais il descrit bien ici une recognoissance de son péché : asçavoir quand le pécheur se vient présenter à Dieu de son bon gré : pource qu'il ne met pas

1. Ou, peine.

l'espérance de salut en son obstination ou hypocrisie, mais en la requeste d'estre receu à merci. Car ceste confession volontaire est tousjours accompagnée de la foy : pource qu'autrement le pécheur cherchera tousjours des cachetes, pour se soustraire de la présence de Dieu. Et les paroles de David monstrent évidemment qu'il s'est présenté devant la face de Dieu de franche volonté et pure affection, afin de ne luy rien céler. Car quand il dit qu'il a notifié son péché, et qu'il ne l'a point caché, ce dernier membre est adjousté pour amplification, à la façon des Hébrieux. Parquoy il ne faut pas douter que David se présentant devant Dieu, n'ait desployé tout ce qu'il avoit en son cœur. Nous sçavons comme les hypocrites ont de coustume d'amoindrir leurs fautes, ou de les palier et desguiser, ou bien de les couvrir par des subterfuges, de peur qu'elles ne vienent en veue : brief qu'ils ne font jamais vraye et droicte confession à plene bouche. David dit yci qu'il n'a point esté enveloppé en ceste meschanceté, d'autant qu'il a descouvert à Dieu sans feintise tout ce qui le pressoit. Ce qu'il conferme aussi par ce mot *J'ay dit*. Car au lieu que les réprouvez se font tirer par force, ne plus ne moins que si un juge mettoit des malfaiteurs à la torture, il dit qu'il est venu à Dieu de propos délibéré et de son bon gré : car ce Dire-là, n'est autre chose que délibérer en soy-mesme : dont s'ensuit qu'il s'estoit promis et asseuré d'obtenir pardon de la miséricorde de Dieu, afin que la frayeur ne luy bouchast le passage à la confession de ses péchez franche et libre. Ceste particule *Contre moy* ou *sur moy*, signifie que David avoit rejetté toutes les excuses et couvertures que les hommes ont accoustumé de prendre pour se descharger, rejettans ou destournans la faute sur autruy. David donc avoit délibéré de se soumettre totalement au jugement de Dieu, et mettre ses forfaits en

évidence, afin que se condamnant soy-mesme, il peust obtenir grâce. *Et tu as osté la coulpe*. Ce membre-ci est mis à l'opposite des fascheuses et terribles tentations desquelles il dit avoir esté tormenté, avant qu'il appréhendast par foy la miséricorde de Dieu. Au reste, il enseigne par ces paroles que toutes les fois que le pécheur se présentera avec une confession franche de ses péchez, il trouvera Dieu prest de le réconcilier à soy : car il ne veut pas dire que Dieu se soit monstré ainsi miséricordieux envers luy seul, mais il baille en son exemple une doctrine commune, afin que ceux qui travaillent gémissans sous le fais, soyent asseurez qu'il leur sera propice, si tost qu'ils s'adressent droit à luy, et d'une affection volontaire. Si quelqu'un veut recueillir d'yci que donc la repentance et confession sont cause de la grâce qu'on obtient, la solution n'est pas difficile : Asçavoir que David ne dispute pas yci de la cause, mais qu'il monstre seulement le moyen par lequel le pécheur se réconcilie à Dieu. Car combien que la confession y entreviene, il faut toutesfois passer plus outre, asçavoir que la foy ouvrant nos cœurs et nos bouches, c'est elle-mesme aussi qui impètre le pardon : car aussi n'est-il pas expédient que tout ce qui est requis nécessairement, soit nombré entre les causes. Si quelqu'un veut que je le die plus grossement, David a obtenu merci par sa confession : non pas qu'il l'ait méritée en la prononçant de sa bouche, mais pource que par la conduite de la foy, il a humblement demandé pardon à son Juge. Or d'autant que ceste mesme manière de se confesser, qu'ont jadis eu les Pères sous la Loy, doit aussi avoir lieu aujourd'huy entre nous : par ce passage l'édict tyrannique du Pape est assez réfuté, par lequel il nous destourne de Dieu pour nous envoyer à ses prestres.

6. *Pour ceste cause tout homme*. Il exprime yci nommément

que tout ce qu'il a proposé jusques yci en sa personne, appartient en commun à tous les enfans de Dieu : ce qu'il faut diligemment noter : pource que la plus part à cause de la desfiance qui nous est naturelle, ne reçoit la grâce de Dieu qu'à grande difficulté et comme à contre-cœur. Nous recueillons aussi d'yci que David n'a pas obtenu miséricorde par l'acte de la confession (comme on dit) mais plustost par la foy et les prières : car descrivant aux fidèles le moyen de l'obtenir, il les exhorte de recourir à l'invocation qui est le vray sacrifice de foy. Au reste, apprenons que Dieu a monstré en David un exemple de sa clémence paternelle, lequel n'appartient pas seulement à nous tous, mais aussi monstre comment il faut chercher la réconciliation. Or combien que ce mot *Tout,* serve pour la confirmation de chacun fidèle, si est-ce qu'il monstre quant et quant que nul ne peut avoir espérance de salut, sinon qu'il se vienne humilier et prosterner devant Dieu : pource que tous sans quelque exception ont besoin de sa miséricorde. Quant au *temps de trouver,* dont il est fait mention conséquemment, aucuns le rapportent aux heures ordinaires et accoustumées de la prière : mais ceux font mieux à mon jugement qui accomparent ce passage à celuy d'Isaïe où il est dit, Cherchez le Seigneur tandis qu'il se peut trouver, invoquez-le tandis qu'il est prochain [1]. Vray est qu'il est tousjours le temps de cercher Dieu, car nous avons besoin de sa grâce à chacune minute, et luymesme aussi se présente à nous de son bon gré : mais pource que nostre paresse, ou plustost fetardise nous empesche de le cercher, David parle yci proprement des temps, et momens esquels les fidèles sont sollicitez par leur nécessité de recourir à Dieu. Quant à ce que les Papistes ont abusé de ce passage

[1] Is,. LV, 6.

pour faire à croire qu'il nous faut avoir des advocats au ciel qui prient pour nous, c'est une bestise si lourde qu'elle ne mérite pas d'estre réfutée : toutesfois on peut veoir par là comment ils ont meschamment corrompu toute l'Escriture, ou bien combien est grande leur ignorance, de s'abuser ainsi en choses si claires et évidentes. *En un déluge de grandes eaux.* Ceste sentence s'accorde avec la prophétie de Joël, Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé [1]. Le sens est, Combien que nous soyons environnez des gouffres de mort de toutes parts, qu'il ne nous faut pas toutesfois craindre qu'ils nous engloutissent, mais que nous serons en seureté et hors de tout danger, pourveu que nous ayons nostre retraite à la miséricorde de Dieu par la foy. Ceste circonstance donc est de grand poids, asçavoir qu'en la mort mesme les fidèles auront certaine asseurance d'estre délivrez, pouveu qu'ils recourent à la grâce de Dieu comme au souverain refuge. Car sous ce mot de Déluge, sont entendus toutes sortes de périls et dangers, esquels on ne voit nulle issue ne moyen d'eschapper. Finalement il vient à l'action de grâces. Or combien qu'il exalte la miséricorde de Dieu en peu de paroles, si est-ce qu'il y a une grande efficace en ceste briefveté. Car en premier lieu il nie qu'il y ait d'autre part de salut que Dieu mesme : puis il se promet qu'il sera son fidèle gardien désormais : car je suis content de retenir le verbe au temps à venir Garderas, lequel les autres sans raison changent en un temps passé, Tu m'as gardé. Toutesfois il ne pense pas qu'il doyve estre exempt de tribulations, mais il oppose à icelles la protection de Dieu. Finalement il s'asseure que quelque mal qui luy puisse advenir, Dieu l'en délivrera : car par ce mot *Environner*, il entend

[1] Joël, II, 32.

diverses espèces de délivrances : comme s'il disoit qu'il sera obligé à Dieu en une infinité de sortes, tellement qu'il aura d'un costé et d'autre ample matière de le louer. Nous voyons cependant comment selon sa coustume, il offre à Dieu le devoir de recognoissance, mettant au lieu de Secours *les Cantiques de délivrance*.

8. Je te rendray sage et advisé, et t'enseigneray la voye en laquelle tu dois cheminer : je conseilleray sur toy de mon œil [1].

9. Ne soyez point comme le cheval ne comme le mulet, lesquels sont sans raison : tu serreras leur museau par mors et bride, de peur qu'ils ne regimbent contre toy.

10. Meintes douleurs *seront* au meschant : mais bénignité environnera celuy qui ha confiance au Seigneur.

11. Esjouissez-vous au Seigneur, et vous esgayez *entre vous* justes : chantez *vous* tous qui estes de cœur droict.

8. *Je te rendray sage*. Afin que ceste exhortation ait plus d'efficace, il adresse sa parole à un chacun à part : car ce qui se dit entre plus facilement en l'entendement, quand un chacun en particulier applique la doctrine à soy. Or d'autant que la voye de salut est yci monstrée à tous les enfans de Dieu, il se faut bien donner garde que nul ne s'en destourne tant peu que ce soit. Apprenons aussi de ce passage que nous sommes réconciliez à Dieu à ceste condition que chacun tasche de faire participans ses frères du mesme bénéfice. Et David déclaire mieux sa solicitude par la guide de l'œil. Cependant il nous faut retenir que tous ceux qui ont soin de nostre salut, nous sont ordonnez de Dieu pour guides et conducteurs : dont il appert combien est grande la solicitude paternelle qu'il ha de nous.

9. *Ne soyez point comme le cheval*. Maintenant il vient à exposer en brief la somme du conseil qu'il a promis de don-

1. Ou, te guideray de mon œil.

ner : car il exhorte un chacun à escouter patiemment, et à se revestir de l'esprit de douceur en rejettant toute rébellion. Or ce n'est pas sans bon conseil qu'il exhorte les fidèles à corriger leur dureté : car si nous estions attentifs aux chastimens de Dieu comme il appartient, chacun s'avanceroit à qui mieux mieux, à chercher la grâce de Dieu. Mais d'où vient que nous sommes tous si tardifs, sinon que nous sommes ou stupides, ou mesme revesches? Ainsi David accomparant tous les rebelles aux bestes brutes, il leur veut faire honte, et leur dénonce quant et quant qu'ils ne gaignent rien de regimber contre l'esperon. Les hommes, dit-il, ont bien ceste industrie de sçavoir donter les chevaux farouches avec des brides et mors, que pensent-ils donc que Dieu sçaura faire après qu'il les aura apperceus estre si intraittables ?

10. *Meintes douleurs au meschant.* Il prononce maintenant sans figure quelle sera la condition des rebelles et obstinez. Il a dit paravant que Dieu n'a pas faute de brides et mors pour matter leur insolence : maintenant il adjouste qu'il n'y aura jamais fin à leurs misères, jusques à ce qu'ils soyent du tout consumez. Combien donc que Dieu nous espargne pour un temps, que ceste menace toutesfois ne laisse pas de nous espovanter, de peur que l'impunité temporelle ne nous endurcisse, et que la prospérité qui est maudite de Dieu, ne nous déçoyve tellement, que ces douleurs cachées dont Dieu menace les réprouvez, ne nous vienent en la mémoire. Or comme il a dit que Dieu est armé de vengences innumérables à l'encontre des réprouvez, il adjouste d'autre part qu'il ha en main une bonté infinie pour aider et soulager les siens. La somme est qu'il n'y a d'autre remède à nos maux, sinon que nous humilians sous la main de Dieu, nous fondions nostre salut sur sa seule miséricorde : et que ceux qui se reposeront sur luy, seront bien-heureux en toutes

sortes : pource que de quelque part que Satan leur livre assaut, le Seigneur viendra au-devant pour les maintenir et défendre.

11. *Esjouissez-vous au Seigneur*. Après que David a enseigné que la vraye béatitude est exposée et preste à tous fidèles, ce n'est pas sans cause qu'il les exhorte à joye. Or il leur commande de s'esjouir au Seigneur : comme s'il disoit qu'il n'y a rien qui les empesche qu'ils ne s'asseurent que Dieu leur sera propice, veu qu'il se présente si bégninement et humainement pour se réconcilier à eux. Cependant notons que c'est yci le fruit inestimable de la foy, lequel sainct Paul aussi louë, asçavoir quand les consciences des fidèles paisibles et joyeuses jouissent de la paix et joie spirituelle. Car par tout où la foy règne il y aura quant et quant ceste saincte gloire et esjouissance. Mais pource que le monde est empesché par son impiété de participer à une telle joye, voylà pourquoy David s'adresse aux justes seuls, lesquels il appelle aussi droits de cœur, afin que nous sçachions que l'apparence extérieure de justice qui agrée tant aux hommes, n'est en nulle estime devant Dieu. Mais comment appele-il justes, ceux desquels toute la béatitude consiste en la bonté gratuite de Dieu, qui se desploye envers eux quand il ne leur impute point leurs péchez ? Je respon que Dieu n'en reçoit nuls en grâce, sinon ceux qui se desplaisent en leurs vices, et qui se repentent de tout leur cœur : non pas que par ceste repentance ils acquièrent pardon : mais d'autant que la foy ne peut jamais estre séparée de l'esprit de régénération. Or quand ils ont une fois commencé à se dédier à Dieu, il ha leur droiture de cœur agréable ne plus ne moins que si elle estoit entière et parfaite : car la foy ne réconcilie pas seulement l'homme à Dieu, mais elle sanctifie aussi tout ce qu'il y a encore d'imparfait en luy, tellement qu'il est

juste par un ottroy gratuit de Dieu, comme ainsi soit qu'il ne se pourroit jamais acquérir un bien si excellent par aucun sien mérite.

VI

GENÈSE, XXVIII, 10-22.

10. Or Jacob partit de Bersabé et s'en alla en Aram :
11. Et arriva en un lieu, auquel il passa la nuict, pource que le
soleil estoit couché. Il preint donc des pierres du lieu, et les mit
sous sa teste, et dormit là.
12. Lors il songea, et voyci une eschelle estoit dressée sur la
terre, et le sommet d'icelle touchoit au ciel, et si les Anges de Dieu
montoyent et descendoyent par icelle.
13. Et voyci l'Eternel estoit sur icelle lequel dit, Je suis l'Eter-
nel, Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac: je donneray la
terre sur laquelle tu dors, à toy et à ta semence.
14. Et ta semence sera comme la poudre de la terre, et sera
multipliée en Occident, et Orient, et Septentrion et Midi: et toutes
les lignées de la terre seront bénites en toy et en ta semence.
15. Et voici, je suis avec toy: et te garderay par tout où tu iras:
et te feray retourner en ceste terre. Car je ne te délaisseray point
jusques à ce que j'auray fait ce que je t'ay dit.
16. Or quand Jacob fut esveillé de son dormir, il dit, Comment?
L'Eternel est en ce lieu, et je n'en savoye rien.
17. Et ayant peur, dit, Que ce lieu-ci est espovantable! Ce n'est
yci que la maison de Dieu, et ci est la porte du ciel.
18. Et Jacob se leva au matin, et preint la pierre qu'il avoit mise
sous sa teste, et la posa pour enseigne, et versa de l'huile sur le
sommet d'icelle.
19. Et appela le nom du lieu Beth-el : au reste, la ville avoit nom
paravant Lus.

20. Et Jacob voua un vœu, en disant, Si l'Eternel Dieu est avec moy et me préserve en la voye par laquelle je chemine, et me donne du pain à manger, et vestement pour vestir,

21. Et que je retourne en paix en la maison de mon père: lors l'Eternel me sera Dieu.

22. Et ceste pierre que j'ay mise en signe, sera la maison de Dieu: et de toutes choses que tu m'auras données, je te donneray la disme.

10. *Or Jacob partit.* Il faut premièrement noter au fil de ceste histoire, comment le Seigneur a maintenu son Eglise en une teste. Car Isaac estoit abatu tout plat comme un tronc sec, à cause de sa vieillesse : et combien qu'en son cœur fust cachée une racine vive, toutesfois il ne luy restoit aucune espérance d'avoir lignée en cest aage amorti et stérile. Il est vray qu'Esaü estant semblable à un rameau verd et fleuri, avoit beaucoup de monstre et de pompe, mais c'estoit une vigueur qui n'avoit durée que pour un instant. Jacob comme un rameau retrenché et transporté en un pays bien lointain : non point pour estre là enté ou planté, et pour acquérir force et grandeur : mais afin qu'estant arrousé du ciel, il pullule et verdoye comme en l'air. Car le Seigneur l'entretient miraculeusement, et luy donne vigueur, tant que de rechef il le ramène en la maison de son père. Cependant les lecteurs doyvent diligemment prendre garde, qu'Esaü a eu matière de se glorifier, en ce que le bénit de Dieu est envoyé en exil, d'autant que la possession vuide lui est laissée : tellement qu'il règne en asseurance sans émulateur : afin que nous ne soyons point troublez si quelquefois les infidèles font leurs triomphes, comme ayans accomplissement de leurs souhaits, après nous avoir opprimez. Moyse met le nom de *Bersabé*, pource que c'estoit un des limites de la terre de Chanaan, et estoit vers le grand désert et le Midi, le plus eslongné du quartier d'Orient, où tendoit Ja-

cob. Et puis il adjouste Charran, où Abraham avoit habité quelque temps après qu'il fut parti de son pays. Or il appert que le bon vieillard Tharé, s'estant mis en chemin pour suyvre son fils, ou pour luy faire compagnie, n'est pas seulement venu en Charran où il est mort, mais aussi que son autre fils Nachor est là mesme allé avec les siens. Car nous avons eu au chapitre onzième, que Tharé preint son fils Abraham et Lot son nepveu, et Sara sa brus. Dont nous recueillons que Nachor s'est lors arresté au lieu de sa nativité. Maintenant quand Moyse dit que Laban a habité en Charran, on peut conjecturer que Nachor a cueilli son bagage pour aller auprès de son père, de peur qu'il ne semblast estre inhumain de l'abandonner. Or Moyse admoneste en peu de paroles combien ce voyage a esté dur et pénible au sainct homme, pour la longue distance des lieux. Une autre circonstance y est aussi adjoustée, que le sainct homme s'est couché sur la terre, sous la couverture du ciel, sans logis. Or tout ainsi que Moyse touche en brief ces choses, aussi de ma partie n'y useray point de long propos : car la chose parle de soy-mesme. Parquoy s'il nous semble que nous soyons quelque fois aspremement traittez, qu'il nous souviene de l'exemple du sainct homme, pour corriger nostre mignardise.

12. *Et songea.* Moyse enseigne en ce passage comment le Seigneur a secouru son serviteur en temps opportun, et au vray poinct de la nécessité. Car qui n'eust dit que Dieu ne tenoit conte de Jacob, lequel estant exposé à l'incursion des bestes sauvages, et sujet à toutes injures et du ciel et de la terre, ne trouvoit nulle part aucun aide ne soulas? Mais quand il est réduit à extrême nécessité, le Seigneur luy tend incontinent la main, et le soulage merveilleusement de ses fascheries, par un oracle excellent. Tout ainsi donc qu'auparavant

sa persévérance est apparue invincible : aussi maintenant le Seigneur baille une démonstrance mémorable du soin paternel qu'il a de ses fidèles. Or il faut yci noter trois choses par ordre : premièrement, que le Seigneur est apparu à Jacob par songe : et puis l'espèce de la vision, comme Moyse la note : tiercement, les paroles de l'oracle. Quand il est fait mention de songe, il ne faut pas douter qu'il note une certaine espèce de révélation, dont le Seigneur usoit autrefois envers ses serviteurs. Jacob donc a recognu que ce songe luy estoit offert de Dieu, et estoit différent des songes communs : ce que signifient les paroles de Moyse, quand il dit que Dieu luy apparut en songe[1]. Car Jacob ne pouvoit voir Dieu, ou le sentir présent, si sa majesté n'eust esté distinguée par certaines marques. *Voyci une eschelle.* La forme de la vision est yci récitée, laquelle fait grandement à propos, pource que Dieu s'est monstré assis sur l'eschelle, dont les extrémitez attouchoyent le ciel et la terre, et laquelle portoit les Anges, afin d'aller et venir du ciel en la terre. Quant à ce qu'aucuns des Hébrieux prenent ceste eschelle pour une figure de la providence Divine, laquelle comprend le gouvernement du ciel et de la terre, cela ne peut convenir : car le Seigneur eust donné un autre signe plus propre. Mais quant à nous qui tenons ce fondement, que l'alliance de Dieu est fondée en Christ, et que Christ a luy mesme esté l'image éternelle du Père, en laquelle il s'est manifesté aux saincts Pères, il n'y a rien qui nous soit ambigu ou enveloppé en ceste vision. Car d'autant que les hommes sont aliénez de Dieu par le péché, combien qu'il remplisse et soustienne toutes choses par sa vertu, toutesfois nous ne comprenons pas ceste communication par laquelle il nous

[1] Nom., XII, 6.

attire à soy : ains il y a telle division, que nous le fuyons de nostre costé, pensant qu'il soit destourné de nous. Or les Anges ausquels il est baillé en charge de garder le genre humain, combien qu'ils s'appliquent vaillamment à exécuter leur charge : toutesfois ne communiquent point mutuellement avec nous, pour avoir une conjonction familière et quasi sensible. Il n'y a donc que Christ seul qui conjoigne le ciel avec la terre, il est le seul Médiateur qui touche depuis le ciel jusques à la terre, c'est luy-mesme par qui la plénitude de tous biens célestes découle yci bas sur nous, et nous aussi de nostre part montons à Dieu. Et d'autant que luy-mesme aussi est Chef des Anges, il fait qu'iceux servent à ses membres qui sont sur la terre. Ainsi il s'attribue proprement cest honneur, que depuis qu'il a esté manifesté au monde, les Anges montent et descendent, comme nous lisons au premier chapitre de sainct Jean, v. 51. Parquoy ceste exposition n'a rien de contraint, si nous disons que l'eschelle est l'effigie de Christ. Car la similitude de l'eschelle convient bien au Médiateur, par lequel le ministère des Anges, justice, et vie et toutes grâces du sainct Esprit descendent comme par degrez jusques à nous. Et nous aussi qui non seulement estions fichez en la terre, mais en l'abysme de malédiction, et plongez dedans les Enfers, nous montons jusques à Dieu. Or le Dieu des armées est assis sur l'eschelle : car en Christ habite toute plénitude de Divinité, et de là advient qu'il touche jusques au ciel. Car combien que toute puissance soit donnée du Père à sa nature humaine, toutesfois il ne seroit pas vray appuy de nostre foy, s'il n'estoit Dieu manifesté en chair. A quoy ne contrevient point que le corps de Jésus-Christ est fini, ayant sa mesure et stature pour ne point remplir le ciel et la terre, tellement que c'est assez que sa vertu est espandue

par tout. Dont aussi tesmoin sainct Paul, il est monté pour remplir toutes choses. Ceux qui traduisent la particule Hébraïque Auprès, laquelle signifie Dessus, corrompent tout le sens : car Moyse a voulu exprimer que toute plénitude de Déité réside en la personne du Médiateur. Et Christ n'est point seulement venu pour approcher de nous, mais a vestu nostre nature, pour nous faire un avec luy. Que l'eschelle ait esté un signe et tesmoignage de Christ, ceste raison la conferme, c'est qu'il n'y a rien plus convenable que Dieu ait ordonné et establi en son Fils l'alliance de salut éternel avec son serviteur Jacob. Et de là nous vient une joye inestimable, quand nous oyons que Christ est excellent au-dessus de toutes créatures, en telle sorte néantmoins qu'il est conjoint avec nous. Il est vray que la majesté de Dieu qui se manifeste yci nous doit donner crainte, afin que tout genouil se ploye devant Christ, que toutes créatures le révérent et adorent, et que toute chair se taise en sa présence. Mais son image douce et amiable y est ensemble peinte : afin que nous sçachions que par sa descente le ciel nous est ouvert, et les Anges nous sont rendus familiers. Car de là procède la société fraternelle que nous avons avec eux, d'autant que luy estant Chef commun de tous les deux, a demeurance en la terre.

13. *Je suis l'Eternel Dieu d'Abraham.* Voyci le troisième article que j'ay dit qu'il faloit noter : car autrement les visions sans mot dire, seroyent bien froides. Ainsi la parole de Dieu est quasi l'âme qui les vivifie. Et partant la figure de l'eschelle a esté une dépendence de ceste promesse, et inférieure à icelle : comme Dieu orne et embellit sa parole par signes extérieurs, afin qu'elle ait tant plus grande clarté et authorité. Dont aussi nous prouvons que les sacremens de la Papauté sont bien frivoles, d'autant qu'on n'y oit nulle

parole de Dieu, qui édifie les âmes. Notons donc que Dieu a parlé aux Pères toutes les fois qu'il est apparu à eux, afin que la vision muette ne les teinst en suspens. Par le nom de *Seigneur* ou *Eternel,* Dieu nous admoneste qu'il est luy-seul ouvrier et Créateur de tout le monde : afin que Jacob ne cerche point d'autres dieux. Mais pource que sa majesté est incompréhensible d'elle-mesme, il s'accommode à nostre capacité : et pourtant il adjouste, *qu'il est le Dieu d'Abraham et d'Isaac.* Car combien qu'il soit nécessaire d'avoir pour résolu, que le Dieu auquel nous servons, est le seul Dieu : toutesfois pource que nos sens aspirans à sa hautesse s'esvanouissent dès les premiers commencemens, il faut diligemment entretenir ceste sobriété, que nous n'appétions point de sçavoir plus qu'il nous monstre : et luy par sa bonté infinie, se conformant à nostre mesure, n'omet rien de ce qui est expédient à nostre salut. Or pource qu'il avoit contracté une alliance spéciale avec Abraham et Isaac, se nommant leur Dieu, il rappelle son serviteur Jacob à la vraye origine de la foy, et le retient en la perpétuelle alliance. C'est le lien sacré de piété, par lequel tous les enfans de Dieu sont conjoints ensemble, quand tous, depuis le premier jusques au dernier, oyent une mesme promesse de salut, et consentent en une espérance. Et c'est le fruict de la bénédiction qu'il avoit naguères reçeuë du père, d'autant que Dieu prononce de sa bouche qu'il sera héritier de ceste alliance, afin qu'on ne pense que ç'ait esté quelque vain tesmoignage de l'homme. *La terre sur laquelle tu dors.* Nous lisons que la terre a esté donnée à ses successeurs et que de luy non seulement il a esté estranger en icelle jusques à la mort, mais seulement il n'y a peu mourir. Dont nous recueillons que sous le gage et l'arre de la terre, quelque chose meilleure luy a esté donnée : comme Abraham a est-

possesseur spirituel de ceste terre-là, et a regardé principalement au ciel, se contentant de l'avoir seulement veuë. Or notons que la semence de Jacob a esté yci opposée aux autres fils d'Abraham, qui descendoyent de luy pesle mesle selon la chair : et estoyent retrenchez de la gent saincte. Mais depuis que les enfans de Jacob sont entrez en la terre de Chanaan, la succession leur a esté perpétuelle jusques à Christ, par la venue duquel le monde a esté renouvelé.

14. *Et la semence sera comme la poudre.* Voyci où revient la somme, que tout ce que le Seigneur avoit promis à Abraham, est transmis aux enfans de Jacob. Cependant il a falu que le sainct homme estant appuyé sur ce tesmoignage, ait espéré contre espérance. Car combien que ceste promesse fust ample et magnifique : toutesfois de quelque costé que Jacob se tournast, il ne pouvoit voir lors nulle espérance. Il se voyoit homme esseulé, il n'avoit point de meilleure condition que l'exil, le retour estoit incertain et plein de danger : mais il estoit utile qu'il fust destitué de tous moyens, afin qu'il appreint de dépendre de la seule parole de Dieu. Ainsi aujourd'huy combien que Dieu en nous promettant libéralement tout, semble venir à nous vuide : toutesfois il nous faut porter tel honneur et révérence à sa Parole, que nous soyons riches et pleins de foy. Or l'issue a monstré finalement après le trépas de Jacob, quelle efficace a eu ceste promesse. Et par cest exemple nous sommes enseignez, que le Seigneur ne frustre point les fidèles, combien qu'il diffère jusques après leur mort, l'effet des biens qu'il leur a promis. *Toutes les lignées de la terre.* Ce membre yci est de plus grand poids, que en Jacob et en sa semence se doit recouvrer la bénédiction de laquelle tout le genre humain estoit décheu en nostre premier père. J'ay exposé ci-dessus que veust dire ceste locution, asçavoir que

Jacob ne doit pas seulement estre le patron ou formulaire de bénédiction, mais aussi la fontaine, et la cause ou subsistance. Car combien que par ceste façon de parler soit notée une félicité excellente, toutesfois en plusieurs passages de l'Escriture, cela vaut autant à dire, comme cercher la bénédiction en quelqu'un, et la recognoistre de luy : comme il est dit que les hommes se bénissent en Dieu, lesquels le recognoissent comme autheur de tout bien. Ainsi maintenant Dieu prononce que toutes gens se béniront en Jacob et en sa semence, pource que nulle félicité ne se trouvera nulle part, sinon qu'elle parte de ceste fontaine. Au reste, il n'y a point d'inconvénient que ce qui est propre à Christ, soit yci transféré à Jacob, ès reins duquel Christ estoit encore. Entant donc que Jacob représentoit lors la personne de Christ, il est dit que toutes gens doyvent estre bénites en luy : mais pource que la délivrance d'un tel bien dépendoit d'ailleurs, il est incontinent adjousté pour exposition, *Et en ta semence*. Et ne fait rien au contraire, comme j'ay dit ailleurs, que le nom de Semence est collectif. Car d'autant que tous incrédules se privent d'honneur et de grâce, et par ce moyen sont tenus pour estrangers, il est nécessaire de venir au Chef, afin qu'il apparoisse de l'unité de la semence. Celuy qui poisera ces choses en révérence, verra aisément qu'il n'y a rien de tors ne de contraint en ceste exposition, laquelle est de sainct Paul. *Et te garderay*. Dieu vient de bonne heure au devant de la tentation qui pouvoit survenir au sainct homme Jacob. Car combien qu'il soit chassé pour un temps en terre estrange, toutesfois il prononce qu'il le gardera jusques à ce qu'il le ramène. Après il estend la promesse plus loin, que jamais ne le délaissera, jusques à ce que tout soit accompli. Or ceste promesse a double usage. Car elle retient son cœur en la foy de l'a-

liance Divine : et puis afin qu'il sceust que jamais n'espéreroit, s'il n'estoit jouissant de l'héritage qui luy estoit promis.

16. *Jacob fut resveillé.* Moyse conferme derechef que ce n'estoit point un songe vulgaire : car celuy qui se resveille, cognoist pour le moins lors, qu'il a esté trompé en songeant. Mais Dieu a engravé au cœur de son serviteur un signe, pour luy faire cognoistre en veillant, l'oracle céleste qu'il avoit ouy en dormant. Or Jacob s'accuse luy-mesme en ses paroles, et exalte la bonté de Dieu, qui s'est bien daigné présenter à luy lors qu'il ne le cerchoit point. Car Jacob pensoit là estre seul : et maintenant après que Dieu luy est apparu, il s'escrie qu'il a plus obtenu qu'il n'eust osé espérer. Et toutesfois il n'y a nulle doute que Jacob n'ait invoqué Dieu, et se soit asseuré de l'avoir pour guide en son chemin : mais d'autant que sa foy n'estoit point encore avancée jusques là, que d'estre persuadé que Dieu luy fust prochain : c'est à bon droict qu'il amplifie ceste grâce. Ainsi toutes les fois que Dieu nous prévient, et nous ottroye plus que nos entendemens n'ont conceu, esmerveillons-nous à l'exemple de nostre père Jacob, que Dieu nous a assisté. Or si chacun de nous considère combien sa foy est petite, il aura tousjours juste raison de parler ainsi : car qui est celuy qui peut comprendre l'amas infini des dons que Dieu assemble et entasse sur nous?

17. *Et ayant peur, dit.* C'est merveille pourquoy Jacob eut peur, veu que Dieu parle si doucement à luy : pourquoy il appelle ce lieu terrible, où il avoit receu une joye incroyable. Je respon, combien que le Seigneur esjouisse ses serviteurs, toutesfois il leur donne quant et quant une crainte afin qu'ils apprenent d'embrasser sa grâce avec vraye humilité et renoncement d'eux-mesmes. Il ne faut pas donc

entendre que Jacob ait esté estonné de peur, comme sont les réprouvez qui s'espovantent incontinent que Dieu se monstre à eux : mais il luy fut baillé telle crainte, qu'elle luy servoit de maistre pour l'instruire à humilité. Il appelle aussi bien à propos ce lieu-là, *La porte du ciel :* à cause que Dieu luy a esté manifesté. Car d'autant qu'on met le siége royal de Dieu ès cieux, Jacob dit véritablement qu'ayant veu Dieu, il a pénétré jusqu'au ciel. Selon ce sens la prédication de l'Esvangile est appelée Le Royaume des cieux : et les Sacremens peuvent estre dits les portes des cieux, d'autant qu'ils nous amènent en la présence de Dieu. Toutesfois les Papistes destournent sottement ce passage à leurs temples, comme si Dieu habitoit en des puants bordeaux. Et encore que nous leur accordions que les lieux ausquels ils baillent ces beaux titres ne soyent point pollus de superstitions meschantes : toutesfois depuis que Christ a rempli tout le monde par la présence de sa Déité, il n'y a lieu auquel cest honneur compète. Seulement les aides de nostre foy, comme j'ay naguères enseigné, par lesquels Dieu nous eslève à soy, peuvent estre appelez les portes des cieux.

18. *Et Jacob se leva au matin.* Moyse raconte que le sainct père ne se contenta point d'avoir rendu présentement grâces, s'il ne laissoit encore la mémoire de sa recognoissance à la postérité. Parquoy en dressant un mémorial, et imposant le nom au lieu, il signifie qu'un bénéfice de Dieu si excellent est digne d'estre célébré à tout jamais. Et pourtant l'Escriture ne commande pas seulement, que les fidèles chantent louange à Dieu entre ceux de leur aage, mais leur commande aussi d'instruire leurs enfans aux offices de piété, pour estendre le service de Dieu jusques à leurs successeurs. *Et la posa pour enseigne.* Moyse n'entend pas que Jacob ait fait de

la pierre une idole, mais afin que ce fust un mémorial de la vision. Il est vray que Dieu use du mesme mot, quand il défend qu'on ne luy face statues, au 26 chapitre du Lévitique, v. 1, d'autant qu'il n'y avoit guères de statues qui ne fussent dressées pour les adorer, comme si c'eussent esté images de Dieu : mais le conseil de Jacob a esté autre, c'est asçavoir de laisser tesmoignage de la vision qui luy avoit esté présentée, et non pas pour représenter Dieu par quelque signe ou figure. Il n'a donc mis la pierre pour faire abaisser les pensées des hommes en quelque lourde superstition, mais plustost pour les eslever là sus au ciel. Il a adjousté l'huile comme un signe de consécration. Et à bon droict : car d'autant qu'il n'y a rien au monde qui ne soit profane quand l'Esprit de Dieu n'y est point : il n'y a aussi nulle religion qui soit pure, sinon celle qui est sanctifiée par l'onction céleste. Et c'est aussi le but où a tendu la façon solennelle de consacrer, que Dieu a commandée en sa Loy, afin que les fidèles appreinsent à n'apporter rien de leur propre, de peur de polluer le service de Dieu. Or combien qu'il n'y eust encore nulle doctrine mise par escrit au temps de Jacob, toutesfois il est bien certain qu'il a esté abruvé de ce principe de piété, que Dieu a mis dès le commencement au cœur des fidèles. Parquoy il ne faut point attribuer à superstition, qu'il a espandu de l'huile sur la pierre : mais plustost il a testifié ce que j'ay dit, que nul service ne plaist à Dieu, ni n'est pur sans la sanctification de l'Esprit. Les autres philosophent plus subtilement, que la pierre a esté un signe de Christ, auquel toutes les grâces de l'Esprit ont esté espandues, afin que tous puisent de sa plénitude. Mais je ne sçay si Moyse ne Jacob mesmes ont pensé à rien de tel. Ce m'est assez de ce que j'ay récité, que la pierre fut dressée, pour estre un tesmoignage ou mémorial de la vision, dont l'utilité

appartient à tous aages. On demande, d'où c'est que le sainct homme eut cest huile en un lieu désert. Ceux qui respondent qu'il fut acheté en quelque ville voisine, faillent bien fort, à mon jugement. Il n'y avoit lors aucuns habitans au lieu, comme je diray incontinent après. Quant à moy je conjecture plustost, que selon la nécessité du temps il a porté quelquechose avec soy pour passer son chemin, d'autant qu'on ne rencontroit pas tousjours logis où se retirer. Or d'autant qu'on sçait que l'usage de l'huile a esté fréquent en ces quartiers-là, il ne se faut point esmerveiller qu'il en ait porté une bouteille plene avec son pain.

19. *Et appela le nom dudit lieu Beth-el.* Il semble bien absurde que Moyse face mention qu'il y ait en une ville, où il a dit un peu avant que Jacob dormoit sous la couverture du ciel. Car pourquoy ne cerchoit-il logis, ou ne se retiroit-il en quelque coin de maison? Mais la solution est bien facile, que la ville n'estoit point encore bastie lors. Car elle n'obteint pas incontinent le nom que Jacob avoit imposé, mais demeura longuement caché et enseveli : mesme quand la ville fut depuis bastie en ce lieu-là, il n'a esté fait aucune mention de Beth-el, comme si Jacob ne fust jamais passé par là. Car les habitans ne sçavoyent pas ce qui y avoit esté fait. Parquoy ils appelèrent la ville Lus comme bon leur sembla, et depuis elle a retenu ce nom, jusques à ce que les Israélites ayans prins le pays, ont remis en usage commun le nom qui avoit esté comme aboli. Or il faut noter que quand les successeurs par une fole émulation ont servi Dieu en Beth-el, les Prophètes ont crié bien asprement contre tel service, pource qu'il se faisoit outre le commandement de Dieu, tellement qu'ils appeloyent ce lieu Beth-aven, c'est-à-dire Maison d'iniquité. Dont nous recueillons comment ce n'est point chose seure de s'appuyer sur les exemples des

Pères sans la parole de Dieu. Parquoy il se faut bien donner garde, quand il est question du service de Dieu, de tirer en conséquence ce qui a une fois esté fait par les hommes, pour en faire loy : mais que la régle laquelle Dieu a ordonnée par sa Parole, demeure infalible sans varier d'un costé ne d'autre.

20. *Et Jacob voua un vœu.* La fin du vœu de Jacob a esté de monstrer la souvenance, en recognoissance du bien qu'il avoit receu de Dieu. C'est ainsi qu'ils offroyent en la Loy les sacrifices, de prospéritez, pour testifier leur recognoissance. Or d'autant que l'action de grâces est un sacrifice de très-bonne odeur, le Seigneur monstre que les vœus qui tendoyent à ceste fin, luy plaisoyent. Parquoy il nous faut aussi tendre à ce mesme but, quand on demande quelle chose il nous est licite de vouer à Dieu, et comment. Car il y en a d'aucuns qui se monstrent par trop rudes et difficiles, lesquels aiment mieux condamner du tout les vœus, qu'ouvrir la porte aux superstitions. Mais s'il y a une témérité bien perverse en ceux qui espandent les vœus sans discrétion : il nous faut bien donner garde de leur ressembler en la part opposite, en ostant sans aucune différence toutes sortes de vœus. Or afin que le vœu soit légitime et plaisant à Dieu, premièrement il est nécessaire qu'il tende à droite fin, et puis que les hommes ne vouent rien, sinon ce qui est de soy-mesme approuvé de Dieu, et qu'il leur a baillé en main. Quand nous aurons espluché par le menu chaque partie de ce vœu, nous verrons que le sainct homme Jacob s'est tellement modéré, qu'il n'a rien omis des choses que j'ay dites. Premièrement il n'a eu autre chose au cœur, sinon de testifier la recognoissance du bien qu'il avoit receu de Dieu. Et puis il restreint tout ce qu'il doit faire, au service légitime de Dieu. Tiercement, il ne promet point par

orgueil plus que sa puissance ne porte, mais destine la disme de ses biens à une oblation sacrée. Parquoy la folie des Papistes est aisément réfutée : lesquels pour aprouver un amas confus de leurs vœus, en empongnent un ou deux de ceux qui ont esté sobrement conceus : et cependant prenent une licence desbordée, tellement qu'ils n'ont nulle honte d'avancer devant Dieu tout ce qui leur viendra en la bouche. L'un se contrefait un service de Dieu à s'abstenir de chair, l'autre, à faire des pélerinages, l'autre à se sanctifier par certains jours à porter la haire, ou quelques autres choses. Et non seulement font des vœux à Dieu : mais aussi ils départent cest honneur à chacun des Saincts trépassez selon que bon leur semble. Ils s'attribuent le choix de vivre en célibat perpétuel, vouans de ne se marier jamais. Quelle similitude ou affinité a telle arrogance avec l'exemple de Jacob, pour en prendre couverture? Mais afin que toutes ces choses apparoissent clairement, il faut sur tout tenir l'exposition des mots. Il semble que ce soit chose absurde, que Jacob face paction avec Dieu, de le servir, pourveu qu'il luy donne ce qu'il souhaite : comme s'il n'avoit pas eu courage de le servir gratuitement. Je respon, que cela ne procède point de défiance, qu'il interpose telle condition, comme si Jacob doutoit de la protection continuelle de Dieu : mais il prouvoit par ce moyen à son infirmité, se disposant à célébrer la bonté de Dieu, en se vouant expressément à luy. Les superstitieux procèdent tout ainsi avec Dieu comme avec un homme mortel : ils essayent donc de l'amieller ou amadouer par leurs allèchemens. L'intention de Jacob a bien esté diverse, c'est asçavoir de s'aiguillonner tant plus au devoir de piété. Il avoit souventesfois ouy de la bouche de Dieu, Je seray tousjours avec toy et t'aideray. Il conjoint un vœu avec ceste promesse, afin que ce soit comme une

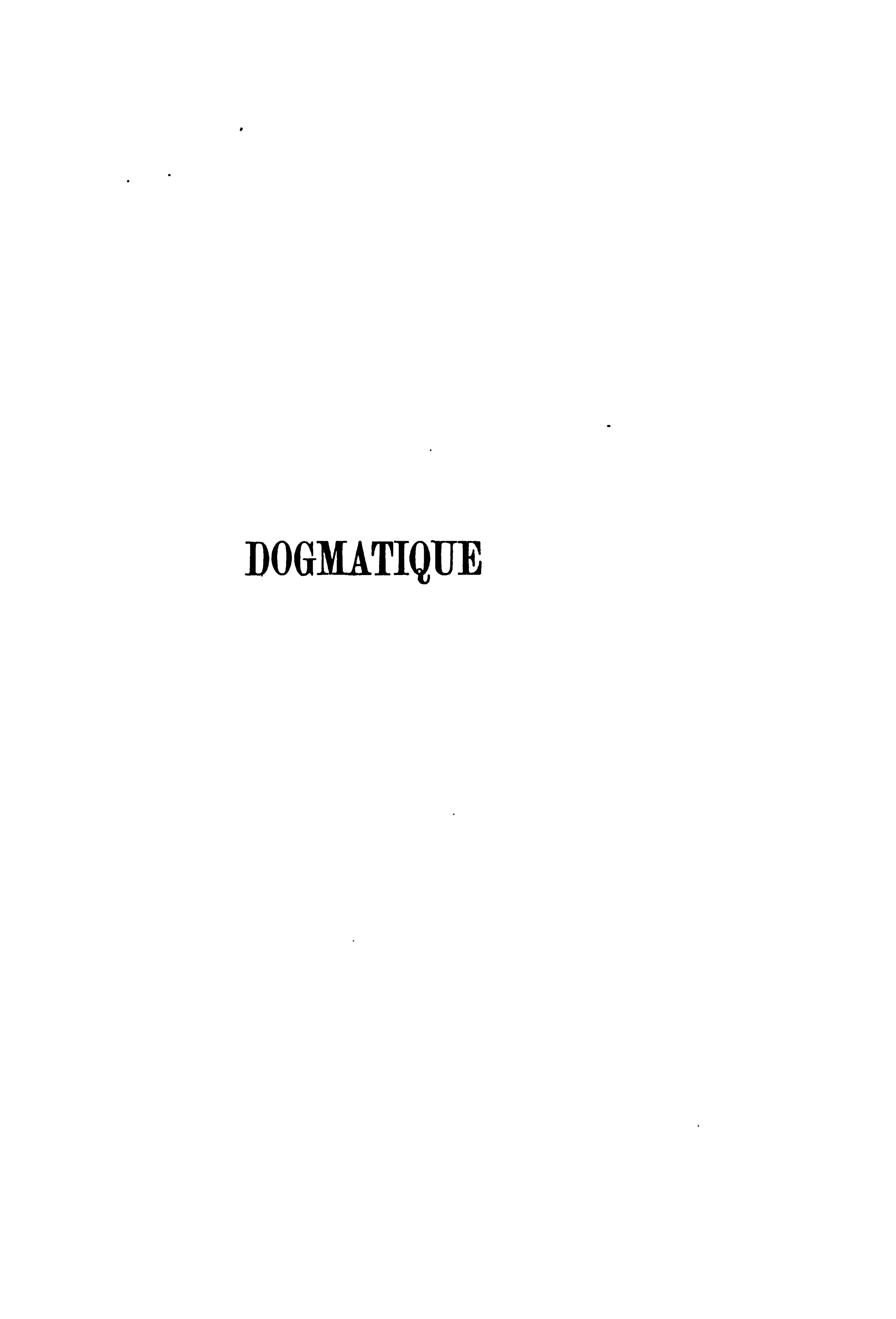
dépendence. Vray est que de prime face il semble procéder d'une façon servile, comme s'il estoit mercenaire : mais pource qu'il dépend du tout des promesses qui luy ont esté données, et forme ses affections et ses paroles à icelles : il ne fait autre chose que s'exercer pour la confirmation de sa foy, et recueille des aides, lesquels il cognoist estre convenables à son infirmité. Ainsi quand il fait mention de Pain et de Vestemens, il ne faut pas que nous disions pour cela qu'il ait seulement eu soin de la vie terriene : mais plustost qu'il luitte comme un vaillant combatant, contre les tentations violentes. Il se voyoit povre et desnué de toutes choses : la faim et la nudité le menaçoyent assiduellement de mort, outre les autres dangers infinis, dont je me tay. Et pourtant il s'arme de fiance, afin de poursuyvre par toutes sortes d'encombres et difficultez, estant bien résolu d'avoir toute sorte d'aide en la grâce de Dieu. Car c'est une confession d'extrême indigence, quand il dit, *Si le Seigneur me donne du pain à manger, et vestement pour me couvrir*. Toutesfois on demande, Veu que son ayeul Abraham avoit envoyé son serviteur en bon équippage, avec chameaux et ustensiles précieux, pourquoy maintenant Isaac envoye-il son fils sans compagnie aucune, et presque sans provision, pour passer son chemin? Il se peut faire qu'il fut ainsi envoyé, afin que le cœur cruel d'Esaü fust amoli par ce piteux spectacle. Combien qu'à mon jugement il y a eu une raison plus pertinente : car Abraham craignant que son fils Isaac ne demeurast avec ses parens, avoit fait jurer son serviteur de ne souffrir point qu'il retournast en Mésopotamie. Maintenant, pource que la nécessité contraint le sainct homme Isaac à ordonner autre chose de son fils, pour le moins il donne ordre qu'il n'y ait rien qui le retarde, qu'à la fin il ne s'en reviene. Et pourtant il ne l'em-

pare ne de richesses ne de chose exquise, dont son esprit pourroit estre enveloppé : mais il l'envoye d'avec soy tout exprès povre et vuide de toutes choses, afin qu'il soit tant plus dispost à s'en retourner. Ainsi nous voyons comment Jacob a préféré la maison de son père à tous royaumes, et ne désire point d'avoir ailleurs repos asseuré.

21. *Le Seigneur sera mon Dieu.* Jacob s'oblige et s'astreint par ces paroles à ne se départir jamais du pur service d'un seul Dieu : car il n'y a nulle doute, qu'il n'ait yci comprins la somme de piété. Mais il semble promettre plus que ses forces ne portent : car la nouveauté de vie, la justice spirituelle, l'intégrité de cœur, avec une saincte modération de toute la vie, n'estoyent pas en sa puissance. Je respon, que les saincts vouënt ce que Dieu requiert d'eux, et dont ils sont déteurs par le devoir de piété, ils embrassent quant et quant ce que Dieu promet de la rémission des péchez et de l'aide du S. Esprit. Par ce moyen ils n'attribuent rien à leurs propres forces : et puis tout ce qui défaut à la perfection entière, ne corrompt point leur service, pource que Dieu leur pardonne par sa clémence et indulgence paternelle.

22. *Et ceste pierre.* Ceste cérémonie a esté une dépendence du service Divin : car les façons extérieures ne font pas les vrais serviteurs de Dieu, mais sont aides de piété seulement. Au reste, pource qu'il a esté lors en la liberté des saincts Pères, de dresser des autels çà et là, Jacob a espandu de l'huile sur la pierre, pource que lors il n'avoit point d'autre sacrifice. Non pas qu'il ait servi Dieu à son plaisir (car l'adresse du sainct Esprit luy a esté au lieu d'une loy escrite) mais il a dressé une pierre en ce lieu là, en tesmoignage de sa vision : ce qui luy estoit licite par la faveur et volonté de Dieu, Quand il dit, que la pierre

sera la maison de Dieu, c'est une façon de parler qu'on appelle Métonymie, quand on transfère aux signes extérieurs ce qui convient proprement aux choses figurées : ce qui est receu en commun usage. J'ay n'aguères touché que la postérité a sottement abusé de ce sainct exercice de piété. Quant à ce qui s'ensuit incontinent après d'offrir les décimes, ce n'est point une simple cérémonie, mais il y a un devoir de charité qui y est conjoint. Car Jacob conte trois choses par ordre, le service spirituel de Dieu, et puis la cérémonie extérieure pour aider à sa piété, et aussi pour en faire profession envers les hommes : tiercement l'oblation par laquelle il s'exerce libéralement à secourir ses frères. Car il ne faut point douter que les décimes n'ayent esté appliquées à cest usage.



DOGMATIQUE



I

AU ROY DE FRANCE TRÈSCHRESTIEN,

OIS PREMIER DE CE NOM, SON PRINCE ET SOUVERAIN SEIGNEUR,

IEHAN CALVIN, PAIX ET SALUT EN JÉSUS CHRIST [1].

commencement que je m'appliquay à escrire ce pré- vre, je ne pensoye rien moins, Sire, que d'escrire qui fussent présentées à vostre Majesté : seulement ropos estoit d'enseigner quelques rudimens, par les- ceux qui seroyent touchez d'aucune bonne affection de fussent instruits à la vraye piété. Et principalement loye par ce mien labeur servir à nos François : des- |'en voyoye plusieurs avoir faim et soif de Jésus Christ, peu qui en eussent receu droicte cognoissance. Laquelle e délibération on pourra facilement appercevoir du entant que je l'ay accommodé à la plus simple forme igner qu'il m'a esté possible. Mais voyant que la fu- d'aucuns iniques s'estoit tant eslevée en vostre me, qu'elle n'avoit laissé lieu aucun à toute saine ıe : il m'a semblé estre expédient de faire servir ce t livre, tant d'instruction à ceux que premièrement

'éface de l'Institution de la Religion chrestienne.

j'avoye délibéré d'enseigner, qu'aussi de confession de foy envers vous : dont vous cognoissiez quelle est la doctrine contre laquelle d'une telle rage furieusement sont enflambez ceux qui par feu et par glaive troublent aujourd'hui vostre Royaume. Car je n'auray nulle honte de confesser que j'ay yci compris quasi une somme de ceste mesme doctrine laquelle ils estiment devoir estre punie par prison, bannissement, proscription et feu : et laquelle ils crient devoir estre deschassée hors de terre et de mer. Bien say-je de quels horribles rapports ils ont rempli vos oreilles et vostre cœur, pour vous rendre nostre cause fort odieuse : mais vous avez à réputer, selon vostre clémence et mansuétude, qu'il ne resteroit innocence aucune n'en dits n'en faits, s'il suffisoit d'accuser. Certainement si quelqu'un, pour esmouvoir haine à l'encontre de ceste doctrine de laquelle je me veux efforcer de vous rendre raison, vient à arguer qu'elle est desjà condamnée par un commun consentement de tous estats, qu'elle a receu en jugement plusieurs sentences contre elle : il ne dira autre chose, sinon qu'en partie elle a esté violentement abbatue par la puissance et conjuration des adversaires, en partie malicieusement opprimée par leurs mensonges, tromperies, calomnies et trahisons. C'est force et violence, que cruelles sentences sont prononcées à l'encontre d'icelle devant qu'elle ait esté défendue. C'est fraude et trahison, que sans cause elle est notée de sédition et maléfice. Afin que nul ne pense que nous nous compleignons de ces choses à tort, vous-mesme nous pouvez estre tesmoin, Sire, par combien fausses calomnies elle est tous les jours diffamée envers vous : c'est asçavoir, qu'elle ne tend à autre fin, sinon que tous règnes et polices soyent ruinées : la paix soit troublée, les loix abolies, les seigneuries et possessions dissipées : bref, que toutes choses soyent renversées en confusion. Et néant-

moins encores vous n'en oyez que la moindre portion, car entre le populaire on sème contre icelle horribles rapports : lesquels s'ils estoyent véritables, à bon droict tout le monde la pourroit juger, avec tous ses autheurs, digne de mille feux et mille gibets. Qui s'esmerveillera maintenant pourquoy elle est tellement haye de tout le monde, puis qu'on adjouste foy à telles et si iniques détractions? Voilà pourquoy tous les estats d'un commun accord conspirent à condamner tant nous que nostre doctrine. Ceux qui sont constituez pour en juger, estans ravis et transportez de telle affection, prononcent pour sentence, la conception qu'ils ont apportée de leur maison : et pensent trèsbien estre acquitez de leur office : s'ils ne jugent personne à mort, sinon ceux qui sont, ou par leur confession, ou par certain tesmoignage convaincus : mais de quel crime? De ceste doctrine damnée, disent-ils. Mais à quel tiltre est-elle damnée? Or c'estoit le poinct de la défense : non pas désadvouer icelle doctrine, mais la soustenir pour vraye. Yci est osté le congé d'ouvrir la bouche. Pourtant je ne demande point sans raison, Sire, que vous vueilliez prendre la cognoissance entière de ceste cause : laquelle jusques ici a esté démenée confusément, sans nul ordre de droit : et par un ardeur impétueux, plustost que par une modération et gravité judiciaire. Et ne pensez point que je tasche à traiter ici ma défense particulière, pour impétrer retour au pays de ma naissance : auquel combien que je porte telle affection d'humanité qu'il appartient, toutesfois comme les choses sont maintenant disposées, je ne souffre pas grand dueil d'en estre privé, mais j'entrepren la cause commune de tous les fidèles, et mesmes celle de Christ : laquelle aujourd'hui est en telle manière du tout deschirée et foulée en vostre Royaume, qu'elle semble advis désespérée, ce qui est bien advenu par la tyrannie d'aucuns Pharisiens, plustost que de

vostre vouloir. Mais comment cela se fait, il n'est point mestier de le dire ici. Quoy que ce soit, elle est grandement affligée. Car la puissance des adversaires de Dieu a obtenu jusques là, que la vérité de Christ, combien qu'elle ne soit perdue et dissipée, toutesfois soit cachée et ensevelie comme ignominieuse : et outre, que la povrette Eglise soit ou consumée par morts cruelles, ou deschassée par bannissemens, ou tellement estonnée par menaces et terreurs, qu'elle n'ose sonner mot. Et encore ils insistent en telle rage qu'ils ont accoustumé, pour abbatre la paroy qu'ils ont jà esbranlée, et parfaire la ruine qu'ils ont encommencée. Cependant nul ne s'avance, qui s'oppose en défenses contre telles furies. Et s'il y en a aucuns qui veulent estre veus trèsfort favoriser à la vérité, il disent qu'on doit aucunement pardonner à l'imprudence et ignorance des simples gens : car ils parlent en ceste manière, appelans la trèscertaine vérité de Dieu, Imprudence et Ignorance : et ceux que nostre Seigneur a tant estimez, qu'il leur a communiqué les secrets de sa sapience céleste, Gens simples, tellement tous ont honte de l'Evangile. Or, c'est vostre office, Sire, de ne destourner ne vos oreilles ne vostre courage d'une si juste défense, principalement quand il est question de si grandes choses : c'est assavoir comment la gloire de Dieu sera maintenue sur terre : comment sa vérité retiendra son honneur et dignité : comment le règne de Christ demeurera en son entier. O matière digne de vos oreilles, digne de vostre jurisdiction, digne de vostre throne royal! Car ceste pensée fait un vray Roy : s'il se recognoist estre vray Ministre de Dieu au gouvernement de son royaume : et au contraire, celuy qui ne règne point à ceste fin de servir à la gloire de Dieu, n'exerce pas règne, mais brigandage. Or on s'abuse si on attend longue prospérité en un règne qui n'est point gouverné du sceptre de

Dieu : c'est-à-dire sa saincte Parole. Car l'édict céleste ne peut mentir : par lequel il est dénoncé, Que le peuple sera dissipé quand la Prophétie défaudra[1]. Et ne devez estre destourné par le contemnement de nostre petitesse. Certes nous recognoissons assez, combien nous sommes povres gens et de mespris : c'est asçavoir devant Dieu misérables pécheurs, envers les hommes vilipendez et déjettez : et mesmes (si vous voulez) l'ordure et baillieure du monde, ou si on peut encore nommer quelque chose plus vile. Tellement qu'il ne nous reste rien de quoy nous glorifier devant Dieu, sinon sa seule miséricorde, par laquelle, sans quelque mérite, nous sommes sauvez : ni envers les hommes, sinon nostre infirmité : c'est-à-dire, ce que tous estiment grande ignominie.

Mais toutesfois il faut que nostre doctrine consiste eslevée et insupérable par dessus toute la gloire et puissance du monde, car elle n'est pas nostre, mais de Dieu vivant et de son Christ, lequel le Père a constitué Roy, pour dominer d'une mer à l'autre, et depuis les fleuves jusques aux fins de la terre[2] : et tellement dominer, qu'en frappant la terre de la seule verge de sa bouche[3], il la casse toute avec sa force et sa gloire, comme un pot de terre[4] : ainsi que les Prophètes ont prédit la magnificence de son règne, qu'il abbatroit les royaumes durs comme fer et airain, et reluisans comme or et argent[5]. Bien est vray, que nos adversaires contredisent, reprochans que faussement nous prétendons la Parole de Dieu, de laquelle nous sommes, comme ils disent, pervers corrupteurs. Mais vous-mesme, selon vostre prudence, pourrez juger en lisant nostre confession, combien ceste reproche est pleine non seulement de malicieuse calomnie, mais

[1] Prov., XXIX, 18. — [2] Ps., LXXII, 8. — [3] Is., XI, 4, — [4] Ps., II, 9. — [5] Dan., II, 32.

d'impudence trop effrontée. Néanmoins il sera bon de dire yci quelque chose pour vous apprester voye à icelle lecture. Quand sainct Paul a voulu que toute prophétie fust conforme à l'analogie et similitude de la foy[1] : il a mis une trèscertaine reigle pour esprouver toute interprétation de l'Escriture. Or si nostre doctrine est examinée à ceste reigle de foy, nous avons la victoire en main, car quelle chose convient mieux à la foy, que de nous recognoistre nuds de toute vertu, pour estre vestus de Dieu? vuides de tout bien, pour estre emplis de luy? serfs de péché, pour estre délivrez de luy? aveugles, pour estre de luy illuminez? boiteux, pour estre de luy redressez? débiles, pour estre de luy soustenus? de nous oster toute matière de gloire, afin que luy seul soit glorifié, et nous en luy? Quand ces choses et semblables sont dites par nous, nos adversaires crient, que par ce moyen seroit subvertie je ne say quelle aveuglée lumière de nature, leur préparation qu'ils ont forgée pour nous disposer à venir à Dieu, le libéral arbitre, les œuvres méritoires de salut éternel, avec leurs superérogations : pourtant qu'ils ne peuvent souffrir que la louange et gloire entière de tout bien, de toute vertu, justice et sapience réside en Dieu. Mais nous ne lisons point qu'il y en ait eu de repris pour avoir trop puisé de la source d'eaux vives, au contraire, le Prophète corrige asprement ceux, qui se sont fouy des puits secs, et qui ne peuvent tenir l'eau[2]. En outre, qu'est-il plus propre à la foy, que se promettre Dieu pour un Père doux et bénin : quand Christ est recognu pour frère et propiciateur? que d'attendre tout bien et toute prospérité de Dieu, duquel la dilection s'est tant estendue envers nous, qu'il n'a point espargné son propre Fils, qu'il ne l'ait livré pour nous[3]? que de reposer en une

[1] Rom., XII, 6. — [2] Jér., II, 13. — [3] Rom., VIII, 31.

certaine attente de salut et vie éternelle, quand on pense que Christ nous a esté donné du Père, auquel tels thrésors sont cachez? A ces choses ils répugnent, et disent qu'une telle certitude de fiance n'est pas sans arrogance et présomption. Mais comme il ne faut rien présumer de nous, aussi nous devons présumer toutes choses de Dieu : et ne sommes pour autre raison despouillez de toute vaine gloire, sinon afin de nous glorifier en Dieu. Que diray-je plus? Considérez, Sire, toutes les parties de nostre cause : et nous jugez estre les plus pervers des pervers, si vous ne trouvez manifestement que nous sommes oppressez et recevons injures et opprobres, pourtant que nous mettons nostre espérance en Dieu vivant[1], pourtant que nous croyons que c'est la vie éternelle de cognoistre un seul vray Dieu, et celui qu'il a envoyé, Jésus Christ[2]. A cause de ceste espérance aucuns de nous sont détenus en prison, les autres fouettez, les autres menez à faire amendes honorables, les autres bannis, les autres cruellement affligez, les autres eschappent par fuyte : tous sommes en tribulation, tenus pour maudits et exécrables, injuriez et traitez inhumainement. Contemplez d'autrepart nos adversaires (je parle de l'estat des prestres, à l'aveu et appétit desquels tous les autres nous contrarient) : et regardez un peu avec moy de quelle affection ils sont menez. Ils se permettent aisément à eux et aux autres, d'ignorer, négliger et mespriser la vraye religion, qui nous est enseignée par l'Escriture, et qui devoit estre résolue et arrestée entre tous : et pensent qu'il n'y a pas grand intérest quelle foy chacun tient ou ne tient pas de Dieu et de Christ : mais que par foy (comme ils disent) enveloppée, ils submettent son sens au jugement de l'Eglise. Et ne se soucient pas beaucoup s'il ad-

[1] I Tim., IV, 10. — [2] Jean, XVII, 3.

vient que la gloire de Dieu soit pollue par blasphèmes tous évidens, moyennant que personne ne sonne mot contre l'authorité de nostre mère saincte Eglise : c'est-à-dire, selon leur intention, du siége Romain. Pourquoy combattent-ils d'une telle rigueur et rudesse pour la Messe, le Purgatoire, les pélerinages et tels fatras? tellement qu'ils nient la vraye piété pouvoir consister, si toutes ces choses ne sont creuës et tenues par foy trèsexplicite, combien qu'ils n'en prouvent rien par la Parole de Dieu? Pourquoy, di-je, sinon pourtant que leur ventre leur est pour dieu, la cuisine pour religion? lesquels ostez non seulement ils ne pensent pas qu'ils puissent estre Chrestiens, mais ne pensent plus estre hommes. Car combien que les uns se traittent délicatement en abondance, les autres vivotent en rongeant des croustes: toutesfois ils vivent tous d'un pot: lequel sans telles aides non seulement se refroidiroit, mais gèleroit du tout. Pourtant celuy d'eux qui se soucie le plus de son ventre, est le meilleur zélateur de leur foy. Bref: ils ont tous un mesme propos, ou de conserver leur règne, ou leur ventre plein. Et n'y en a pas un d'eux qui monstre la moindre apparence du monde de droit zèle : et néantmoins ils ne cessent de calomnier nostre doctrine, et la descrier et diffamer par tous moyens qu'il leur est possible, pour la rendre ou odieuse, ou suspecte. Ils l'appellent Nouvelle, et forgée puis n'aguères. Ils reprochent qu'elle est douteuse et incertaine. Ils demandent par quels miracles elle est confermée. Ils enquièrent si c'est raison qu'elle surmonte le consentement de tant de Pères anciens, et si longue coustume. Ils insistent, que nous la confessions estre schismatique, puis qu'elle fait la guerre à l'Eglise : ou que nous respondions, que l'Eglise a esté morte par tant longues années, ausquelles il n'en estoit nulle mention. Finalement, ils disent qu'il n'est jà mestier

de beaucoup d'argumens, veu qu'on peut juger des fruicts qu'elle elle est : c'est assavoir, qu'elle engendre une grande multitude de sectes, force troubles et séditions, et une licence desbordée de mal-faire. Certes il leur est bien facile de prendre leur avantage contre une cause déserte et délaissée : principalement quand il faut persuader au populaire ignorant et crédule, mais si nous avions aussi bien lieu de parler, j'estime que leur ardeur, dont ils escument si asprement contre nous, seroit un peu refroidie.

Premièrement, en ce qu'ils l'appellent Nouvelle, ils font mout grande injure à Dieu, duquel la sacrée Parole ne méritoit point d'estre notée de nouvelleté. Certes je ne doute point, que touchant d'eux, elle ne leur soit nouvelle : veu que Christ mesme, et son Evangile leur sont nouveaux. Mais celui qui sait que ceste prédication de sainct Paul est ancienne : c'est que Jésus Christ est mort pour nos péchez, et ressuscité pour nostre justification [1] : il ne trouvera rien de nouveau entre nous. Ce qu'elle a esté long temps cachée et incognue, le crime en est à imputer à l'impiété des hommes. Maintenant quand elle nous est rendue par la bonté de Dieu, pour le moins elle devoit est receuë en son authorité ancienne.

D'une mesme source d'ignorance prouvient ce qu'ils la réputent douteuse et incertaine. Vrayement c'est ce que nostre Seigneur se complaind par son Prophète : que le bœuf a cognu son possesseur, et l'asne l'estable de ses maistres : et luy, qu'il est mescognu de son peuple [2]. Mais comment qu'ils se mocquent de l'incertitude d'icelle, s'ils avoyent à signer la leur de leur propre sang, et au despens de leur vie, on pourroit voir combien ils la prisent.

[1] Rom., IV, 25. — [2] Is., I, 3.

Nostre fiance est bien autre : laquelle ne craind ne les terreurs de la mort, ne le jugement de Dieu.

En ce qu'ils nous demandent miracles, ils sont desraisonnables. Car nous ne forgeons point quelque nouveau Evangile : mais nous retenons celui, pour la vérité duquel confermer, servent tous les miracles que jamais et Jésus Christ, et ses Apostres ont faits. On pourroit dire qu'ils ont cela particulier outre nous, qu'ils peuvent confermer leur doctrine par continuels miracles qui se font jusques aujourd'hui, mais plustost ils allèguent miracles qui pourroyent esbranler et faire douter un esprit, lequel autrement seroit bien en repos : tant sont ou frivoles ou mensongers. Et néantmoins quand ils seroyent les plus admirables qu'on sauroit penser, si ne doyvent-ils aucunement valoir contre la vérité de Dieu : veu qu'il appartient que le nom de Dieu soit tousjours et par tout sanctifié, soit par miracles, soit par l'ordre naturel des choses. Ils pourroyent ici avoir plus d'apparence, si l'Escriture ne nous eust advertis quel est l'usage légitime des miracles. Car S. Marc dit, Que ceux qu'ont fait les Apostres, ont servi à confermer leur prédication [1]. Pareillement S. Luc dit, Que nostre Seigneur en ce faisant a voulu rendre tesmoignage à la Parole de sa grâce [2]. A quoy respond ce que dit l'Apostre, Que le salut annoncé par l'Evangile, a esté confirmé en ce que Dieu en a testifié par signes et vertus miraculeuses [3]. Quand nous oyons que ce doyvent estre seaux pour seeller l'Evangile, les convertirons-nous à destruire son authorité? Quand nous oyons qu'ils sont destinez à establir la vérité, les appliquerons-nous à fortifier le mensonge? Pourtant il faut que la doctrine laquelle précède les miracles, comme dit l'Evangéliste, soit

[1] Marc, XVI, 20. — [2] Act., XIV, 3. — [3] Héb., II, 4.

examinée en premier lieu : si elle est approuvée, lors elle pourra bien prendre confirmation par les miracles. Or c'est une bonne enseigne de vraye doctrine, comme dit Christ, si elle ne tend point à la gloire des hommes, mais de Dieu [1]. Puis que Christ afferme que telle doit estre l'espreuve : c'est mal prendre les miracles, que de les tirer à autre fin que pour illustrer le nom de Dieu. Et nous doit aussi souvenir que Satan a ses miracles : lesquels combien qu'ils soyent illusion plustost que vrayes vertus, toutesfois si sont-ils tels qu'ils pourroyent abuser les simples et rudes. Les Magiciens et Enchanteurs ont esté tousjours renommez de leurs miracles : l'idolâtrie des Gentils a esté nourrie par miracles merveilleux, lesquels toutesfois ne sont suffisans pour nous approuver la superstition ne des Magiciens ne des idolâtres.

Les Donatistes estonnoyent anciennement la simplicité du populaire de ceste mesme machine, qu'ils faisoyent plusieurs miracles. Nous faisons donc maintenant une mesme response à nos adversaires, que faisoit lors sainct Augustin aux Donatistes, Que nostre Seigneur nous a rendus assez advisez contre ces miracleurs, prédisant qu'il surviendroit des faux prophètes, qui par grandes merveilles et prodiges tireroyent en erreur mesmes les esleus, si faire se pouvoit [2]. Et S. Paul a adverti, Que le règne d'Antechrist seroit avec toute puissance, miracles et prodiges mensongiers [3]. Mais nos miracles, disent-ils, ne se font ne par idoles, ne par enchanteurs, ne par faux Prophètes, mais par les Saincts : comme si nous n'entendions point que c'est la finesse de Satan, se transfigurer en Ange de lumière [4]. Les Egyptiens autresfois ont fait un dieu de Jérémie, qui estoit seveli en leur région, lui sacrifians, et faisans tous autres honneurs qu'ils avoyent

[1] Jean, VII, 18; VIII, 50. — [2] Sur sainct Jean, Tract., XIII; Matth., XXIV, 24, — — [3] 2 Thess., II, 9. — [4] 2 Cor., XI, 14.

accoustumé faire à leurs dieux[1]. N'abusoyent-ils pas du sainct Prophète de Dieu à leur idolâtrie? et toutesfois ils en venoyent là, qu'estans gairis de la morsure des serpens, ils cuidoyent recevoir salaire de telle vénération de son sépulchre. Que dirons-nous, sinon que ç'a tousjours esté et sera une vengeance de Dieu trèsjuste, d'envoyer efficace d'illusion à ceux qui n'ont point receu la dilection de vérité, pour les faire croire à mensonge[2]? Donc, les miracles ne nous défaillent point, qui sont mesmes trèscertains, et non sujets à moquerie : au contraire, ceux, que nos adversaires prétendent pour eux, sont pures illusions de Satan, quand ils retirent le peuple de l'honneur de son Dieu à vanité.

Outre c'est injustement qu'ils nous objectent les anciens Pères, j'enten les escrivains du premier temps de l'Eglise[3], comme s'ils les avoyent favorisans à leur impiété : par l'authorité desquels si la noise estoit à desmesler entre nous, la meilleure partie de la victoire viendroit à nostre part.

Mais comme ainsi soit que plusieurs choses ayent esté escrites sagement et excellemment par ces anciens Pères : d'autrepart, qu'il leur soit advenu en d'aucuns endroits ce qui advient à tous hommes, c'est de faillir et errer : ces bons et obéissans fils, selon la droicture qu'ils ont, et d'esprit et de jugement et de volonté, adorent seulement leurs erreurs et fautes : au contraire, les choses qui ont esté bien escrittes d'eux, ou ils ne les apperçoivent point, ou ils les dissimulent, ou ils les pervertissent, tellement qu'il semble qu'ils n'ayent autre soin sinon de recueillir de la fiante parmi de l'or. Et après ils nous poursuivent par grande clameur, comme contempteurs et ennemis des Pères : mais

[1] Sainct Hiérosme, en la préface de Jérémie. — [2] 2 Thess., II, 11. — [3] Authorité des Pères.

tant s'en faut que nous les contemnions, que si c'estoit nostre présent propos, il me seroit facile d'approuver par leurs tesmoignages la plus pour grand de ce que nous disons aujourd'hui. Mais nous lisons leurs escrits avec tel jugement que nous avons tousjours devant les yeux ce que dit sainct Paul : c'est que toutes choses sont nostres pour nous servir, non pour dominer sur nous : et que nous sommes tous à un seul Christ, auquel il faut sans exception obéir du tout [1]. Ceux qui n'observent point cest ordre, ne peuvent rien avoir de certain en la foy : veu que ces saincts personnages desquels il est question, ont ignoré beaucoup de choses, sont souvent divers entre eux, et mesmes aucunes fois se contreviennent à eux-mesmes. Salomon, disent-ils, ne nous commande point sans cause, de n'outrepasser les bornes qui ont esté mises à nos Pères [2]. Mais il n'est pas question d'observer une mesme reigle en la borneure des champs, et en l'obéissance de la foy : laquelle doit tellement estre ordonnée, qu'elle nous face oublier nostre peuple et la maison de nostre père [3]. D'avantage, puis qu'ils aiment tant les allégories, que ne prennent-ils les Apostres plustost pour leurs Pères, que nuls autres, desquels il ne soit licite arracher les bornes ? Car ainsi l'a interprété Sainct Hiérome, duquel ils ont allégué les paroles en leurs Canons. Et encore s'ils veulent que les limites des Pères qu'ils entendent, soyent observées : pourquoy eux-mesmes quand il leur vient à plaisir, les outrepassent-ils si audacieusement ? Ceux estoyent du nombre des Pères, desquels l'un a dit que Dieu ne beuvoit ne mangeoit : et pourtant, qu'il n'avoit que faire ne de plats ne de calices [4], L'autre, que les Sacremens des Chrestiens ne requièrent n'or, n'argent, et ne plaisent point à

[1] 1 Cor., III, 21, 22. — [2] Prov., XXII, 28. — [3] Ps., XLV. 11. — [4] Acat., au liv. XI, ch. XVI de l'*Hist. Trip.*

Dieu par or[1]. Ils outrepassent donc ces limites, quand en leurs cérémonies ils se délectent tant d'or, d'argent, marbre, yvoire, pierres précieuses et soyes : et ne pensent point que Dieu soit droitement honoré, sinon en affluence et superfluité de ces choses. C'estoit aussi un Père, qui disoit que librement il osoit manger chair en Quaresme, quand les autres s'en abstenoyent : d'autant qu'il estoit Chrestien[2]. Ils rompent donc les limites, quand ils excommunient la personne qui aura en Quaresme gousté de la chair. Ceux estoyent Pères , desquels l'un a dit qu'un Moine qui ne laboure point de ses mains, doit estre réputé comme un brigand[3]. L'autre, qu'il n'est pas licite aux Moines de vivre du bien d'autrui ; mesmes quand ils seroyent assiduels en contemplations, en oraisons et à l'estude[4]. Ils ont aussi outrepassé ceste borne, quand ils ont mis des ventres oisis de Moines en des bordeaux (ce sont leurs cloistres) : pour estre saoulez de la substance d'autrui. Celui estoit Père, qui a dit que c'estoit une horrible abomination de voir une image ou de Christ, ou de quelque Sainct aux temples des Chrestiens[5]. Mesmes cela n'a point esté dit par un homme particulier, mais a esté aussi ordonné en un Concile ancien, Que ce qu'on adore ne soit point peint ne portrait[6]. Il s'en faut beaucoup qu'ils gardent ces limites quand ils ne laissent anglet vuide de simulachres en tous leurs temples. Un autre Père a conseillé, qu'après avoir par sépulture exercé office d'humanité

1 Ambr., au liv. I des *Offices*, ch. XXVIII.
2 Spirid., au liv. I de l'*Hist. Trip.*, ch. X.
3 Voyez le ch. I du liv. XVIII de l'*Hist. Trip.*
4 Sainct Augustin, *De l'œuvre des Moines*, ch. XVII.
5 Epiphanius en l'épistre translatée par sainct Hiérosme.
6 Au concile Elibert., au ch. XXXVI.

envers les morts, on les laissast reposer [1]. Ils rompent ces limites, quand ils requièrent qu'on ait perpétuelle solicitude sur les trespassez. C'estoit bien un Père, qui a dit que la substance et nature du pain et du vin demeurent au Sacrement de la Cène, comme la nature humaine demeure en nostre Seigneur Jésus-Christ, estant conjoincte avec son essence divine [2]. Ils ne regardent point ceste borne, quand ils font accroire qu'incontinent après que les paroles sacramentales sont récitées, la substance du pain et du vin est anéantie. Celui estoit au nombre des Pères, qui a nié qu'au Sacrement de la Cène, sous le pain soit enclos le corps de Christ, mais que seulement c'est un mystère de son corps [3] : il parle ainsi de mot à mot. Ils excèdent donc la mesure, quand ils disent que le corps de Christ est là contenu, et le font adorer d'une façon charnelle, comme s'il estoit là enclos localement. Ceux estoyent Pères desquels l'un ordonna que ceux fussent du tout rejettez de l'usage de la Cène, lesquels prenans l'une des espèces, s'abstenoyent de la seconde. L'autre maintient qu'il ne faut desnier au peuple chrestien le sang de son Seigneur, pour la confession duquel il doit espandre son sang [4]. Ils ont osté ces limites, quand rigoureusement ils ont commandé la mesme chose que l'un de ceux-là punissoit par excommunication, l'autre par forte raison réprouvoit. Celuy pareillement estoit du rang des Pères, qui afferme que c'est témérité de déterminer de quelque chose obscure, en une partie ou en l'autre, sans clairs et évidens tesmoignages de l'Escriture [5]. Ils ont oublié ceste

1 Ambroise, au livre I d'*Abraham*, cap. VII.

2 Gélasius, pape, au concile de Rome.

3 Chrysostome, en l'*Œuvre imparfait sur sainct Matthieu.*

4 Gélasius, au c. Comperimus, *De cons.*, dist. II. Sainct Cyprien, en l'épist. II, au liv. I, *De lapsis.*

5 Sainct Augustin, liv. II, *De pec. mer.*, ch. dernier.

borne, quand ils ont conclu tant de constitutions, canons et déterminations magistrales, sans quelque parole de Dieu. C'estoit un des Pères qui reprochoit à Montanus, qu'entre autres hérésies il avoit le premier imposé loix de jusner [1]. Ils ont aussi outrepassé ces limites, quand par estroite loy ils ont ordonné les jusnes. C'estoit un Père qui a soustenu le mariage ne devoir estre défendu aux Ministres de l'Eglise : et a déclairé la compagnie de femme légitime, estre chasteté [2] : et ceux qui se sont accordez à son authorité, estoyent Pères. Ils sont eschappez outre de ceste borne, quand ils ont ordonné l'abstinence de mariage à leurs prestres. Celuy qui a escrit qu'on doit escouter un seul Christ, duquel il est dit par le Père céleste, Escoutez-le : et qu'il ne faut avoir esgard à ce qu'auront fait ou dit les autres devant nous, mais seulement à ce qu'aura commandé Christ, qui est le premier de tous [3] : cestuy-là, di-je, estoit des plus anciens Pères. Ils ne se sont point tenus entre ces barres, et n'ont permis que les autres s'y tinssent, quand ils ont constitué tant par dessus eux que par dessus les autres, des maistres nouveaux outre Christ. C'estoit un Père celui qui a maintenu que l'Eglise ne se doit point préférer à Christ : d'autant que luy juge tousjours droitement : mais les juges Ecclésiastiques estans hommes, se peuvent souvent abuser [4]. Ceux-ci rompent bien telle borne, en débatant que l'authorité de l'Escriture dépend du bon plaisir de l'Eglise. Tous les Pères d'un mesme courage ont eu en abomination, et d'une mesme bouche ont détesté que la Parole de Dieu fust contaminée par subtilitez sophistiques, et enveloppée de combats et conten-

[1] Apolon., en l'*Hist. Ecclés.*, liv. V, c. XII.
[2] Paphnut., en l'*Hist. Trip.*, liv. II, c. XIV.
[3] Sainct Cyprien, en l'épist. II du liv. II des *Epist.*
[4] Sainct Augustin, c. II, *Contre Cresconius, grammairien.*

tions philosophiques. Se gardent-ils dedans ces marches, quand ils ne font en toute leur vie qu'ensevelir et obscurcir la simplicité de l'Escriture par contentions infinies, et questions plus que sophistiques? Tellement que si les Pères estoyent maintenant suscitez, et oyoyent un tel art de combatre, qu'ils appellent Théologie spéculative, ils ne penseroyent rien moins que telles disputations estre de Dieu. Mais combien loin s'espandroit mon propos, si je vouloye annombrer combien hardiment ils rejettent le joug des Pères, desquels ils veulent estre veus obéissans enfans? Certes mois et années se passeroyent à réciter ce propos. Et néantmoins ils sont d'une impudence si effrontée, qu'ils nous osent reprocher que nous outrepassons les bornes anciennes.

En ce qu'ils nous renvoyent à la coustume, ils ne font rien, car ce seroit une grande iniquité, si nous estions contreins de céder à la coustume. Certes si les jugemens des hommes estoyent droicts, la coustume se devroit prendre des bons. Mais il en est souventesfois advenu autrement, car ce qu'on voit estre fait de plusieurs, a obtenu droit de coustume. Or la vie des hommes n'a jamais esté si bien reiglée, que les meilleures choses pleussent à la plus grand'part : doncques des vices particuliers de plusieurs est provenue un erreur public, ou plustost un commun consentement de vice : lequel ces bons preudhommes veulent maintenant estre pour loy. Ceux qui ne sont du tout aveugles, apperçoivent que quasi plusieurs mers de maux sont desbordées sur la terre : et que tout le monde est corrompu de plusieurs pestes mortelles : brief, que tout tombe en ruine, tellement qu'il faut ou du tout désespérer des choses humaines ou mettre ordre à tels maux : et mesmes par remèdes violens. Et néantmoins on rejette le remède : non pour autre raison, sinon que nous sommes desjà de longue

main accoustumez aux calamitez. Mais encores que l'erreur public ait lieu en la police des hommes : toutesfois au règne de Dieu, sa seule éternelle vérité doit estre escoutée et observée : contre laquelle ne vaut aucune prescription ne de longues années, ne de coustume ancienne, ne de quelque conjuration [1]. En telle manière jadis Isaïe instruisoit les esleus de Dieu de ne dire Conspiration, par tout où le peuple disoit Conspiration [2] : c'est-à-dire qu'ils ne conspirassent ensemblement en la conspiration du peuple, et qu'ils ne craignissent de leur crainte, ou s'estonnassent : mais plustost qu'ils sanctifiassent le Seigneur des armées, et que lui seul fust leur crainte. Ainsi, que maintenant nos adversaires nous objectent tant d'exemples qu'ils voudront, et du temps passé et du temps présent : si nous sanctifions le Seigneur des armées, ils ne nous estonneront pas fort. Car soit que plusieurs aages ayent accordé à une mesme impiété, le Seigneur est fort pour faire vengeance jusques à la troisième et quatrième génération : soit que tout le monde conspire en une mesme meschanceté, il nous a enseignez par expérience quelle est la fin de ceux qui pèchent avec la multitude, quand il a dissipé tout le monde par le déluge, réservé Noé avec sa petite famille : à ce que par la foy de luy seul il condamnast tout le monde [3] : En somme, mauvaise coustume n'est autre chose qu'une peste publique, en laquelle ceux qui meurent entre la multitude ne périssent pas moins que s'ils périssoyent seuls. D'avantage, il falloit considérer ce que dit sainct Cyprien en quelque passage, assavoir que ceux qui faillent par ignorance, combien qu'ils ne soyent pas du tout sans coulpe, toutesfois peuvent sembler aucunement excusables : mais que eeux qui avec obstination rejettent

[1] De consec., dist. VIII, cap. Si consuetudinem.
[2] Is., VIII, 12. — [3] Gen., VII, 1 ; Héb., XI. 7.

la vérité, quand elle leur est offerte par la grâce de Dieu, ne peuvent prétendre aucune excuse [1].

Ils ne nous pressent pas si fort par leur autre argument, qu'ils nous contraignent de confesser, ou que l'Eglise ait esté morte par quelques années, ou que maintenant nous ayons combat contre l'Eglise. Certes l'Eglise de Christ a vescu et vivra tant que Christ régnera à la dextre de son Père : de la main duquel elle est soustenue, de la garde duquel elle est armée, de la vertu duquel elle est fortifiée. Car sans doute il accomplira ce qu'il a une fois promis : c'est qu'il assisteroit aux siens jusques à la consommation du siècle [2]. Contre ceste Eglise nous n'entreprenons nulle guerre : car d'un consentement avec tout le peuple des fidèles, nous adorons et honorons un Dieu et un Christ le Seigneur, comme il a esté tousjours adoré de ses serviteurs. Mais eux, ils sont bien loin de la vérité, quand ils ne recognoissent point d'Eglise, si elle ne se veoit présentement à l'œil : et la veulent enclorre en certains limites, ausquels elle n'est nullement comprinse. C'est en ces points que gist nostre controversie. Premièrement, qu'ils requièrent tousjours une forme d'Eglise visible et apparente. Secondement, qu'ils constituent icelle forme au siége de l'Eglise Romaine, et en l'estat de leurs Prélats. Nous au contraire, affermons que l'Eglise peut consister sans apparence visible, et mesmes que son apparence n'est à estimer de ceste braveté extérieure, laquelle follement ils ont en admiration : mais elle a bien autre marque, c'est asçavoir la pure prédication de la Parole de Dieu, et l'administration des Sacremens bien instituée. Ils ne sont pas contens si l'Eglise ne se peut tousjours mons-

[1] En l'épistre III, liv. II, et en l'épist. ad Julianum, *De hœret. baptizandis.*

[2] Matth., XXVIII. 20.

trer au doigt, mais combien de fois est-il advenu qu'elle a esté tellement déformée entre le peuple judaïque, qu'il n'y restoit nulle apparence? Quelle forme pensons-nous avoir relui en l'Eglise, lorsque Hélie se complaignoit d'avoir esté réservé seul[1]? Combien de fois depuis l'advénement de Christ a-elle esté cachée sans forme? Combien souvent a-elle esté tellement opprimée par guerres, par séditions, par hérésies, qu'elle ne se monstroit en nulle partie? Si donc ces gens-ci eussent vescu de ce temps-là : eussent-ils creu qu'il y eust eu quelque Eglise? Mais il fut dit à Hélie, qu'il y avoit encore sept mille hommes de réserve, qui n'avoyent point fleschi le genouil devant Baal. Et ne nous doit estre aucunement incertain, que Jésus-Christ n'ait tousjours régné sur terre depuis qu'il est monté au ciel : mais si entre telles désolations les fidèles eussent voulu avoir quelque certaine apparence, n'eussent-ils point perdu courage? Et de fait, sainct Hilaire tenoit desjà de son temps cela pour grand vice, qu'estans aveuglez par la folle révérence qu'ils portoyent à la dignité de leurs Evesques, ne considéroyent point quelles pestes estoyent aucune fois cachées dessous telles masques. Car il parle en ceste sorte, Je vous admoneste ; gardez-vous d'Antechrist. Vous vous arrestez trop aux murailles, cerchans l'Eglise de Dieu en la beauté des édifices, pensans que l'union des fidèles soit là contenue. Doutons-nous qu'Antechrist doive là avoir son siége? Les montagnes, et bois, et lacs, et prisons, et déserts, et cavernes me sont plus seurs et de meilleure fiance. Car les Prophètes y estans cachez, ont prophétizé[2]. Or qu'est-ce que le monde honore aujourd'hui en ces Evesques cornus, sinon qu'il répute pour plus excellens ceux qui président aux plus grandes villes?

[1] 1 Rois, XIX, 10. — [2] Contre Auxentius.

Ostons donc une si folle estime : au contraire, permettons cela au Seigneur, que puis qu'il est seul cognoissant qui sont les siens[1] : qu'aussi aucunesfois il puisse oster la cognoissance extérieure de son Eglise, de la veue des hommes. Je confesse bien que c'est une horrible vengeance de Dieu sur la terre : mais si l'impiété des hommes le mérite ainsi, pourquoy nous efforçons-nous de contredire à la justice divine? En telles manières le Seigneur, quelques aages par cy-devant, a puny l'ingratitude des hommes. Car pourtant qu'ils n'avoyent voulu obéir à sa vérité, et avoyent esteint sa lumière : il a permis qu'estans aveuglez en leurs sens, ils fussent abusez de lourdes mensonges, et ensevelis en profondes ténèbres : tellement qu'il n'apparoissoit nulle forme de vraye Eglise. Ce pendant néantmoins il a conservé les siens au milieu de ces erreurs et ténèbres, comment qu'ils fussent espars et cachez. Et n'est pas de merveilles : car il a apprins de les garder et en la confusion de Babylone, et en la flambe de la farnaise ardente. En ce qu'ils veulent la forme de l'Eglise estre estimée par je ne say quelle vaine pompe : afin de ne faire long propos : je toucheray seulement en passant combien cela seroit dangereux. Le Pape de Rome, disent-ils, qui tient le siége Apostolique, et les autres Evesques représentent l'Eglise : et doivent estre réputez pour l'Eglise parquoy ils ne peuvent errer. Pour quelle cause cela? Pource, respondent-ils, qu'ils sont Pasteurs de l'Eglise, et consacrez à Dieu. Aaron et ses fils estoyent jà esleus Prestres de Dieu : néantmoins ils faillirent quand ils forgèrent le veau[2]. A qui, selon ceste raison, n'eussent représenté l'Eglise, les quatre cens Prophètes qui décevoyent Achab? Mais l'Eglise estoit de la partie de Michée, voire

[1] 2 Tim., II, 19. — [2] Exode, XXXII, 4.

seul et contemptible : de la bouche duquel toutesfois sortoit la vérité[1]. Les Prophètes qui s'eslevoyent contre Jérémie : se vantans que la Loy ne pourroit défaillir aux Prestres, ne le conseil aux sages, ne la Parole aux Prophètes[2] : ne portoyent-ils pas le nom de l'Eglise? A l'encontre de toute ceste multitude est envoyé Jérémie : pour dénoncer de la part de Dieu, que la Loy périra entre les Prestres, le conseil sera osté aux sages, et la doctrine aux Prophètes[3]. Une mesme apparence ne reluisoit-elle point au Concile qu'assemblèrent les Prestres, Docteurs et Religieux, pour prendre conseil de la mort de Jésus-Christ[4]? Que maintenant nos adversaires s'aillent venter, s'arrestans en ces masques extérieures, pour faire Christ et tous les Prophètes de Dieu vivant schismatiques : au contraire, les ministres de Satan, organes du Sainct Esprit. D'avantage, s'ils parlent à bon escient, qu'ils me respondent en bonne foy, en quelle région ou en quel peuple ils pensent que l'Eglise réside, depuis que par sentence diffinitive du concile de Basle, Eugenius Pape de Rome fut déposé, et Aymé duc de Savoye substitué en son lieu. S'ils devoyent crever, ils ne pourront nier que le Concile, quant aux solennitez extérieures, ne fust bon et légitime, et ordonné non seulement par un Pape, mais par deux. Eugenius fut là condamné pour schismatique, rebelle et contumax, avec toute la compagnie des Cardinaux et Evesques qui avoyent machiné avec luy la dissolution du Concile. Néantmoins estant depuis supporté par la faveur des Princes, il demeura en la possession de sa Papauté : et ceste élection d'Aymé, solennellement parfaite par l'authorité du sacré et général Concile, s'en alla en fumée : sinon que ledit Aymé fut appaisé par un chapeau de Cardinal, comme

[1] 1 Rois, XXII, 11, etc. — [2] Jér., XVIII, 18. — [3] Jér., IV, 9. — [4] Jean, XII, 10.

un chien abbayant, par une pièce de pain. De ces hérétiques rebelles et contumax sont issus tous les Papes, Cardinaux, Esvesques, Abbez et Prestres qui ont esté depuis. Il est nécessaire qu'ils soyent ici surprins au passage : car auquel costé mettront-ils le nom de l'Eglise? Nieront-ils le Concile avoir esté général, auquel il ne défailloit rien quant à la majesté extérieure? veu que solennellement il avoit esté dénoncé par double Bulle, dédié par le Légat du saint siége apostolique, lequel y présidoit : bien ordonné en toutes cérémonies, et persévéra jusques à la fin en une mesme dignité? Confesseront-ils Eugenius schismatique, avec toute sa bande, par laquelle ils ont esté consacrez? Il faut donc qu'ils définissent autrement la forme de l'Eglise : ou tant qu'ils sont, selon leur doctrine mesme seront réputez de nous schismatiques, puis que sciemment et de leur vouloir ils ont été ordonnez par hérétiques. Et s'il n'eust jamais esté expérimenté par ci-devant, que l'Eglise n'est point liée à pompes extérieures : ils nous en baillent assez certaine expérience, quand sous le titre et couleur de l'Eglise ils se sont orgueilleusement fait craindre au monde : combien qu'ils fussent pestes mortelles de l'Eglise. Je ne parle point de leurs mœurs et actes exécrables, desquels toute leur vie est remplie, puis qu'ils se disent estre Pharisiens : lesquels il faille escouter, et non pas ensuivre. Mais si vous voulez départir un peu de vostre loisir, Sire, à lire nos enseignemens, vous cognoistrez clairement que leur doctrine mesme, pour laquelle ils veulent estre recognus pour l'Eglise, est une cruelle géhenne et boucherie des âmes, un flambeau, une ruine et une dissipation de l'Eglise.

Finalement, c'est perversement fait à eux, de reprocher combien d'esmeutes, troubles et contentions a après soy attiré la prédication de nostre doctrine : et quels fruits

elle produit maintenant en plusieurs : car la faute de ces maux est iniquement rejettée sur icelle, qui devoit estre imputée à la malice de Satan. C'est quasi le propre de la Parole de Dieu, que jamais elle ne vient en avant, que Satan ne s'esveille et escarmouche. Et ceste est une marque trèscertaine pour la discerner des doctrines mensongères : lesquelles facilement se monstrent, en ce qu'elles sont receues volontairement de tous, et viennent à gré à tout le monde. En telle façon par quelques années ci-devant, quand tout estoit enseveli en ténèbres, ce seigneur du monde se jouoit des hommes à son plaisir, et comme un Sardanapalus, se reposoit, et prenoit son passe-temps en bonne paix. Car qu'eust-il fait, sinon jouer et plaisanter, estant en paisible et tranquille possession de son règne ? Mais depuis que la lumière luisante d'en haut à aucunement deschassé des ténèbres : depuis que le Fort a assailli et troublé son règne : incontinent il a commencé à s'esveiller de sa paresse, et prendre les armes [1]. Et premièrement a incité la force des hommes, pour par icelle opprimer violentement la vérité commençant à venir. Et quand il n'a rien profité par force, il s'ést converti aux embusches. Adonc par ses Catabaptistes, et telles manières de gens, il a esmeu plusieurs sectes et diversitez d'opinions, pour obscurcir icelle vérité, et finalement l'esteindre. Et encore maintenant il persévère à l'esbranller par toutes les deux machines. Car il s'efforce par violence et mains des hommes, d'arracher ceste vraye semence : et d'autant qu'il est en luy, il tasche par son yvroye de la supplanter, afin de l'empescher de croistre et rendre son fruit. Mais tous ses efforts seront vains, si nous oyons les advertissemens du Seigneur, qui nous a long temps

[1] Luc, XI, 22.

devant descouvert ses finesses, afin que ne fussions surprins : et nous a armez d'assez bonnes gardes contre ses machines. Au reste, combien grande perversité est-ce de charger la Parole de Dieu de la haine ou des séditions qu'esmeuvent à l'encontre d'icelle les fols et escervelez, ou des sectes que sèment les abuseurs ? Toutesfois ce n'est pas nouvel exemple. On demandoit à Hélie, s'il n'estoit pas celui qui troubloit Israël[1]. Christ estoit estimé séditieux des Juifs[2]. On accusoit les Apostres, comme s'ils eussent esmeu le populaire à tumulte[3]. Que font aujourd'hui autre chose ceux qui nous imputent les troubles, tumultes et contentions qui s'eslèvent encontre nous ? Or Hélie nous a enseigné quelle response il leur faut rendre : c'est que ce ne sommes-nous pas qui semons les erreurs, ou esmouvons les troubles : mais eux-mesmes, qui veulent résister à la vertu de Dieu[4]. Or comme ceste seule raison est suffisante pour rabatre leur témérité : aussi d'autre part il est mestier d'obvier à l'infirmité d'aucuns, ausquels souventesfois il advient d'estre estonnez par tels scandales et en leur estonnement de vaciller. Iceux donc afin qu'ils n'ayent matière de se desconforter et perdre courage, doivent penser que les mesmes choses que nous voyons maintenant, sont advenues aux Apostres de leur temps. Il y en avoit lors des ignorans et inconstans, lesquels (comme sainct Pierre récite) corrompoyent à leur perdition, ce qui estoit divinement escrit par sainct Paul[5]. Il y avoit des contempteurs de Dieu, lesquels quand ils oyoyent que le péché avoit abondé, afin que la grâce abondast d'avantage : incontinent ils objectoyent, Nous demeurerons donc en péché, afin que la grâce abonde. Quand ils oyoyent que les fidèles n'estoyent point sous la Loy : ils

[1] 1 Rois, XVIII, 17. — [2] Luc, XXIII, 5. — [3] Actes, XXIV, 5. — [4] 1 Rois, XVIII, 18. — [5] 2 Pierre, III, 16.

respondoyent, Nous pécherons, puis que nous ne sommes point sous la Loy, mais sous la grâce [1]. Il y en avoit qui l'appelloyent, Hortateur à mal [2] : des faux prophètes s'ingéroyent, pour destruire les Eglises qu'il avoit édifiées [3] : aucuns preschoyent l'Evangile par haine et contention, non en syncérité [4] : et mesmes malicieusement, pensans de le grever plus en sa prison. En aucuns lieux l'Evangile ne profitoit pas beaucoup : chacun cherchoit son profit, et non pas de servir à Jésus-Christ : les autres se révoltoyent, retournans comme chiens à leurs vomissemens, et pourceaux à leurs fanges. Plusieurs tiroyent la liberté de l'esprit, en licence charnelle. Plusieurs faux frères s'insinuoyent, desquels provenoyent après grands dangers aux fidèles : mesmes entre les frères, il se suscitoit plusieurs débats. Qu'avoyent ici à faire les Apostres ? Leur estoit-il expédient ou de dissimuler pour un temps, ou du tout quitter et renoncer cest Evangile, lequel ils voyoyent estre semence de tant de noises, matière de tant de dangers, occasion de tant de scandales ? Mais entre telles angoisses, il leur souvenoit que Christ est pierre d'offense et de scandale, mis en ruine et résurrection de plusieurs, et pour un but auquel on contredira [5]. De laquelle fiance estans armez, ils passoyent hardiment, et marchoyent par tous dangers de tumultes et scandales. Nous avons à nous conforter d'une mesme pensée : puis que sainct Paul tesmoigne ceci estre perpétuel à l'Evangile, qu'il soit odeur de mort, pour mort, à ceux qui périssent [6] : combien qu'il soit plustot ordonné à ceste fin, d'estre odeur de vie, pour vie, à ceux qui sont sauvez : et puissance de Dieu, en salut à tous croyans [7] : ce que nous expérimenterions aussi de

[1] Rom., VI, 1, 15. — [2] Rom., III, 8. — [3] 2 Cor., XI, 13. — [4] Phil., I, 15. — [5] Luc, II, 34. — [6] 2 Cor., II, 16. — [7] Rom., I, 16.

nostre part, si nous n'empeschions et destournions par nostre ingratitude, un si grand bénéfice de Dieu : et si nous ne tirions à nostre ruine : ce qui nous devoit estre un souverain moyen de salut.

Mais je retourne à vous, Sire. Vous ne vous devez esmouvoir de ces faux rapports, par lesquels nos adversaires s'efforcent de vous jetter en quelque crainte et terreur : c'est assavoir, que ce nouvel Evangile (ainsi l'appellent-ils) ne cerche autre chose qu'occasion de séditions et toute impunité de mal faire. Car Dieu n'est point Dieu de division, mais de paix : et le Fils de Dieu n'est point ministre de péché, qui est venu pour rompre et destruire les œuvres du diable. Et quant à nous, nous sommes injustement accusez de telles entreprinses, desquelles nous ne donnasmes jamais la moindre souspeçon du monde. Et il est bien vray-semblable, que nous, desquels jamais n'a esté ouye une seule parole séditieuse, et desquels la vie a tousjours esté cognue simple et paisible, quand nous vivions sous vous, Sire, machinions de renverser les royaumes ! Qui plus est, maintenant estans chassez de nos maisons, nous ne laissons point de prier Dieu pour vostre prospérité, et celle de vostre règne. Il est bien à croire que nous pourchassions un congé de tout mal faire, sans estre reprins : veu, combien que nos mœurs soyent repréhensibles en beaucoup de choses, toutesfois qu'il n'y a rien digne de si grand reproche. Et d'avantage, grâces à Dieu, nous n'avons point si mal profité en l'Evangile, que nostre vie ne puisse estre à ces détracteurs exemple de chasteté, libéralité, miséricorde, tempérance, patience, modestie, et toutes autres vertus. Certes la vérité tesmoigne évidemment pour nous, que nous craignons et honorons Dieu purement, quand par nostre vie et par nostre mort nous désirons son Nom estre sanctifié. Et la bouche mesmes

des envieux a esté contrainte de donner tesmoignage d'innocence et justice extérieure, quant aux hommes, à aucuns de nous, lesquels on faisoit mourir pour ce seul poinct, qui méritoit louange singulière. Or s'il y en a aucuns qui sous couleur de l'Evangile esmeuvent tumultes (ce qu'on n'a point veu jusques-ici en vostre royaume) ou qui vueillent couvrir leur licence charnelle du nom de la liberté qui nous est donnée par la grâce de Dieu, comme j'en cognoy plusieurs : il y a loix, et punitions ordonnées par les loix, pour les corriger asprement selon leurs delicts : mais que cependant l'Evangile de Dieu ne soit point blasphémé par les maléfices des meschans. Vous avez, Sire, la venimeuse iniquité de nos calomniateurs exposée par assez de paroles : afin que vous n'encliniez pas trop l'aurelle pour adjouster foy à leurs rapports. Et mesmes je doute que je n'aye esté trop long : veu que ceste préface a quasi la grandeur d'une défense entière : combien que par icelle je n'aye prétendu composer une défense, mais seulement adoucir vostre cœur pour donner audience à nostre cause. Lequel, combien qu'il soit à présent destourné et aliéné de moy, j'adjouste même enflambé : toutesfois j'espère que nous pourrons regagner sa grâce, s'il vous plaist une fois hors d'indignation et courrous, lire ceste nostre confession, laquelle nous voulons estre pour défense envers vostre Majesté : mais si au contraire, les détractions des malvueillans empeschent tellement vos aureilles : que les accusez n'ayent aucun lieu de se défendre : d'autre part, si ces impétueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent tousjours cruauté par prisons, fouets, géhennes, coppures, bruslures : nous certes, comme brebis dévouées à la boucherie, serons jettez en toute extrémité : tellement néantmoins qu'en nostre patience nous posséderons nos âmes, et attendrons la main forte du Seigneur : laquelle sans doute

se monstrera en sa saison, et apparoistra armée, tant pour délivrer les povres de leur affliction, que pour punir les contempteurs qui s'esgayent si hardiment à ceste heure. Le Seigneur, Roy des Rois, vueille establir vostre Throne en justice, et vostre Siége en équité.

De Basle, le premier jour d'Aoust, M.D.XXXV.

QUATRIN

TRADUIT D'UN DISTIQUE LATIN DE L'AUTHEUR.

Ceux desquels je voulois l'innocence défendre
En un simple livret, m'ont si bien seu poursuivre
Par leur zèle fervent, et sainct désir d'apprendre,
Qu'ils ont tiré de moy à la fin ce grand livre.

II

DIEU[1]

Que c'est de cognoistre Dieu, et à quelle fin tend ceste cognoissance.

1. Or j'enten que nous cognoissons Dieu, non pas que nous entendons nuement qu'il y a quelque Dieu, mais quand nous comprenons ce qu'il nous appartient d'en comprendre, ce qui est utile pour sa gloire, brief ce qui est expédient. Car à parler droitement, nous ne dirons pas que Dieu soit cogneu où il n'y a nulle religion ne piété. Je ne touche point encores yci à la cognoissance spéciale, par laquelle les hommes estans perdus et maudits en eux sont conduits à Dieu, pour le tenir leur rédempteur au nom de Jésus-Christ : seulement je parle de ceste pure et saincte cognoissance, à laquelle l'ordre naturel nous mèneroit si Adam eust persisté en son intégrité. Car combien que nul en ceste ruine et désolation du genre humain ne sente jamais que Dieu luy soit père, ou mesme sauveur et propice, jusques à ce que Christ vienne au milieu pour le pacifier avec nous : toutesfois c'est autre chose d'estre informez que Dieu, selon qu'il est nostre créateur, non-seulement nous sustente en sa vertu, nous gouverne en sa providence, nous maintient et nourrit par sa bonté, et continue toutes espèces de bénédictions en nous : et autre

[1] Inst. de la Relig. Chrest. Liv. 1. chap. II.

chose à l'opposite, de recevoir et embrasser la grâce de réconciliation telle qu'il la nous propose en Christ. Parquoy entant que Dieu est en premier lieu cognu simplement Créateur, tant par ce beau chef-d'œuvre du monde qu'en la doctrine générale de l'Escriture, puis après apparoist Rédempteur en la face et personne de Jésus Christ, de là s'engendre et sort double cognoissance. Il nous suffira pour ceste heure de traitter de la première : la seconde suyvra en son ordre. Or combien que nostre esprit ne puisse comprendre Dieu qu'il ne luy attribue quelque service : toutesfois il ne suffira point de sçavoir en confus qu'il y ait quelque Dieu qui mérite d'estre seul adoré, si nous ne sommes aussi persuadez et résolus que le Dieu que nous adorons est la fontaine de tous biens, afin de ne rien chercher hors luy. Voyci mon intention : c'est que non-seulement ayant une fois créé ce monde il le soutient par sa puissance infinie, il le gouverne par sa sagesse, garde et préserve par sa bonté, et surtout a le soin de régir le genre humain en justice et droiture, le supporter par sa miséricorde, l'avoir sous sa protection : mais aussi qu'il nous faut croire qu'il ne se trouvera ailleurs qu'en luy une seule goutte de sagesse, clarté ou justice, vertu, droiture ou vérité : afin que comme ces choses descoulent de luy, et qu'il en est la seule cause, aussi que nous apprenions de les attendre toutes de luy, et les y chercher : et sur cela, que nous apprenions de luy rapporter le tout, et le tenir de luy avec action de grâces. Car ce sentiment des vertus de Dieu, est le seul bon maistre et propre pour nous enseigner piété, de laquelle la religion procède. J'appelle Piété une révérence et amour de Dieu conjoinctes ensemble, à laquelle nous sommes attirez, cognoissans les biens qu'il nous fait. Car jusques à ce que les hommes ayent ceci bien imprimé au cœur, qu'ils doyvent tout à Dieu, qu'ils sont tendrement

nourris sous son soin paternel, brief qu'ils le tiennent autheur de tout bien, en sorte qu'ils n'appètent rien que luy : jamais ils ne s'assujetiront d'une franche dévotion à luy : qui plus est, s'ils ne mettent en luy toute leur félicité, jamais ne s'y adonneront en vérité et rondeur.

2. Parquoy ceux qui s'appliquent à décider ceste question, asçavoir que c'est que Dieu, ne font que se jouer en spéculations frivoles, veu que plustot il nous est expédient de sçavoir quel il est, et ce qui convient à sa nature. Car quel profit y aura-il de confesser avec les Epicuriens, qu'il y a quelque Dieu, lequel s'estant deschargé du soin de gouverner le monde, prene plaisir en oisiveté ? mesmes de quoy servira-il de cognoistre un Dieu, avec lequel nous n'ayons que faire ? Plustot la cognoissance que nous avons de luy, doit en premier lieu nous instruire à le craindre et révérer : puis nous enseigner et conduire à chercher de luy tous biens, et luy en rendre la louange. Et de faict, comment Dieu nous peut-il venir en pensée, que nous ne pensions quant et quant, veu que nous sommes sa facture, que de droict naturel et de création nous sommes sujets à son empire, que nostre vie luy est deuë, que tout ce que nous entreprenons et faisons se doit rapporter à luy ? Puis qu'ainsy est, il s'ensuit pour certain que nostre vie est malheureusement corrompue, sinon que nous l'ordonnions à son service : veu que c'est bien raison que sa seule volonté nous serve de loy. D'autre part, il est impossible d'appercevoir clairement quel est Dieu, sans le cognoistre source et origine de tous biens : dont les hommes seroyent incitez d'adhérer à luy, et y mettre leur fiance, sinon que leur propre malice les destournast de s'enquérir de ce qui est bon et droit. Car pour le premier, l'âme bien reiglée ne se forge point un Dieu tel quel : mais regarde celuy qui est vray Dieu et unique. Puis après elle n'imagine

point de luy ce que bon luy semble : mais elle se contente de l'avoir tel que luy-mesme se manifeste, et se garde songneusement de ne point sortir par une folle audace et témérité hors de ce qu'il a déclairé, pour vaguer çà ne là. Ayant ainsi cognu Dieu, pource qu'elle sçait qu'il gouverne tout, elle se confie d'estre en la garde et protection d'iceluy, et ainsi elle se remet du tout en sa garde : pource qu'elle le cognoist autheur de tous biens, si tost qu'elle se sent pressée d'affliction ou disette, elle a son recours à luy, attendant d'en estre secourue : d'autant qu'elle le tient sans doute pour humain et pitoyable, elle se repose en luy avec certaine fiance, et ne doute pas qu'en toutes ses adversitez elle n'ait tousjours son remède prest en la bonté et clémence d'iceluy : pource qu'elle le tient comme Seigneur et Père, elle conclud aussi que c'est bien raison de luy donner la supériorité qui luy appartient, honorant la Majesté d'iceluy, procurant que sa gloire soit avancée, et obéissant à ses commandemens : pour ce qu'elle le recognoist juste Juge, et qu'il est armé de juste rigueur pour punir les maléfices et péchez, elle se met tousjours devant les yeux le siége judicial d'iceluy, et se tient comme bridée de la crainte qu'elle a de l'offenser : toutesfois elle ne s'espovante pas de frayeur qu'elle ait de son jugement, en sorte qu'elle se vueille retirer ou cacher de luy, mesmes quand elle trouveroit quelque eschappatoire, mais plustost elle l'accepte et reçoit Juge des iniques comme bienfaiteur envers les fidèles : veu qu'elle cognoist qu'il luy est autant convenable, entant qu'il est Dieu, de rendre aux meschans le salaire qu'ils ont déservi, que de donner aux justes la vie éternelle. D'avantage, elle ne se retient pas seulement de mal faire pour crainte de punition : mais entant qu'elle aime et révère Dieu comme père, qu'elle l'honore avec humilité comme maistre et supérieur, encores qu'il n'y

eust point d'enfers, si a elle horreur de l'offenser. Voylà que c'est de la vraye et pure religion, asçavoir la foy conjointe avec une vive crainte de Dieu : en sorte que la crainte comprenne sous soy une révérence volontaire, et tire avec soy un service tel qu'il appartient, et tel que Dieu mesmes l'ordonne en sa Loy. Et d'autant plus est ceci à noter, que tous indifféremment font honneur à Dieu, et bien peu le révèrent : veu que tous monstrent belle apparence, mais bien peu s'y adonnent de cœur.

III

LES ESCRITURES

ET LE TESMOIGNAGE DU SAINCT ESPRIT [1].

Par quels tesmoignages il faut que l'Escriture nous soit approuvée, à ce que nous tenions son authorité certaine, asçavoir du Sainct Esprit : et que ça ésté une impiété maudite, de dire qu'elle est fondée sur le jugement de l'Eglise.

1. Or avant que passer plus outre, il est besoin d'entrelasser yci quelque advertissement de l'authorité de l'Escriture, non seulement pour préparer les cœurs à luy porter révérence, mais pour en oster tout scrupule et doute. Or

[1] Inst. de la Relig. Chrest. Liv. I, chap. VII.

quand on tient pour chose conclue, que la doctrine qu'on propose est parole de Dieu, il n'y a nul d'audace si désespérée, sinon qu'il fust du tout insensé, et mesmes qu'il eust oublié toute humanité, lequel ose la rejetter, comme si on n'y devoit point adjouster foy. Mais pource que Dieu ne parle point journellement du ciel, et qu'il n'y a que les seules Escritures, où il a voulu que sa vérité fust publiée pour estre cognue jusques en la fin, elles ne peuvent avoir pleine certitude envers les fidèles à autre tiltre, sinon quand ils tiennent pour arresté et conclud, qu'elles sont venues du ciel, comme s'ils oyoyent là Dieu parler de sa propre bouche. C'est bien un argument digne d'estre traité plus au long et poisé plus diligemment : mais les lecteurs excuseront, si j'ay plus d'esgard à suyvre le fil de ce que j'ay proposé de traiter, qu'à déduire c'est argument spécial selon qu'il mérite. Il y a un erreur par trop commun, d'autant qu'il est pernicieux : c'est que l'Escriture saincte a autant d'authorité que l'Eglise par advis commun lui en ottroye. Comme si la vérité éternelle et inviolable de Dieu, estoit appuyée sur la fantasie des hommes. Car voyci la question qu'ils esmeuvent non sans grand'mocquerie du S. Esprit, Qui est-ce qui nous rendra certains que ceste doctrine soit sortie de Dieu? ou bien qui nous certifiera qu'elle est parvenue jusques à nostre aage saine et entière? Qui est-ce qui nous persuadera qu'on reçoive un livre sans contredit en rejettant l'autre, si l'Eglise n'en donnoit reigle infaillible? Sur cela ils concluent que toute la révérence qu'on doit à l'Escriture, et le congé de discerner entre les livres Apocryphes dépend de l'Eglise : ainsi ces vileins sacriléges ne taschans sinon à eslever une tyrannie desbordée sous ce beau tiltre d'Eglise, ne se soucient guères en quelle absurdité ils s'enveloppent, et ceux qui les veulent escouter, moyennant qu'ils puissent

arracher ce poinct, que l'Eglise peut tout. Or si ainsi estoit, que sera-ce des povres consciences qui cerchent une fermeté de la vie éternelle, veu que toutes les promesses qui en sont données n'auront arrest ny appuy sinon sur le bon plaisir des hommes, quand on leur dira qu'il suffit que l'Eglise en ait déterminé? se pourront-elles appaiser de telle réponse? D'autre part, à quel brocard et risée des incrédules nostre foy sera-elle exposée? et combien pourra-elle estre tenue suspecte, si on croit qu'elle n'a authorité sinon comme empruntée sous la grâce des hommes?

2. Or tels brouillons sont assez rembarrez par un seul mot de l'Apostre : c'est en ce qu'il dit que l'Eglise est soustenue des Prophètes et Apostres [1]. Si le fondement de l'Eglise est la doctrine que les Prophètes et Apostres nous ont laissée, il faut bien que cette doctrine ait toute certitude devant que l'Eglise commence à venir en estre. Et n'est pas question yci de caviller, combien que l'Eglise prenne sa source et origine de la Parole de Dieu, toutesfois qu'on sera tousjours en doute quelle doctrine sera receuë comme Prophétique et Apostolique, jusques à ce que l'arrest de l'Eglise y soit entrevenu. Car si l'Eglise Chrestienne a esté de tout temps fondée sur la prédication des Apostres et les livres des Prophètes, il faut bien que l'approbation de telle doctrine ait précédé l'Eglise laquelle elle a dressée : comme le fondement va devant l'édifice. C'est doncques une resverie trop vaine, d'attribuer à l'Eglise puissance de juger l'Escriture, tellement qu'on se tienne à ce que les hommes auront ordonné, pour sçavoir que c'est de la parole de Dieu ou non. Parquoy l'Eglise en recevant l'Escriture saincte et la signant par son suffrage, ne la rend pas authentique, comme si auparavant

[1] Ephés., II, 20.

elle eust esté douteuse ou en différent : mais pource qu'elle la cognoist estre la pure vérité de son Dieu, elle la révère et honore comme elle y est tenue par le devoir de piété. Quant à ce que ces canailles demandent dont et comment nous serons persuadez que l'Escriture est procédée de Dieu, si nous n'avons refuge au décret de l'Eglise : c'est autant comme si aucun s'enquéroit dont nous apprendrons à discerner la clarté des ténèbres, le blanc du noir, le doux de l'amer. Car l'Escriture a de quoy se faire cognoistre, voire d'un sentiment aussi notoire et infaillible comme ont les choses blanches et noires de monstrer leur couleur, et les choses douces et amères de monstrer leur saveur.

3. Je say bien qu'on a accoustumé d'alléguer le dire de S. Augustin, Qu'il ne croiroit pas en l'Evangile, si l'authorité de l'Eglise ne l'y esmouvoit[1] : mais par le fil du texte il est aisé d'appercevoir combien telle explication est sotte et perverse. Ce sainct Docteur avoit à combatre contre les Manichéens, lesquels vouloyent que sans contredit on adjoustast foy à tous leurs songes : pource qu'ils protestoyent d'avoir la vérité, sans toutesfois en rien monstrer. Au reste, d'autant que pour eslever et establir leur maistre Manichée ils prétendoyent ce nom d'Evangile, sainct Augustin leur demande, si d'aventure ils avoyent affaire à un homme qui ne creust pas mesmes à l'Evangile, comment ils s'y porteroyent, et de quelle façon de persuader ils useroyent pour l'attirer en accord[2]. Puis il adjouste, Quand à moy, je ne croiroye point à l'Evangile sans estre incité par l'authorité de l'Eglise : en quoy il signifie que du temps qu'il estoit encore payen et estrangé de la foy, il n'eust peu estre amené à ceste raison d'embrasser l'Evangile pour certaine

[1] Le passage est au livre *Contra Epistolam fundamentalem*, ch. V.
[2] *Contra Epist. fund.*, cap. IV.

vérité de Dieu, sinon qu'il eust esté vaincu par l'authorité de l'Eglise, que c'estoit une doctrine à laquelle on ne pouvoit faillir d'adjouster foy. Or ce n'est point de merveilles : si quelqu'un n'ayant point encores cognu Jésus-Christ, a regard aux hommes pour s'y amuser. Sainct Augustin doncques n'afferme pas que la foy des enfans de Dieu soit fondée en l'authorité de l'Eglise, et n'entend pas que la certitude de l'Evangile en dépende : mais seulement il veut dire que les incrédules ne se pourront asseurer pour estre gaignez à Jésus Christ, si le consentement de l'Eglise ne les y pousse : ce qu'il conferme un peu auparavant parlant ainsi, Quand j'auray loué ce que je croy, et me seray moqué de ce que vous croyez, Manichée : que penses-tu que nous devions juger ou faire, sinon de laisser ceux qui nous convient à cognoistre choses certaines, et puis commandent qu'on acquiesce à ce qui est incertain? et plustost que nous suivions ceux qui nous exhortent à croire avant toutes choses ce que ne pouvons encores comprendre, afin qu'estans fortifiez par foy, nous entendions à la fin ce qu'aurons creu [1]? Et ce non point par le moyen des hommes : mais entant que Dieu confermera et illuminera nos âmes au dedans. Voylà les propres mots de sainct Augustin : dont il appert clairement, que jamais il ne pensa à vouloir assujetir nostre foy à l'appétit des hommes, la destournant du seul fondement qu'elle a en l'Escriture : mais seulement a voulu monstrer, que ceux qui ne sont encores illuminez de l'Esprit de Dieu, sont induits par la révérence de l'Eglise à quelque docilité, pour souffrir qu'on leur annonce Jésus Christ par l'Evangile : et ainsi que l'authorité de l'Eglise est comme une entrée pour amener les ignorans ou les préparer à la foy de l'Evangile.

[1] Col., I.

Ce que nous confessons estre vray. Et de faict, nous voyons que sainct Augustin requiert bien une autre fermeté en la foy, que celle qu'on prendroit de la détermination des hommes. Je ne nie pas au reste, qu'il n'objecte souvent l'authorité de l'Eglise aux Manichéens[1], voulant approuver la vérité de l'Escriture, laquelle iceux rejettoyent : à quoy tend le reproche qu'il fait à Fauste, un de leur secte, asçavoir qu'il ne s'assujétit point à la vérité Evangélique tant bien fondée et establie, tant renommée, et acertenée, et receuë par continuelle succession depuis le temps des Apostres : mais il ne prétend nulle part en façon que ce soit, que la révérence que nous portons à l'Escriture dépende du vouloir ou jugement des hommes : seulement il allègue le jugement universel de l'Eglise, pour monstrer l'authorité qu'a tousjours en la Parole de Dieu. Si quelqu'un en désire plus ample déclaration, qu'il lise le traité qu'il a fait de l'utilité de croire : où il trouvera qu'il ne nous commande pas d'estre crédules, ou aisez à recevoir ce qui nous est enseigné des hommes, sinon pour nous donner quelque entrée à venir plus loin, et nous enquérir plus à plein : comme luy-mesme en parle. Au reste, il ne veut pas qu'on se tienne à l'opinion qu'on aura concuë : mais qu'on soit appuyé sur une certaine et ferme cognoissance de la vérité.

4. Nous avons à retenir ce que j'ay dit n'aguères, que jamais nous n'aurons ferme foy à la doctrine, jusques à ce qu'il nous soit persuadé sans doute que Dieu en est l'autheur. Parquoy la souveraine preuve de l'Escriture se tire communément de la personne de Dieu qui parle en icelle. Les Prophètes et Apostres ne se vantent point de leur subtilité et haut savoir, et tout ce qui acquiert crédit aux hommes, et

[1] Au livre XXXII.

n'insistent point aux raisons naturelles : mais pour assujettir tous les hommes et les rendre dociles, ils mettent en avant le nom sacré de Dieu. Il reste maintenant de voir, comment on discernera, non point d'opinion apparente, mais à la vérité, que le Nom de Dieu n'est point prétendu à la volée ni en fallace. Or si nous voulons bien pourvoir aux consciences, à ce qu'elles ne soyent point tracassées sans cesse de doutes et légèretez, qu'elles ne chancellent point et n'hésitent point à tous scrupules, il est requis que la presuasion que nous avons dite soit prinse plus haut que de raisons humaines, ou jugemens, ou conjectures : asçavoir du tesmoignage secret du sainct Esprit. Il est bien vray que quand je voudroye débatre ceste cause par raisons et argumens, je pourroye produire en avant plusieurs choses pour approuver que s'il y a un Dieu au ciel, c'est de luy que la Loy et les Prophéties sont sorties. Mesmes quand tous les plus savans et les plus habiles du monde se lèveroyent à l'encontre, et appliqueroyent tous leurs sens pour se faire valoir à l'opposite, toutesfois sinon qu'ils fussent endurcis à une impudence désespérée, on leur arrachera ceste confession, qu'on voit par signes manifestes que c'est Dieu qui parle par l'Escriture : et par conséquent que la doctrine qui y est contenue, est céleste. Et tantost après nous verrons que les livres de l'Escriture saincte surmontent de beaucoup en excellence tous autres escrits : mesmes si nous y apportons des yeux purs et nets, et des sens entiers, incontinent la majesté de Dieu viendra au-devant, laquelle dontera toute audace de contredire, nous contreignant d'obéir à soy : néantmoins ceux qui veulent et s'efforcent de maintenir la foy de l'Escriture par disputes, pervertissent l'ordre. Il est vray qu'il y aura tousjours assez de quoy à rembarrer les ennemis : et de moy, combien que je ne soye pas doué de grâce

ou faconde si exquise qu'on pourroit demander, toutesfois si j'avoye à desmesler ceste querelle avec les plus fins contempteurs de Dieu qu'on pourroit trouver, et qui appètent d'estre veus bons cavillateurs, et fort plaisanteurs en renversant l'Escriture, j'espère qu'il ne me seroit pas difficile de rabatre tout leur caquet : et si c'estoit un labeur utile de réfuter toutes les faussetez et malices, je n'auroye pas grand'peine à monstrer que toutes leurs vanteries qu'ils ameinent en cachette ne sont que fumées. Mais encores que nous ayons maintenu la sacrée Parole de Dieu, contre toutes détractions et murmures des meschans, ce n'est pas à dire que par cela nous imprimions au cœur une telle certitude de foy comme la piété requiert : pource que les gens profanes pensent que la religion consiste en opinion seulement, afin de ne rien croire follement et à légère, ils veulent et demandent qu'on leur prouve par raison que Moyse et les Prophètes ont esté inspirez de Dieu à parler. A quoy je respond que le tesmoignage du sainct Esprit est plus excellent que toute raison : car combien que Dieu seul soit tesmoing suffisant de soy en sa Parole, toutesfois ceste Parole n'obtiendra point foy au cœur des hommes si elle n'y est seellée par le tesmoignage intérieur de l'Esprit. Parquoy il est nécessaire que le mesme Esprit qui a parlé par la bouche des Prophètes, entre en nos cœurs, et les touche au vif pour les persuader que les Prophètes ont fidèlement mis en avant ce qui leur estoit commandé d'enhaut. Et ceste liaison est fort bien exprimée par Isaïe, quand il dit, Mon Esprit qui est en toy, et mes paroles, que j'ay mises en ta bouche et en la bouche de ta semence, ne défaudront jamais[1]. Il y a de bonnes gens, lesquels voyans les incrédules et les ennemis

[1] Is., LI, 16.

de Dieu gergonner contre la Parole, sont faschez qu'ils n'ayent bonne preuve en main sur-le-champ pour leur clorre la bouche : mais ils errent en ne considérant point expressément que l'Esprit est nommé Seau et arre pour confermer nostre foy, d'autant que nos esprits ne font que flotter en doutes et scrupules, jusqu'à ce qu'ils soyent illuminez.

5. Ainsi que ce poinct nous soit résolu, qu'il n'y a que celuy que le sainct Esprit aura enseigné, qui se repose en l'Escriture en droite fermeté : et combien qu'elle porte avec soy sa créance pour estre receuë sans contredit, et n'estre submise à preuves ou argumens : toutesfois que c'est par le tesmoignage de l'Esprit qu'elle obtient la certitude qu'elle mérite. Car jàçoit qu'en sa propre majesté elle ait assez dequoy estre révérée : néantmoins elle commence lors à nous vrayement toucher, quand elle est scellée en nos cœurs par le sainct Esprit. Estans donc illuminez par la vertu d'iceluy, desjà nous ne croyons pas ou à nostre jugement, ou à celuy des autres, que l'Escriture est de Dieu : mais par-dessus tout jugement humain nous arrestons indubitablement qu'elle nous a esté donnée de la propre bouche de Dieu, par le ministère des hommes : comme si nous contemplions à l'œil l'essence de Dieu en icelle. Nous ne cerchons point ou argumens ou vérisimilitudes, ausquelles nostre jugement repose : mais nous luy submettons nostre jugement et intelligence, comme une chose eslevée par-dessus la nécessité d'estre jugée. Non pas comme aucuns ont accoustumé, de recevoir légèrement une chose incognue, laquelle après avoir esté cognue leur desplaist : mais pource que nous sommes très-certains d'avoir en icelle la vérité inexpugnable. Non pas aussi comme les hommes ignorans ont accoustumé de rendre leurs esprits captifs aux superstitions : mais pource que nous sentons là une expresse vertu de la Divinité monstrer sa vi-

gueur, par laquelle nous sommes attirez et enflambez à obéir sciemment et volontairement, néantmoins avec plus grande efficace, que de volonté ou science humaine. Parquoy c'est à bon droit que Dieu prononce par Isaïe, Que les Prophètes avec tout le peuple luy sont tesmoings suffisans [1] : pour ce qu'ils sçavoyent que la doctrine qui leur avoit esté annoncée estoit de luy, et qu'en cela il n'y avoit doute ne réplique. C'est donc une telle persuasion, laquelle ne requiert point de raisons : toutesfois une telle cognoissance, laquelle est appuyée sur une trèsbonne raison, c'est asçavoir, d'autant que nostre esprit a plus certain et asseuré repos qu'en aucunes raisons : finalement, c'est un tel sentiment qu'il ne se peut engendrer que de révélation céleste. Je ne dy autre chose, que ce qu'un chacun fidèle expérimente en soy, sinon que les paroles sont beaucoup inférieures à la dignité de l'argument, et ne sont suffisantes pour le bien expliquer. Je me déporte de déduire ceste matière plus au long, pource que l'occasion s'offrira d'en parler ailleurs derechef. Pour le présent contentons-nous de sçavoir qu'il n'y a vraye foy, que celle que le sainct Esprit séelle en nos cœurs : mesmes tout homme docile et modeste se contentera de cecy. Isaïe promet à tous les enfans de l'Eglise, quand elle aura esté renouvellée, qu'ils seront disciples de Dieu [2] : c'est un privilége singulier, lequel Dieu a mis à part pour discerner ses esleus d'avec le genre humain. Car quel est le commencement de vray savoir, sinon une promptitude et franc courage de recevoir la Parole de Dieu ? Or luy requiert d'estre ouy par la bouche de Moyse, selon qu'il est escrit, Qui est-ce qui montera au ciel, ou qui descendra aux abysmes ? La Parole est en ta bouche [3]. Si Dieu a voulu réser-

[1] Is., XLIII, 10, — [2] Is., LIV, 13. — [3] Deut., XXX, 12.

ver à ses enfans ce thrésor d'intelligence comme caché, il ne se faut esbahir ne trouver estrange de voir tant de stupidité ou bestise au commun peuple : j'appelle le commun peuple, les plus expers et avancez, jusques à ce qu'ils soyent incorporez en l'Eglise. Qui plus est, Isaïe ayant dit que la doctrine des Prophètes sera incroyable, non seulement aux Payens, mais aussi aux Juifs qui vouloyent estre réputez domestiques de Dieu [1], adjouste quant et quant la cause : c'est que le bras de Dieu ne sera point révélé à tous. Ainsi quand nous serons troublez, voyans qu'il y a si petit nombre de croyans, souvenons-nous à l'opposite que les mystères de Dieu ne sont compris que de ceux ausquels il est donné.

IV

LE PÉCHÉ ORIGINEL [2]

8. Or afin que ceci ne soit pas dit à la volée, il nous faut définir le péché originel. Toutesfois mon intention n'est point d'examiner toutes les définitions de ceux qui en ont escrit : mais seulement j'en donneray une, laquelle me semble estre

[1] Is., LIII, 1.
[2] Instit. de la Relig. Chrest., Liv. II, ch. I, 8-11.

conforme à la vérité. Nous dirons donc que le péché originel est une corruption et perversité héréditaire de nostre nature, laquelle estant espandue sur toutes les parties de l'âme, nous fait coulpables premièrement de l'ire de Dieu, puis après produit en nous les œuvres que l'Escriture appelle OEuvres de la chair. Et est proprement cela que S. Paul appelle souventesfois Péché, sans adjouster Originel. Les œuvres qui en sortent, comme sont adultères, paillardises, larcins, haines, meurtres et gourmandises[1], il les appelle, selon ceste raison, Fruits de péché : combien que toutes telles œuvres sont communément nommées Péché, tant par toute l'Escriture qu'en sainct Paul mesme. Il nous faudra distinctement considérer ces deux choses : c'est asçavoir que nous sommes tellement corrompus en toutes les parties de nostre nature, que pour ceste corruption nous sommes à bonne cause damnables devant Dieu, auquel rien n'est agréable sinon justice, innocence et pureté. Et ne faut dire que ceste obligation soit causée de la faute d'autrui seulement, comme si nous respondions pour le péché de nostre premier père sans avoir rien mérité : car en ce qui est dit, que par Adam nous sommes faits redevables au jugement de Dieu, ce n'est pas à dire que nous sommes innocens, et que sans avoir mérité aucune peine nous portions la folle enchère de son péché : mais pource que par sa transgression nous sommes tous enveloppez de confusion, il est dit nous avoir tous obligez. Toutesfois nous ne devons entendre qu'il nous ait constituez seulement redevables de la peine, sans nous avoir communiqué son péché. Car à la vérité le péché descendu de luy réside en nous, auquel justement la peine est deue. Pourtant sainct Augustin, combien qu'il l'appelle aucunesfois, Le péché d'autrui, pour monstrer plus clairement que nous

1 Gal., V, 19.

l'avons de race [1] : toutesfois il asseure qu'il est propre à un chacun de nous. Et mesme l'Apostre tesmoigne que la mort est venue sur tous hommes, pource que tous ont péché [2] : c'est-à-dire, que tous sont enveloppez du péché originel, et souillez des macules d'icelui. Pour ceste cause les enfans mesmes sont enclos en ceste condamnation : non pas simplement pour le péché d'autrui, mais pour le leur propre. Car combien qu'ils n'ayent encore produit fruicts de leur iniquité, toutesfois ils en ont la semence cachée en eux. Et qui plus est, leur nature est une semence de péché : pourtant elle ne peut estre que desplaisante et abominable à Dieu. Dont il s'ensuit qu'à bon droict et proprement tel mal est réputé péché devant Dieu. Car sans coulpe nous ne serions point attirez en condamnation. L'autre poinct que nous avons à considérer, c'est que ceste perversité n'est jamais oisive en nous, mais engendre continuellement nouveaux fruicts, assavoir celles œuvres de la chair que nous avons n'aguères descrites : tout ainsi qu'une fornaise ardente sans cesse jette flambe et estincelles, et une source jette son eau. Parquoy ceux qui ont défini le péché originel estre un défaut de justice originelle laquelle devoit estre en l'homme : combien qu'en ces paroles ils ayent comprins toute la substance, toutesfois ils n'ont suffisamment exprimé la force d'icelui. Car nostre nature n'est pas seulement vuide et destituée de tous biens, mais elle est tellement fertile en toute espèce de mal, qu'elle ne peut estre oisive. Ceux qui l'ont appelée Concupiscence, n'ont point usé d'un mot par trop impertinent : moyennant qu'on adjoustast ce qui n'est concédé de plusieurs, c'est que toutes les parties de l'homme, depuis l'en-

[1] Cum alibi sæpe, tum vero, lib. III; *De peccat, merit. et remun.*, cap. VIII.

[2] Rom., V, 12.

tendement jusques à la volonté, depuis l'âme jusqu'à la chair, sont souillées et du tout remplies de ceste concupiscence : ou bien, pour le faire plus court, que l'homme n'est autre chose de soymesme que concupiscence.

9. Parquoy j'ay dit que depuis qu'Adam s'est destourné de la fontaine de justice, toutes les parties de l'âme ont esté possédées par le péché. Car ce n'a pas été son appétit inférieur seulement ou sensualité, qui l'a alléché à mal : mais ceste maudite impiété, dont nous avons fait mention, a occupé le plus haut et le plus excellent de son esprit, et l'orgueil est entré jusques au profond du cœur. Ainsi c'est une fantasie froide et sotte, de vouloir restreindre la corruption venue de là, aux mouvemens ou appétis qu'on appelle Sensuels, ou l'appeler Un nourrissement de feu, lequel alléche, esmeuve et tire la sensualité à péché. En quoy le maistre des Sentences a monstré une grosse ignorance et lourde : car en cerchant le siége de ce vice, il dit qu'il est en la chair : selon sainct Paul, adjoustant sa glose, Que ce n'est pas proprement, mais pour ce qu'il y apparoist plus. Or il est si sot, de prendre ce mot de Chair pour le corps : comme si sainct Paul en l'opposant à la grâce du sainct Esprit, par laquelle nous sommes régénérez, marquoit seulement une partie de l'âme, et ne comprenoit pas toute nostre nature. Et lui-mesme en oste toute difficulté, disant que le péché ne réside pas seulement en une partie, mais qu'il n'y a rien de pur et net de sa pourriture mortelle. Car en disputant de la nature vicieuse, il ne condamne pas seulement les appétis apparens, mais insiste sur tout en ce point, que l'entendement est du tout asservi à bestise et aveuglement, et le cœur adonné à perversité. Et tout le troisième chapitre des Romains n'est autre chose qu'une description du péché originel. Ceci mesmes appert encore mieux par le re-

nouvellement : car l'esprit qui est opposé au vieil homme et à la chair, ne signifie pas seulement la grâce par laquelle la partie inférieure de l'âme ou sensuelle est corrigée, mais comprend une pleine réformation de toutes les parties. Parquoy sainct Paul ailleurs ne demande pas seulement de mettre bas et anéantir les appétis énormes, mais veut que nous soyons renouvelez de l'esprit de nostre entendement : et en l'autre passage, que nous soyons transformez en nouveauté d'esprit [1] : dont il s'ensuit que ce qui est le plus noble et le plus à priser en nos âmes, non seulement est navré et blessé, mais du tout corrompu, quelque dignité qui y reluise : en sorte qu'il n'a pas seulement mestier de la gairison, mais faut qu'il veste une nature nouvelle. Nous verrons tantost comment le péché occupe l'esprit et le cœur. J'ay ici voulu seulement toucher en brief, que tout l'homme est accablé comme d'un déluge depuis la teste jusques aux pieds, en sorte qu'il n'y a nulle partie de lui exempte de péché : et par ainsi que tout ce qui en procède est à bon droict condamné et imputé à péché : comme sainct Paul dit, Que toutes affections de la chair sont ennemies à Dieu : et par conséquent, mort [2].

10. Voyent maintenant ceux qui osent attribuer la cause de leur péché à Dieu, quand nous disons que les hommes sont naturellement vicieux, s'ils font perversement de contempler l'ouvrage de Dieu en leur pollution, lequel ils devoyent plustot cercher et sonder en la nature qu'avoit receuë Adam devant qu'estre corrompu. Nostre perdition donc procède de la coulpe de nostre chair, et non pas de Dieu : attendu que nous ne sommes péris pour autre cause, que pour estre déclinez de nostre première création. Et ne faut ici ré-

[1] Ephés., IV, 24; Rom., XII, 2. — [2] Rom., VIII, 7.

pliquer, que Dieu eut bien peu mieux pourvoir à nostre salut, s'il fust venu au devant de la cheute d'Adam : car ceste objection est si audacieuse et téméraire, qu'elle ne doit nullement entrer en l'entendement de l'homme fidèle. D'avantage elle appartient à la prédestination de Dieu, laquelle sera ci après traittée en son lieu. Pourtant qu'il nous souvienne d'imputer tousjours nostre ruine à la corruption de nostre nature, et non point à icelle nature qui avoit esté donnée premièrement à l'homme, afin de n'accuser Dieu, comme si nostre mal venoit de lui. Il est bien vray que ceste mortelle playe de péché est fichée en nostre nature : mais ce sont choses bien diverses, qu'elle ait esté navrée dès son origine, ou qu'elle l'ait esté depuis et d'ailleurs. Or est-il certain qu'elle a esté navrée par le péché qui est survenu. Nous n'avons donc cause de nous plaindre que de nous-mesmes : ce que l'Escriture dénote diligemment : car l'Ecclésiaste dit, Je say que Dieu avoit créé l'homme bon : mais il s'est forgé plusieurs inventions mauvaises [1]. Par cela il apparoist qu'il faut imputer à l'homme seulement sa ruine, veu qu'il avoit eu de la grâce de Dieu une droiture naturelle, et que par sa folie il est trébusché en vanité.

11. Nous disons doncques que l'homme est naturellement corrompu en perversité : mais que ceste perversité n'est point en lui de nature, Nous nions qu'elle soit de nature, afin de monstrer que c'est plustost une qualité survenue à l'homme, qu'une propriété de sa substance, laquelle ait esté dès le commencement enracinée en lui : toutesfois nous l'appelons naturelle, afin qu'aucun ne pense qu'elle s'acquiert d'un chacun par mauvaise coustume et exemple, comme ainsi soit qu'elle nous enveloppe tous dès nostre pre-

[1] Ecclés., VII, 29.

mière naissance. Et ne parlons pas ainsi sans autheur : car par mesme raison l'Apostre nous appelle tous Héritiers de l'ire de Dieu par nature [1]. Comment Dieu seroit-il courroucé à la plus noble de ses créatures, veu que les moindres œuvres qu'il a faites luy plaisent? mais c'est que plustost il est courroucé à l'encontre de la corruption de son œuvre. Si donc l'homme non sans cause est dit naturellement estre abominable à Dieu, à bon droit nous pourrons dire que naturellement il est vicieux et mauvais. Comme sainct Augustin ne fait point de difficulté, à cause de nostre nature corrompue, d'appeler Péchez naturels, lesquels règnent nécessairement en nostre chair quand la grâce de Dieu nous défaut. Par ceste distinction est réfutée la folle resverie des Manichéens, lesquels imaginans une perversité essencielle en l'homme, le disoyent estre créé d'un autre que de Dieu, afin de n'attribuer à Dieu aucune origine de mal.

[1] Ephés., II, 3.

V

L'HOMME NATUREL [1]

Que la nature de l'homme corrompue ne produit rien qui ne mérite damnation.

1. Mais l'homme ne peut estre mieux cognu selon l'une et l'autre partie de l'âme, que quand nous luy aurons donné les titres dont il est orné en l'Escriture. Si tout l'homme nous est descrit en ces paroles du Seigneur, quand il dit, Que ce qui est nay de chair, est chair [2], comme il est facile de le prouver : il appert que c'est une fort misérable créature. Car toute affection de chair, tesmoin l'Apostre, est mort : veu que c'est inimitié à l'encontre de Dieu, entant qu'elle n'est point sujette, et ne se peut assujetir à la Loy de Dieu [3]. Si la chair est tant perverse, que de toute son affection elle exerce inimitié à l'encontre de Dieu : si elle ne peut avoir consentement avec la justice divine : en somme, si elle ne peut produire que matière de mort : maintenant présupposé qu'il n'y a en la nature de l'homme que chair, comment en pourrons-nous tirer quelque goutte de bien? Mais ce vocable, dira quelqu'un, se réfère seulement à l'homme sensuel, et non pas à la partie supérieure de l'âme. Je respon, que cela se peut aisément réfuter par les paroles de Christ et de l'Apostre. L'argument du Seigneur est, qu'il faut que

[1] Instit. de la Relig. Chrest., Liv. II, chap. III, 1-6.
[2] Jean, III, 6. — [3] Rom., VIII, 6, 7.

l'homme renaisse pource qu'il est chair[1]. Il ne veut point qu'il renaisse selon le corps. Or l'âme ne sera pas dite renaistre, estant corrigée en quelque portion, ains si elle est du tout renouvellée : ce qui est confermé par la comparaison qui est faite, tant là comme en sainct Paul. Car l'esprit est tellement comparé à la chair, qu'il n'y a rien laissé de moyen : pourtant tout ce qui n'est point spirituel en l'homme, selon ceste raison, est charnel. Or nous n'avons point une seule goutte de cest esprit, sinon par régénération. Tout ce donc que nous avons de nature, est chair. Mais encore quand cela seroit autrement en doute, sainct Paul nous en baille la résolution, quand après avoir descrit le vieil homme, lequel il avoit dit estre corrompu par concupiscences errantes, il commande que nous soyons renouvellez en l'esprit de nostre âme[2]. Chacun voit bien qu'il ne met pas les meschantes concupiscences en la partie sensitive seulement, mais en l'entendement mesme : et que pour ceste cause il commande qu'il soit renouvellé. Et de fait, il y avoit un peu au paravant mis une telle description de la nature humaine, qu'il falloit conclurre, selon icelle, que nous sommes corrompus et pervers en toutes nos parties. Car ce qu'il dit, que les gens cheminent en la vanité de leur sens, et sont aveuglées quant à leur intelligence, et aliénées de la vie de Dieu pour leur ignorance et l'aveuglement de leur cœur, il n'y a nulle doute que cela ne compète à tous ceux que Dieu n'a point encores réformez à la droicture tant de sa sagesse que de sa justice[3]. Ce qui est encores démonstré par la comparaison qu'il adjouste tantost après, quand il admoneste les fidèles, qu'ils n'ont pas ainsi apprins Christ. Car de ces mots nous pouvons conclurre, que la grâce de Jésus Christ est le

[1] Jean, III, 6, 7. — [2] Ephés., IV, 23. — [3] Ephés., IV, 17, 18.

remède unique pour nous délivrer de cest aveuglement, et des maux qui s'en ensuivent. Et c'est ce qu'Isaïe avoit prophétisé du règne de Christ, disant que cependant que les ténèbres couvriroyent la terre, et y auroit obscurité sur les peuples, le Seigneur seroit en clairté perpétuelle à son Eglise [1]. Quand il tesmoigne que la clairté du Seigneur seulement luira en l'Eglise, hors d'icelle il ne reste que ténèbres et aveuglissement. Je ne réciteray point particulièrement tout ce qui est dit de la vanité de l'homme, tant de David que de tous les Prophètes. Mais c'est un grand mot que nous avons au Pseaume, que si l'homme estoit contrepoisé avec la vanité, il seroit trouvé plus vain qu'icelle mesme [2]. C'est une grande condamnation contre son entendement, que toutes les cogitations qui en procèdent, sont moquées comme sottes, frivoles, enragées et perverses.

2. Ce n'est point une moindre condamnation sur le cœur, quand il est dit estre plein de fraude et de perversité, plus que toutes choses [3]. Mais pource que je m'estudie à estre brief, je seray content d'un lieu, lequel sera comme un miroir trèsclair, pour nous faire contempler toute l'image de nostre nature. Car quand l'Apostre veut abbatre l'arrogance du genre humain, il use de ces tesmoignages, Qu'il n'y a nul juste, nul bien entendu, nul qui cerche Dieu : que tous ont décliné, tous sont inutiles : qu'il n'y en a point qui face bien, pas jusques à un seul [4] : que leur gosier est comme un sépulchre ouvert, que leurs langues sont cauteleuses, que venim d'aspid est sous leurs lèvres, que leur bouche est plene de malédicence et amertume, que leurs pieds sont légiers à espandre le sang, qu'en leurs voyes il n'y a que perdition et dissipation, que la crainte de Dieu n'est point de-

[1] Is., LX, 2. — [2] Ps., LXII, 10. — [3] Jér., XVII, 9. — [4] Rom., III, 10.

vant leurs yeux [1]. Il foudroye de ces paroles rigoureuses non pas sur certains hommes, mais sur toute la lignée d'Adam : et ne reprend point les mœurs corrompues de quelque aage, mais il accuse la corruption perpétuelle de nostre nature. Car c'est son intention en ce lieu-là non pas de simplement reprendre les hommes, afin qu'ils s'amendent de leur propre mouvement : mais plustost de les enseigner, qu'ils sont tous depuis le premier jusques au dernier enveloppez en telle calamité, de laquelle ils ne peuvent sortir, sinon que la miséricorde de Dieu les en délivre. Pource que cela ne se pouvoit prouver, qu'il n'apparust que nostre nature est tombée en ceste ruine, il allègue ces tesmoignages, où il est monstré que nostre nature est plus que perdue. Que cela donc soit résolu, que les hommes ne sont pas tels que sainct Paul les descrit, seulement par coustume perverse, mais aussi d'une perversité naturelle : car autrement ne pourroit consister l'argument dont il use : c'est pour monstrer que nous n'avons nul salut sinon de la miséricorde de Dieu, veu que tout homme est en soy perdu et désespéré. Je ne me soucie point yci d'appliquer les tesmoignages au propos de sainct Paul, car je pren ces sentences comme si elles avoyent esté premièrement dites de luy, et non point alléguées des Prophètes. Premièrement il despouille l'homme de justice, c'est-à-dire d'intégrité et pureté : puis après d'intelligence, du défaut de laquelle s'ensuit après le signe, c'est que tous hommes se sont destournez de Dieu : lequel cercher, est le premier degré de sapience. S'ensuivent après les fruits d'infidélité, que tous ont décliné, et ont esté faits quasi comme pourris, tellement qu'il n'y en a pas un qui face bien. D'avantage, il met toutes les meschancetez dont ceux qui se

1 Ps., XIV; LIII; Is., LIX, 7.

sont desbordez en injustice souillent et infectent les parties de leurs corps. Finalement il tesmoigne que tous hommes sont sans crainte de Dieu, à la reigle de laquelle nous devions compasser toutes nos voyes. Si ce sont là les richesses héréditaires du genre humain, c'est en vain qu'on requiert quelque bien en nostre nature. Je confesse que toutes ces meschancetez n'apparoissent point en chacun homme, mais nul ne peut nier que chacun n'en ait la semence enclose en soy. Or comme un corps, quand il a desjà la cause et matière de maladie conceue en soy, ne sera point nommé sain, combien que la maladie ne se soit encore monstrée, et qu'il n'y ait nul sentiment de douleur : aussi l'âme ne sera point réputée saine, ayant telles ordures en soy : combien que la similitude ne soit point du tout propre. Car quelque vice qu'il y ait au corps, si ne laisse-il point de retenir vigueur de vie : mais l'âme estant abysmée en ce gouffre d'iniquité, non seulement est vicieuse, mais aussi vuide de tout bien.

3. Il se présente quasi une semblable question à celle qui a esté despeschée ci dessus. Car en tous siècles il y en a eu quelcuns, qui par la conduite de nature ont aspiré en toute leur vie à vertu : et mesmes quand on trouvera beaucoup à redire à leurs mœurs, si est-ce qu'en l'affection d'honnesteté qu'ils ont euë, ils ont monstré qu'il y avoit quelque pureté en leur nature. Combien que nous expliquerons plus amplement en quelle estime sont telles vertus devant Dieu, quand nous traiterons du mérite des œuvres : toutesfois il en faut dire à présent ce qui sera nécessaire pour la matière que nous avons en main. Ces exemples donc nous admonestent, que nous ne devons point réputer la nature de l'homme du tout vicieuse, veu que par l'inclination d'icelle aucuns non seulement ont fait plusieurs actes excellens, mais se sont portez honnestement en tout le cours de leur vie : mais

nous avons à considérer, qu'en la corruption universelle dont nous avons parlé, la grâce de Dieu a quelque lieu, non pas pour amender la perversité de leur nature, mais pour la réprimer et restreindre au dedans. Car si Dieu permettoit à tous hommes de suivre leurs cupiditez à brides avallées, il n'y en auroit nul qui ne démonstrast par expérience que tous les vices dont sainct Paul condamne la nature humaine, seroyent en luy. Car qui sera celuy qui se pourra séparer du nombre des hommes? ce qu'il faut faire, si quelqu'un se veut exempter de ce que dit sainct Paul de tous, asçavoir que leurs pieds sont légiers à espandre le sang, leurs mains souillées de rapines et homicides, leurs gosiers semblables à sépulchres ouverts, langues cauteleuses, lèvres venimeuses, œuvres inutiles, iniques, pourries, mortelles : que leur cœur est sans Dieu, qu'ils n'ont au dedans que malice, que leurs yeux sont à faire embusches, leurs cœurs eslevez à outrage : en somme, toutes leurs parties apprestées à mal faire[1]. Si une chacune âme est sujette à tous ces monstres de vices, comme l'Apostre prononce hardiment, nous voyons que c'est qui adviendroit, si le Seigneur laissoit la cupidité humaine vaguer selon son inclination. Il n'y a beste enragée qui soit transportée si désordonnément: il n'y a rivière si violente et si roide, de laquelle l'exondation soit tant impétueuse. Telles maladies sont purgées par le Seigneur en ses esleus, en la manière que nous exposerons : aux réprouvez elles sont seulement réprimées comme par une bride, à ce qu'elles ne se desbordent point, selon que Dieu cognoist estre expédient pour la conservation du monde universel. De là vient qu'aucuns par honte, aucuns par crainte des loix sont retenus, à ce qu'ils ne s'a-

[1] Rom., III, 10-17.

ıandonnent à beaucoup de meschancetez : combien qu'en ıartie ils ne dissimulent pas leurs mauvaises concupiscences. ,es autres, pource qu'ils pensent honneste manière de vivre eur estre proufitable, tellement quellement aspirent à icelle. ,es autres outrepassent encore, et monstrent une excellence péciale pour retenir le vulgaire en leur obéissance, par une spèce de majesté. En telle manière le Seigneur restraind ıar sa providence la perversité de nostre nature, à ce qu'elle ıe se jette point hors des gons, mais il ne la purge pas au ledans.

4. Quelqu'un pourra dire que cela ne suffit pas à soudre la uestion. Car ou il faut que nous facions Catilina semblable Camillus, ou nous aurons un exemple en Camillus, que la ature, quand elle est bien menée, n'est pas du tout desourveue de bonté. Je confesse que les vertus qui ont esté n Camillus, ont esté dons de Dieu, et qu'elles pourroyent stre veues louables, si on les répute en elles-mesmes, mais omment seront-elles enseignes qu'il a eu en sa nature une reud'hommie? Pour monstrer cela, ne faut-il pas revenir au œur en faisant cest argument? Que si un homme naturel a sté doué d'une telle intégrité de cœur, la faculté d'aspirer bien ne défaut point à la nature humaine [1]. Et que sera-ce, i le cœur a esté pervers et oblique, et qu'il n'ait rien moins herché que droicture? Or si nous concédons qu'il ait esté ıomme naturel, il n'y a nulle doute que son cœur a esté el. Quelle puissance maintenant establirons-nous en la naure humaine, de s'appliquer à bien, si en la plus grande ıpparence d'intégrité qu'on y trouve, on voit qu'elle tend ousjours à corruption? Pourtant comme on ne prisera point ın homme pour vertueux, duquel les vices seront couverts

1 August., *Contra Julianum*, lib. IV.

sous ombre de vertu : ainsi nous n'attribuerons point à la volonté humaine faculté d'appéter le bien, du temps qu'elle sera fichée en sa perversité. Combien que ceste est la plus certaine et facile solution, de dire que telles vertus ne sont pas communes à la nature, mais sont grâces spéciales du Seigneur, lesquelles il distribue mesmes aux meschans, selon la manière et mesure que bon luy semble. Pour laquelle cause en nostre langage vulgaire nous ne doutons point de dire, que l'un est bien nay, et l'autre mal nay : l'un de bonne nature, et l'autre de mauvaise : et néantmoins nous ne laissons point d'enclorre l'un et l'autre sous la condition universelle de la corruption humaine : mais nous signifions quelle grâce Dieu a donnée particulièrement à l'un, qu'il a déniée à l'autre. En voulant establir Saul Roy, il l'a quasi formé nouvel homme[1]. Et voylà pourquoy Platon suivant la fable d'Homère, dit que les enfans des Roys sont composez d'une masse précieuse, pour estre séparez du vulgaire : pource que Dieu voulant pourvoir au genre humain, douë de vertus singulières ceux qu'il eslève en dignité : comme certes de ceste boutique tous les preux et excellens qui sont renommez aux histoires sont sortis. Autant en faut-il dire de ceux qui demeurent en estat privé. Mais puis que selon que chacun estoit le plus excellent, aussi a-il esté poussé par son ambition, par laquelle macule toutes vertus sont souillées et perdent toute grâce devant Dieu : tout ce qui apparoist digne de louange aux gens profanes doit estre tenu comme rien. D'avantage, quand il n'y a nulle affection de glorifier Dieu, le principal de toute droiture défaut. Or il est certain que tous ceux qui ne sont point régénérez, sont vuides et despourveus d'un tel bien. Et ce n'est pas en

[1] 1 Sam., X, 6.

vain qu'il est dit par Isaïe, que l'esprit de crainte de Dieu reposera sur Jésus Christ [1] : en quoy il est signifié, que tous ceux qui sont estrangers de luy, sont aussi destituez de ceste crainte, laquelle est le chef de sagesse. Quant aux vertus qui trompent d'une vaine apparence, elles seront bien louées en l'estat politique, et du commun bruit des hommes : mais au siége judicial de Dieu elles ne vaudront pas un festu pour acquérir justice.

5. La volonté donc, selon qu'elle est liée et tenue captive en servitude de péché, ne se peut aucunement remuer à bien, tant s'en faut qu'elle s'y applique. Car un tel mouvement est le commencement de nostre conversion à Dieu, laquelle est du tout attribuée à la grâce du sainct Esprit par l'Escriture : comme Jérémie prie le Seigneur qu'il le convertisse, s'il veut qu'il soit converti [2]. Pour laquelle raison le Prophète au mesme chapitre, descrivant la rédemption spirituelle des fidèles, dit qu'ils ont esté rachetez de la main d'un plus fort : dénotant par cela combien le pécheur est lié estroitement, pour le temps qu'estant délaissé de Dieu il demeure sous le joug du diable : néantmoins la volonté demeure tousjours à l'homme, laquelle de sa pure affection est encline à péché, voire pour s'y haster. Car quand l'homme est tombé en ceste nécessité, il n'a point esté despouillé de sa volonté, mais de saine volonté. Et pourtant mal ne parle point sainct Bernard en disant que le vouloir est en tous hommes : mais que vouloir le bien, est d'amendement : vouloir le mal, est de nostre défaut : ainsi que simplement vouloir est de l'homme : vouloir le mal, est de la nature corrompue : vouloir le bien, est de grâce. Or ce que je di, la volonté estre despouillée de liberté, et nécessai-

[1] Is., XI, 3; Ps., CXI, 10. — [2] Jér., XXXI, 18.

rement estre tirée au mal, c'est merveille si quelqu'un trouve ceste manière de parler estrange, laquelle n'a nulle absurdité, et a esté usitée des anciens Docteurs. Aucuns s'offensent de ce qu'ils ne peuvent distinguer entre nécessité et contreinte : mais si quelqu'un les interrogue, assavoir si Dieu n'est pas nécessairement bon, et si le diable n'est pas nécessairement mauvais, que respondront-ils ? Il est certain, que la bonté de Dieu est tellement conjointe avec sa divinité, qu'il ne luy est pas moins nécessaire d'estre bon, que d'estre Dieu. Et le diable par sa cheute s'est tellement aliéné de toute communication de bien, qu'il ne peut autre chose que mal faire. Or si quelque blasphémateur murmure que Dieu ne mérite pas grande louange pour sa bonté, veu qu'il est contraint à icelle garder : la response ne sera-elle pas facile ? C'est que cela advient de sa bonté infinie qu'il ne peut mal faire, et non pas de contrainte violente. Si cela donc n'empesche point la volonté de Dieu, d'estre libre en bien faisant, qu'il est nécessaire qu'il face bien : si le diable ne laisse point de pécher volontairement, combien qu'il ne puisse sinon mal faire : qui est-ce qui arguera le péché n'estre point volontaire en l'homme, pource qu'il est sujet à nécessité de péché ? Comme ainsi soit que sainct Augustin enseigne par tout ceste nécessité, il n'a pas laissé de l'acertener, mesmes à l'heure que Cælestius calomnioit ceste doctrine pour la rendre odieuse. Il use donc de ces paroles : Qu'il est advenu par la liberté de l'homme, qu'il soit tombé en péché : maintenant que la corruption qui s'en est ensuivie, a fait de liberté nécessité [1]. Et toutes fois et quantes qu'il entre en ce propos, sans difficulté il déclaire qu'il y a en nous une servitude nécessaire à pécher. Il nous faut

[1] Lib. *De perfect. just.*

donc observer ceste distinction : C'est que l'homme, après avoir esté corrompu par sa cheute, pèche volontairement et non pas maugré son cœur, ne par contrainte : qu'il pèche, di-je, par une affection trèsencline, et non pas estant contraint de violence : qu'il pèche du mouvement de sa propre cupidité, et non pas estant contraint d'ailleurs : et néantmoins que sa nature est si perverse, qu'il ne peut estre esmeu, poussé, ou mené sinon au mal[1]. Si cela est vray, il est notoire qu'il est sujet à nécessité de pécher. Sainct Bernard, s'accordant à la doctrine de sainct Augustin, parle ainsi : L'homme seul est libre entre les animaux : et toutesfois le péché estant survenu, il souffre assez quelque effort, mais de volonté, non point de nature : en sorte qu'il n'est point privé de la liberté qu'il a de naissance, car ce qui est volontaire est aussi libre. Et un peu après, La volonté estant changée en mal par le péché, de je ne say quelle façon estrange et perverse se fait une nécessité : laquelle estant volontaire, ne peut excuser la volonté : et la volonté aussi alléchée ne peut exclurre la nécessité : car ceste nécessité est comme volontaire. En après il dit que nous sommes opprimez d'un joug : toutesfois non pas autre que de servitude volontaire : et pourtant qu'au regard de la servitude nous sommes misérables, au regard de la volonté nous sommes inexcusables, veu qu'estant franche, elle s'est faite serve de péché. Finalement il conclud, L'âme doncques sous ceste nécessité volontaire et d'une liberté pernicieuse est détenue serve, et demeure libre d'une façon estrange et bien mauvaise : serve pour la nécessité, libre pour la volonté. Et ce qui est encores plus merveilleux et plus misérable, elle est coulpable pource qu'elle est libre, et est serve

[1] *De natura et grat.*, et alibi.

pource que c'est par sa coulpe : et ainsi elle est serve d'autant qu'elle est libre [1]. On voit par ces tesmoignages que je ne mets rien de nouveau en avant : mais récite ce que jadis sainct Augustin nous a laissé par escrit du consentement commun des saincts Docteurs, et ce qui est demeuré presque mille ans après aux cloistres des moines. Or le maistre des Sentences, pour n'avoir seu distinguer entre Contrainte et Nécessité a ouvert la porte à cest erreur, qui a esté une peste mortelle à l'Eglise, d'estimer que l'homme pouvoit éviter le péché, pour ce qu'il pèche franchement.

6. Il est expédient de regarder à l'opposite quel est le remède de grâce, par lequel nostre perversité est corrigée et guairie. Car comme ainsi soit le Seigneur en nous aidant nous eslargisse ce qui nous défaut : quand il apparoistra qu'elle est son œuvre en nous, il sera aussi aisé d'entendre qu'elle est nostre povreté. Quand l'Apostre dit aux Philippiens, qu'il a bonne confiance que celui qui a commencé une bonne œuvre en eux, l'achèvera jusques au jour de Jésus Christ [2] : il n'y a nulle doute que par ce commencement de bonne œuvre il signifie l'origine de leur conversion, c'est quand leur volonté a esté tournée à Dieu. Parquoy le Seigneur commence en nous son œuvre, inspirant en nos cœurs l'amour, le désir et estude de bien et de justice : ou pour parler plus proprement, enclinant, formant, et addressant nos cœurs à justice. Il parachève son œuvre, en nous confermant à persévérance. Et afin que personne ne caville que le bien est commencé en nous de Dieu, d'autant que nostre volonté, laquelle seroit de soy trop infirme, est aidée de lui : le sainct Esprit déclaire en un autre lieu que vaut nostre volonté estant abandonnée à soymesme : Je vous donneray,

[1] Sermo *super Cant.* LXXXI. — [2] Phil., I, 6.

dit-il, un nouveau cœur, je créeray un esprit nouveau en vous, j'osteray le cœur de pierre qui est en vous, et vous en donneray un de chair : je mettray mon esprit en vous, et vous feray cheminer en mes commandemens [1]. Qui est-ce maintenant qui dira que seulement l'infirmité de la volonté humaine est confermée, afin d'aspirer vertueusement à eslire le bien, quand nous voyons qu'il faut qu'elle soit du tout reformée et renouvelée ? Si la pierre est si molle qu'en la maniant on la puisse fleschir en telle forme qu'on voudra, je ne nie point que le cœur de l'homme n'ait quelque facilité et inclination pour obéir à Dieu, moyennant que son infirmité soit confermée. Mais si nostre Seigneur par ceste similitude a voulu monstrer qu'il est impossible de rien tirer de bien de nostre cœur s'il n'est fait tout autre, ne partissons point entre lui et nous la louange laquelle il s'attribue à lui seul. Si donc quand le Seigneur nous convertit à bien, c'est comme si on transmuoit une pierre en chair : il est certain que tout ce qui est de nostre propre volonté est aboli, et tout ce qui succède est de Dieu. Je di que la volonté est abolie, non pas entant qu'elle est volonté : car en la conversion de l'homme, ce qui est de la première nature demeure. Je di aussi qu'elle est créée nouvelle, non pas pour commencer d'estre volonté, mais pour estre convertie de mauvaise en bonne. Je di que tout cela se fait entièrement de Dieu, pource que, tesmoin l'Apostre, nous ne sommes pas idoines à concevoir une seule bonne pensée [2]. A quoy respond ce qu'il a dit ailleurs, que non seulement Dieu aide et subvient à nostre volonté débile, ou corrige la malice d'icelle, mais qu'il crée et met en nous le vouloir [3]. Dont il est aisé à recueillir ce que j'ay dit, que tout ce qui est de bien

[1] Ezéch., XXXVI, 26. — [2] 2 Cor., III, 5. — [3] Phil., II, 13.

au cœur humain, est œuvre de pure grâce. En ce sens aussi il prononce ailleurs, Que c'est Dieu qui fait toutes choses en tous [1]. Car il ne dispute point là du gouvernement universel du monde, mais il maintient que la louange de tous les biens qui se trouvent aux fidèles doit estre réservée à Dieu seul. En disant, Toutes choses, il fait Dieu autheur de la vie spirituelle depuis un bout jusques à l'autre. Ce qu'il avait au paravant exprimé sous autres mots, c'est que les fidèles sont de Dieu en Jésus Christ [2] : où il propose une création nouvelle, par laquelle ce qui est de la nature commune est aboli. Mesmes il fait une comparaison de Jésus Christ à l'opposite d'Adam, laquelle en un autre lieu il déduit plus clairement : assavoir que nous sommes l'ouvrage de Dieu, estans créez en Jésus Christ à bonnes-œuvres, qu'il a apprestées afin que nous cheminions en icelles [3]. Car il veut prouver par ceste raison que nostre salut est gratuit, d'autant que la ressource de tous biens est en la seconde création, laquelle nous obtenons en Jésus Christ. Or s'il y avoit la moindre faculté du monde en nous, il y auroit aussi quelque portion de mérite : mais afin de nous espuiser du tout, il argue que nous n'avons peu rien mériter, d'autant que nous sommes créez en Jésus Christ pour faire bonnes œuvres, lesquelles Dieu a préparées. En quoy il signifie derechef, que depuis le premier mouvement jusques à la dernière persévérance, le bien que nous faisons est de Dieu en toutes ses parties. Par mesme raison le Prophète, après avoir dit au Pseaume, que nous sommes l'ouvrage de Dieu afin que nul n'entreprint de faire partage, adjouste, quant et quant, Il nous a faits, ce ne sommes-nous pas qui nous ayons faits [4]. Qu'il parle de la régénération, laquelle est

[1] 1 Cor., XII, 6. — [2] 1 Cor., VIII, 6. — [3] Ephés., II, 1
[4] Ps., C, 4.

commencement de la vie spirituelle, il appert par le fil du texte : car il s'ensuit tantost après, que nous sommes son peuple, et le troupeau de sa pasture. Or nous voyons qu'il ne s'est pas contenté d'avoir simplement attribué à Dieu la louange de nostre salut : mais qu'il nous exclud de toute compagnie : comme s'il disoit, Pour estre troupeau de Dieu, les hommes n'ont dequoy se glorifier jusques à une seule goutte : parce que le tout est de Dieu.

VI

LA FOY [1]

6. Voyci donc la vraye cognoissance de Jesus Christ, Que nous le recevions tel qu'il nous est offert du Père : asçavoir vestu de son Evangile. Car comme il nous est destiné pour le but de nostre foy : aussi d'autrepart jamais nous ne tendrons droit à luy, sinon estans guidez par l'Evangile. Et de fait c'est là que les thrésors de grâce nous sont ouvers : lesquels nous estans fermez, Jésus Christ ne nous profiteroit guères. Voylà pourquoy sainct Paul accompagne la doctrine avec la foy d'un lien inséparable, disant, Vous n'avez point ainsi apprins Jésus Christ, si vous avez esté enseignez quelle est sa

[1] Instit. de la Relig. Chrest., Liv. III, chap. II, 6, 7, 41–43.

vérité [1]. Non pas que je restreigne tellement la foy à l'Evangile, que je ne confesse que ce qu'ont enseigné Moyse et les Prophètes suffisoit pour lors à la bien édifier : mais pource qu'il y en a une manifestation plus ample en l'Evangile sainct Paul non sans cause l'appelle Doctrine de foy. Pour laquelle raison il dit en un autre passage, Qu'à l'advénement de la foy, la Loy a esté abolie, signifiant par ce mot la façon nouvelle d'enseigner qui a esté apportée par le Fils de Dieu, d'autant qu'il a beaucoup mieux esclairci la miséricorde de son Père : et nous ayant esté ordonné maistre et docteur, nous a plus familièrement testifié de nostre salut [2]. Toutefois la procédure nous sera plus aisée si nous descendons par degrez du général au spécial. En premier lieu soyons advertis qu'il y a une correspondance de la foy avec la Parole, dont elle ne peut estre séparée ne distraite, non plus que les rayons du soleil, lequel les produit. Et voylà pourquoy Dieu crie par Esaïe, Escoutez-moy, et vostre âme vivra [3] ! Sainct Jehan aussi monstre que telle est la source de la foy, en disant, Ces choses sont escrites afin que vous croyiez [4]. Et le Prophète voulant exhorter le peuple à croire, Aujourd'huy, dit-il, si vous oyez sa voix [5]. Brief, ce mot d'ouir, communément se prend pour croire. Pour conclusion, Dieu ne discerne point en vain par ceste marque les enfans de l'Eglise d'avec les estrangers : c'est qu'il les enseignera pour les avoir escolliers. A quoy respond ce que sainct Luc met par-ci par-là ces deux mots comme équivalens, Fidèles et disciples : mesmes estend ce tiltre jusques à une femme [6]. Parquoy si la foy décline tant soit peu que ce soit de ce blanc, auquel elle doit prendre sa visée, elle ne retient plus sa nature : mais est une crédulité incertaine, et erreur va-

[1] Ephés., IV, 20, 21. — [2] Rom., X, 4. — [3] Is., LV, 3. — [4] Jean, XX, 31. — [5] Ps., XCV, 8. — [6] Act., VI, 1, 2, 7.

gant çà et là. Icelle mesme parole est le fondement dont elle est soustenue et appuyée : duquel si elle est retirée, incontinent elle trébusche. Qu'on oste donc la Parole, et il ne restera plus nulle foy. Nous ne disputons pas yci, asçavoir-mon si le ministère de l'homme est nécessaire pour semer la Parole, dont la foy soit conceue : ce que nous traiterons en un autre lieu : mais nous disons que la Parole, de quelque part qu'elle nous soit apportée, est comme un miroir auquel la foy doit regarder et contempler Dieu. Pourtant soit que Dieu s'aide en cela du service de l'homme, soit qu'il besongne par sa seule vertu : néantmoins il se représente tousjours par sa Parole à ceux qu'il veut tirer à soy, dont aussi sainct Paul nomme la foy Obéissance qu'on rend à l'Evangile. Et ailleurs il loue le service et promptitude de la foy qui estoit aux Philippiens[1]. Car il n'est pas question seulement en l'intelligence de la foy, que nous cognoissions qu'il y a un Dieu : mais principalement il est requis d'entendre de quelle volonté il est envers nous. Car il ne nous est pas seulement utile de sçavoir quel il est en soy, mais quel il nous veut estre. Nous avons donc desjà que la foy est une cognoissance de la volonté de Dieu. prinse de sa Parole. Le fondement d'icelle est la persuasion qu'on a de la vérité de Dieu : de laquelle cependant que ton cœur n'a point la certitude résolue, la Parole a son authorité bien débile, ou du tout nulle en toy. D'avantage, il ne suffit pas de croire que Dieu est véritable, qu'il ne puisse mentir né tromper, si tu n'as ceste résolution, que tout ce qui procède de luy, est vérité ferme et inviolable.

7. Mais d'autant que le cœur de l'homme n'est point confermé en foy par une chacune Parole de Dieu, il faut encore cercher que c'est que la Foy proprement regarde en la

[1] Rom. I, 5; Phil., II, 17.

Parole. C'estoit une voix de Dieu, celle qui fut dite à Adam, Tu mourras de mort; c'estoit une voix de Dieu, qui fut dite à Caïn, Le sang de ton frère crie à moy de la terre[1] : mais toutes telles sentences ne pouvoyent sinon esbranler la foy : tant s'en faut qu'elles fussent pour l'establir. Nous ne nions pas cependant que l'office de la foy ne soit de donner consentement à la vérité de Dieu, toutes fois et quantes qu'il parle, et quoy qu'il dise, et en quelque manière que ce soit : mais nous cerchons à présent que c'est que la foy trouve en icelle parole, pour s'appuyer et reposer. Si nostre conscience ne voit autrechose qu'indignation et vengence, comment ne tremblera-elle d'horreur? Et si elle a une fois Dieu en horreur, comment ne le fuira-elle? Or la foy doit cercher Dieu, non pas le fuir. Il appert donc que nous n'avons pas encores la définition pleine : puis que cela ne doit point estre réputé foy, de cognoistre une chacune volonté de Dieu. Et que sera-ce si au lieu de Volonté, de laquelle le message est quelquefois triste et espovantable, nous mettons Bénévolence ou miséricorde? Certes en ceste manière nous approchons plus de la nature de foy, Car lors nous sommes doucement induits de cercher Dieu, après que nous avons cognu nostre salut estre en luy : ce qu'il nous déclaire en nous asseurant qu'il en a soin. Parquoy il nous est besoin d'avoir promesse de sa grâce, en laquelle il testifie qu'il nous est Père propice : pource que sans icelle nul ne peut approcher de luy, et que le cœur de l'homme ne se peut reposer que sur icelle. Selon ceste raison ces deux mots, Miséricorde et Vérité sont souvent conjoints aux Pseaumes : comme il y a un accord indissoluble, pource qu'il ne nous profiteroit rien de sçavoir que Dieu est véritable, s'il ne nous convioit à soy quasi nous alléchant par sa clémence. Et ce ne seroit point à nous

[1] Gen., II, 17; IV, 10.

de comprendre sa miséricorde, s'il ne la nous offroit par sa voix. Les exemples sont, J'ay presché ta vérité et ton salut : Je n'ay point célé ta bonté et ta vérité : Comme ta bonté et vérité me gardent [1] : item, Ta miséricorde touche les cieux, ta vérité va jusques aux nues : item, Toutes les voyes de Dieu sont clémence et vérité à ceux qui gardent son alliance : item, Sa miséricorde est multipliée sur nous, et sa vérité demeure à jamais : item, Je chanteray à ton Nom pour ta miséricorde et vérité [2]. Je laisse à réciter ce qu'en disent souvent les Prophètes : c'est que Dieu, selon qu'il est bénin, est aussi loyal en ses promesses. Car ce seroit témérité à nous, de concevoir que Dieu nous soit propice, s'il n'en testifie luy-mesme, et qu'il nous préviene en nous conviant, à ce que sa volonté ne nous soit douteuse ou obscure. Or nous avons desjà veu qu'il a ordonné son Fils pour le seul gage de son amour, et que sans luy il n'y apparoist haut et bas que signes d'ire et de haine. D'avantage, puis que la cognoissance de la bonté de Dieu ne peut avoir grande importance, sinon qu'elle nous y face reposer, il faut exclurre toute intelligence meslée avec doute; et laquelle ne consiste fermement, mais vacille comme débatant de la chose. Or il s'en faut beaucoup que l'entendement de l'homme, ainsi qu'il est aveuglé et obscurci, puisse pénétrer et atteindre jusques à cognoistre la volonté de Dieu, que le cœur, au lieu qu'il a accoustumé de vaciller en doute et incertitude, soit asseuré pour reposer en telle persuasion. Parquoy il faut que l'entendement de l'homme soit d'ailleurs illuminé, et le cœur confermé, avant que la Parole de Dieu obtienne pleine foy en nous. Maintenant nous avons une entière définition de la foy, si nous déterminons que c'est une ferme et certaine cognois-

[1] Ps., XL, 11, 12. — [2] Ps., XXV, 10; XXXVI, 6; CXVII, 2.

sance de la bonté de Dieu envers nous : laquelle estant fondée sur la promesse gratuite donnée en Jésus Christ, est révélée à nostre entendement, et séellée en nostre cœur par le sainct Esprit.

41. Pource qu'à mon advis la nature de la foy ne se pouvoit mieux ne plus clairement exprimer que par la substance des promesses, où elle a son propre fondement pour s'appuyer, sans lequel elle trébuscheroit incontinent, ou plustost s'esvanouiroit : voylà pourquoy j'ai tiré des promesses la définition que j'ay mise : laquelle toutesfois ne discorde point avec la description qu'en fait l'Apostre selon l'argument qu'il traite. Il dit que la foy est un soustenement des choses qu'on espère, et une démonstrance des choses qui n'apparoissent point[1]. Car par le mot d'Hypostase, il entend la fermeté sur laquelle les âmes fidèles s'appuyent : comme s'il disoit, que la foy est une possession certaine et infaillible des choses que Dieu nous a promises. Sinon que quelqu'un aimast mieux prendre le mot d'Hypostase pour confiance : ce qui ne me desplaist pas, combien que j'aime mieux me tenir à la première exposition, laquelle est plus receue. Derechef, pour signifier que jusques au dernier jour, auquel les livres seront ouverts[2], les choses appartenantes à nostre salut sont trop hautes pour estre comprises de nostre sens, ou veues de nos yeux, ou touchées de nos mains : et par ainsi que nous ne les possédons autrement, qu'en surmontant la capacité de nos entendemens, et eslevant nostre regard par-dessus tout ce qui void au monde, brief, en nous surmontant nous-mesmes pour ceste cause il adjouste, que telle certitude de posséder

[1] Hébr., XI, 1. — [2] Dan., VII, 10.

est des choses qui sont situées en espérance : et pourtant ne s'apperçoyvent point. Car l'évidence, comme dit sainct Paul, est diverse d'espoir : et nous n'espérons pas les choses que nous voyons [1]. En la nommant Monstre ou Probation des choses non apparentes, ou comme sainct Augustin souvent l'interprête, Tesmoignage par lequel nous sommes convaincus : il parle tout ainsi comme s'il disoit, que c'est une évidence de ce qui n'apparoist, une vision de ce qui ne se voit point, une perspicuité des choses obscures, une présence des choses absentes, une démonstrance des choses cachées [2]. Car les mystères de Dieu, et principalement ceux qui appartienent à nostre salut, ne se peuvent contempler en leur nature : mais nous les regardons seulement en la Parole de Dieu, de laquelle la vérité nous doit estre tellement persuadée, que nous tenions pour fait et accompli tout ce qu'il dit. Comment donc se lèvera un courage à recognoistre et gouster une telle bonté de Dieu, qu'il ne soit pareillement emflambé à l'aimer? Car une telle abondance de douceur, comme est celle que Dieu a cachée à ceux qui le craignent, ne se peut vrayement entendre, qu'elle n'esmeuve le cœur. D'avantage, elle ne le peut esmouvoir, qu'elle ne l'attire et eslève à soy. Pourtant ce n'est point de merveilles si ceste affection n'entre jamais en un cœur pervers et oblique, veu qu'elle nous ouvre les yeux pour nous donner accès à tous les thrésors de Dieu, et les saincts secrets de son Royaume, lesquels ne se doyvent point polluer par l'entrée d'un cœur immonde. Or ce que les Sorboniques enseignent, que la charité précède la foy et l'espérance, n'est que pure resverie : veu qu'il n'y a que la seule

1 Rom., VIII, 24.

2 August., *Homil. in Joan*, LXXIX, XCV; *De peccat. merit. et remiss.*, lib. II, cap. XXXI.

foy laquelle premièrement engendre charité en nous. Sainct Bernard parle bien mieux [1] : Je croy, dit-il, que le tesmoignage de la conscience, lequel sainct Paul nomme la gloire des fidèles [2], consiste en trois poincts. Car en premier lieu et avant toutes choses, il est requis de croire que tu ne peux avoir rémission des péchés, sinon de la pure gratuité de Dieu : secondement, que tu ne peux avoir nulle bonne œuvre, si luy-mesme ne te la donne : tiercement, que tu ne peux mériter par œuvres la vie éternelle, si elle ne t'est aussi bien donnée gratuitement. Tantost après il adjouste, Ces choses ne suffiroyent pas, sinon pour faire le commencement : pource qu'en croyant que les péchez ne nous peuvent estre remis que de Dieu, il nous faut quant et quant estre résolus qu'il nous les a remis, jusques à tant que nous soyons persuadez par le tesmoignage du sainct Esprit, que nostre salut nous est bien asseuré. D'autant que Dieu nous pardonne nos péchez, luy-mesme nous donne les mérites, et nous redonne le loyer, nous ne pourrions pas nous arrester fermement à ceste introduction qu'il avoit mise. Toutesfois ce poinct et les autres semblables se traiteront ailleurs : maintenant qu'il nous suffise d'entendre que c'est de foy.

42. Or partout où sera ceste vive foy, il ne se peut faire qu'elle n'emporte tousjours avec soy l'espérance de salut éternel : ou plustost qu'elle ne l'engendre et produise. Car si ceste espérance n'est en nous, quelque beau babil de paroles fardées que nous ayons de la foy, il est certain que nous n'en tenons rien. Car si la foy, comme dit a esté, est une certaine persuasion de la vérité de Dieu, qu'icelle vérité ne peut mentir, tromper ne fruster : quiconques a conceu

[1] Sent., lib. III, dist. XXV, et sæpius; sermo I, *In annuntiatione*.
[2] 2 Cor., I, 12.

ferme certitude, il attend pareillement que le Seigneur accomplira ses promesses, lesquelles il tient pour véritables : tellement qu'en somme, Espérance n'est autre chose qn'une attente des biens que la foy a creu estre véritablement promis de Dieu. Ainsi la foy croit que Dieu est véritable : espérance attend qu'il révèlera en temps sa vérité. La foy croit qu'il est nostre Père : espérance attend qu'il se portera tousjours tel envers nous. La foy croit que la vie éternelle nous est donnée : espérance attend que nous l'obtiendrons une fois. La foy est le fondement sur lequel espérance repose : espérance nourrist et maintient la foy. Car comme nul ne peut rien attendre de Dieu, sinon celuy qui a premièrement creu à ses promesses : aussi derechef il faut que l'imbécillité de nostre foy soit entretenue, en attendant et espérant patiemment afin de ne point défaillir. Parquoy sainct Paul parle trèsbien, quand il constitue nostre salut en espérance[1], laquelle en attendaut Dieu avec silence, retient la foy, à ce qu'elle ne trébusche par se trop haster : elle la conferme à ce qu'elle ne vacille point ès promesses de Dieu, ou en ait quelque doute : elle la récrée et réconforte, à ce qu'elle ne se lasse point : elle la conduit jusques à son dernier but, à ce qu'elle ne défaille point au milieu du chemin, ou mesme en la première journée : finalement en la renouvelant et restaurant de jour en jour, elle luy donne vigueur assiduelle pour persévérer. Encore verrons-nous plus clairement, en combien de sortes il est mestier que la foy soit confermée par espérance, si nous considérons de combien d'espèces de tentations sont assaillis ceux qui ont une fois receu la Parole de Dieu. Premièrement le Seigneur en différant ses promesses, souventesfois nous tient en suspens plus que nous ne

[1] Rom., VIII, 24.

voudrions. En cest endroit c'est l'office de la foy de faire ce que dit le Prophète : asçavoir si les promesses de Dieu sont tardives que nous ne laissions point de les attendre[1]. Aucunesfois aussi non seulement Dieu nous laisse languir, mais donne apparence d'estre courroucé contre nous : à quoy il faut que la foy nous subviene, afin que suyvans la sentence de l'autre Prophète, nous puissions attendre le Seigneur, combien qu'il ait caché sa face de nous[2]. Il se dresse aussi des moqueurs, comme dit sainct Pierre, qui demandent où sont les promesses : et où est la venue de Jésus-Christ[3] : veu que depuis la création du monde, toutes choses vont en un mesme train. Voire mesmes la chair et le monde nous suggèrent cela en l'entendement. Yci il faut que la foy estant soustenue et appuyée sur l'espérance, soit fichée et s'arreste du tout à contempler l'éternité du Royaume de Dieu, afin de réputer mille ans comme un jour[4].

43. Pour ceste affinité et similitude, l'Escriture aucunesfois confond l'un avec l'autre de ces deux vocables, Foy et Espérance : comme quand sainct Pierre dit que la vertu de Dieu nous conserve par foy jusques à la révélation de salut : ce qui estoit plus convenable à l'espérance qu'à foy. Néantmoins cela ne se fait point sans raison, veu que nous avons monstré Espérance n'estre autre chose sinon fermeté et persévérance de foy. Quelquefois ils sont conjoints ensemble : comme en la mesme Epistre, Afin que vostre foy et espoir soit en Dieu[5]. Et sainct Paul aux Philippiens déduit l'attente de l'espoir[6] : pource qu'en espérant patiemment nous tenons la bride à nos désirs, jusqu'à ce que l'opportunité de Dieu soit venue. Ce qui sera plus facile à entendre du chapitre X aux Hébrieux que j'ai desjà allégué.

[1] Hab., II, 3. — [2] Is., VIII, 17. — [3] 2 Pierre, III, 4. — [4] Ps., XC, 4; 2 Pierre, III, 8. — [5] 1 Pierre, I, 5, 21. — [6] Phil., I, 20.

Sainct Paul en un autre passage, combien qu'il parle improprement, entend toutesfois le mesme par ces mots, Nous attendons par foy en esprit l'espérance de justice [1] : voire pource qu'ayans receu le tesmoignage de l'Evangile touchant de l'amour gratuite de Dieu, nous attendons que Dieu mette en évidence et effect ce qui encore est caché sous espoir. Or il n'est pas maintenant difficile à voir combien lourdement s'abuse le Maistre des Sentences, en faisant double fondement d'espérance, asçavoir la grâce de Dieu, et le mérite des œuvres. Certes elle ne peut avoir autre but que la foy. Or nous avons clairement monstré que la foy a pour son but unique la miséricorde de Dieu, et que du tout elle s'y arreste, ne regardant nullement ailleurs. Mais il est bon d'ouïr la belle raison qu'il allègue : Si tu oses, dit-il espérer quelque chose sans l'avoir mérité, ce n'est point espérance, mais présomption. Je vous prie, mes amis, qui sera celuy qui se tiendra de maudire telles bestes, lesquelles pensent que c'est témérairement et présomptueusement fait de croire certainement que Dieu est véritable ? Car comme ainsi soit que Dieu nous commande d'attendre toutes choses de sa bonté, ils disent que c'est présomption de se reposer et acquiescer en icelle. Mais un tel maistre est digne des disciples qu'il a eus ès escholes des Sophistes, c'est-à-dire Sorboniques. Nous au contraire, quand nous voyons que Dieu apertement commande aux pécheurs d'avoir certaine espérance de salut, présumons hardiment tant de sa vérité, que moyennant sa miséricorde, rejettans toute fiance de nos œuvres, nous espérions sans aucune doute ce qu'il nous promet. En ce faisant nous trouverons que celuy qui a dit, Il vous sera fait selon vostre foy [2], ne nous abusera point.

1 Gal., V, 5. — 2 Matth., IX, 29.

VII

LA JUSTIFICATION PAR LA FOY [1]

En premier lieu tu touches la justification de la foy : de laquelle entre vous et nous est le principal et le plus aigre combat. Est-ce là une espineuse et inutile question ? Mais ostée la cognoissance d'icelle, la gloire de Jésus Christ est esteinte, la religion abolie, l'Eglise destruite, et l'espérance de salut totalement abbatue. Parquoy nous disons que cest article (lequel nous tenons estre le souverain en nostre religion) a esté meschamment effacé par vous de la mémoire des hommes. Ce qui est amplement et manifestement prouvé et déclairé en tous nos livres : et d'avantage, la grande ignorance, qui encore maintenant règne en toutes vos Eglises, tesmoigne que nous ne nous en plaignons point à tort. Mais aussi tu fais très-malignement yci, de dire, qu'attribuans tout à la foy, ne donnions point lieu, et ne tenions conte des bonnes œuvres. Je ne fonderay yci une disputation absolue, laquelle certes requerroit un livre entier : mais toutesfois, si tu regardois le catéchisme et instruction que j'ay escrit à ceux de Genève, estant pour lors Ministre en leur ville : au premier mot comme vaincu tu te tairois. Ce néantmoins je traicteray yci brièvement en quelle sorte nous parlons de ceste matière. Premièrement nous

[1] Epistre à Sadolet. Pag. 155 des OPUSCULES.

commandons qu'un chacun commence par la recognoissance de soy-mesme : et non pas légèrement, ni comme par manière d'acquit, mais comme pour présenter sa conscience devant le tribunal de Dieu : et que lors qu'il se sera trouvé assez condanné par son iniquité, il considère quant et quant la sévérité de son jugement, qui est dénoncée contre tous pécheurs. Et ainsi confus et abbatu en sa propre misère, qu'il se prosterne et humilie devant Dieu, ostée toute confiance de soy : gémissant tendrement comme condamné à mort éternelle. Puis après nous démonstrons le seul port de salut estre en la miséricorde de Dieu, qui nous est exhibée en Jésus Christ : car en luy seul, tout ce qui appartient à nostre salut, est accompli. Attendu donc, que tous les humains sont condamnez pécheurs devant Dieu : nous disons Christ estre la seule justice : lequel par son obéissance, a effacé nos transgressions : par son sacrifice, l'ire de Dieu a esté appaisée : par son sang, il nous a nettoyez de toute macule : par sa croix il a soustenu nostre malédiction, par sa mort il a satisfait pour nous. En ceste manière nous disons l'homme estre réconcilié à Dieu le Père, par Christ : non par le mérite ou dignité de ses œuvres, ains par la bonté et clémence gratuite du Seigneur. Quand donc par foy nous embrassons Christ, et venons comme en sa communion et participation : nous appelons cela, selon l'Escriture, Justice de Foy. Qu'as-tu yci, ô Sadolet, que tu puisses mordre ou reprendre ? Est-ce pourtant que nous n'attribuons rien aux œuvres ? Certes, pour la justification de l'homme, nous nions qu'elles valent, non pas un poil de teste. Car l'Escriture dit si clairement en tant de passages que nous sommes tous perdus : et n'y a celuy qui ne soit en ce, pressé de sa conscience. Celle mesme Escriture ne nous met en autre espérance, sinon en la seule bonté de Dieu, par laquelle nos péchez nous sont pardonnez,

et justice nous est imputée. Et si dit, que l'un et l'autre est don gratuit : à fin qu'elle déclaire finalement, l'homme estre bien heureux, sans les œuvres. Mais, dis-tu, quelle autre chose entendons-nous par ce mot de Justice, si l'on n'a point d'esgard aux bonnes œuvres? Vrayement si tu pensois bien que c'est que l'Escriture entend par ce mot Justifier, tu ne serois point en ceste doute. Car elle ne le réfère pas à la propre Justice de l'homme, mais à la clémence et bonté de Dieu : lequel aloué au pécheur la justice, encore qu'il ne l'ait déservi envers luy, sans luy imputer aucune injustice. Celle-là, di-je, est nostre justice, qui est descripte par sainct Paul: savoir est, que Dieu nous réconcilie à soy, en Christ. Le moyen est mis après : c'est en ne nous imputant point nos péchez. Finalement elle monstre que nous sommes participans de ce bien, par la foy : quand elle dit, le ministère de ceste réconciliation estre contenu en l'Evangile. Ouy, mais dis-tu, ce mot, Foy, est un mot qui comprend beaucoup, duquel la signification s'estend grandement. Mais au contraire, toutes fois et quantes que sainct Paul attribue à la foy, la faculté de justifier : il la limite et restreint aux promesses gratuites de la bénévolence de Dieu : la destournant totalement de la fiance et esgard des œuvres. Pourtant il conclud tant souvent : si c'est par foy, ce n'est pas donc par les œuvres. Et de rechef, Si c'est par les œuvres, ce n'est pas donc par foy. Voire-mais l'on fait injure à Christ, si sous le prétexte de sa grâce, l'on rejette les bonnes œuvres : veu qu'il est venu pour faire un peuple agréable à Dieu, sectateur de bonnes œuvres. Sur quoy il y a beaucoup de semblables tesmoignages : par lesquels est monstré, que Christ est venu, à ce qu'en bien faisans, nous fussions par luy acceptables à Dieu. Nos adversaires n'ont quasi autre calomnie en leur bouche : sinon qu'ils nous disent avoir retiré les

hommes de l'estude de bien faire, par la prédication de la justice gratuitement imputée : laquelle calomnie est plus frivole que par elle en rien nons puissions estre grevez ni pressez Pour la justification de l'homme, nous nions les bonnes œuvres avoir aucun lieu : mais leur assignons leur règne en la vie des justes. Car si celuy qui est justifié, possède Jésus Christ, et que Christ ne soit jamais sans son Esprit : il s'ensuit nécessairement que ceste justice gratuite est tousjours conjointe avec la régénération. Parquoy, si tu veux bien entendre, comment la foy et les œuvres sont choses inséparables : regarde en Christ, qui, comme dit l'Apostre, nous a esté donné en justice et sanctification. Donc quelque part que la justice de foy, que nous disons gratuite, est, Christ aussi y est. Et là où est Christ, l'Esprit de sanctification est présent, pour régénérer l'âme en nouveauté de vie. Au contraire, où il n'y a nulle estude de saincteté et innocence : ni Christ, ni son Esprit n'y peuvent estre. Et là où Christ n'est point, là aussi n'est point justice, ni mesme la foy, laquelle ne peut appréhender Christ en justice sans l'Esprit de sanctification. Veu donc qu'ainsi que nous disons, Jésus Christ régénère à la vie bien-heureuse ceux qu'il justifie, après qu'il les a retirez du royaume de péché pour les mener au Royaume de justice, les transfigurant en l'image de Dieu, et les réformant par son Esprit à l'obéissance de sa volonté : il n'y a point d'apparence de te vouloir plaindre, que par nostre doctrine nous autres laschons la bride aux désirs de la chair.

VIII

NÉCESSITÉ DE L'ÉLECTION ÉTERNELLE [1]

1. Or ce que l'alliance de vie n'est pas également preschée à tout le monde : et mesmes où elle est preschée, n'est pas également receue de tous : en ceste diversité il apparoist un secret admirable du jugement de Dieu : car il n'y a nulle doute que ceste variété ne serve à son bon plaisir. Or si c'est chose évidente que cela se fait par le vouloir de Dieu, que le salut soit offert aux uns, et les autres en soyent forclos : de cela sortent grandes et hautes questions, lesquelles ne se peuvent autrement résoudre, qu'en enseignant les fidèles de ce qu'ils doyvent tenir de l'élection et prédestination de Dieu. Laquelle matière semble fort entortillée à plusieurs : pource qu'ils ne trouvent nulle raison, que Dieu en prédestine les uns à salut, les autres à la mort. Or il apperra par la procédure, qu'eux-mesmes s'enveloppent par faute de bon sens et discrétion. Qui plus est, en ceste obscureté qui les effraye, nous verrons combien ceste doctrine non seulement est utile, mais aussi douce et savoureuse, au fruict qui en revient. Jamais nous ne serons clairement persuadez comme il est requis, que la source de nostre salut soit la miséricorde gratuite de Dieu, jusques à ce que son élection éternelle nous soit quant et quant liquide, pource qu'elle nous esclarcit

[1] Inst. de la Relig. Chrest., Liv. III, chap. XXI, 1. 2.

par comparaison la grâce de Dieu, en ce qu'il n'adopte pas indifféremment tout le monde en l'espérance de salut, mais donne aux uns ce qu'il desnie aux autres. Chacun confesse combien l'ignorance de ce principe diminue de la gloire de Dieu, et combien aussi elle retranche de la vraye humilité : c'est de ne point mettre toute la cause de nostre salut en Dieu seul. Or puis que cela est tant nécessaire à cognoistre, notons bien ce que dit sainct Paul : asçavoir qu'il n'est pas bien cognu, sinon que Dieu sans avoir esgard à aucunes œuvres, eslise ceux qu'il a décrété en soy. Le résidu, dit-il, a esté sauvé en ce temps selon l'élection gratuite [1]. Si c'est par grâce, ce n'est plus des œuvres : car grâce ne seroit plus grâce. Si c'est des œuvres, ce n'est plus de grâce : car œuvre ne seroit plus œuvre. S'il faut que nous soyons ramenez à l'élection de Dieu, pour sçavoir que nous n'obtenons point salut que par la pure libéralité de Dieu, ceux qui taschent d'amortir ceste doctrine, obscurcissent autant qu'en eux est, comme gens ingrats, ce qui devoit estre célébré et magnifié à pleine bouche, et arrachent la racine d'humilité. Sainct Paul testifie clairement, que quand le salut du peuple est attribué à l'élection gratuite de Dieu, lors il appert qu'il sauve de son bon plaisir ceux que bon luy semble : et que ce n'est pas pour rendre salaire, lequel ne peut estre deu. Ceux qui ferment la porte, à ce qu'on n'ose point approcher pour gouster ceste doctrine, ne font pas moins d'injure aux hommes qu'à Dieu : pource que rien ne suffira sans ce point à nous humilier deûment, et ne sentirons point assez de cœur combien nous sommes obligez à Dieu. Et de faict, Christ nous est tesmoin que nous n'avons nulle droicte fermeté ne fiance ailleurs. Car pour nous asseurer et délivrer de

[1] Rom., XI, 5.

crainte entre tant de périls, embusches et assauts mortels : brief, pour nous rendre invincibles, il promet que tout ce qui luy a esté donné en garde par le Père, ne périra point[1]. Dont nous avons à recueillir, que tous ceux qui ne se cognoissent point estre du peuple péculier de Dieu, sont misérables, d'autant qu'ils sont en tremblement continuel : et ainsi, que tous ceux qui ferment les yeux à ces trois utilitez que nous avons notées, et voudroyent renverser ce fondement, pensent trèsmal à leur profit et à celuy de tous fidèles. Il y a aussi que c'est de là que l'Eglise nous vient en avant : laquelle (comme sainct Bernard dit trèsbien) ne se pourroit trouver ny estre cognue entre les créatures, d'autant que d'une façon admirable elle est cachée au giron de la prédestination bienheureuse, et sous la masse de la malheureuse damnation des hommes[2]. Mais avant qu'entrer plus avant à traitter cest argument, il me faut faire une préface à deux manières de gens. Comme ainsi soit que ceste dispute de prédestination, soit de soy-mesme aucunement obscure : elle est par la curiosité des hommes rendue enveloppée et perplexe, et mesme périlleuse : pource que l'entendement humain ne se peut refréner ne restreindre, qu'il ne s'esgare en grans destours, et ne s'eslève par trop haut, désirant s'il luy estoit possible, de ne rien laisser de secret à Dieu, qu'il n'enquière et esplusche. Puis que nous en voyons beaucoup tomber en ceste audace et outrecuidance, et mesme plusieurs, qui autrement ne sont point mauvais, il nous les faut admonester comment ils ont à se gouverner en cest endroict. Premièrement donc qu'il leur souvienne que quand ils enquièrent de la prédestination, ils entrent au sanctuaire de la sagesse divine : auquel si quelqu'un se fourre et ingère

[1] Jean, X, 28. — [2] Serm. *in Cantic.*, LXXVIII.

en trop grande confiance et hardiesse, il n'atteindra jamais là de pouvoir rassasier sa curiosité : il entrera en un labyrinthe où il ne trouvera nulle issue. Car ce n'est pas raison que les choses que Dieu a voulu estre cachées, et dont il s'est retenu la cognoissance, soyent ainsi espluchées des hommes : et que la hautesse de sa sapience, laquelle il a voulu estre plustost adorée de nous qu'estre comprinse, (afin de se rendre admirable en icelle) soit assujettie au sens humain, pour la cercher jusques à son éternité. Les secrets de sa volonté, qu'il a pensé estre bon de ne nous communiquer, il nous les a testifiez en sa Parole. Or il a pensé estre bon de nous communiquer tout ce qu'il voyoit nous appartenir et estre profitable.

2. Nous sommes parvenus en la voye de la foy, dit sainct Augustin, tenons-nous y constamment : icelle nous mènera jusques en la chambre du Roy céleste, où tous les thrésors de science et sagesse sont cachez. Car le Seigneur Jésus ne portoit point d'envie à ses Apostres, qu'il avoit exaltez en si grand'dignité, quand il disoit : J'ay beaucoup de choses à vous dire, que vous ne pouvez encore porter. Il nous faut cheminer, il nous faut profiter, il nous faut croistre, afin que nos cœurs soyent capables des choses que nous ne pouvons encore comprendre [1]. Si la mort nous surprend cependant que nous profitons, nous sçaurons hors de ce monde, ce que nous n'avons peu sçavoir yci. Si ceste cogitation a une fois lieu en nous : asçavoir que la Parole de Dieu est la voye unique pour nous conduire à enquérir tout ce qui est licite de cognoistre de luy : item, la seule lumière, pour nous esclairer à contempler tout ce qui est licite d'en veoir : elle nous pourra facilement retenir et retirer de toute témé-

[1] Homil. *in Joan.*, XXXV; Jean, XVI, 12.

rité. Car nous sçaurons qu'estans sortis des limites de l'Escriture, nous cheminerons hors du chemin et en ténèbres : et pourtant ne pourrons sinon errer, trébuscher et nous achopper à chacun pas. Ayons donc cela devant les yeux sur toutes choses, que ce n'est pas une moindre rage d'appéter autre cognoissance de la prédestination, que celle qui nous est donnée en la Parole de Dieu : que si quelqu'un vouloit cheminer par des roches inaccessibles, ou veoir en ténèbres. Et que nous n'ayons point honte d'ignorer quelque chose en ceste matière, où il y a quelque ignorance plus docte que le sçavoir. Plustost que nous soyons bien aises de nous abstenir d'appéter une science, de laquelle l'affection est folle et dangereuse, voire mesmes pernicieuse. Si la curiosité de nostre entendement nous solicite, ayons tousjours ceste sentence en main pour la rabbatre, Comme manger beaucoup de miel n'est pas bon : aussi que de cercher la gloire ne tournera pas à gloire aux curieux [1]. Car c'est bien pour nous déterrer de ceste audace, quand nous voyons qu'elle ne peut autre chose faire, que nous précipiter en ruine.

[1] Prov., XXV, 27.

IX

DOCTRINE DE L'ÉLECTION ÉTERNELLE [1]

5. Quiconque voudra estre tenu pour homme craignant Dieu, n'osera pas simplement nier la prédestination, par laquelle Dieu en a ordonné aucuns à salut, et assigné les autres à damnation éternelle : mais plusieurs l'enveloppent par diverses cavillations, et sur tous, ceux qui le veulent fonder en sa prescience. Or nous disons bien qu'il prévoist toutes choses comme il les dispose : mais c'est tout confondre, de dire que Dieu élit ou rejette selon qu'il prévoit ceci et cela. Quand nous attribuons une prescience à Dieu, nous signifions que toutes choses ont toujours esté et demeurent éternellement en son regard, tellement qu'il n'y a rien de futur ni de passé à sa cognoissance : mais toutes choses luy sont présentes, et tellement présentes qu'il ne les imagine point comme par quelques espèces : ainsi que les choses que nous avons en mémoire, nous vienent quasi au-devant des yeux par imaginations : mais il les voit et regarde à la vérité, comme si elles estoyent devant sa face. Nous disons que ceste prescience s'estend par tout le circuit du monde, et sur toutes créatures. Nous appelons Prédestination, le conseil éternel de Dieu, par lequel il a déterminé ce qu'il vouloit faire d'un chacun homme. Car il ne les crée pas tous en pareille condition mais ordonne les uns à vie éternelle, les autres à éter-

[1] Instit. de la Relig. Chrest., Liv. III, ch. XXI, 5. 7.

nelle damnation. Ainsi selon la fin à laquelle est créé l'homme, nous disons qu'il est prédestiné à mort ou à vie. Or Dieu a rendu tesmoignage de sa prédestination, non seulement en chacune personne, mais en toute la lignée d'Abraham, laquelle il a mise pour exemple, que c'est à luy d'ordonner selon son bon plaisir quelle doit estre la condition d'un chacun peuple. Quand le Souverain divisoit les nations, ce dit Moyse, et partissoit les enfans d'Adam : sa portion a esté le peuple d'Israël, et le cordeau de son héritage[1]. L'élection est toute patente : c'est qu'en la personne d'Abraham, comme en un tronc tout sec et mort, un peuple est choisi et ségrégé d'avec les autres qui sont rejettez. La cause n'appert point, sinon que Moyse, afin d'abbatre toute matière de gloire, remonstre aux successeurs, que toute leur dignité gist en l'amour gratuite de Dieu. Car il assigne ceste cause de leur rédemption, que Dieu a aimé leur père, et a éleu leur lignée après eux[2]. Il parle plus expressément en un autre lieu, disant, Ce n'est pas que vous fussiez plus grans en nombre que les autres peuples, que Dieu a prins son plaisir en vous afin de vous choisir : mais d'autant qu'il vous a aimez[3]. C'est advertissement est plusieurs fois réitéré par luy, Voyci le ciel et la terre sont au Seigneur, ton Dieu, toutesfois il a prins en amour tes Pères, et y a prins son plaisir, et l'a éleu pource que tu estois leur semence[4]. Item ailleurs : il leur commande de se tenir purs en saincteté, pource qu'ils sont éleus en peuple péculier[5]. En un autre lieu de rechef, il remonstre que la dilection de Dieu est cause qu'il leur est protecteur. Ce que les fidèles aussi confessent d'une bouche. Il nous a choisi nostre héritage, la gloire de Jacob, lequel il a aimé[6]. Car ils attribuent à ceste amour

[1] Deut., XXXII, 8. — [2] Deut., IV, 37. — [3] Deut., VII, 8. — [4] Deut., X, 14, 15. — [5] Deut., XXIII, 5. — [6] Ps., XLVII, 5.

gratuite tous les ornemens desquels Dieu les avoit douez : non seulement pource qu'ils sçavoyent bien iceux ne leur avoir esté acquis par aucun mérite, mais aussi que le sainct Patriarche Jacob mesme n'avoit point eu telle vertu en soy, que pour acquérir tant à luy qu'à ses successeurs une si haute prérogative. Et pour rompre et abbatre plus fort tout orgueil, il reproche souvent aux Juifs, qu'ils n'ont rien mérité de l'honneur que Dieu leur a fait : veu qu'ils sont un peuple de dur col et revesche [1]. Quelques fois aussi les Prophètes mettent en avant la mesme élection, pour faire honte aux Juifs de leur opprobre, entant qu'ils en estoyent vilainement décheus de leur ingratitude. Quoy qu'il soit, que ceux qui veulent attacher l'élection de Dieu à la dignité des hommes, ou aux mérites de leurs œuvres, respondent yci, Quand ils voyent qu'une seule lignée est préférée à tout le reste du monde, et qu'ils entendent de la bouche de Dieu, qu'il n'a esté esmeu pour aucun regard d'estre plus enclin envers un troupeau petit et mesprisé, et puis malin et pervers, qu'envers les autres : plaideront-ils contre luy, de ce qu'il luy a pleu d'establir un tel exemple de sa miséricorde ? Mais si est-ce qu'avec tous les murmures et contredits, ils n'empescheront point son œuvre : et en jettant leurs despitemens contre le ciel ainsi que pierres, si ne frapperont-ils point ne blesseront sa justice, mais le tout retombera sur leur teste. Ce principe ainsi de l'élection gratuite, est réduit en mémoire au peuple d'Israël, quand il est question de rendre grâces à Dieu, ou de se confermer en bonne confiance pour l'advenir. C'est luy, dit le Prophète, qui nous a faits, et ne nous sommes pas faits nous-mesmes : nous sommes son peuple et les brebis de sa pasture [2]. La négative qu'il met

[1] Deut., IX, 6. — [2] Ps., C, 3.

n'est pas superflue : mais est adjoustée pour nous exclurre afin que non seulement nous apprenions en confus que Dieu est autheur de tous les biens qui nous rendent excellens mais aussi qu'il a esté induit de soy-mesme à nous les faire pource qu'il n'eust rien trouvé en nous digne d'un tel honneur. Il leur monstre aussi ailleurs, qu'ils se doyvent tenir cachez sous l'ombre du bon plaisir de Dieu, en disant qu'ils sont semence d'Abraham serviteur d'iceluy, et enfans de Jacob son éleu. Et après avoir raconté les bénéfices continuels, qu'ils avoyent receus comme fruicts de leur élection, il conclud qu'il les a ainsi libéralement traitez, pource qu'il s'est souvenu de son alliance. A laquelle doctrine respond le Cantique de toute l'Eglise, Seigneur, c'est ta dextre et la clairté de ton visage, qui a donné ceste terre à nos Pères, pource que tu as prins ton plaisir en eux [1]. Or il est à noter, que quand il est fait mention de la terre, c'est un mereau visible de l'élection secrette de Dieu, par laquelle ils ont esté adoptez. L'exhortation que fait ailleurs David, tend à un mesme but, Bienheureux est le peuple duquel l'Eternel est Dieu, et la lignée qu'il s'est esleuë pour héritage [2]. Samuel tend à la seconde fin, en disant, Vostre Dieu, ne vous délaissera point à cause de son grand Nom, puis qu'il luy a pleu de vous créer à soy pour peuple [3]. David fait le semblable quant à soy. Car voyant sa foy assaillie, il prend ses armes pour résister au combat, Bienheureux est celuy que tu as esleu, Seigneur : il habitera en tes parvis [4]. Or pource que l'élection qui autrement est cachée en Dieu, a esté jadis ratifiée tant en la première rédemption des Juifs, qu'en la seconde, et autres bénéfices : le nom d'Elire s'applique quelques fois à ces tesmoignages patens, qui toutesfois sont au-

[1] Ps., CV, 6. — [2] Ps., XLIV. — [3] Ps., XXXIII, 12. — [4] 1 Sam., XII, 22. — [5] Ps., LXV, 5.

dessous de l'élection. Comme en Isaïe, Dieu aura pitié de Jacob, et élira encore Israël[1]. Car en parlant du temps à venir, il dit que le recueil que Dieu fera du résidu de son peuple, lequel il avoit comme deshérité, sera un signe que son élection demeurera tousjours ferme et stable : combien qu'il sembloit qu'elle fust quant et quant descheute. Et en disant ailleurs, Je t'ay esleu, et ne t'ay point rejetté[2], il magnifie le cours continuel de son amour paternelle en tant de bienfaits qui en estoyent tesmoignages. L'Ange parle encore plus ouvertement en Zacharie, J'éliray encore Jérusalem[3] : comme si en la chastiant si rudement il l'eust réprouvée[3] ou bien que la captivité eust interrompu l'élection du peuple : laquelle toutesfois est inviolable, combien que les signes n'en apparoissent pas toujours.

7. Combien que nous ayons desjà assez liquidé, que Dieu élit en son conseil secret ceux que bon luy semble, en rejettant les autres : toutesfois son élection gratuite n'a encore esté exposée qu'à demi, jusques à ce que nous venions aux personnes singulières, ausquelles Dieu non seulement offre salut, mais aussi leur en assigne telle certitude, que l'effect n'en peut estre ni en suspens ni en doute. Ceux-ci sont réputez sous la semence unique de laquelle sainct Paul fait mention. Car combien que l'adoption ait esté commise à Abraham comme en dépost, tant pour luy que pour sa lignée, toutesfois pource que plusieurs de ses successeurs ont esté retranchez comme membres pourris : pour avoir la pleine fermeté et efficace de l'élection, il est requis de montrer au chef, par lequel le Père céleste a conjoinct ses éleus à soy, et les a aussi alliez ensemble d'un nœud indissoluble. Par

[1] Is., XIV, 1. — [2] Is., XLI, 9. — [3] Zach., II, 12.

ainsi en l'adoption de la lignée d'Abraham, la faveur libérale de Dieu qu'il a desniée à tous autres, est bien apparue : mais la grâce qui est faite aux membres de Jésus Christ, a bien autre prééminence de dignité : pource qu'estans unis avec leur chef, ils ne sont jamais retranchez de leur salut. Sainct Paul donc argue prudemment par le lieu de Malachie n'aguères allégué, que Dieu en conviant quelque peuple à soy, et en luy faisant promesse de la vie éternelle, a encore une façon plus spéciale d'eslire une partie d'iceluy : en sorte que tous ne sont point esleus effectuellement d'une grâce égale. Ce qui est dit, J'ay aimé Jacob, appartient à toute la postérité du sainct Patriarche, laquelle Malachie oppose aux enfans et successeurs d'Esaü[1] : mais cela n'empesche point que Dieu en la personne d'un homme ne nous ait proposé un miroir de l'élection, qui ne peut escouler qu'elle ne parvienne à son plein effect. Sainct Paul non sans cause note, que tels qui appartiennent au corps de Jésus Christ, sont nommez Reliques, veu que l'expérience monstre que de la grande multitude qui s'intitule l'Eglise, plusieurs s'escartent et s'esvanouissent, tellement qu'il n'y en demeure qu'une petite portion. Si on demande pourquoy l'élection générale du peuple n'est pas tousjours ferme ny effectuelle : la raison est claire, c'est que Dieu ne donne point l'Esprit de régénération à tous ceux ausquels il offre sa Parole pour s'allier avec eux. Ainsi combien qu'ils soyent conviez extérieurement, ils n'ont point la vertu de persévérer jusques à la fin. Ainsi telle vocation externe sans l'efficace secrette du sainct Esprit, est comme une grâce moyenne entre la réjection du genre humain et l'élection des fidèles, qui vrayement sont enfans de Dieu. Tout le peuple d'Israël a esté appellé l'héri-

[1] Rom., IX, 12.

tage de Dieu : et toutesfois il y en a eu beaucoup d'estranges : mais pource que Dieu n'avoit point promis frustatoirement de leur estre Père et Rédempteur, il a plustost eu esgard en leur donnant ce titre, à sa faveur gratuite, qu'à la vilaine desloyauté des apostats qui se révoltent : par lesquels aussi sa vérité n'a pas esté abolie : car en se gardant quelque résidu, il est apparu que sa vocation estoit sans repentance : car en ce qu'il a tousjours ramassé son Eglise des enfans d'Abraham plustost que des nations profanes, il a eu esgard à son alliance. Et combien qu'il l'ait restreinte à peu de gens, pource que la plus grand'part à cause de son incrédulité n'en estoit point capable : tant y a qu'il y a pourveu qu'elle ne défaillist point. Brief, l'adoption commune de la lignée d'Abraham a esté comme une image visible, d'un plus grand bien et plus excellent, qui a esté propre et particulier aux vrais éleus. C'est la raison pour laquelle sainct Paul discerne tant soigneusement les enfans d'Abraham selon la chair, d'avec les spirituels qui ont été appelez à l'exemple d'Isaac[1]. Non pas que ç'ait esté simplement une chose vaine et inutile d'estre enfans d'Abraham (ce qui se peut dire sans faire injure à l'alliance de salut, de laquelle ils estoyent héritiers quant à la promesse) mais pour ce que le conseil immuable de Dieu, par lequel il prédestine ceux que bon luy semble, a desployé sa vertu pour le salut de ceux qui sont nommez spirituels. Or je prie et exhorte les lecteurs de ne se point préoccuper d'une opinion ou d'autre, jusques à ce qu'ayans ouy les tesmoignoges de l'Escriture que je produiray, ils cognoissent ce qu'ils en devront tenir. Nous disons donc, comme l'Escriture le monstre évidemment, que Dieu a une fois décrété par son conseil éternel et immuable, lesquels il

1 Rom., IX, 7, 8.

vouloit à prendre à salut, et lesquels il vouloit dévouer à perdition. Nous disons que ce conseil, quant aux esleus, est fondé en sa miséricorde sans aucun regard de dignité humaine. Au contraire, que l'entrée de vie est forclose à tous ceux qu'il veut livrer en damnation : et que cela se fait par son jugement occulte et incompréhensible, combien qu'il soit juste et équitable. D'avantage, nous enseignons que la vocation des esleus est comme une monstre et tesmoignage de leur élection. Pareillement, que leur justification en est une autre marque et enseigne, jusques à ce qu'ils viennent en la gloire en laquelle gist l'accomplissemont d'icelle. Or comme le Seigneur marque ceux qu'il a esleus, en les appelant et justifiant : aussi au contraire en privant les réprouvez de la cognoissance de sa Parole, ou de la sanctification de son Esprit, il démonstre par tel signe quelle sera leur fin, et quel jugement leur est préparé. Je laisseray yci beaucoup de resveries que plusieurs fols ont forgées pour renverser la prédestination : je m'arresteray seulement à considérer les raisons lesquelles ont lieu entre gens sçavans, ou peuvent engendrer quelque scrupule entre les simples : ou bien ont quelque apparence pour faire accroire que Dieu n'est point juste, s'il est ainsi que nous tenons.

X

LES SACREMENTS [1]

Ie vous prie, mes frères, au nom de nostre Seigneur Jésus Christ, que vous parliez tous d'une sorte, et qu'il n'y ait point de partialitez entre vous : mais que soyez unis en un mesme sens et propos. I CORINTH. 1.

JEAN CALVIN

à ses bien-aimez et honorez frères, les Pasteurs et Docteurs de l'Église de Zurich, fidèles serviteurs de Jésus Christ commun Seigneur et Maistre de tous.

Combien que je vous traitte souvent d'un mesme propos, toutesfois je ne crain point d'estre estimé importun de vous. Puis que nous sommes tous d'un mesme jugement, il est impossible que vous n'approuviez ce que je fay. Quant à ce que suis un peu ardent à solliciter, je suis incité par les prières que beaucoup de gens de bien m'en font. Je vous ay desjà adverti quelquefois, que plusieurs estoyent offensez, de ce qu'il leur sembloit que nous n'avions pas vous et moy une façon d'enseigner conforme et accordante. Adjoustans qu'ils avoyent quelque couleur d'ainsi penser, encore qu'il n'y eust pas cause suffisante. Telles gens portent révérence à vostre Eglise : comme elle en est digne pour les grâces

[1] L'accord passé et conclu entre les Ministres de l'Eglise de Zurich et maistre Jean Calvin, Ministre de l'Eglise de Genève. OPUSCULES, pag. 1137. sq.

que Dieu y a mises : ils ont aussi la nostre en quelque réputation, et mesme en particulier, ils m'attribuent je ne say quoy. Ils désirent donc de tellement profiter en nos livres, qu'il n'y ait nulle apparence de discord qui les trouble ou empesche. Pource que je ne voyoye remède plus propre à oster ce scandale, que si en devisant privément ensemble, nous peussions trouver quelque bon moyen de monstrer et certifier la convenance qui est entre nous : j'entreprin n'aguères, comme vous savez, un voyage en vostre ville. Et nostre honoré frère Guillaume Farel, comme celuy qui ne se lasse jamais de servir à Dieu et à son Eglise, ne refusa point de m'y tenir compagnie : combien que c'était plus tost à luy de m'estre guide et conducteur. Or, quant à nous, vray est que d'une part et d'autre nous pouvons bien affermer en vérité que nous avons très-bien accordé ensemble; mais pour ce que je ne puis bonnement persuader à tous ce qui en est, il me fait mal que ceux lesquels je désire estre à repos soyent tenus comme en suspens, et en doute. Parquoy suyvant ce que j'ay dit au commencement, je ne pense rien faire qui ne soit bien convenable, en poursuyvant que nous rendions tesmoignage public de ce que nous tenons résolu et conclu entre nous. De faict, j'ay pensé qu'il seroit utile de recueillir en brief, et coucher par ordre les articles qu'avons traittez à fin que si vous trouvez bon mon conseil, chacun puisse voir comme en une peincture ce qui a esté et demené et arresté entre vous et moy. Je me tien asseuré que vous me serez tesmoins, que tout ce qui sera ici récité, a esté fidèlement retiré de nos propos. Au reste, tous lecteurs chrestiens, comme j'espère, appercevront que tant nostre frère Farel et moy, que vous aussi, avons tasché d'une pareille affection d'esclaircir purement la matière sans fard ni astuce aucune.

Combien que je les veux semblablement advertir, que tout ce qui est ici contenu, a esté approuvé et ratifié par tous nos frères et compagnons en l'œuvre du Seigneur, soit de la ville et territoire de Genève, ou de la Conté de Neufchastel. Sur ce, mes très-chers frères, je vous recommande à nostre bon Dieu, le priant qu'il continue à vous gouverner par son esprit, en l'édification de son Eglise, et face prospérer vos saincts labeurs.

De Genève, le premier jour d'Aoust, 1549.

S'ensuyvent les articles de l'accord.

1. Puis que Jésus Christ est la fin de la Loy, et que la cognoissance d'iceluy comprend en soy toute la somme de l'Evangile, il n'y a doute que tout le régime spirituel de l'Eglise ne tende à nous mener à Christ : comme c'est par luy seul qu'on parvient à Dieu, qui est le dernier but de nostre fidélité. Parquoy quiconque s'en destourne ou divertit tant soit peu que ce soit, jamais ne parlera droitement comme il faut de toutes les ordonnances de Dieu.

2. Or comme ainsi soit, que les Sacremens soyent dépendences et accessoires de l'Evangile, on ne peut proprement et en édification traitter de leur nature, vertu, office, et du fruict qui nous en revient, sinon en commençant par Christ. Et non-seulement pour toucher son nom comme en passant, mais pour savoir à la vérité, pourquoy et à quelle intention il nous est donné du Père, et quels biens il nous a apporté.

3. Il nous faut donc entendre que Christ estant le Fils éternel de Dieu, d'une mesme essence et gloire avec le Père, a vestu nostre chair à fin qu'il nous communiquast ce qu'il avoit propre de nature, en tiltre d'adoption : à savoir, que

nous soyons enfans de Dieu. Ce qui se fait, quand estans entez en corps de Christ, voire par la vertu du sainct Esprit, nous sommes en premier lieu acceptez de Dieu pour justes, d'une pure gratuité : secondement nous sommes régénérez en vie nouvelle, à ce qu'estant reformez à l'image du Père céleste, nous renoncions à nostre vieil homme.

4. Pourtant, nous avons à considérer Christ en sa chair, comme sacrificateur, qui par l'oblation faite en la croix, a obtenu pardon de nos péchez, et par son obéissance a effacé toutes nos iniquitez : qui nous a acquis justice parfaite, et qui maintenant intercède pour nous, à fin de nous donner accez à Dieu. Il le nous faut considérer comme sacrifice abolissant les péchez, par le moyen duquel Dieu a esté appaisé envers le monde. Il le nous faut considérer comme frère, qui nous a faits enfans bien-heureux de Dieu : voire nous qui estions la race mal-heureuse d'Adam. Il le nous faut considérer comme réparateur, qui par la vertu de son esprit réforme tout ce qui est de vicieux en nous, à fin que nous cessions de vivre selon le monde et la chair : mais que Dieu vive en nous. Il le nous faut considérer comme roy, lequel nous enrichit de tous biens : qui nous gouverne et maintient sous sa protection : qui nous garnit de toutes armes spirituelles : qui nous délivre de tout mal et nuisance : qui nous conduit et régit par le sceptre de sa bouche. Et le nous faut tellement considérer en toutes ces qualitez, qu'il nous eslève à sa majesté divine, et à celle de son Père, jusqu'à tant que ce qui se fera une fois, soit accompli, c'est que Dieu soit tout en tous.

5. Or à ce que Jésus Christ se monstre tel envers nous, et produise tels effets, il nous convient estre unis avec luy, et assemblez en son corps. Car il n'espand pas sa vie sur nous, sinon entant qu'il est nostre chef, duquel tout le corps

reçoit accroissement et vigueur pour en distribuer à chacun membre : voire le corps estant lié et conjoinct avec son chef par fermes jointures.

6. C'est la communication spirituelle que nous avons avec le Fils de Dieu, quand luy habitant en nous par son Esprit, nous fait participans de tous les biens qui résident en luy : pour laquelle testifier, tant la prédication de l'Evangile, que l'usage des Sacremens nous ont esté ordonnez, à savoir, du Baptesme et de la saincte Cène.

7. Vray est que ceste fin convient aussi aux Sacremens, qu'ils soyent comme marques et méreaux de la confession de nostre Chrestienté, et de la compagnie fraternelle que nous avons ensemble : qu'ils nous incitent à rendre grâces à Dieu : qu'ils nous soyent comme exercices pour nous conformer en foy et en saincte vie : et finalement qu'ils soyent comme cédules et instrumens nous obligeans à cela. Mais le principal de leur office est, que Dieu, par iceux nous testifie sa grâce, nous la représente, et seelle. Car combien qu'ils ne signifient rien que ce qui nous est annoncé par la Parole, toutesfois c'est un grand bien et singulier, que Dieu mette devant nos yeux les images vives qui touchent mieux tous nos sens, comme si nous estions amenez à la chose mesme : à savoir, d'autant que la mort de Jésus Christ avec tous les biens qui nous y ont esté acquis, nous est mise au devant, pour mieux exercer nostre foy. Et aussi ce n'est point peu de chose, que ce que Dieu avoit prononcé de sa bouche, soit confermé et ratifié comme par seaux.

8. Au reste, puis que les tesmoignages et seaux que Dieu nous a donnez de sa grâce, sont vrais : il n'y a doute qu'il n'accomplisse vrayement dedans nous par son esprit, tout ce que les sacremens figurent par dehors : c'est que nous jouyssions de Christ, comme de la fontaine de tous biens, à fin que

par le moyen de sa mort, nous soyons réconciliez à Dieu, et renouvelez en sainctelé de vie : et conséquemment que nous rendions grâces de tels bénéfices, qui nous ont une fois esté donnez, et que par foy nous recevons chacun jour.

9. Parquoy, combien que nous mettions distinction, comme il est expédient, entre les signes et les choses figurées : si ne séparons-nous pas la vérité d'avec les signes : que nous ne confessions, que tous ceux qui reçoivent là les promesses à eux offertes, reçoyvent aussi Christ spirituellement avec toutes ses richesses spirituelles : et mesme que ceux qui au paravant avoyent esté faits participans de luy, restaurent et continuent la communication qu'ils en ont desjà.

10. Car il ne faut pas regarder aux signes nuds, mais plustost à la promesse qui y est annexée. Ainsi, d'autant que nostre foy profite en la promesse, ceste vertu et efficace que nous avons dit, se monstre et desploye. Parquoy la simple matière d'eau, du pain et du vin ne nous présente pas ou donne Christ, et ne nous met en possession de ses dons spirituels : mais plustost il faut avoir esgard à la promesse de laquelle l'office est, nous mener droit à Jésus Christ, par le chemin de la foi, qui est celle laquelle nous fait communiquer à luy.

11. Par ceci est abbatu l'erreur de ceux qui s'amusent, comme estourdis, aux élémens, et y attachent la fiance de leur salut. Comme ainsi soit, que les Sacremens séparez de Christ ne soyent que des masques frivolles : et que ceste voix y résonne clairement, qu'il ne se faut arrester qu'en un seul Jésus Christ, et qu'on ne doit cercher ailleurs la grâce de salut.

12. D'avantage, quant à ce qui nous est donné par les Sacremens, ce n'est point par leur propre vertu : encore qu'on

y comprenne la promesse dont ils sont qualifiez. Car c'est Dieu seul, qui besongne par son esprit. Et en ce qu'il use du moyen des Sacremens, ce n'est pas pour y exclorre sa vertu, ne pour déroguer en façon que ce soit à l'efficace et vigueur de son Esprit. Mais en ce faisant, il s'en sert comme d'aides inférieures, voire en sorte que toute la vertu réside cependant en luy seul.

13. Comme donc sainct Paul déclare, que celuy qui plante ou arrouse n'est rien : mais que le tout est en Dieu qui donne l'accroissement, ainsi peut-on dire des Sacremens : à savoir, qu'ils ne sont rien, et ne profiteroyent rien, si Dieu ne besongnoit luy seul. Ce sont bien instrumens, par lesquels Dieu besongne avec efficace et vertu quand bon luy semble : en telle sorte néantmoins que toute la perfection de nostre salut luy doit estre attribuée.

14. Nous concluons donc, qu'il n'y a que Christ qui baptise intérieurement, qui nous fait participans de soy en la Cène, et qui accomplit ce que les Sacremens figurent. Et qu'il use tellement de ces aides, que toute la vertu procède de son Esprit, et tout l'effect y réside.

15. Suyvant cela, les Sacremens sont quelques fois nommez seaux : il est dit qu'ils nourrissent, conferment, et avancent la foy. Et toutesfois à parler proprement, il n'y a que l'Esprit de Dieu, qui soit le seau souverain : comme c'est luy-mesme qui commence et parfait la foy. Car tous ces tiltres des Sacremens doyvent estre mis en degré inférieur, à ce que nulle portion de nostre salut, quelque petite qu'elle soit, ne s'oste point à celuy qui est l'autheur entier, pour la donner aux créatures ou élémens.

16. D'avantage, nous enseignons que Dieu ne desploye pas indifféremment sa vertu en tous ceux qui reçoyvent les Sacremens : mais seulement en ses esleus. Et comme il

n'illumine sinon ceux qu'il a desjà ordonnez à la vie éternelle : aussi il fait par la vertu secrette de son Esprit, qu'ils jouyssent à la vérité de ce qui est offert aux sacremens.

17. Par ceste doctrine est renversée la resverie des Sorboniques, qui enseignent que les Sacremens du nouveau Testament confèrent et donnent grâce à tous ceux qui n'y mettent point d'object de péché mortel. Car outre ce qu'on ne reçoit rien aux sacremens que par foy : on doit tenir pour résolu, que la grâce de Dieu n'y est point attachée : tellement que celuy qui aura le signe, possède quant et quant la chose signifiée. Car les signes sont aussi bien administrez aux réprouvez comme aux esleus : mais la vérité ne parvient sinon aux esleus.

18. Il est bien certain, que Christ avec ses dons est offert en commun à tous : et que la vérité de Dieu n'est pas abbatue par l'incrédulité des hommes, que les Sacremens ne retiennent tousjours leur nature et vigueur : mais tous ne sont pas capables de Christ, ne de ses dons. Ainsi, il ne se change rien du costé de Dieu : mais quant aux hommes, chacun en reçoit selon la mesure de sa foy.

19. Or comme l'usage des Sacremens n'apporte rien plus aux infidèles que s'ils s'en abstenoyent, mesme leur tourne seulement à mal et confusion : aussi la vérité qui est là figurée ne laisse pas d'estre communiquée aux fidèles hors l'usage des signes. En ceste façon les péchez de S. Paul ont esté lavez par le Baptesme, qui avoyent jà au paravant esté lavez. Pareillement, le Baptesme a esté lavement de régénération à Corneille, qui desjà avoit receu le S. Esprit. Selon ceste reigle, Jésus Christ se communique à nous en la Cène, lequel se sera donné à nous au paravant, et habite perpétuellement en nous. Car puis qu'il est commandé à chacun de s'esprouver, il s'ensuit que la foy est requise devant qu'on

approche du Sacrement de la Cène. Or la foy ne peut estre sans Christ. Mais selon qu'elle est confermée et s'augmente par les Sacremens, aussi les dons de Dieu y sont confermez : et par manière de dire, Jésus Christ croist en nous, et nous en luy.

20. Outre plus, l'utilité que nous recevons des Sacremens ne se doit restraindre au temps de la réception d'iceux : comme si le signe visible, si tost qu'il nous est proposé, nous apportoit avec soy en un mesme moment la grâce de Dieu. Car ceux qui ont esté baptisez dès leur première enfance, ne sont quelque fois régénérez de Dieu qu'en aage d'homme, ou mesme en vieillesse. Aussi l'utilité du Baptesme s'estend à tout le cours de nostre vie. Car la promesse qui est là contenue, demeure tousjours. Il peut advenir aussi, que l'usage de la Cène, qui ne nous auroit guères profité en l'acte, à cause de nostre nonchalance ou tardiveté, produira après meilleur fruit.

21. Surtout, il faut oster toute imagination de présence de lieu. Car comme ainsi soit, que les signes soyent ici au monde, qu'on les voye à l'œil, que on les touche à la main : nous ne devons cercher Jésus Christ, entant qu'il est homme, sinon au ciel : ni d'autre façon qu'en esprit et en foy. Parquoy, c'est une superstition meschante et perverse, de l'enclorre sous les élémens de ce monde.

22. Nous rejettons donc comme mauvais expositeurs, ceux qui insistent ric à ric au sens litéral de ces mots : Ceci est mon corps : Ceci est mon sang. Car nous tenons pour tout notoire, que ces mots doyvent estre sainement interprétez et avec discrétion : à savoir, que les noms de ce que le pain et le vin signifient, leur sont attribuez. Et cela ne doit estre trouvé nouveau ou estrange, que par une figure qu'on dit Métonymie, le signe emprunte le nom de la vérité

qu'il figure : veu que telles façons de parler sont plus que fréquentes en l'Escriture : et nous en parlant ainsi, ne mettons rien en avant, que les meilleurs Docteurs de l'Eglise ancienne, et les plus approuvez n'ayent dit devant nous.

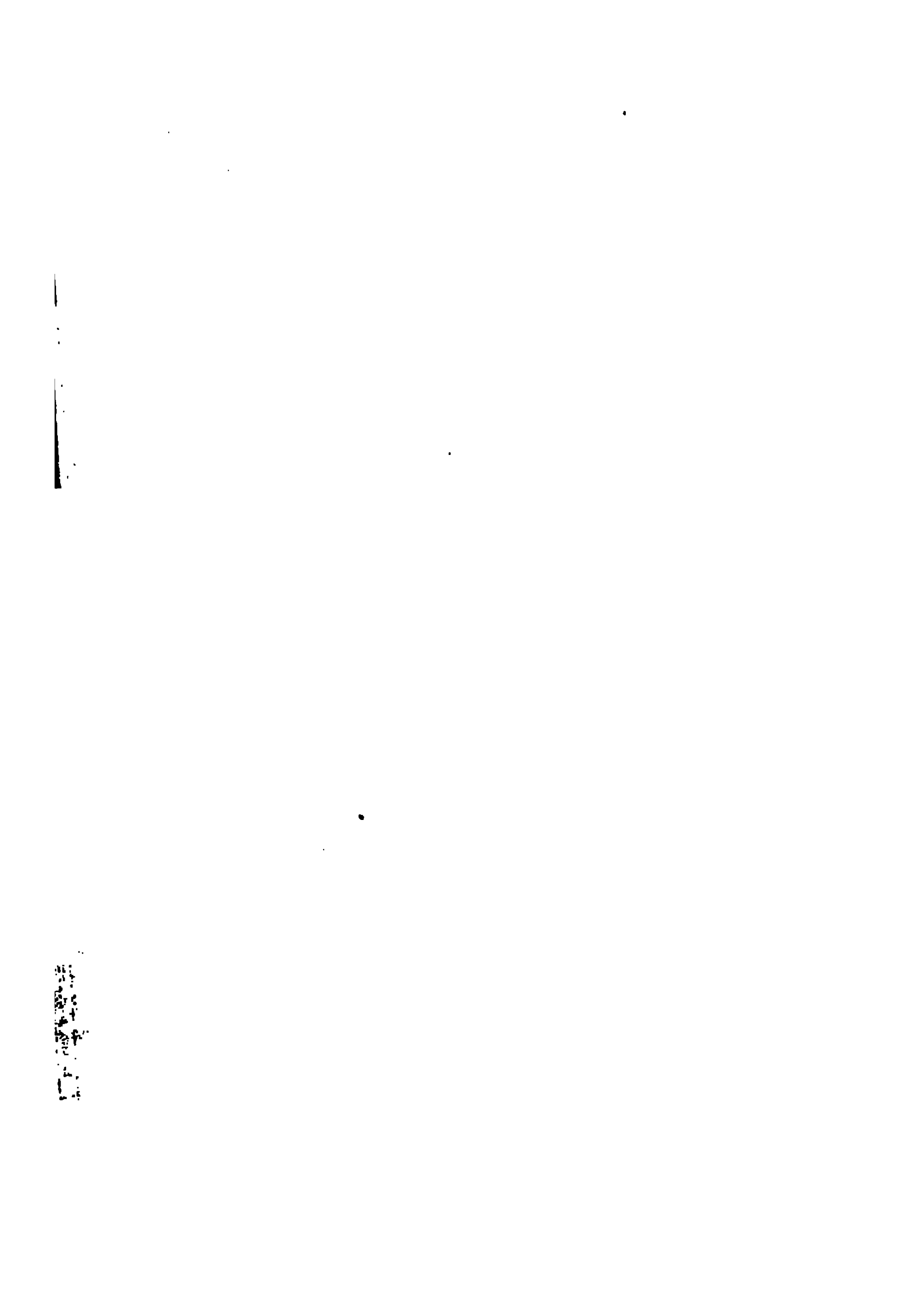
23. Au reste, ce que Christ par foy en la vertu de son Esprit, repaist et nourrit nos âmes par la viande de son corps, et par le bruvage de son sang : ce n'est pas qu'il se face quelque mutation ou meslinge de sa substance avec la nostre : mais d'autant que nous puisons vie de la chair, qui a esté une fois offerte en sacrifice, et du sang qui a esté espandu pour nostre purgation.

24. Par cela non seulement la sotte imagination des Papistes est réprouvée, en ce qu'ils font accroire que le pain est transsubstantié en la chair de Christ : mais toutes autres lourdes fantasies ou subtilitez frivolles, qui sont pour desroguer à la gloire céleste de Christ, ou ne conviennent point à la vérité de sa nature humaine. Or nous n'estimons pas que ce soit moindre absurdité d'enfermer Jésus Christ sous le pain, ou l'accoupler au pain : que de dire, que le pain soit transsubstantié en son corps.

25. Et à fin qu'il ne reste nulle doute : quand nous enseignons de cercher Jésus Christ au ciel : nous entendons qu'il y a vraye distance de lieu entre luy et nous. Car combien qu'en parlant à la manière des Philosophes, il n'y ait point de lieu par dessus les cieux : toutesfois puis que le corps de Christ, selon que la nature et la propriété d'un corps humain le requiert, a sa mesure certaine, pour n'estre pas infini : et est compris au ciel, comme en espace de lieu, il est nécessaire, qu'il y ait aussi longue distance de luy à nous, comme le ciel est loin de la terre.

26. S'il n'est pas licite d'attacher par nos folles resveries Jésus Christ au pain et au vin : c'est encore plus mal fait de l'ado-

rer comme estant là. Car combien que le pain nous soit donné pour un méreau et gage de la communication que nous avons à Jésus Christ : toutesfois pource qu'il en est le signe, non pas la chose mesme, et n'a pas la chose enclose en soy, ceux qui arrestent là leur esprit, en adorant Jésus Christ, en font une idole.



PRÉDICATION

Les discours I, II et III paraissent pour la première fois. Un paléographe habile, M. GRIVEL, ancien archiviste de Genève, a bien voulu se charger d'en copier la plus grande partie sur les manuscrits de la Bibliothèque.

I

LE DEVOIR DU PRÉDICATEUR [1]

Il me dict : Filz de l'homme tiens toy sur tes pieds, et je parleray avecque toy. Lors l'esprit entra en moy et me meit sur mes pieds. J'ouys celluy qui parloit à moy et disait : Filz de l'homme, Je t'envoye aulx enfans d'Israel, etc. Ezéch., chap. 2.

rant le propos que nous tinsmes hier, nous voyons Dieu commande aulx hommes de se disposer à l'ouyr, n'est pas que cela soit en leur vertu, ne que d'eulx ; ils puissent accomplir ce qui leur est ordonné, mais que Dieu besogne par sa grâce. Or il est notamment ève toy et te tiens comme debout, et maintenant le proie peult bouger, sinon que Dieu par la vertu de son rit l'eslève.

id donc Dieu nous commande quelque chose, il ne int conclure de là que nous la puissions mettre en ion, ni que nous soions suffisans pour luy obéir, mais qu'il nous donne sa grace, afin que sa parole proficte s, ou aultrement elle sera inutile. Et quand il n'y aue ce passaige, c'est bien assez pour condamner la sot-

vendredi 25e de décembre 1552. — Bibliothèque de Genève. a.

tise et ignorance des papistes, quand ils veulent precher le franc arbitre de l'homme, parce qu'il leur semble que Dieu se mocqueroit en disant qu'il fault faire cecy et cela, n'estoit que nous eussions la force de nous en acquitter. Voylà donc l'argument que font les papistes : Dieu commande que nous l'aimyons de tout notre cueur. Il dict, Convertissez-vous, faictes bien, aimez moy. Il s'ensuit donc que nous pouvons quelque chose, que nous avons notre franc arbitre pour nous tourner à bien ou à mal, pour faire une chose ou la laisser, car ne seroit-ce point une chose superflue, que Dieu commandast à l'homme ce qu'il ne pourroit point exécuter? Voylà comme les papistes argumentent. Or nous voyons le contraire en ce passage icy, et les petits enfans mesmes voyent comme Dieu commande au prophète qu'il se lève : et touteffoys est-ce que le prophète ayt ceste vertu et ceste force de soy? Non, mais il adjouste, *L'Esprit de Dieu est venu et m'a levé*, après que *j'ay ouy la voix*. Ainsi donc nous voions que Dieu parle et commande, et puis son St. Esprit vient qui exécute.

Cependant touteffoys il nous fault notter que Dieu ne se joue point quand il commande aulx hommes de faire ce qu'ils ne peuvent point accomplir. Or il y a icy deux raysons qu'il nous fault notter. L'une est que Dieu parle à tous en général, afin de redarguer ceulx qui sont débiles d'eux mesmes, et ne se cognoissent point tels, qu'il les veult tenir convaincus affin qu'ils puissent cheminer en crainte et en humilité devant luy, et qu'ils ne présument plus d'eulx par une folle arrogance, cuidant valoir quelque chose. Nous sçavons comme chacun est aveuglé de l'amour de soy mesme, et combien nous sommes addonnez à nous priser et à imaginer que nous pouvons cecy et cela, combien que nous ne valions du tout rien. Or si Dieu nous laissoit sans nous presser, nous

serions tant plus endurcis en ceste arrogance là, qu'il nous sembleroit que ce seroit merveiles que de notre vertu : mais quand Dieu vient avec sa loy, et qu'il nous monstre quel est notre office, et que nous sentons l'infirmité qui est en nous, laquelle nous estoit auparavant incogneue, alors nous sommes tout effroiez, pour dire, Qu'est cecy? Je pensoys estre si robuste que merveiles, et je cognois maintenant qu'il n'y a que foiblesse et impuissance en moy. Nous sommes donc bien hardis, quand Dieu ne nous monstre pas qu'il nous veuile enquiere de nos forces, mais quand il les examine, qu'il les ameine comme à la touche, nous sommes confus, nous cognoissons bien que nous sommes si pauvres que rien plus, et avons honte de notre débilité, là où auparavant chacun se faisoit à croire qu'il estoit vertueux jusques au bout. Ainsi donc voylà comme Dieu redarguë tout le genre humain, quant il nous montre ce que nous debvons faire, et nous ne pouvons maintenant.

Or, c'est ung grand profict de cognoistre cela. Si on dit à quel propos est-ce que Dieu commande aulx hommes ce qu'il sçait bien qu'ils ne peuvent exécuter? A quel propos? Ne fault-il pas que nous soions chatiez de nostre orgueil? Quand les hommes présument et pensent d'eulx faire merveiles ne voilà point la gloire de Dien obscurcie? Et quant ils sont desveloppez et destituez de ceste vaine confiance, et de la témérité si grande et si grossière qui est en eulx? N'est-ce pas beaucoup faict? Ainsi donc cognoissons que ce n'est pas sans cause que Dieu demande des hommes plus qu'ils ne peuvent accomplir.

Or pour le second poinct. Il nous fault notter que Dieu s'adresse à ceulx ausquels il veult besogner par sa grâce et par son St. Esprit, ou bien à ceulx lesquels il veult laisser en leur mal. Si Dieu besogne en nous par la grâce de son St.

Esprit, nous recevons ce qui est icy récité du prophète. La voix a parlé et l'esprit de Dieu est entré en luy. Or quand Dieu procède en telle façon, sa parolle est profitable, car elle nous sert alors pour faire valoir la grâce de son Sainct Esprit, que c'est aultant comme s'il donnoit entrée en nos cueurs. Ceste vertu laquelle n'y estoit point au paravant nous est donnée de Dieu par sa parolle. Il est vray que Dieu nous pourroit bien instruyre, sans que nous fussions enseignez, mais il ne le veult point faire, et il use de ce moien icy, c'est à sçavoir qu'il se monstre comme au descouvert, que nous cognoissons sa volonté quand nous lisons l'escripture saincte, que l'évangile nous est presché, il nous montre ce que nous avons à faire, et puis nous ayant monstré cela, il nous l'engrave au cueur, et nous le met là-dedans, afin que sa doctrine prenne racine en nous, afin que nous cognoissions comme il luy fault obéir, et que en le cognoissant nous soions assurez qu'il nous donnera la vertu de ce faire. Voylà donc comme Dieu faisant que sa parolle soit engravée aulx sacremants, luy donne une telle vertu qu'elle n'est point superflue. Or si les hommes demeurent du tout meschants et incorrigibles qu'ils ne font qu'empirer apprès avoir estés enseignés, encore la parole de Dieu n'est-elle point perdue. Pourquoy? Car les hommes sont rendus inexcusables qu'ils sont tant plus convaincus d'avoir esté rebelles et durs. Et ouy, mais de leur naturel ils se sont privez de cela, Il est vray, mais ce n'est point une deffense qui vaile que ceste là, car cependant chacun sçait bien que quant il est rebelle, que c'est de son vouloir. Le mal est en eux. Ainsi donc il fault que nous passions condannation en despit de nos dens, car tout ce que nous pourrons amener pour nos deffenses, ne servira de rien : en la fin Dieu gaignera la cause, et elle sera perdue pour nous. Voilà donc ce que nous avons à notter sur

ce passage quand il est dict que Dieu envoya son St. Esprit au prophète, lequel l'a levé debout, combien que auparavant il luy commande de ce faire.

Or venons maintenant à ce que sensuit : *Fils de l'homme, je t'envoye aulx enfans d'Israel, à une nation rebelle qui ne faict que me provocquer, et maintenant je t'envoye à eulx. Ils sont obstinez en malice, ils sont pervers tout ainsi que ont esté leurs pères. Néantmoins tu leur diras, le Seigneur dict ainsi.* Or *si est ce* qu'ils ne se convertiront *poinct* (dit-il) et ne changeront *poinct de couraige, ny de vie.* Pourquoy? *car c'est une nation rebelle et meschante.* Voicy le prophète qui est adverty de ce qui luy adviendra, afin que ne se fasche point à la longue, et qu'il ne soit point desbauché quand il verra que sa doctrine ne sera point receue comme elle doibt.

Or c'est ung passaige que nous debvons bien notter, car c'est la plus grande tentation qui puisse advenir aulx serviteurs de Dieu, quant ils voyent que leur labeur ne fructifie point au salut des hommes. Nous debvons avoir ce but là, quant Dieu nous appelle et ordonne pour prescher sa parolle qu'il soit honoré, que son nom soit magnifié, et que les pauvres âmes soient amenées à salut, que les hommes soient édiffiés en eux, et qu'estans enfants de Dieu, ils appartiennent à la vie éternelle. Voilà ce que nous debvons cercher et qu'elle doibt estre notre intention en preschant, car en voyant que Dieu est déshonnoré, qu'on résiste à sa doctrine, o il vauldroit beaucoup mieux qu'elle ne fust point preschée, comme il semble, car si Dieu se taisoit, et bien les hommes seroient comme des bestes sauvages, mais ce pendant il n'y auroit pas une malice délibérée, comme elle est en ceulx qui rejectent la doctrine que leur est offerte : et puis la condannation est double, sur les hommes, et beaucoup plus grande, quant ils cognoissent la volonté de Dieu, et touteffoys qu'ils

n'en tiennent compte. Il vauldroit beaucoup mieulx qu'ils en eussent esté ignorans, car encore que les ignorans ne soient point exausez ni exemtez de damnation, si est ce que le jugement de Dieu ne sera point si horrible sur eux, comme sur ceulx qui ont cogneu sa volonté, et n'en ont tenu compte, et mesme qui ont de propos délibéré rejecté la parole de Dieu. Ainsi donc, comme j'ay desjà touché, la plus grande tentation que puissent avoir les serviteurs de Dieu, c'est quant ils voient qu'ils ont affaire à un peuple dur et obstiné, qui apprès qu'ils auront faict leur debvoir d'enseigner d'exorter et reprendre, que tout cela ne soit rien, que le peuple suyve tousjours son train, mesme qu'il empire, et qu'i continue de mal en pis. Quand donc les prophètes et les pasteurs et ceulx qui ont la charge d'annoncer la parolle de Dieu, voyent qu'ils sont sans profict, que les âmes s'en vont en perdition plustost qu'elles ne sont amenées à salut, que l'honneur de Dieu est comme foulé aux pieds au lieu qu'on le doibt exalter, cela les fasche et les trouble, tellement qu'ils vouldroient estre absouls, ils vouldroient que Dieu les quictast et qu'ils ne portassent plus sa parolle à la condamnation des hommes.

Or tant y a que Dieu le veult ainsi et l'ordonne, et pourtant contentons nous de sa volonté, car il luy fault obéir. combien que nous ayons apparence de dire, Et pourqu est-ce que Dieu faict ainsi ? Ne vauldroit-il pas mieux de s' depporter ? Or si est ce qu'il nous fault arrester là, et tous nos sens soient tenus captifs. Dieu ne commande rie vain, il veult que sa parolle se presche, il faut donc qu soit, quand le ciel et la terre debvroient estre mes semble : puisque Dieu a déclaré son vouloir estre te fault plus qu'on dispute si on le doibt faire ou non, assez, Dieu doibt estre le maistre, et luy debvons

c'est ce qui est maintenant traicté. Dieu veult, il ordonne Ezéchiel pour prophète. Or devant ce coup, il luy dict, Je t'envoye à ung peuple rebelle, à ung peuple obstiné, et il ne t'éscoutera point. Quand donc Dieu parle ainsi à son prophète, c'est comme s'il disoit, Il fault que tu te prépares avant la main, que tu ne soys point vaincu de nuls assaults, quand tu viendras à prescher, si ton labeur n'est utile comme tu vouldroys, il ne fault point que tu recules, que tu placques là tout, mais que tu sois adverty dès maintenant qu'il fauldra que tu batailes, après avoir beaucoup travailé qu'il te semble que ce soit le mieulx que tu laisses l'œuvre. Mais c'est le contraire, car quelque résistance que tu puisses avoir, il ne fault point que tu laisses de poursuivre la charge que je t'ay commise.

Or donc maintenant nous voyons ce que nous avons à recueilir de ce passage, c'est que tous ministres de la parolle doibvent avoir cest advis et ceste prudence de ne point perdre courage, s'ils voyent que leur labeur ne proficte pas, comme ils vouldroient bien. Que ce leur soit assez que Dieu l'accepte, combien que ne semble pas qu'il fructifie quant au monde: combien que les hommes convertissent le tout en venin et en poison: qu'ils sçachent touteffoys qu'il fault qu'ils accomplissent et qu'ils poursuivent ce que Dieu leur a ordonné, et voylà aussi en quoy St. Paul se console, quand il dict que l'Evangile est bien odeur mortelle à ceulx qui périssent, mais quoy? si est-ce que c'est une bonne odeur, (dict-il) à Dieu, comme s'il disoit, Les hommes tornent-ils en leur condannation la parolle de Dieu qui leur est preschée par nous? Si faut-il néantmoins que ceste parolle soit réputée bonne, et qu'on l'honnore, et que de nostre costé, il nous suffize que Dieu l'advoue et l'accepte pour sienne, et qu'il reçoipt le fruict que nous luy rendons. Il est vray

qu'il nous faict mal de nous emploier en vain, que notre labeur soit frustratoyre, comme il le semblera, mais puisque Dieu nous met en œuvre, et qu'il déclare que notre service luy est aggréable, pourquoy cela ne nous contentera-il? n'est-ce pas assez, encore que nous ne veissions nul aultre fruict? Or donc ceulx qui sont constituez pour porter la parolle de Dieu, ont icy ung advertissement qui leur est bien nécessaire, car si le monde a esté pervers et maling de ce temps là, qu'il ait résisté à Dieu, et qu'il y ait une obstination si désespérée que toutes les menaces n'ayent rien proficté, aultant en est-il aujourd'hui. Ainsi donc il fault que nous soions munis de ceste doctrine, que nous en soions armés, pour résister à toutes les tentations qui nous pourront venir au devant.

Or ceste doctrine s'estend plus loing, et s'adresse à tous en commung. Car il y en a beaucoup qui blasphèment contre la parolle de Dieu, et la calompnient, d'aultant qu'il semble qu'elle ne proficte point, comme aujourd'huy les papistes, n'ayant que dire contre nostre doctrine, usent de ceste calompnie icy pour la diffamer : O voyons ces gents qui veullent réformer le monde, comme ils disent, et comment s'y advancent-ils? Voylà une belle réformation, car le monde ne faict qu'empirer. Ce pendant que on avoit la confession, c'estoit encores une bride pour retenir la plus grand partie du peuple, et si les gents ne cognoissoient point Dieu, s'ils ne le craignoient point, si est ce qu'ils avoient encores quelque honte de révéler leur turpitude et cela les empeschoit de se donner une licence à mal faire. Quand il y avoit des jeusnes et des abstinences, c'estoit pour réprimer les yvrogneries et intempérances, qui sont maintenant trop processives. Quand il y avoit et messes et matines, on avoit quelque dévotion, que en tout le service qu'on faisoit à Dieu, combien qu'il ne

fust pas en tout légitime, si est-ce que tout ce qu'on y avoit, tendoit à ceste fin, qu'il fust servy et honnoré. Or maintenant on preschera bien qu'il fault adorer Dieu, qu'il fault cheminer en droicture et équité, avecque son prochain : mais qui le faict ? Il n'y a nulle discipline ne corrextion. Il semble donc que ceste doctrine de l'Evangile ne face sinon inciter le monde à mal. Voylà (dy-je) comme les papistes diffament la vérité de Dieu : Voire soubz ombre que le monde est aussi meschant et pervers, que au lieu d'y proficter il se corrompt davantage. Et faut-il pour cela que les serviteurs de Dieu quictent leur charge et qu'ils ne poursuivent point leur vocation ? Mais au contraire, nous oyons ce qui est dict icy au prophète. Il fault que tu persistes maintenant. Que les papistes se despitent tant qu'ils vouldront, qu'ils prennent occasion de dénigrer la parolle de Dieu, d'aultant que les hommes n'en font point leur profict, si est-ce que Dieu l'approuvera, et combien que ceste prédication leur soit odeur mortelle, comme desjà nous l'avons touché par St. Paul, si est-ce que ceste odeur est bonne et souefve à Dieu, qu'il l'a acceptée, et l'a pour aggréable. Voylà ce que nous avons à notter de ceste condannation, et pourtant nous voyons qu'elle ne s'adresse pas seulement aulx prophètes, et à ceux que Dieu ordonne pour annoncer sa parolle, mais que c'est aussi une doctrine commune et générale à tout enfant de Dieu, et qu'il nous en fault faire nostre profict, et que nous ne soions point troublés d'ung tel scandale, quand nous verrons que l'honneur de Dieu ne sera point exalté comme il doibt, et comme il le mérite.

Or il y a une circonstance qu'il nous fault bien notter, car Dieu ne parle point icy des Chaldéens, de ceulx de Tyr et de Zidon, de ceulx d'Egypte. De qui donc ? Des enfants d'Israël, de ce peuple qu'il avoit choisi de tout le monde,

pour son héritage, de la lignée saincte d'Abraham, de ceulx qui avoient le signe de la circoncision (qui estoit la marque de l'église), de ceulx qui se vantoient d'estre enfans de Dieu. Or notammant il est dict que le prophète est envoyé à ceulx-là et qu'il n'y profitera guières. J'ay dict que ceste circonstance doibt bien estre observée, car si les Turcs et les payens rejectent la doctrine de Dieu, encores cela ne nous semblera point trop estrange : nous dirons qu'il ne s'en fault point esbahir, car ils sont comme ensorcelez en leurs superstitions, et ne sçavent pas quel est le Dieu vivant. Mais quand ceux qui disent, Nous sommes Crestiens, nous voulons servir à Dieu, nous sommes de l'église, que ceulx là qui se sont glorifiez d'estre du peuple de Dieu, soient obstinez en mal, que sa doctrine soit vilipendée par eux, qu'elle soit foulée au pied, quand nous voyons cela, il y a ung plus grand scandale, et ung plus grand mal beaucoup, que nous sommes alors estonnez : qu'est-ce que cecy veult dire ? Si Dieu n'est point cogneu des pauvres infidelles et payens, pour le moins qu'il fust honnoré de ceulx qui sont siens, et de ceulx qui veulent estre réputés et tenus pour tels. Or d'aultant que nous voyons icy que la saincte lignée d'Abraham (qui est nommée saincte), ceulx que Dieu avoit choisis et aulsquels il avoit donné la marque et le sacrement de la circoncision, que ceulx là sont appellez ung peuple rebelle, et qu'ils se monstrent tels par effaict, qu'aujourdhuy la malice des faulx crestiens ne nous trouble point, que quand ils auront protesté de vouloir servir à Dieu, et puis qu'ils feront tout le contraire, que cela ne nous soit point nouveau d'aultant que Ezéchiel a expérimenté le semblable devant que nous. Il est vray que nous en debvons bien estre faschés, car quelle honte et quelle confusion est-ce, quand Dieu nous aura séparés comme son église, qu'il nous aura mis comme en sa maison, et qu'il

ne soit point cogneu de nous. Mais tant y a que si nous voyons une telle malice qu'il ne fault pas que nous soions divertiz ne desbauchez, pourtant.

Et ce n'est pas seulement en ce passaige que cela est dict, mais la complaincte en est faicte quasi par tous les prophètes, et non seulement il est icy faict mention du temps de Ezéchiel, mais il est dict notamment que c'est une nation rebelle et qu'ils ne font qu'irriter Dieu comme leurs pères. Or cecy n'estoit point pour abattre les cornes aulx Juifs qui s'estoient tousjours voulu magnifier comme une nation noble et excelente par dessus les aultres. Or les prophètes leur disent, vous estes comme vos pères, c'est-à-dire, vos pères, n'ont rien valu, vous estes descendus d'une faulse lignée mauldicte, et vous valez encore moins. Et comment donc? Appartenoit-il aulx prophètes de condamner ainsi la saincte race d'Abraham, puisque Dieu l'avoit tant honnorée? Car il est dict que c'est une nation que Dieu a voulu annoblir par dessus les aultres, et que l'ayant choisie, que aussi l'a-il remplie de dignité, qu'il faloit qu'il y eust une gloire spéciale. Et comment donc est-ce que les prophètes en parlent ainsi? Or les prophètes ont bien considéré la grâce de Dieu avoir esté puissante et miraculeuse en ce peuple : mais d'aultant plus aussi ont-ils accusé l'ingratitude qui estoit en eulx, et l'ont condannée, quand ils ont si mal recogneu les bénéfices qu'ils avoient receu de sa main. Ainsi donc ne trouvons point estrange si les prophètes ont ainsi parlé, et après eulx, les Apostres, comme aussi nostre Seigneur Jésus Christ leur dict, *Accomplissez la mesure de vos pères*, et St. Estienne, *Génération rebelle et incirconcise de cœur, vous ne cessez de résister au St. Esprit, comme vos pères ont faict de tout temps*, et le sermon de St. Estienne tend-là. Voylà aussi comme les Apostres ont parlé et ce stile a esté commis

à tous les serviteurs de Dieu. Ils eussent bien désiré de avoir occasion de traicter le peuple doulcement pour luy donner tousjours meileur couraige, car si la grâce de Dieu eust esté receue comme elle debvoit, les prophètes eussent dict, Or çà mes amis, puisque Dieu nous a faict la grâce de nous introduyre au chemin du salut, qu'il nous y maintient, et qu'il nous appelle et comme chacun jour à soy, proffictons tousjours de plus en plus en sa cognoissance, poursuivons le train que nous avons commencé. Les prophètes dis-je eussent bien aimé de donner ainsi couraige au peuple, en louant le bien qu'ils y eussent veu, mais quoy? Ils voient que Dieu estoit rejeclé, et qu'on le blasphémoit, qu'on résistoit à sa parolle. Il faloit bien donc qu'ils s'exaspérassent de leur costé, qu'ils fussent aigres et aspres pour condanner le peuple, selon qu'il en estoit digne. Par cela nous sommes advertis que soubs ombre des grâces que Dieu nous aura faictes, qu'il ne nous fault point eslever par présomption, pour dire qu'on ne nous touche point, qu'on ne nous attouche point en notre honneur. Or c'est une grand folie que celle-là, de dire, Dieu nous a honoré, il fault donc qu'on nous espargne, et qu'il n'ait point l'auctorité de nous reprendre, encore que nous luy soions plus qu'ingrats. Et je vous prie ferons-nous comparayson de nostre honneur à celui de Dieu? Voilà Dieu qui sera vilipendé, sa majesté sera mise bas, en tant que en nous sera, et il fauldra qu'on se tayse, et qu'on dissimule, et qu'on nous donne toute licence de mal. Et pourquoi? pour nous espargner, voire. Et les personnes des hommes seront bien vénérables, s'il fault qu'on les flatte en leurs vices, et ce pendant que l'honneur de Dieu soit annéanty, et qu'il n'y ait nul qui crie apprès, et qui s'en soucie, et quelle trahyson est cela? Il ne fault donc point craindre de remonstrer aigremant les vices et les péchés des hommes, et sur tout quant on voit

que sa gloire est obscurcie et diminuée, tant peu que ce soit. Voylà ce que nous avons à retenir de ce passaige du prophète, quant il parle ainsi de la maison d'Israël.

Et puis quant est de ce qu'il allègue des pères, que nous cognoissons que ce n'est poinct sans cause que le prophète accuse icy ceulx qui estoient trespassés. Il est vray que cela est trouvé ung peu estrange (de première face), voire mesme dur, car à quel propos est-ce qu'on condannera les morts? Ouy, mais comme la mémoyre des justes est à perpétuité (ainsi que dict Salomon), aussi fault-il que ceulx qui auront esté cause que le nom de Dieu aura esté blasphémé, et que eux auront esté rebelles, il faudra que ceulx là soient condannables après leur mort, que Dieu ne laisse point de les condanner tousjours. Et de faict, si nous considérons bien comme les péchés des hommes demeurent apprès leurs trespas, nous ne trouverons point estrange que Dieu condanne ainsi les hommes qui sont trespassés, et qu'il veult que leur opprobre soit cogneu et manifesté, car ung homme qui n'aura cessé tout le temps de sa vie de se desborder, il aura mal corrigé ses enfans, qu'ils seront pires que luy après sa mort. Il en aura corrompu beaucoup par son maulvays exemple. Voilà pour quoy Dieu veult que ung tel homme soit condanné mesmes après sa mort. Puis donc que les transgressions que nous commectons durant nostre vie, demeurent après la mort: c'est bien rayson aussi que Dieu nous condanne, encores que nous soions trespassés, que nos corps soient pourris en terre, et qu'il fault que nostre ignominie et diffame, soit cogneu des hommes.

Mais ce n'est pas encores la principale fin où Dieu a tendu, quand il a ainsi parlé à Ezéchiel. Mais c'estoit afin que ce peuple icy, lequel estoit tant arrogant de soy, fust tant plus abattu, car (comme desjà nous avons dict), combien que les

Juifs ne valussent rien, si est-ce qu'ils alléguoient tousjours leurs pères et leurs ancestres. Et, comment? ne sommes-nous point la lignée saincte qui est descendue d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et des aultres patriarches? Et leur sembloit que Dieu estoit bien tenu à eulx, soubs ombre qu'ils estoient venus d'ung tel parentaige. Comme nous en voions aujourd'hui beaucoup qui veulent que on les révère comme des idoles d'aultant qu'ils allèguent que leurs pères ont faict cecy et cela, voire combien que ce ne soit rien du tout, si est-ce qu'ils vouldront qu'on les estime comme petits anges. Voilà donc la folle arrogance que nous voyons aujourd'huy en beaucoup de gents. Pour ceste cause nostre Seigneur dict vous ne valez rien nomplus que vos pères. Et comment donc Dieu ne prise-il point tous ces saincts parsonnaiges qui ont estez pères aulx Juifs, comme Abraham, Isaac et Jacob et les aultres patriarches, tous les prophètes, et tant d'aultres bons parsonnaiges qui ont esté mesme despuis Samuel? Ouy bien, mais Dieu parle du nombre commun. Car combien que y ait eu des bons parsonnaiges en ce peuple là, si on regarde à la plus grande multitude, jamais elle n'a rien valu, comme St. Estienne leur reproche, ainsi que nous avons allégué. Or, quand cela a esté remonstré aulx Juifs, ils avoient bien occasion de se humilier devant Dieu, de baisser la teste et de n'avoir plus ces vaines vanteries et frivoles, desquelles ils estoient enflés.

De nostre part cognoissons aussi que ceste mesme doctrine s'adresse à nous, car si nous alléguons nos pères, et Dieu nous monstrera que nos pères n'ont rien valu, et que nous sommes encores pires, et pourtant apprenons de nous condamner, que nous ne facions nul bouclier pour nous deffendre ne pour nous rebecquer, car nous n'y profiterions rien, mais passons plus tost condannation, quand nous oyons que

Dieu parle, qui nous monstre nostre offense, que ung chacun s'examine, que nous cognoissons que c'est à bon droict qu'il nous accuse, et qu'il nous condanne, que nous n'avons rien pour apporter à l'encontre de luy. Voylà donc comment il nous en fault faire en nous condannant avecque nos péchés, ainsi que nous l'avons veu en Daniel, que Daniel mesle tout ensemble et faict une confession générale pour tous. *Seigneur, confusion sur nos faces* (dict-il), *car nous avons offensé contre toy, et nous sommes portés méchammant, et nos roys et nos princes, et nos pères et nos gouverneurs, et tout tant qu'il y a.* Voylà (dy-je) Daniel qui mect tout comme en ung faisseau pour monstrer que tous sont coulpables, afin que par ce moien il puisse obtenir miséricorde de Dieu pour tout le peuple. Et ainsi nous en fault-il faire si nous voulons obtenir pardon de nos faultes. Or ce pendant nous pouvons estre admonestés de ne point mectre nos pères au devant, comme font beaucoup de sots, qui aujourd'huy pensent avoir une belle colleur de se tenir en leurs superstitions papales, quant ils auront dict, nos pères ont ainsi vescu. Alléguant leurs pères, o il leur semble qu'ils ont tout gaigné que Dieu n'ait plus rien à mectre à l'encontre, qu'il faille que sa parolle n'ayt plus d'auctorité, mais qu'ils ayent une licence de la rejecter, moiennant qu'ils puissent dire, nous suivons nos pères. Voyre, et je vous prie, ceulx qui parlent ainsi, quels pères peuvent-ils alléguer plus dignes devant Dieu qu'estoient ceulx qui estoient descendus d'Abraham, qui estoient nommez la lignée saincte, qui estoient nommez la sacrificature royale, qui avoient ce tiltre là tant sacré et si excellent? Et toultefoys quant ceulx là ont allégué leurs pères, qu'est-ce qu'ils y ont proficté? Ceulx donc qui aujourd'huy allèguent ainsi leurs pères, que pourront-ils faire? Car si nous faisons comparayson de nous avecq les Juifs et Paul dict que nous

ne sommes que pauvres advortons, nous ne sommes que des arbres sauvages qu'on va cuelir par les boys pour les planter sur ung bon arbre, nous ne valions rien et nos pères encores moins, et touteffoys Dieu nous a antez en ceste saincte racine d'Abraham pour estre du nombre de ses enfans. Voylà donc ce que nous avons encore à notter de ce passaige où notre Seigneur ne se contente pas d'accuser les vivants, mais qu'il veult que les morts viennent à une mesme condannation, afin qu'il n'y ait que luy seul qui soit justifié.

Passons donc condannation volontairement et de bon gré pour donner toute gloire à Dieu, et toute auctorité à sa parolle, que si nous ne le faisons nous sentirons que ce n'est poinct en vain qu'il est icy dict, *Ils cognoistront qu'il y a eu un prophète au milieu d'eulx*. Pour cela nostre Seigneur déclare que ceulx qui ont ainsi mesprisé et rejecté sa doctrine, cognoistront qu'ils ont eu affaire au Dieu vivant. Or nous verrons encores ceste façon de parler cy après comme elle est assez connue, et nous la debvons bien notter, car il y en a qui diront aujourd'huy, Voilà Calvin qui se faict prophète quand il dict que on cognoistra qu'il y a eu ung prophète entre nous. Il entend cela de Luy, et est-il prophète? Or puis que c'est la doctrine de Dieu que j'annonce, il fault bien que je parle ce langage: puis que ce que nous oyons icy de Ezéchiel est parole de Dieu. Je ne veulx pas desguiser ce qu'il a dict, comme ce n'est pas seulement pour sa personne que cecy a esté dict, mais en général pour tous, c'est asçavoir que Dieu menace tous ceux qui auront résisté à sa parolle qu'ils sentiront qu'ils n'ont point eu la guerre contre ung homme mortel, mais contre luy mesme, et pour tant qu'il sera leur partie adverse. Voilà que signifie ce mo dont use icy Ezéchiel, et je vous prie telles gents qui s'e iront desgorger leurs blasphèmes par les tavernes et çà et

ne monstrent-ils pas bien qu'ils sont plus que prophanes, et qu'ils n'ont de religion nomplus que des chiens ou des pourceaulx? Ainsi donc quand nous oyons que Dieu a autorizé sa parolle à la confusion de tous ceulx qui ne s'y veulent absujectir, qu'il leur monstre qu'ils n'ont poinct eu la guerre contre ung homme, mais contre luy, qu'ils sçachent qu'il faudra qu'ils luy rendent compte d'ung tel mespris en despit de leurs dents.

Or afin de ne expérimenter ceste condannation icy advisons de prier nostre Dieu que par son St.-Esprit il nous conduise tellemant que nous ne demandions sinon de luy complaire en tout et par tout, ayans cogneu sa volonté, comme il nous le monstre par sa parolle. Suyvant ceste saincte doctrine, nous nous prosternerons devant la face de nostre bon Dieu en cognoissance de nos faultes, le priant qu'il luy plaise nous faire sentir les admonitions qu'il faict à son prophète, afin qu'en tenant la prédication de l'Evangile saincte et sacrée, si nous voions que le monde s'envenime à l'encontre, que nous n'en soyons point destornez pour cela, que nous ne laissions point de poursuivre notre vocation pour scandale que nous voions, mais que nous soions confermés par ce qui a esté faict de tout temps, et confermés en telle sorte que nous donnions à nostre Dieu l'hommaige qui luy appartient, et à nostre Seigneur Jésus Christ comme à nostre souverain roy, que pour ce faire il luy plaise susciter vrays et fidèles ministres, etc.[1].

[1] Le dernier paragraphe sert, d'ordinaire, de transition à la prière par laquelle Calvin terminait ses prédications, et qui a été imprimée en tête de la série sur le livre de Job. — On peut comparer sur le sujet traité dans ce discours, dans les œuvres de Calvin, la 6me Prælectio in Ezechielem. Elle date de l'an 1563 et a été publiée, en 1565, par Charles de Jonvillers. La dédicace est de Bèze et adressée à Coligny. Calv., Opera (Amstelod., 1667, Tom. IV.)

II

LAISSEZ RIRE LES MOQUEURS [1]

> O Seigneur tu le congnoys, aye mémoire de moy, et me visite, et me venge de ceulx qui me persécutent. Ne m'oste point en la longue attente de ton ire. Congnoys que j'ay souffert obprobre pour toy.
>
> JÉRÉMYE, chap. 15.

Nous vismes hyer quelle complaincte faisoit le prophète de ceulx qui s'eslevèrent contre Dieu et ne povoient porter sa parolle, mais plustost se picquoient et envenymoient à l'encontre, et la menace qu'il leur faisoit, c'est assçavoir qu'ilz sentiront à qui ilz ont affaire. Or le prophète déclare encores mieulx leur ruyne quant il dict, Le fer usera-il le fer, d'aquilon et l'ærain. Ainsy donc vous estes bien durs maintenant, quant il est question de monstrer une fierté et une obstination, mais quant Dieu vous fera heurter contre le fer et contre l'ærain ou sera vostre force alors? Et dict notamment d'aquilon, qui estoit la situation des Assiriens. Dieu donc sçaura bien corriger vostre rudesse et si vous estes durs comme fer, il sçaura bien envoyer de l'acier. Ainsy donc il fault que nous plyons incontinent pour nous conformer à luy, car ceulx qui ne vouldront plier il fauldra qu'ilz soient brisez et rompuz, mesmes qu'il ne le veult point

[1] Du Jeudy 27e de Juing 1549. — Bibliothèque de Genève. Catalogue des manuscrits : N° 5.

faire de sa main, mais qu'il le nous fera faire par nous mesmes. Nous avons les langues venimeuses et le col dur pour rejecter son joug, mais il sçaura bien envoyer des ennemyz assez fortz pour nous exterminer du tout. N'attendons donc point son bras pour nous ruyner, mais incontinent qu'il menacera venons au devant luy demandant mercy.

Or quant à ce que le prophète adjouste que Dieu donnera leurs thésaurs en pillage, c'est suyvant la menace qui avoit esté faicte par Moyse. Ainsy les prophètes applicquent à leurs propos ce qui avoit esté dict par luy, et de faict c'est bien raison que quant nous aurons mesprisé Dieu il nous mecte en proye comme si nous n'estions de nulle valleur: quelque foys il semble que Dieu ne prise rien le peuple. Quant on bruslera et qu'on saccagera tout il semble que Dieu debvroit avoir plus de soing de nous : Voire? et quel soing avons nous de son honneur? Car, qui est Dieu? Quant tout le monde sera en comparaison contre luy que sera-ce? Et touteffoys nous le conculquerons au pied. Ne voilà pas matière suffisante pour estre du tout ruynez? Et voilà pourquoy le prophète dict que les thésaurs de leurs substances seront données au pillage. Vray est qu'il dict que quant il déclare cela ce n'est point pour une passion d'envye qu'il ait à l'encontre des hommes, ce qu'il fault noter diligemment, affin que nous ne tenions point propos pour nous excuser, car il ne nous suffict pas d'estre vitieux, mais nous voulons tousjours voiller nos faultes et nous semble que pourveu que nous ayons quelque manteau pour mectre au devant que c'est assez : mais il ne fault pas ymaginer telle chose au prophète, car quand il parle icy de vengeance c'est après avoir congneu ceulx qui sont réprouvez, car nous avons veu le zèle qu'il avoit de leur salut, car encores il plore et prie pour eulx nonobstant qu'il semblast qu'il n'y eust plus

de remède. Quant donc maintenant il demande vengeance c'est d'un zèle pur, qu'il n'a rien de commun avec les turbillons de nostre chair. Aprenons donc d'estre meuz d'un tel esprit quant nous demanderons vengeance, n'ayons point esgard à nous, ne laschons point la bride à noz passions. Ainsy nous pourrons dire que nostre zèle sera semblable à celluy du prophète, mais s'il y a quelque picque en nous nous n'aurons rien de commun avec le zèle du prophète.

Voilà donc que nous avons à notter qu'il dict *Fay justice de ce peuple* comme disant Amen. Car Dieu avoit déclaré qu'il n'y avoit plus de remède de réduyre ce peuple et qu'il failloit qu'il fust pugny, et le prophète y acquiesce et cependant il oblye toute la considération qu'il avoit eu des hommes, et ne cerche sinon que Dieu, accomplisse son jugement, et pourtant il dict *Ne m'oste point en la longue attente de ton ire*, car par là il entend notter la patience de Dieu, mais quant il dissimule pour ung temps de les pugnir, ce n'est pas qu'il ait oblié leurs faultes, mais il leur donne seullement ung terme et relasche de la sentence qui est jà donnée à l'encontre d'eulx. Or puisqu'ainsy est (dict le prophète) que tu as ordonné que ce peuple soit pugny que je voye ceste confirmation de ta parolle, affin que je me console au jugement de Dieu et à l'exécution de sa justice.

Il adjouste que la parolle de Dieu a esté trouvée et qu'il l'a mangée. Pourquoy ? D'aultant que le nom de Dieu a esté réclamé, quant il dict que la parolle de Dieu a esté trouvée il entend qu'il n'a rien inventé de soy, mais que c'est Dieu qui luy a donné la parolle qu'il annonce, comme s'il disoit, Je ne presche point à l'adventure mais je congnoys la parolle de Dieu, et pourtant il la presche. Or il dict, *Je l'ay mangée,* c'est à dire qu'il l'a en son cueur : car si nous voullons prescher fidèlement il fault que nous ayons la substance de

la parolle de Dieu en noz cueurs, comme si nous avions mangé quelque bonne viande la substance nous en demeureroit.

Il adjouste que la parolle luy a esté faicte *en joye et lyesse de son cueur*, qu'elle luy a esté viande délicate. Pourquoy? Car il a prins plaisir d'avoir la marque de Dieu. Or icy nous avons à notter en premier lieu que le prophète veult asseurer les fidèles que sa doctrine est la pure parolle de Dieu. Cependant il dict aussy que les meschantz ne eschapperont point la main de Dieu. Il fault donc que nous applicquions cecy à nostre usage si nous avons quelque doubte (comme nous avons souventeffoys). Il fault donc que nous soyons certains que les prophètes n'ont point songé ce que bon leur a semblé, quoy donc? Ilz ont esté certains de la doctrine qu'elle estoit infallible, voilà donc comment il nous fault résouldre affin que nous ayons nostre foy appuyée en Dieu et non pas ès hommes. Car que sera ce si nous pensons que ceste doctrine vienne des hommes et non pas de Dieu. Vray est que nous en pourrons tirer quelque sentence, mais il n'y aura point de fermeté. Or est-il qu'il fault que nostre foy soit tant ferme, que quant tous les diables seroient à l'encontre qu'ils ne puissent nous en destourner. Voilà pourquoy Dieu n'a point voulu que Jérémye ayt seullement parlé, mais qu'il ayt adjousté ce seau *La parolle de Dieu a esté trouvée,* comme s'il disoit : Je n'ay point presché à l'adventure, mais la doctrine que je vous ay annoncée je l'ay prinse de Dieu, et fault que vostre foy en soit confermée. Vray est que les papistes veullent bien dire qu'ilz ont la parolle de Dieu, mais quel tesmoingnage en ont-ilz? Car qu'on examine contre la doctrine des prophètes tout ce que le pape mect en avant, il y aura une contradiction toute patente. Or ce pendant que ceulx qui desprisent la doctrine de Dieu

advisent icy, car ilz auront beau dire, Nous ne sçaurons si c'est Dieu qu'il parle, car à la fin ilz viendront à compte et sentiront celluy qu'ilz ont poinct.

Voicy maintenant comme nous debvons sommer les gaudisseurs qui convertissent en fables toutes les exhortations et menaces de Dieu. Nous leur pouvons dire, La parolle de Dieu est trouvée, et Dieu monstrera à la fin qu'il ne fault poin d'aultre juge que la parolle mesme. Car elle a ceste auctorité de condampner. Au reste ceulx qui ont la charge d'an noncer ceste parolle qu'ilz advisent bien de ne l'avoir poin seullement goustée du bout de la langue, mais qu'ilz en soie repeuz tellement qu'ilz en ayent tiré substance, car que ser ce si nous ne sommes certains que nostre doctrine est de Dieu ? En quelle constance la pourrons-nous annoncer ? Vray est que aulcuns babillent assez, mais quelle majesté y aura-il pour cognoistre que c'est Dieu qui parle par son esprit? Il fault donc que quant la doctrine nous est donnée affin que nous la portions, que nostre cueur y soit addonné , et que nous ayons prins plaisir sur tout à la recepvoir, et notamment le prophète dict qu'elle luy a esté en grant doulceur, combien que les malheureulx la trouvent amère et qu'elle leur soit comme une géhenne, comme le malfaicteur quant on luy parle de justice il luy semble qu'il est desjà au gibet. Aussy les meschantz quant on leur parle de la doctrine, il leur semble qu'ilz sont en une prison. Au contraire le prophète dict que combien qu'elle tienne les malheureulx en géhenne, que touteffoys ilz ne laissent point d'y prendre plaisir. Pourquoi ? Pourtant que nous ne debvons point trouver estrange que Dieu se venge des meschantz, et pourtant nous sommes advertiz que jamais nous ne debvons estre desgoutez de la parolle de Dieu, combien qu'elle nous monstre son ire à l'encontre des meschantz, car si une foys nous

avions bien gousté ceste miséricorde il est certain qu'il seroit impossible de nous en divertir. La faulte donc vient de ce que nous n'avons point gousté ceste doctrine, car incontinent que nous l'entendrions parler nous appréhenderions ceste promesse de salut éternel et ceste adoption qui nous a esté faicte en Jesuschrist. Quant nous aurions bien entendu que cela veult dire, il ne fault point doubter que quelconque chose que ce soit nous en peult retirer. Ainsy donc aprenons de congnoistre les grâces que Dieu nous faict, et alors nous ne demanderons qu'à en estre repeuz : et quant nous en aurons esté repeuz aujourd'huy nous en demanderons encores pour demain.

Au reste si ce pendant nous voyons que la parolle de Dieu emporte la condampnation des meschantz, il ne fault point que nous en soyons desgoutez : pourtant si le vin est poison à l'yvrongne pour cela en serons-nous desgoutez? Nenny non : nous ne laisserons pas d'y avoir goust, nenny, mais il nous est aggréable. Ainsy donc combien que les meschantz convertissent la parolle de Dieu en poison, il ne fault pas pourtant que nous en soyons desgoutez. Mais congnoissons à quel fin Dieu l'ordonne. Quant nous voyons qu'elle est odeur de mort en mort aux meschantz, il fault que nous approuvions cela et que nous remercions Dieu de ce qu'il nous en a préservé, car en quoy sommes-nous différentz des aultres? sinon que de sa pure bonté il nous sépare de ceulx que nous voyons ainsy périr. Il fault que nous congnoissions qu'il doibt estre gloriffié quant il use de sa rigueur envers les meschantz. Voilà comment nous debvons trouver la parolle de Dieu doulce, combien que nous voyons qu'elle menace les rebelles de leur perdition éternelle.

Il adjouste : *Car ton nom est réclamé sur moy*, en quoy il signiffie que Dieu l'a marqué pour estre des siens. Qui est

cause que nous prendrons plaisir à la parolle de Dieu? c'est d'aultant que Dieu nous a choisiz pourtant qu'il veult que son nom soit réclamé sur nous. Car ne voyons-nous pas que ceste doctrine est preschée à beaucoup qui touteffoys n'en tirent que malheureté. De quoy leur servira la parolle de Dieu? De condampnation. Aultant en sera des hypocrites, aultant de ceulx qui semblent troncs de boys, qui n'en tirent ung seul mot de doctrine et que ce pendant nous en tirions nostre substance. Or le prophète déclare que nous ne sçavons que c'est de la doctrine sinon que Dieu nous ait retenuz pour estre des siens. Voilà comment il fault que nous attribuons le tout à sa bonté gratuite.

Or il adjouste puys après : *Je ne me suis point assis au conseil des mocqueurs et ne me suis point gaudy, mais je me suis assis seul à cause de ta main*. Quant il dict qu'il ne s'est point assis avec les mocqueurs il parle suyvant ce qui est dict au pseaulme premier, car là quant il nous est monstré quelle est la follye de l'homme il dict, *Bienheureulx est celluy qui n'est point assis au conseil des moqueurs*. Vray est que Davyd parlant des meschantz il entend en général tous ceulx qui sont desbordez à mal et qui sont aliénez de Dieu, mais ce pendant il n'y a point de doubte que ce mot de mocqueurs emporte plus que les deux aultres, car Davyd par cela veult dire, c'est que les hommes s'adonnent à toute iniquité. Or ce mal vient de ce que les hommes pensent estre trop fins. Quant donc il y a une telle présumption voilà en quoy les hommes prennent occasion de se mocquer comme nous voyons en Esaye. Nous voyons donc que ceste mocquerye procède de ceste présumption des hommes. Aux proverbes vingt huictiesme Salomon monstre la fierté qu'ont les hommes quand ilz pensent estre si sages et puys qu'ilz se complaisent en eulx mesmes. Sur cela ilz prennent congié

de se desborder. Nous voyons donc à quelle intention le prophète dict, *Je ne me suis point assis au conseil des mocqueurs*. Ore qu'il dict assis cela signiffie qu'il n'a point prins une accoinctance non seullement pour ung jour mais qu'il ne s'est point assis, c'est assçavoir qu'il n'est point adjoinct à leur compagnye pour accorder avec eulx, il adjouste : *Je ne me suis point gaudy, mais je me suis assis seul à cause de ta main*. Notons, quant il dict qu'il s'est assis avec la parolle de Dieu, qu'il monstre n'avoir aultre remède pour nous tenir à luy. Si donc nous ne sommes point là arrestez il est certain qu'incontinent le diable nous séduyra et que nous viendrons à nous mocquer et lascherons la bride à toute impiété, et pourtant notons en premier lieu que tout homme de nature sera sollicité à se mocquer de Dieu, sinon qu'il le tienne en bride. Nous avons donc ceste semence d'impiété de nous mocquer de Dieu sinon qn'il y besongne par une vertu miraculeuse, et en cela on void nostre malheurté que les créatures à qui Dieu a donné usage de raison n'obéissent à leur créateur : car si on dict que Dieu n'est point obéy par les asnes cela ne sera point trouvé estrange, mais quant on dict que les hommes sont enclins-de nature à se mocquer de leur créateur, voilà qui est merveilleusement estrange. Que nous ne soyons point esmeuz de ceste majesté glorieuse devant laquelle les montaignes doibvent fondre comme la neige au soleil, mais que nous luy soyons rebelles c'est chose incroyable. Nous voyons donc que nous sommes merveilleusement iniques jusques à ce que Dieu ayt remédié à ce mal. Or maintenant, puisque c'est un vice tant exécrable, c'est bien raison que nous taschions à le corriger. Or le moyen est que nous venions à la source, qui est ceste fierté, pour l'oster de nous. Voicy donc qui est cause d'aveugler les hommes. C'est qu'ilz n'ont point de congnoissance d'eulx mesmes, car

nous nous faisons des ydoles, tellement qu'il semble que nous ne soyons point subjectz à Dieu et nous semble que nostre sagesse est bien pour nous conduyre : mais quoy ? qu'est-ce de toutes les ymaginations des hommes sinon ung songe ? Quant on songe ung pauvre homme se fera bien à croire qu'il est en possession d'ung royaulme et touteffoys il ne laisse pas de se trouver aussy pauvre que jamais. Ainsy donc aprenons de nous congnoistre pour nous humilier, car en nous congnoissant premièrement nous voyons ung abysme de meschanceté en nous. Après avoir pensé à cela il fault venir devant nostre juge. Or faisons comparaison de la majesté de Dieu contre nostre pourriture, car quant à noz corps et à noz âmes nous ne sommes que abomination. Quant donc nous aurons congneu cela et puis que nous viendrons à nous présenter devant la majesté de Dieu, nous n'aurons pas loisir de gaudir, car nous voirrons l'ire de Dieu enflambée alentour de nous. Aprenons donc ceste doctrine si nous voullons abolir tout moquerye à l'encontre de Dieu. Vray est que les hommes de prime face ne prandront pas ceste liberté de se mocquer de Dieu, mais quant on les aura regardé de près on trouvera que ceste malheurté habite dedans leur cueur. En la papaulté vray est que la pluspart monstre bien ung signe de dévotion car il ne leur couste guères. Or si leur couste tant y a qu'ilz se veullent bien acquicter de tout cela, d'aller de marmouset à marmouset, de trotter de chapelle en chapelle, de courir d'une église en l'aultre, et bien voilà ceste iniquité couverte : mais ce pendant s'on prend le papiste après qu'il aura ouy sa messe, et si on luy remonstre et qu'on luy demande, Que penses-tu avoir fait ? Penses-tu avoir contenté Dieu pour cela ? nenny, nenny. Il ne se paye point en telle monnoye, car il fault que ton cueur soit purgé de toute iniquité, aultrement ce n'est rien de ce que tu fais. Alors il jectera son venin et

dira : Et bien puisque Dieu ne se contente de cela qu'il en voise cercher aultre part, et ce pendant je me donneray du bon temps. Voilà comment il en est des papistes, s'ilz sont pressez de près : et encores mieulx le voirra-on en nous, car en la papaulté il y a des feulles pour se couvrir, mais l'office de Dieu et de l'Evangile est d'admener en clarté ce qui estoit auparavant en ténèbres. Ainsy donc quant on presche l'évangile on peult myeulx appercepvoir l'iniquité couverte dedans les cueurs : mais encores y en aura-il que si on ne faisoit que des comptes en chaire, ilz diroient : Ho quelle doulceur il y a en la parolle de Dieu ! Mais si on veult gratter leurs rongnes ou que chacun soit pressé comme si Dieu nous mectoit là comme aux grésillons alors ceste impiété se descouvre et ceulx qui l'avoient trouvée doulce diront, Et quelle évangile est-ce là ? Il vaudroit myeulx tout placquer là. Voilà comment ilz déclarent leur malheurté. Il fault donc conclure que ce que j'ay dict est véritable, c'est assçavoir que les hommes ont ceste semence en eulx de se mocquer de Dieu, non pas qu'ilz le facent du premier coup, mais petit à petit nous y venons, sinon que nous souffrions que Dieu nous conduyse. Il est certain que nous viendrons à ceste impiété, comme Salomon dict, Que quant l'homme se desborde alors il semble que tout soit abysmé, car il se desborde à tout mal, car sommes nous accoustumez à mal, nous ne faisons que le nicquer après. Voilà que nous sommes venuz au profond de nostre iniquité. La majesté de Dieu ne nous est plus rien, comme nous en voyons les exemples, nous en avons beaucoup de miroers devant les yeulx, si nous en sçavons faire nostre proffict : nous voyons ceste impiété en ceulx qui avoient receu l'Evangile telle que nous n'y povons penser sans que le poil nous dresse. Quant ilz viendront en propos de l'escripture ès tavernes ce sera en

toute desrision, et viendront à jecter leurs brocardz à l'e contre de Dieu, tellement qu'ils se desgoustent de sa parol et de l'évangile et aymeroient myeulx n'en ouyr jamais pa ler que aultrement. Voilà quelle impiété il y aura en ceu qui auront receu l'Evangile : ils sont plus desbordez que l diables et puis si on les reprend alors ilz se mocquent encor plus. Et bien encores qu'il ait bien cryé nous envoyera en enfer. O, la parolle que nous preschons aura bien l'au torité de vous y envoyer, malheureulx. Ainsy donc qua nous voyons que la majesté de Dieu ne nous est plus rie quant nous nous sommes ainsy abandonnez à mal de pao qu'il ne donne ceste puissance au diable de nous aveugl tellement, retournons à luy et le prions qu'il ne permec point que nous nous asseyons au banc des mocqueurs, c'e assçavoir, que nous ne nous arrestions point à ceste impié qu'ilz ont à l'encontre de luy.

Or (comme j'ay dict) le prophète nous monstre le se moyen, c'est d'estre assis en la parolle de Dieu, car si no ne sommes retirez par ceste parolle, nous voilà adonnez tout mal, et ce mot nous doibt retenir pour dire que no sommes muniz par icelle que Sathan n'ayt point ceste au torité pour nous en destourner. Quant donc nous somm arrestez du costé de Dieu alors nous avons une bonne mu nition : au contraire n'avons-nous point ceste parolle de Dieu nous voilà abysmez du tout et pourtant n'attendons poin d'aultre remède : et notammment le prophète dict, *Je su tout seul,* pour monstrer que quant tous seroient desbauche qu'il ne fault point que cela nous empesche. Car combie que nous en voyons qu'ils ne peuvent endurer la doctrin qu'ilz ne se mocquent de Dieu, ne soyons point desbauch et nous arrestons là : de dire, Seigneur, je me arreste à to Voilà que nous avons à notter. Or ce pendant il nous a

moneste aussy bien que ce n'est pas d'aujourd'huy que beaucoup sont desbauchez, car cela a esté de son temps. Il ne dict point qu'ilz estoient deux bandes et que les ungs s'adonnoient à mal et que les aultres suyvoient Dieu, mais il dict, *Je suis seul*, non pas qu'il n'y en ait eu d'aultres avec luy, mais pour monstrer que combien tous fussent desbauchez qu'il ne fault point que cela nous empesche de nous tenir à Dieu, tellement que quelque scandale qu'il nous advienne nous en soyons jamais destournez.

Suyvant ceste sainte doctrine nous le prierons qu'il nous face la grâce que nous aprenions de hayr noz faultes affin que nous le suyvions en telle sorte que nous renoncions à l'iniquité des meschantz qui nous empeschent de le suyvre non seullement que nous renoncions à leur iniquité mais à la nostre. Nous le prierons aussy de nous fere la grâce de le suyvre tellement que nous soyons participantz de ceste gloire céleste que non seullement, etc. [1]

[1] Voyez la note : page 297.

III

DIEU PARDONNE [1]

Et maintenant, frères, je sçay que l'avez faict par ignorance, comme aussi voz gouverneurs. Mais Dieu a ainsi accomply les choses qu'il avoit prédit par la bouche de tous ses prophètes, que Christ debvoit souffrir. ACTES, chap. 3.

Nous avons veu la remonstrance que sainct Pierre faisoit aux Juifz de la faulte qu'ilz ont commise et avons déclaré la déduction que c'est le vray moyen de nous amener à Dieu quand on nous fera congnoistre noz péchez, car sans cela nous ne faisons que nous jouer, et tout ce qu'on nous pourra dire sera converty comme en fables, tellement que la parolle de Dieu n'aura nulle vertu pour toucher noz cœurs et noz consciences. Mais quand on nous remonstre noz faultes, qu'on nous déclare que Dieu sera nostre juge, alors nous voilà abbatuz, nous commençons de myeulx penser à nous. Maintenant il adjouste une consolation, car comme il a touché auparavant que les hommes doibvent estre abbatuz par la congnoissance de leurs péchez, il monstre qu'il fault aussy leur laisser quelque espérance de salut, aultrement ce seroit pour les abysmer et non pour les amener à Dieu. Il est vray qu'il y en a plusieurs qui ne peuvent recepvoir consolation

1 Bibliothèque de Genève. – Catalogue des manuscrits : Vol. 9; sermon 7e.

quand ilz sont touchez de la congnoissance de leurs péchez, et c'est d'autant qu'ils s'esliêvent contre Dieu, ilz se despitent et se jectent à travers champs tellement qu'ilz ne peuvent concepvoir ceste doulceur de laquelle Dieu veult user envers eulx, et pourtant c'est bien raison qu'ilz le sentent leur juge, puisqu'ilz ne le veullent recepvoir pour leur saulveur, et à telz malheureux il est bien difficile de persuader ce que je viens de dire : mais quand les hommes ne sont point du tout incorrigibles, il nous fault tenir ce moyen à les instruyre que nous voyons que tient icy sainct Pierre, c'est assçavoir de leur remonstrer leurs offenses sans les flatter et puis leur monstrer que Dieu est prest de leur pardonner leurs faultes moyennant qu'ilz ayent recours à sa souveraine bonté. Et c'est aussi l'ordre qu'il nous fault tenir en preschant l'Évangile : c'est asçavoir que pour le salut de ceulx qui nous oyent, il leur fault monstrer combien ilz ont irrité Dieu par leurs péchez, puis quand ilz en sont touchez, il leur fault présenter la grâce que Dieu est prest de faire à nous tous par nostre Seigneur Jésuchrist : et sans cela nous aurons beau prescher, car il n'y aura nul proffict sinon que nous conjoingnons ces deux choses ensemble, et de faict, si nous déclarons seulement, comment Dieu s'est monstré père envers nous, par le moyen de nostre Seigneur Jésuchrist, il est vray que cela s'est receu de quelzques ungs, mais ce sera sans effect sinon que premièrement nous amenions les hommes à la congnoissance de leurs péchez pour s'y desplaire. Ainsi donc il fault que nous soyons abbatuz en nous mesmes si nous voulons que nostre Seigneur nous reliêve, et nous cognoistrons puis après que ce ne sera point en vain que nous déclarerons qu'il n'y avoit en nostre vie que toute ordure et infection. Et non seulement il nous fault faire une telle confession en général, mais ung chacun en

son particulier doibt confesser ses faultes devant Dieu afin de s'humilier soubz sa main forte, que nous ne soyons point empeschez par noz oultrecuydances, par noz rébellions et par noz affections meschantes de recongnoistre ce qui nous est icy monstré, asçavoir qu'il n'y a salut que celuy que nous avons par Jésuchrist, et pour ceste cause qu'il se fault du tout tenir à luy. Et voilà pourquoy les ungs ne tiennent compte de la grâce de Dieu, les aultres la rejecten entièrement.

Nous voyons deux manières de gentz qui ne proffictent point en l'évangile, les ungs seront des gaudisseurs, de ces mocqueurs et contempteurs de Dieu, ennemys de luy et de sa parolle, qui sont maintenant à gaudir et rire en leurs maisons, et le diable les a tellement aveuglez, que quand on leur parle de Jésuchrist on leur parle de noyse. Ilz ayment myeulx ung desjeuner que le tesmoingnage de leur salut. Ce pendant qu'on annoncera la parolle de Dieu ilz seront à s'en mocquer et gaudir, ou bien ilz feront ung complot par ensemble, comment ilz se pourront desborder en despit de Dieu et de sa parolle : il n'y aura nulle crainte de Dieu ne de sa justice : ilz feront ung ordinaire de se desbaucher en sorte qu'il n'y aura tantost plus d'ordre ne de police, et ne tiendront compte de rien qui soit, et pour bien congnoistre les dictz meschantz il ne les fault jà marquer, ilz se marquent assez d'eulx mesmes. Il n'y a si petit qui ait quelque congnoissance de Dieu qu'il ne les puisse congnoistre, car ilz sont du tout différendz aux vrays enfans de Dieu et fuyront les assemblées qui se font au nom de Jésuchrist, comme le diable le nom d'icelluy. Les aultres sont ceulx qui s'aveuglissent en une folle oppinion qu'ilz auront toute résolue en leur cerveau, comme font encores aujourd'huy les papistes, que quand on leur monstrera où gist leur salut et en quoy ilz

ont la rémission de leurs péchez, assçavoir en la seulle mort et passion de nostre Seigneur Jésuchrist sans aulcunes œuvres qui puissent faire, ce sera alors à dire, O que deviendront donc nos œuvres? J'ay tant jeusné, faict des aulmosnes, dispersé de mon bien pour l'honneur de Dieu, fondé de chapelles, faict dire tant de messes, tant d'aultres bonnes œuvres que j'ay faict à la bonne intention, fault-il que tout cela soit perdu? Voilà comme ces malheureux se vouldront saulver d'eulx mesmes et rejecteront à pur et à plain la grâce de Dieu qui leur est offerte par Jésuchrist. Et c'est aussy pourquoy nous avons besoing en premier lieu qu'on nous monstre que toutes les meilleures œuvres que nous puissions avoir ne sont qu'ordures devant Dieu, et qu'il fault que nous cerchions nostre justice aillieurs qu'en nous mesmes et nostre salut aultrement qu'en noz œuvres, car quand nous aurons bien regardé en tout ce qui est de nous, nous n'y trouverons rien qu'il ne soit imperfaict et digne de mort éternelle. Or si nous voulons pervenir à ceste congnoissance, il fault que nous confessions noz péchez, nous desplaisans en iceulx, afin que Dieu nous les pardonne au nom de nostre Seigneur Jésuchrist, lequel a souffert pour nous, non point pour le regard qu'il ait eu aux mérites qui estoient en nous, et que nous en fussions dignes, mais de sa pure bonté gratuite, et pour nous rachepter de la mort en laquelle nous estions desjà tous abysmez.

Or après que nous sommes touchez de la congnoissance de noz péchez, il fault (comme j'ay desjà dict) qu'on nous laisse quelque bonne espérance, car quand on voit que ung homme n'est point du tout incorrigible et qu'il preste l'aureille à la doctrine il le fault consoler, pource que quand on vouldra user de trop grande sévérité envers ung homme, lorsqu'il sera prest de se convertir à Dieu, si on est trop

extrême à le reprendre, voilà Sathan qui le viendra aveugler de paour, et sera surprins de craincte tellement qu'il le fera tomber en ung désespoir et sera bien difficile de le r'adresser. Et pour tant après que nous avons touché les cueurs des hommes que nous congnoissons qu'ilz ont desplaisance de leurs péchez, qu'ilz en sont abbattuz en eulx mesmes, il fault que nous leur tendions la main pour les relever et pour dire, Venez à Dieu, que combien que vous l'ayez offensé, vous trouverez tousjours miséricorde en luy, moyennant que vous le cerchiez en vérité.

Voilà donc comme il nous en fault faire, suyvant l'ordre qu'a icy tenu sainct Pierre : car après avoir monstré aux Juifz qu'ilz avoient esté ennemyz de Dieu, qu'ilz avoient esté pires que ce pauvre payen et infidèle Pilate, après dont leur avoir ainsi descouvert leur turpitude telle qu'ilz pouvoient bien avoir honte, pour dire, Hélas que ferons nous? Alors, dict-il, *Je sçay que l'avez faict par ignorance*. Il a adjousté cecy afin qu'ilz ne tombent point en désespoir : mais après avoir congneu leurs péchez ilz retournent à Dieu, et cependant il ne les veult point flatter, car il les a reprins tous en général bien aigrement, puis après il les ameine à ceste grâce qui leur est présentée par nostre Seigneur Jésuchrist. Or on pourroit faire icy une question sur ce passage, *Je sçay que l'avez faict par ignorance*, si ceulx qui n'ont point péché par ignorance, mais à leur escient, n'ont peu obtenir pardon. Nous voyons le contraire par plusieurs exemples de la saincte Escripture. Doubterons-nous que quand Ruben a commis cest inceste, qu'il a pollu le lict de son père, qu'il ne fust assez enseigné qu'une telle abomination ne se debvoit nullement penser? Quand David a commis ung adultère si exécrable, duquel est procédé le meurtre d'Urie, n'estoit-il pas adverty que cela estoit desplaisant à Dieu et

qu'il l'offensoit grandement en ce faisant? Quand les patriarches ont vendu Joseph leur frère, cela se faisoit-il par faulte d'avoir entendu que c'estoit mal faict? Nenny non. Quand saint Pierre a dényé Jésuchrist son maistre, n'avoit-il point esté admonesté de luy, que quiconques le regniera devant les hommes il le nyera aussi devant Dieu son père : et mesmes n'avoit-il point esté adverty de nouveau et en particulier, que avant que le coq chantast, troys foys il regnieroit Jésuchrist? Et touteffoys il tombe en une telle lascheté. Quand les Chorinthiens se desbordent en toutes meschancetez, qu'ilz s'abandonnent à toutes paillardises, dissolutions et vilenyes, tellement qu'ilz sont du tout corrompuz, néantmoins sainct Paul les appelle à pénitence et leur déclare que Dieu aura pitié d'eulx, moyennant qu'ilz ne retournent point en leurs vices. Nous sçavons que David a obtenu rémission de ses péchez, et les patriarches aussi. Sainct Pierre a esté restitué en son estat et dignité d'apostre : les Chorinthiens après les remonstrances qu'ilz ont receues de sainct Paul ont esté convertiz à Dieu, et par ainsi nous voyons que les péchez que les hommes commettent sachans bien qu'ilz offensent Dieu ne sont point irrémissibles.

Et pour ceste cause il y avoit soubz la loy la doctrine commune que Dieu vouloit que les sacrifices fussent faictz tant pour les péchez qui se commettoient par ignorance que les aultres par lesquelz les hommes offensent Dieu de leur propre volunté, et par cela il nous voulloit monstrer que non seulement Dieu est prest de nous pardonner noz faultes si nous faillons par ignorance, mais aussi quand nous l'offenserons à nostre escient, moyennant toutefoys que nous allions à luy ayans ferme propos de ne plus retourner à noz vices accoustumez, moyennant sa grâce et sa bonté : et pourquoy est-ce donc que sainct Pierre dict icy, *Je sçay que l'avez*

faict par ignorance ? Or il nous fault noter ce poinct, c'est asçavoir que sainct Pierre ne parle poinct icy de tous péchez en général, mais de ceste rébellion qui est aux hommes de ne tenir compte du salut qui leur est acquis par nostre Seigneur Jésuchrist. Quand donc ils ne veullent point accepter une telle grâce, voilà ung péché qui est encore entre tous les aultres, car quand ung homme s'esliève à l'encontre de Dieu de propre malice et délibérée pour dire, Quelque chose qu'on me presche je n'en ay que faire, je veulx plustost désadvouer la doctrine de l'Evangile et esteindre la clarté du Sainct Esprit que de m'assubjectir à cela. Quand donc ung homme s'est ainsi possédé du diable c'est ung signe qu'il est réprouvé et qu'il n'y a nul espoir de salut en luy et c'est ce que veult dire icy Sainct Pierre, car il n'est point question de paillardise, de larcin, de usure, rapine ny aultre vice semblable, mais quand ilz ont mis à mort Jésuchrist ilz ont voulu adnéantir le salut qui leur estoit offert en tant qu'en eulx a esté. Voilà donc des offenses qui doibvent faire dresser les cheveulx en la teste, combien qu'en les commettant ilz eussent ung zèle désespéré pensant bien faire leur debvoir.

Or néantmoins on pourroit encores icy demander si les Juifz ont esté tant ignorantz que cependant ilz n'eussent eu quelque congnoissance qu'ils faisoient mal ? Or il nous fault avoir une reigle généralle que les hommes ne péchent jamais tant par ignorance qu'ilz ne soient convaincuz de malice devant Dieu. S'il y a ignorance elle viendra d'une folle dévotion comme nous voyons entre les papistes : ils penseront bien servir à Dieu quand ilz orront leur abomination de messe, autant en feront-ilz de toutes leurs aultres fanfares se fondantz sur leurs bonnes intentions (qu'ilz appellent). Et il est certain que tout cela se faict par ignorance : mais quand on regardera bien de près à tout ce qu'ilz font, on trouvera

que ceste ignorance n'a pas esté si symple, qu'elle ne soit enveloppée d'ypochrisie, d'orgueil et de présomption. Car en premier lieu ils se forgeront des ydoles à leur fantaisie, et ne tiendront compte de s'enquérir de la vérité de Dieu, et c'est le naturel des meschantz, qu'ilz ne veullent jamais que Dieu entre en leurs cueurs ne qu'ils aient sa doctrine purement et symplement comme il appartient. Mais ilz se contenteront d'avoir quelzques figures qui les entretiennent en leurs erreurs, et ne feront que tournoyer alentour du pot (comme l'on dict). Ilz auront leurs cérémonies diabolicques, leurs badinages inventez à leur poste, par lesquelz d'autant plus qu'ilz se pensent acquicter envers Dieu, de tant plus ilz augmentent leur condampnation. Car nostre Seigneur a prononcé qu'il veult estre servy en esprit et vérité. Si donc nous luy apportons noz inventions et toutes noz singeries ausquelles nous prandrons plaisir, et que nous laisserons son vray service, que nous ne tiendrons compte de sa parolle, mais (comme j'ay dict) que nous ne facions que tournoyer alentour du pot, il est certain que non seulement il désadvoera tout ce que nouz luy ferons, mais il nous en pugnira griefvement comme luy estans rebelles et faisans du tout contre sa saincte volunté. Voilà donc comme ceulx qui résistent à l'Evangile péchent bien par ignorance, mais cependant ilz ne laissent point d'avoir en eulx quelque ypochrisie : l'orgueil et l'ambition n'en sont pas loing, car tout ce qu'ilz font n'est que pour estre veuz des hommes. Pourtant il fault qu'ilz se treuvent convaincuz devant Dieu et qu'ilz passent condampnation de leurs péchez.

Cependant notons (au contraire) que encores que les hommes péchent à leur escient, touteffoys ilz ne laissent point d'avoir de l'ignorance, car si nous estions bien advisez nous cheminerions aultrement en la craincte de Dieu que

nous ne faisons pas. Et de faict ung homme s'ira-il jecte de propos délibéré en perdition ? et nous le faisons néantmoins, mais c'est d'autant que nous sommes aveuglez pa Sathan. Et pourtant il fault bien dire que quand les homme péchent qu'ilz soient transportez d'ignorance : il est certai Mais ceste ignorance là est condamnée de Dieu pource q de nostre propre volunté (qui est meschante et vicieuse) nous voulons bien demorer en telle ignorance.

Au reste, pour faire fin à ce propos, il nous fault noter qu'il y a des péchez qui procèdent d'ignorance, et les aultres de volunté. Quand l'homme vouldra servir à Dieu selon sa fantaisie et qu'il ne vouldra suyvre la volunté de Dieu, il y a de l'ignorance, mais il ne laisse point pourtant d'estre mené de sa propre affection qui est condampnée de Dieu. D'aultrepart quand ung homme sera si transporté de son esprit que sachant bien qu'il offense Dieu en le blasphémant, en paillardant et suyvant ses maulvaises affections, quand il desrobera l'un, pillera l'aultre, brief qu'il commectra tant de vices qu'il en sera tout infect, il ne laissera pas pourtant d'avoir de l'ignorance en ung tel personnage, car s'il estoit bien adverty de son debvoir (comme j'ay desjà dict) il ne se abandonneroit si désordonnéement à tant de péchez.

Et pourtant nous pouvons maintenant faire une conclusion de ce propos de sainct Pierre, c'est asçavoir que si on nous parle de la parolle de Dieu qu'il fault que nous escoutions ce qu'on nous en dict en toute révérence, que quelque ignorance qu'il y ait en nous, nous ne serons point excusables pour cela devant Dieu quand nous n'aurons voulu prester l'aureille à sa doctrine mais serons convaincuz d'ingratitude d'avoir mesprisé les grâces qui nous estoient présentées par luy. Quant à ce que sainct Pierre dict, Que les Juifz ont péché par ignorance comme leurs gouverneurs, il

semble qu'il veulle excuser et amoindrir la faulte des scribes et pharisiens, car nous sçavons qu'ilz ont péché en leur esprit et par malice. Or la réponse est facile à cela, asçavoir que sainct Pierre n'a voulu icy parler sinon à ceulx ausquelz il y avoit quelque espérance de se convertir à Dieu, car il est certain qu'en tous estatz il y en povoit avoir quelzques ungs, que combien qu'ilz eussent résisté à l'Evangile du commencement, néantmoins ilz sont esté convertiz puis après, par la prédication des Apostres. Voilà donc ceulx ausquelz sainct Pierre s'adresse icy disant, *Je sçay que l'avez fait par ignorance comme voz gouverneurs*. Cependant il leur dict : *Repentez-vous donc et vous convertissez afin que vos péchez soient effacez*. Nous voyons encores plus clairement à quoy il a prétendu (suyvant ce qui en a esté touché dimanche dernier). C'est assçavoir qu'il ameine les Juifz à ceste Repentance, afin qu'ilz congnoissent qu'ilz obtiendront pardon de Dieu moyennant qu'ilz se repentent de leurs faultes et qu'ilz aprennent de cheminer selon la volunté de Dieu.

Or sainct Pierre parlant icy de ce mot de conversion a voulu donner à entendre qu'emporte le mot de pénitence, car le monde s'est tousjours abusé en cecy, que quand ont parle de pénitence, il semble que ce soit une façon de faire pour s'acquitter envers Dieu, comme nous voyons que les papistes le praticquent aujourd'huy, car ilz diront que ce temps de leur karesme est le temps de pénitence : il leur semblera bien qu'ilz auront faict grand'pénitence et fort agréable à Dieu quand ilz s'astiendront de manger chair. Quand on orra la messe plus dévotement, que les marmousetz seront cachez, qu'on ne chantera plus Alleluya, les voilà en un temps de pénitence. Après si on faict quelque service (qu'ilz appellent), qu'on ait une neufaine, qu'on fonde une chapelle, et tant d'aultres fanfares qui ne sont que

jeux de petitz enfans, les voilà vray pénitentz : quant à l'Evangile il n'en fault point parler : si on faict semblant de prescher tout sera renversé par ces caphardz. Ilz ne feront que desgorger leurs blasphèmes au lieu d'annoncer la vérité de Dieu. Or il ne nous en fault pas ainsi faire si nous voulons avoir une vraye pénitence et telle que nostre Seigneur la requiert de nous. Il fault que nous nous submettons du tout à la parolle de Dieu pour suyvre ce que nous congnoissons qu'il nous commande par icelle, luy priantz qu'il luy plaise tousjours nous conduyre par son Sainct Esprit afin que nous puissions faire chose qui luy soit agréable. Voilà donc quelle doibt estre la vraye pénitence : et pour ceste cause sainct Pierre dict, après qu'il a mis, *Repentez-vous et vous convertissez*, qui est comme s'il disoit, Ne pensez point que ayantz seulement ce mot de pénitence vous soyez vrayement pénitentz. Il fault que vous soyez mortiffiez, que vous ne demoriez plus en vous mesmes, que vous ne suyviez plus ce qu'il vous semblera bon mais que vous soyez assubjectiz du tout à Dieu pour escouter sa doctrine et souffrir qu'il soit maistre par dessus vous, brief que vous soyez comme nouvelles créatures : voilà donc comme il fault qu'un homme soit disposé s'il se veult vrayement repentir.

Or en leur parlant de pénitence il adjouste, *Afin que voz péchez soient effacez*, en quoy il signifie, que nous ne povons point estre amenez à Dieu par quelzques exhortations qu'on nous sache faire sinon que nous soyons premièrement touchez de noz faultes, et par ce moyen nous y desplaire tellement que nous soyons plainement convertiz à Dieu pour les délaisser du tout à estre renouvellez par le Sainct Esprit. Il est vray qu'un homme pourra bien estre touché de la congnoissance de ses péchez après qu'on luy remonstrera : mais s'il ne vient à ce poinct de se convertir, ceste congnoissance ne

luy proffictera de rien mais ne fera qu'augmenter sa condampnation, et nous en avons l'exemple en Judas et en Cayn. Il est vray que Cayn confesse bien le meurtre qu'il a commis à la personne d'Abel son frère et qu'il a grandement offensé Dieu, mais sur cela il entre en une furie comme une beste enragée, et ne se soucye de requérir pardon à Dieu de son péché, mais il se désespère et dict que son iniquité est plus grande que la miséricorde de Dieu. Judas aussy faict bien le semblable et congnoist bien qu'il a commis une faulte trop énorme en trahissant son maistre et vendant le sang innocent. Mais cependant ce n'est point pour revenir à Dieu et pour luy demander pardon, car au contraire nous voyons que le meschant se deffaict soy mesmes en désespoir. Ainsi donc aprenons de tousjours conjoindre ces deux choses ensemble, asçavoir la congnoissance de nos péchez pour nous y desplaire, puis d'aultrepart regardans la miséricorde de Dieu, afin que par cela nous venions à luy en toute humilité, pour dire, Hélas, Seigneur, nous voicy au chemin de perdition, nous sommes coulpables de mort éternelle pour les faultes que nous avons commises contre ta saincte majesté, mais d'autant que tu ne veulx point la mort des pécheurs, ains qu'ilz se convertissent et qu'ilz vivent, ayans confiance en ta grande miséricorde, nous avons recours à icelle, te prians n'avoir esgard à l'énormité de noz faultes, mais nous regarder en pitié, nous les pardonnant par ta bonté gratuite.

Voilà donc la façon de prescher l'Evangile, que après avoir abbatu les hommes de la congnoissance de leurs péchez et qu'il les fault amener à repentance, qu'on leur monstre que ce n'est point pour faire bonne myne à Dieu et le penser tromper par faintise et ypochrisie comme les hommes, que ce n'est point par là qu'il y fault venir, mais quand

ilz veullent estre vrayementz repentans qu'ilz se desplaisent en eulx mesmes ayans desplaisir d'avoir offensé Dieu, puis sont-ilz ainsy touchez? que alors on leur propose ceste miséricorde, et que leurs péchez seront effacez moyennant qu'ilz se retournent à Dieu, comme nous avons dict cy dessus.

Il adjouste puis après, *et ce pour les temps de refreschissement de la présence du Seigneur viendront et quand il envoyera Jésuchrist qui paravant vous a esté annoncé.* Voicy une sentence obscure quant aux motz, mais l'intention de sainct Pierre est assez claire et facile. Or la somme est telle qu'il les rameine au jugement de Dieu, et leur monstre qu'il fault que nous attendions nostre Seigneur Jésuchrist pour prononcer ceste sentence du jugement de Dieu. Vray est que Jésuchrist ne viendra point comme juge pour condampner ceulx qui ont creu à son Evangile, mais pour leur donner refraischissement: pour ceste cause, afin que nous en soyons participantz il fault que nous croyons aux promesses qui nous sont faictes par l'Evangile, que nous prions à Dieu de nous pardonner noz faultes passées et qu'à l'advenir il luy plaise nous conduyre tellement par son sainct Esprit que nous soyons du tout conformes à sa volunté pour la suyvre ainsi qu'il le nous commande. Davantaige nous sommes admonestez par cela que jamais nous ne serons esmeux comme nous debvons (pour quelque doctrine qu'on nous presche), sinon que nous pensions qu'il nous fault une foys venir à compte. Il fault donc que nous soyons amenez au jugement de Dieu, que nous congnoissons noz vices pour nous y desplaire: car cependant que nous serons enveloppez en noz vaines affections et fantaisies, que nous serons détenuz en ceste vie mondaine, quand on parlera à nous des choses qui sont de Dieu, on ne proffictera rien, mais serons endurciz de plus en plus, jusques à ce que nous soyons venuz à ceste con-

gnoissance de noz péchez. Ainsi donc les hommes estans adonnez à ceste vie présente ne peuvent estre touchez pour regarder leur turpitude, et ne peuvent concepvoir ung tel horreur de leurs péchez comme il est de besoing. Que fault-il donc faire ? Il fault que nous soyons resveillez par la méditation des jugementz de Dieu, et que ceste trompette sonne tousjours à noz aureilles, que Jésuchrist viendra juger le monde en droicture : et mesmes nous voyons comme sainct Paul exhorte Thymothée quand il dict, Je t'adjure devant Dieu et le Seigneur Jésuchrist qui jugera les vifz et les mortz à son apparition et son royaulme. Voilà Thymothée qui est homme cheminant en pure conscience, qui a si grand zèle à la parolle de Dieu, qui faict son office et suyt la vocation à laquelle il est appelé, et toutesfoys si fault-il que sainct Paul luy propose ceste sentence et qu'il l'admoneste d'avoir souvenance qu'il faudra rendre conte à ce grand juge que nous attendons à la fin des temps. Sy donc Thymothée a eu besoing de ceste admonition que sera-ce de nous ? Il est certain qu'il nous est bien nécessaire que nous en soyons advertiz plus souvent, afin que nous n'attendions pas à nous retourner à Dieu jusques à ce que ce jour là vienne, mais que nous considérions dès maintenant Jésuchrist comme s'il estoit prest à faire nostre procès, et que nous souffrions d'estre condampnez par luy en ce monde icy, que nous soyons abbatuz en nous mesmes, afin que nous soyons absoulz par luy et relevez quand il condamnera et abismera les meschantz qui n'auront voulu rendre obéyssance à luy ny à sa saincte parolle. Car il nous fault tenir pour tout asseurez que Dieu ne supportera point ung tel mespris de ses grâces, que après qu'il nous les présente si abondamment nous les refusons à pur et à plain : il nous a appellez à la congnoissance de son Evangile, non pas pour suyvre noz vanitez et nos affections

maulvaises comme nous avons accoustumé. Et pourtant si nous ne les voulons délaisser il vauldroit myeulx que nous fussions devoiez en la papauté, et que Dieu ne se fust jamais manifesté à nous, car cela ne fera que redoubler nostre condampnation, d'autant que au lieu de servir à Dieu nous servirons au diable, voire et à notre escient. Il ne nous fault donc point attendre aultre chose que le jugement de Dieu horrible et espouvantable sur nous, sinon que nous soyons convertiz de nostre conversation maulvaise, car combien que nous apréhendions les jugementz de Dieu si nous sommes menez de noz meschantes affections cela ne nous proffictera sinon de nous jecter en une furie et en ung abysme de désespoir nous ne ferons que nous despiter et grinsser les dentz quand on nous en parlera, et au contraire si nous sommes fidèles nous désirerons que le jour du Seigneur vienne, car alors nous serons en la perfection à laquelle Dieu a appellez tous ses éleuz. Voilà (dy-je), comme les fidèles conçoipvent en eulx une resjouyssance quand ilz oient parler des jugementz de Dieu.

Et au contraire les meschantz ne font que grinsser les dentz (comme j'ay dict) quand ilz en sont touchez. Et ne laissent pas en ce faisant de se desborder tousjours de plus en plus, comme nous le voyons aujourd'huy entre nous : que d'autant plus qu'on proposera les jugementz de Dieu aux meschantz, de tant plus se desborderont-ilz en leurs vanitez et en leurs folies. On a bien cryé à l'encontre des jeux, des dissolutions, et nous voyons comment on s'en abstient. Il fault que ces meschantz, ces contempteurs de Dieu facent karesme prenant comme ilz avoient accoustumé, après il fauldra aussi faire la mykaresme : encores ne se contenteront-ilz pas de cela, mais il fault avoir les masques : et après cela que viendra-il ? Il fault que le bordeau soit ouvert à tous ve-

nantz, et que doresenavant on aille sonner la trompette par tout qu'on vienne au bordeau à Genève, et cependant où est la réformation qui doibt estre en nous, qu'elle révérence faisons nous à Dieu de tant de biens qu'il nous a faicts entre aultres nations? Mais au contraire son nom est foullé aux pieds : il est blasphémé par tout, et ne fera-on d'icy en avant plus de conte de se desborder plus villainement cinq centz foys qu'on n'a jamais faict du temps que nous estions détenuz en ceste misérable servitude de l'Antechrist. Voilà le proffict qu'on aura faict en l'Evangile, cependant que telles dissolutions seront permises et supportées. Et pourtant que ceulx qui ont la charge d'y mettre ordre y regardent de plus près. Et cependant prions à Dieu qu'il ne permette point que nous soyons tellement endurciz que nous ne puissions apréhender ses jugementz, pour nous reigler du tout à sa parolle, afin que quand Jésuchrist viendra que ce ne soit point pour nous condampner mais pour nous donner ung repos éternel avec luy en la gloire du père.

Suyvant ceste saincte doctrine nous prosternerons devant la face de nostre bon Dien en congnoissance de noz faultes, luy prians qu'il luy plaise nous en toucher en telle sorte que nous desplaisans en icelles nous ne désirions sinon de le suyre en ce qu'il luy plaira nous commander : qu'estans illuminez par son Sainct Esprit ne nous destournions jamais de sa saincte vocation, mais que nous cheminions en icelle et en l'observance de ses commandementz jusques à ce qu'il nous ait plainement revestuz de sa Justice. Que non seulement il nous face ceste grâce mais aussi à tous peuples et nations de la terre. Amen [1].

[1] Senebier indique, dans son catalogue des MANUSCRITS DE CALVIN, qui se trouvent à la Bibliothèque de Genève, 2023 sermons, formant 44 volumes. Aujourd'hui, le nouveau catalogue *ne men-*

tionne que 11 volumes, dont seulement 9 renferment, à vrai dire, des sermons. Voici le contenu de ces volumes:

1. Sur le 2e livre de Samuel, 84 sermons, prêchés de mai 1562 à février 1563;

2. Sur Esaïe, 66 sermons, prêchés de janvier 1557 à juillet 1558;

3. Sur Esaïe, 57 sermons, prêchés du 31 décembre 1557 au 13 juin 1558;

4. Sur Michée, 28 sermons, prêchés du 12 novembre 1550 au 10 janvier 1551;

5. Sur Jérémie, 25 sermons, prêchés du 14 juin 1549 au 16 août 1549;

6. Sur Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste et le Cantique des cantiques, des commentaires fort brefs;

7. Sur Ezéchiel, Daniel, Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie, des paraphrases partielles;

8. Sur Ezéchiel, 69 sermons, prêchés du 1 septembre 1553 au 21 février 1554;

9. Sur les Actes, 44 sermons, prêchés en 1549 et en 1550;

10. Sur les chapitres I-IX de la 1re épître aux Corinthiens, 58 sermons, prêchés du 20 octobre 1555 au 14 juin 1556;

11. Sur quelques Psaumes, quelques chapitres d'Ezéchiel, de Job, d'Esaïe, de la Genèse, de l'Exode, du Deutéronome, de Matthieu et des Actes, 24 sermons, prêchés de 1551 à 1569.

IV

LA BONNE FRATERNITÉ ET LA MAUVAISE [1]

Il est dit, *Que le peuple passera par le pays d'Idumée sans irriter les habitans* [2]. Pourquoy ? En premier lieu il est dit, *Ce sont vos frères, les enfans d'Esaü*. Nous savons qu'Esaü avoit esté frère de Jacob, qui estoit patriarche, et comme la souche dont ce peuple estoit descendu. Or d'autant qu'Esaü estoit de la lignée d'Abraham, une partie de ceste terre lui appartenoit, sinon qu'il eust esté retranché de l'héritage, voire, non point à l'appétit des hommes, mais par le décret céleste que Dieu en prononça, cependant mesmes que la mère Rebecca estoit enceincte, qu'il fut dit, Que le plus grand serviroit au plus petit. Tant y a qu'Esaü ne laissoit point d'estre frère de Jacob. Et ses enfans devoyent observer entre eux ceste fraternité et parentage. Voilà pour un item. Et puis le second est, que *Dieu a donné la montagne de Séir en possession à Esaü* [3]. Ç'a esté son partage : quand il l'a exclu de la terre de Canaan, il luy a donné ceste région-là pour ses successeurs. Puis qu'ainsi est donc que cela luy est assigné de Dieu, il ne faut point que les hommes attentent de l'en priver, ne despouiller.

Or quant à ceste fraternité, Dieu veut que nous soyons esmeus, qu'il y ait quelque lien qui nous conjoigne, que

[1] Sermon XI sur le Deutéronome. Du Jeudi 25e d'Avril 1555.
[2] Deut., II, 4, 5. — [3] V. 5.

nature nous induise à estre humains les uns envers les autres, et qu'il nous relienne aussi à ce que nous ne facions ne tort ne injure à nul qui soit. Vray est qu'il n'y aura point de parentage charnel entre tous hommes, pour estre si prochains, qu'ils puissent dire cousins, et qu'ils se puissent nommer de quelque lignée de laquelle ils soyent descendus : mais si est-ce qu'il y a encores quelque communauté en général, que tous hommes doivent penser qu'ils sont formez à l'image de Dieu, qu'ils ont une nature commune entre eux. Et les Payens ont bien cognu cela. Ainsi donc quand nous n'aurons quelque discrétion pour nous maintenir en paix et concorde, pour rendre le droit à un chacun, sans ravir le bien d'autruy, sans faire aucune extorsiôn ni excez : nous pervertissons l'ordre de nature, nous sommes pires que les bestes sauvages qui s'entrecognoissent quand elles sont d'une espèce. Car les loups ne se font pas tant la guerre, que font les hommes. Et ainsi apprenons, encores qu'il n'y ait point de lignage prochain entre nous : toutesfois estans hommes nous devons avoir quelque lien de communauté, nous devons avoir quelque amour fraternelle.

Mais il y ha une autre considération entre les Chrestiens : car ils sont adoptez de Dieu, afin de vivre en sa maison. Et cela doit plus valloir que tout parentage terrestre. Car quand Dieu nous déclaire, qu'il nous veut recueillir à soy, pource qu'estans de son Eglise, nous sommes comme ses propres enfans, en parlans comme d'une bouche, nous disons, Nostre père : et cependant que nous soyons comme chiens et chats, cela se peut-il nullement comporter, voire, attendu que nous ne le pouvons pas réclamer nostre père, que nous ne soyons gouvernez par son S. Esprit ? Car il faut que son Esprit crie en nos cœurs, ou nous aurons la bouche close. Et d'autre costé, à quel titre pouvons-nous avoir un tel bien et honneur,

tre enfans de Dieu, si nous ne sommes membres de Jésus-
ist? Or nous ne sommes point de son corps, sinon à ce
: que j'ay dit. Quiconques donc outrage son prochain,
onques n'ha nulle humanité ne pitié, quiconques ne
ande qu'à ravir, et à attraper de toutes pars, celuy-là,
ant qu'en luy est, deschire Jésus-Christ par pièces. Et
i notons bien quand Dieu met en avant le parentage,
nous sommes advertis de penser en quel degré Dieu nous
tablis et quelle union il a mise entre nous, et que cha-
s'en acquitte fidellement, afin que nous ne facions point
lésordre confus, là où Dieu nous aura mis ensemble pour
s maintenir en bonne paix et amour. Voilà pour un item.
s si nous considérons la pratique, comme il semble que
iommes ayent conspiré de faire tout au rebours de ce que
ı leur commande : tant s'en faut que les voisins pensent
Dieu les ait approché les uns des autres, afin qu'un cha-
serve à son prochain, et qu'ils tendent au bien commun,
u'ils ne se facent nulle nuisance, qu'ils ne s'entrepicquent
ıt : que les frères germains pensent qu'il leur est licite
ırouvoir chacun à soy, et n'est question sinon que d'at-
r à nous, et n'y aura nulle pitié ne compassion. Com-
ıt donc les voisins qui auront seulement quelque accoin-
;e de loin, seront-ils frères, veu que ceux qui ont esté
:ez en un mesme ventre, et qui sont d'un mesme père,
ıt non plus d'amitié que les bestes sauvages, et encores
ns ?

'ray est qu'il semblera qu'en despit de Dieu on vueille estre
e. Car s'il est question de mal faire, d'avoir quelque bri-
diabolique pour renverser tout bien : alors on saura allé-
r, O nous avons ceci, nous avons cela, nous sommes d'un
s, nous sommes enfans d'une ville. Voilà comme les mes-
ns se trouveront cousins, et frères. Et pourquoy faire?

pour s'eslever à l'encontre de Dieu, pour mettre tout en confusion, pour faire débats et noises, pour se maintenir en toutes dissolutions, et en tous scandales, que le nom de Dieu soit blasphémé, que toute honnesteté soit pervertie. Voilà quelles sont les fraternitez et les cousinages du monde, comme on le voit par trop. Mais s'il est question qu'un chacun aide à son prochain, qu'on s'abstienne de mal et de nuisance, comme j'ay dit : tant s'en faut que les hommes s'abstiennent, qu'il pensent que Dieu les a unis, et qu'il les a créez à son image : et puis, qu'il y a encores un lien plus estroit qui les oblige, puis que par son Evangile il nous a adoptez pour estre membres de Jésus Christ son Fils, pour estre héritiers du royaume des cieux : tant s'en faut, (di-je) que les hommes pensent à cela, qu'ils pervertissent tout ordre de nature avec une furie plus que brutale.

V

L'AMOUR POUR DIEU[1]

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta force.

DEUTÉR., VI, 5.

...... Si nous faut-il prendre courage et nous esveiller, quand nous voyons que nostre Seigneur nous sollicite ainsi. Car qui est cause de nous rendre si froids et nonchallans ? c'est qu'un chacun se fait accroire qu'il s'est acquitté. Voilà donc comme les hommes se flattent : c'est qu'il leur semble qu'ils sont parfaits, quand ils auront apporté quelque menu fatras à Dieu. Quand nous en serons ainsi : qu'il nous souvienne de ce qui est ici dit, Tu aimeras Dieu de tout ton cœur. Quand nous n'aurons pas esté trop desbauchez en nostre vie, mais que nous aurons prié Dieu nous levans du matin, qu'au long du jour nous n'aurons fait tort à personne, que nous n'aurons ne paillardé n'yvrongné, ni injurié aucun de nos prochains, que nous n'aurons point conspiré aucun mal, que nous n'aurons point blasphémé Dieu : mais que nous aurons tenu quelque bon propos, et mesmes que nous aurons tasché de bien faire à ceux qui estoyent en nécessité, et que nous aurons travaillé de nous appliquer à ce que Dieu nous commande, que nous aurons servi de quelque chose à celuy qui

[1] Sermon XLVI sur le Deutéronome. Du Samedi 26e de Juillet 1555.

en avoit besoin : quand ce vient à la nuict, nous cuidons estre des petis anges, et que Dieu n'ait plus rien à nous demander. Voilà donc qui est cause de nous refroidir, et que nous n'allons point au service de Dieu si ardemment qu'il seroit requis. Car il nous semble que nous sommes parfaits, que nous sommes contens de nos personnes, et il ne faut guères pour nous contenter : car nous sommes enclins à nous plaire par trop.

Or voici qui nous resveillera d'une telle folie, *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* Et en quelle sorte? Est-ce selon nostre mesure? Nenni, non : mais de tout nostre cœur, de toute nostre âme, et toute nostre force. Et pourtant advisons de bien sonder nos pensées : quand ce viendra à nostre vie, regardons combien il s'est passé de vaines fantasies et frivolles. Et si on allègue, Et voire-mais je n'y ay point adhéré. Et bien? n'as-tu point conceu une telle pensée? Ton Dieu ne veut-il point posséder toute ton âme? Le Diable dominera-il sur tes pensées, et cependant que Dieu n'en possède rien? Et puis qu'il t'a donné ces pensées, et si tu viens mesler là-dedans quelque corruption, dont procède tout cela, sinon de l'affection de nos âmes? Et pourtant si nous estions bien préoccupez de l'amour de Dieu, toutes telles vertus de nos âmes seroyent-elles point réduites en son obéissance? Ainsi donc cela est assez pour nous tenir conveincus, que nostre âme n'a point receu un vray amour de Dieu, quand nous avons basti tant d'imaginations frivolles, que nous avons lasché la bride à nos désirs et voluptez pour suyvre ceci, et cela : et que cependant Dieu est oublié, ou bien qu'il ne règne pas du tout en nous. Hélas! ne voit-on pas que nous sommes encores bien loin de nous acquitter de la centiesme partie de nostre devoir?

Outre ce que nous avons dit qu'il nous faut condamner, il

faut que chacun se sollicite : et que fais-tu, povre créature ? t'appliques-tu à bien faire, quand Dieu t'exhorte si soigneusement ? et cependant tu vois qu'à grand'peine as-tu commencé. Voilà donc comme ce passage nous doit venir en mémoire, afin de nous enflammer en l'amour de Dieu : veu que nous sommes encores tant eslongnés de la perfection qu'il requiert de nous, et qu'il nous commande.

Et puis notons bien que quand nostre Seigneur a ici monstré toutes les facultez de nos âmes : que c'est afin que nous regardions mieux les biens que Dieu nous a faits, pour luy en rendre l'hommage, et les appliquer à son honneur. Car qu'est-ce que nous ayons ce don de consulter, que nous ayons l'élection pour discerner entre le bien et le mal, que nous puissions concevoir des choses, pour dire, Nous ferons ceci ou cela ? Voilà un don excellent dont nous sommes douez. Comme quand nous avons la volonté pour eslire : or-ça je trouve cela bon : et puis que nous ayons nostre ame qui porte l'image de Dieu imprimée en soy, que nous ayons tant de belles vertus, que nous soyons excellens par-dessus toutes créatures : quand donc nous considérons cela, ne devons-nous pas estre tant plus incitez à servir à Dieu, et luy faire hommage de ces dons tant précieux qu'il a mis en nous ? Et ainsi apprenons, quand nos pensées s'adonnent à des choses vaines et meschantes, que nos appétits s'esgarent, qu'ils sont rebelles à Dieu, que nous prophanons un thrésor si sacré, que nous méritons bien d'estre déboutez du tout de Dieu, à cause de nostre ingratitude. Quand donc Moyse parle ici des pensées, de la volonté, et que nostre Seigneur Jésus-Christ adjouste encores l'autre mot, c'est assavoir qu'il met Esprit, Ame, Volonté : cognoissons que par cela nous sommes admonnestez que si nous ne nous rangeons pleinement à Dieu, c'est par faute d'avoir considéré les biens qu'il nous a eslargis.

Car si nous le sentons libéral, comme il se monstre envers nous, il est certain que cela sera pour nous attirer pleinement à luy. Et ainsi donc cognoissons que Dieu ne nous a point rendus si excellens, pour avoir son image imprimée en nous, que ce ne soit afin que nous lui en faisions hommage : et que par ce moyen nous soyons tant plus esmeus à l'aimer, nous gardans bien de polluer des dons si précieux comme la raison qu'il nous a donnée, la volonté, les conseils, et toutes les vertus qui sont en nos âmes. Voilà donc en somme ce que nous avons à retenir de ce passage.

Or cependant il nous faut ici observer ce que nous avons déclairé ci-dessus, c'est assavoir que Dieu ne veut point estre servi par contrainte, mais d'une amour franche. Il pouvoit dire, Tu honoreras ton Dieu : il pouvoit dire, Tu obéiras à ton Dieu : il pouvoit dire, Tu craindras ton Dieu, et le dit en d'autres passages, et c'est bien raison aussi : mais il parle notamment *de l'amour*. Et pourquoy ? pour monstrer que quand nous aurons servi à Dieu, si nous sommes forcez à cela, que nous y allions à regret, quand nous l'aurons bien honoré, que nous luy aurons fait tout ce qui est possible pour glorifier son Nom : si cela ne procède d'une amour, et que nostre cœur s'y adonne franchement, et sans contredit, qu'il désavoue tout, un tel service ne luy est point agréable : car il aime celuy qui donne d'une franche volonté, et d'une affection pure, dit sainct Paul quand il traitte des aumosnes. Si donc Dieu aime celuy qui donne d'un cœur alègre : par cela il monstre que si un homme consommoit tout son bien, qu'il ne profitera rien quant à Dieu, sinon qu'il prenne plaisir à bien faire. Et pourquoy ? d'autant que Dieu l'a commandé, et d'autant que nous devons appéter sur toutes choses, qu'il soit glorifié, qu'on se range à sa justice, qu'il soit exalté de nous, et qu'il y domine, et que vrayement nous soyons son peuple. Voilà donc

la principale joye que nous devons avoir, qui nous doit appliquer à bien faire : c'est, d'avoir une affection cordiale, et franche. Voilà pourquoy notamment l'amour a esté mis en ce passage.

Il est vray cependant que Dieu ne veut pas que nous l'aimions comme nostre pareil : mais il veut estre aimé, et honoré, et servi, comme nostre Dieu. Et ainsi notons bien, que si nous voulons observer la Loy de Dieu comme il appartient, qu'il ne le faut pas considérer seulement en ceste qualité de Maistre, pour luy porter révérence : mais il faut que ce titre de Père nous vienne aussi au-devant, et que nous sachions que Dieu nous veut gagner à soy par telle douceur, que nostre cœur soit là comme lié, ainsi qu'il le dit par son Prophète, *Si je suis maistre, où est ma crainte? Et si je suis Père, où est mon amour*[1]*?* Il est vray qu'il met là l'honneur, signifiant qu'un serviteur doit craindre son maistre : mais puis après en voulant monstrer quel est l'honneur que l'enfant rend au père, il met le mot d'Amour.

Et ainsi retenons, que le commencement de bien servir à Dieu, c'est d'estre amenez à luy, et y estre amenez, voire cognoissans ce mot de Sauveur : tellement que nous désirions sur toutes choses d'estre conjoints à luy, que ce soit là nostre joye, nostre contentement et repos, afin que par ce moyen nous ne soyons plus adonnez aux choses qui sont contraires à sa justice. Et voilà pourquoy nous disons, qu'il nous faut avoir cogneu la grâce, et la bonté de Dieu, devant que nous le puissions servir. Car ceux qui veulent servir Dieu pour crainte d'estre damnez, et qui ne cognoissent point qu'il leur veut estre Sauveur, que font-ils? Ils font des grands efforts ce semble : mais ils tirent tout au rebours : quand ils se seront rompu bras et jambes, si est-ce qu'ils n'auront

[1] Mal., 1, 6.

rien advancé. Et voilà pourquoy il est dit au Pseaume 13[1] d'autant que le Seigneur a esté pitoyable, et qu'on l'a cogneu doux et benin, voilà pourquoy il a esté craint et redouté.

VI

USAGE DES MOYENS EXTÉRIEURS DE GRACE [2]

Au lieu que le Seigneur vostre Dieu eslira de toutes vos lignées, afin de mettre là son Nom, et pour y demeurer : là vous le cercherez et y viendrez.

DEUTÉR., XII., 5.

...... De ce passage nous avons à recueillir une bonne doctrine : c'est, d'autant que Dieu nous ordonne les moyens qui sont propres à nostre infirmité, pour le servir, que nous en usions : comme il est dit, *Tu cercheras ce lieu-là*. Car Moyse commande que les Juifs estans advertis de leur rudesse, profitent selon que nostre Seigneur les enseigne, c'est assavoir par les cérémonies qu'il leur donnera. Aujourd'huy nous ne les aurons point semblables à celles de la Loy : mais si est-ce que nostre Seigneur encores nous supporte, comme il voit qu'il en est besoin, et nous donne telles cérémonies qui nous sont convenables (comme j'ay desjà dit) que nous avons les

[1] Ps., 130, 4. — [2] Sermon LXXXI sur le Deutéronome. Du mercredi 2e d'Octobre 1555.

ssemblées qui se font. Et pourquoy? Afin que la parolle de lieu nous soit preschée, que nous facions prières communes omme d'une bouche, que nous confessions nostre foy, et ostre Chrestienté ensemble, que les Sacremens aussi s'adinistrent en la compagnie des fidèles.

Puis que nostre Seigneur nous donne tels moyens, il nous y at exercer. Car quiconques les mesprise, celuy-là se mocque inement de Dieu. Notons bien donc que tout ce que nostre igneur a institué pour nostre usage, il nous le faut recer, et nous faut estre diligens à confermer nostre foy tousrs de plus en plus. Car si je cuide estre si parfait, que je passe de venir au temple, de profiter avec les autres, là une arrogance diabolique : il vaudroit mieux que je se quelque povre maraut, que je n'eusse ni esprit ni sens t cependant que je cogneusse ma povreté) que de cuider re si haut : car c'est pour me jetter au profond des enfers, and je me veux exempter de l'ordre commun. Et ainsi quiques a zèle, et affection de servir à Dieu, qu'il face ce 'il a ici commandé, de cercher le lieu que Dieu ordonne, est-à-dire, de ne rien mespriser de ce qu'il a institué pour nfirmation de nostre foy. Voilà pour un item.

Au reste, que nous sachions tousjours, quand Dieu voudra nettre son nom au milieu de nous, qu'il ne nous le faut oint toutesfois servir à nostre guise, et selon nostre rudesse : ar son service demeure tousjours spirituel, et faut que ce u'il nous monstre ici bas nous tire là haut au ciel.

Et en ceci voit-on comme le povre monde a esté séduit. ar le plus grand privilège que nostre Seigneur Jésus Christ ous ait laissé de sa présence, nous l'avons en sa saincte ène : là il se met quasi entre nos mains, et veut estre inrporé en nous : tout ainsi que le pain et le vin ont une esme substance, quand nous les avons mangez, et que nous

en tirons nourriture, le Fils de Dieu se déclaire aussi privément à nous. Or cependant ce n'est pas qu'il nous faille imaginer qu'il soit descendu du ciel, et que nous le manions ici entre nos pattes, ou qu'il soit enclos en un lieu certain. Nenni : mais il descend à nous afin de nous attirer à soy en haut. Quand donc nous recevons la Cène, contentons-nous que nous avons là une bonne arre, et seure de la grâce de nostre Seigneur Jésus Christ, que nous sommes certains qu' habite en nous, et que nous sommes unis à luy : mais cepen-dant si faut-il pas que nous soyons si charnels ne si grossiers de baisser la teste : il faut plus tost que par foy nous le regar-dions en sa gloire céleste, et que nous le cerchions là. Car nous voyons comme les Papistes ont estés abrutis : il leur semble qu'il n'y avoit plus de Dieu, sinon qu'il fust enclos en une boëte : ils ont adoré Jésus Christ d'une façon si lourde, qu'ils ont esté du tout brutaux, et insensez.

Quand donc nous voyons que le povre monde a esté ainsi ensorcellé de Satan : venons au remède. Car la faute est ve-nue de ce qu'on n'a point suyvi la reigle qui est contenue en ce passage, Vous cercherez là vostre Dieu. Et pourquoy ? Son Nom y est. Quand il est dit, Vous le cercherez là : ce n'est pas qu'il l'y faille enclorre : mais vous célébrerez son Nom. Il est vray, quand il a éleu ce lieu, que le peuple ne laissoit pas d'estre instruit, qu'il faloit servir à Dieu spiri-tuellement : car Dieu n'a point quitté sa nature, quand il a establi un temple où il fust adoré : mais ç'a esté à ce que le peuple s'exerçast tousjours au service spirituel, combien que les cérémonies fussent externes. Voilà ce que nous avons notamment à retenir de ce passage.

VII

OU DIEU NOUS TROUVE [1]

Il l'a trouvé en la terre du désert et en l'horrible solitude, où on n'oit que hurlement.
DEUTÉR., XXXII, 10.

- ..... Où est-ce que Dieu nous trouve ? en quel estat nous ond-il ? Nous sommes enfans d'Adam, c'est-à-dire, maus, héritiers de la mort éternelle : il n'y a en nous que ché, il n'y a en nous que corruption, il faut que Dieu nous jette et qu'il nous haïsse, et que nous estant ennemi mor- il desploye sa vengeance sur nous : bref, nous sommes abysmes d'enfer, jusques à tant que Dieu nous ait tendu main, et qu'il ait eu pitié de nous : il ne faut point que l s'exempte de ceste confusion, car depuis le plus grand sques au plus petit nous y sommes tous plongez.
Glorifions-nous maintenant en ce que nous avons de na-re, car Dieu nous trouve destituez de tout bien, nous avons pas une seule goutte ni de vertu, ni de sagesse, ni justice : mais au contraire nous sommes pleins de cor-ption, nous crevons d'ordure et de puantise, nous sommes slaves de Satan sous la tyrannie et servitude de mort : ef nous sommes plongez au profond d'enfer. Voilà donc où

[1] Sermon CLXXX sur le Deutéronome. Du Lundi 1er de Juin 56

c'est que Dieu nous choisit, voilà par où il commence nostre salut.

Or puis qu'ainsi est, apprenons en premier lieu d'estre vuides de tout orgueil : et combien que Satan abuse une grande partie des hommes, leur faisant accroire qu'ils peuvent mériter envers Dieu, que nous sachions que nous tenons tout de sa pure bonté et gratuite. Voilà pour un item. Que toute bouche soit close devant Dieu (comme Sainct Paul en parle) [1], que nous soyons tellement humiliez, que nous n'alléguions plus rien, pour dire, Nous avons fait ceci ou cela : mais que nous preschions la miséricorde de nostre Dieu, et que nous déclarions qu'il est le commencement, et la fin, et l'augmentation de nostre salut, que nous puisions de ceste fontaine-là pour en estre rassasiez, et que nous ne cerchions ni en nous ni en créature que ce soit aucune portion de nostre salut : autrement nous pourrons nous faire accroire merveilles, et que cela nous servira de nourriture : mais ce ne sera que poison mortel pour nous faire crever.

[1] Rom., III, 19.

VIII

LE DÉSIR DE LA MORT [1]

Quand Job parle ici de *ceux qui demandent le sépulchre et* *fouyroyent volontiers après comme un thrésor caché, qui* *irent de mourir et ne peuvent* : [2] il se met en ce reng-là nme nous verrons par la procédure. Enquoy il conferme infirmité et son vice : car il n'est point licite au fidèle vivre à regret et souhaitter ainsi la mort. Vray est que is pouvons bien souhaitter la mort pour une raison : c'est considérant que nous sommes icy détenus en ceste ser-ide de péché, que nous ne servons point à Dieu en telle rté comme il seroit à souhaitter, mais que nous sommes ins de beaucoup de vices. Voyans cela il est certain que is pouvons souspirer, demandans à Dieu qu'il nous retire n tost de ce monde : mais ce n'est pas (comme il en est icy lé) que nous haissions nostre vie, et que nous soyons chez d'estre ici retenus, pource que nous y sommes traittez p rudement : il faut que nous portions patiemment nostre ndition, en attendant que Dieu nous délivre. Et nous yons que S. Paul tient ceste mesure-là, quand il dit aux mains, *Hélas ! qui me délivrera de ce corps mortel, car j'y is malheureux ?* Mais cependant il dit, *Grâces à Dieu par* *ostre Seigneur Jésus-Christ.* [3] Voilà donc S. Paul d'un costé

[1] Sermon XIII sur Job. — [2] Job., III, 21, 22. — [3] Rom., VII, ¿, 25.

qui s'appelle malheureux, il demande d'estre retiré du monde : et toutesfois il se contente, il est à repos, puisqu'ainsi est que Dieu le conserve, et combien qu'il soit subjet à beaucoup de paovretez, qu'il sait que Dieu ne l'abandonnera jamais. Voilà son contentement.

Or pour mieux comprendre le tout, notons que Job a failly en deux sortes : c'est à savoir qu'il n'a point eu le regard qu'il devoit en désirant la mort, et puis il n'y a point tenu mesure. Voilà deux fautes qui sont bien lourdes.

Quand je di que Job n'a point eu les yeux appuyez au but qu'il devoit, j'entends qu'il a souhaité la mort, non point à cause qu'il se veoit un paouvre pécheur, et qu'il ne pouvoit advenir à ceste perfection à laquelle nous devons tous aspirer : mais estant pressé de ses maux il estoit fasché, tant pource qu'il enduroit en sa personne, que pource qu'il avoit desjà enduré en ses biens, Et ainsi il appète la mort, pource qu'il luy semble que Dieu le presse par trop. Voilà donc la première faute que j'ay dite. Mais quand nous applicquerons ceci à nostre usage, encores sera-il mieux entendu et esclarcy.

Si un homme s'espluche bien et s'examine, et qu'il regarde, Je suis adonné à un tel vice, je bataille alencontre, et n'en puis venir à bout : et n'est point question seulement d'un vice, mais j'en ay et deux et trois : voilà qui me tormente. Il est vray que je ne m'y lasche point la bride, je ne m'y plais point, je crains la vengeance de Dieu, et me retiens en sorte que je ne suis point du tout vaincu : mais il s'en faut beaucoup que je sois fervent à servir à Dieu, et à résister au monde, et à ma chair, comme il seroit bien requis : car je suis retenu et empesché par mes cupiditez propres. Si un homme se cognoist tel, après avoir fait bon examen de sa vie : si sur cela il dit, Et mon Dieu je me vois icy en un

estat misérable, et quand en seray-je délivré ? car il faut que je porte le péché en moy, et combien qu'il n'y règne point, si est-ce qu'il y habite. Et qu'est-ce que péché, sinon le sceptre du diable, par lequel il domine sur nous ? Je suis donc esclave de Satan et de la mort. Et mon Dieu faut-il que je demeure tousjours en ceste langueur ? Un homme Chrestien pourra bien avoir de tels souspirs, demandant à Dieu d'estre affranchy d'une telle captivité, en laquelle il se voit : ainsi quand il est question de nous fascher, que nous ne regardions point ny à froid ny à chaud, ny à pouvreté, ny à maladies, mais que nous regardions à nos péchez : et mesmes quand Dieu nous affligera en quelque sorte que ce soit, que cela nous advise de monter plus haut : ne nous arrestons point au mal corporel, mais cognoissons, Voicy les fruicts de nos fautes : d'autant que nous avons contrevenu à la volonté de Dieu, c'est bien raison qu'il se monstre juge sur nous. Quand nous aurons ainsi cogneu nos péchez, que cela nous cause un regret en nous, et qu'il nous solicite à concevoir ceste doléance dont parle S. Paul [1]. Voilà donc quant au premier poinct.

Or ce n'est poinct assez de penser à cela, c'est-à-dire de souhaiter la mort en telle sorte que nous avons dit : mais il faut encores que nous y tenions mesure. Je di non seulement de la souhaiter pour bonne cause : mais il faut aussi que nostre désir soit modéré, et qu'il soit reiglé au bon plaisir de Dieu. Et cela fera que l'excès qui est ici monstré en Job, sera réprimé comme d'une bride.

J'ay desjà touché cest article en un passage que j'ay allégué de saint Paul. Car après avoir fait sa complainte, après avoir souhaité d'estre retiré de ceste prison de mort, il ad-

[1] 2 Cor., VII, 11.

jouste, *Je rends grâces à mon Dieu :* : il ne laisse point d'estre paisible au milieu de telles complaintes et regrets. Et pourquoy? Car il voit que c'est bien raison que Dieu soit le maistre, et qu'il nous gouverne à son plaisir, et que nous attendions en patience l'issue telle qu'il nous la voudra donner. S. Paul voyant cela, conclud quant et quant, que combien qu'il soit un pouvre pécheur, toutesfois il sait que Dieu le conduira en sorte que son salut ne peut périr. Saint Paul donc a regardé à ces deux choses. Et pourtant il dit qu'il rend gràces à Dieu, combien qu'il soit misérable. Ainsi nous en faut-il faire : et quand nous le ferons, non seulement nous serons prests d'endurer beaucoup de misères en ce monde, pour honorer Dieu, afin qu'il soit glorifié en nos personnes, et en nostre humilité, mais nous serons contents de souffrir pour nos prochains, comme Saint Paul aussi nous le monstre par son exemple. Il dit aux Philippiens, Que quant à luy, ce luy seroit bien un meilleur party d'estre retiré d'icy bas : mais pour l'amour de vous (dit-il) il faut que je vive, d'autant que je cognois que mon labeur vous est encores nécessaire, et que Dieu m'employe pour l'édification de vostre foy : voilà je me renge à luy. Et puis, après il dit, Encores que ce fut mon profit de m'en aller bien tost, je suis content de demeurer icy. [1] Voilà comme S. Paul a exhorté tous fidèles de s'assubjétir tellement au bon plaisir de Dieu, qu'en vivant en ce monde non seulement ils portent patiemment leurs afflictions, mais qu'ils soyent aussi prests de souffrir pour leurs prochains, en sorte que leur labeur soit utile pour le bien commun, et qu'ils servent à l'église de Dieu. Voilà donc ce que nous avons à noter.

Mais quoy? ceste doctrine n'est pas entendue pource qu'il

1 Phil., I, 22, 23.

y en a bien peu qui la pratiquent. Car si Dieu nous laisse à repos, nous voilà aveuglez en une joye vaine et frivole : nous sommes du tout yvres, tellement que nous ne savons plus que c'est ny de mort, ny de nostre fragilité : nous ne discernons plus rien. Et si Dieu nous visite de quelques afflictions, il n'est plus question que de blasphémer, ou si les blasphèmes ne sortent point de la bouche, il y aura les mescontentemens, les murmures, l'impatience qui sera pleine de rébellion. Or quand on est là, combien y en a-il qui pensent à leurs péchez, et qui gémissent sous un tel fardeau, et aussi qui regardent cependant à l'aide que Dieu leur donne, et comme il ne permet pas qu'ils soyent du tout vaincus par Satan, et sur cela qui prenent leur contentement, et leur resjouissance en ce qu'il les sauvera? le nombre en est bien petit : et cela toutesfois n'est pas escrit en vain.

Or en général maintenant nous avons à considérer que les fidèles peuvent bien souspirer et gémir tout le temps de leur vie, jusques à ce que Dieu les ait retirez du monde, tousjours souhaittans leur fin, c'est-à-dire la mort, et toutesfois qu'il faut qu'ils se retienent en sorte qu'ils se submettent du tout au bon plaisir de Dieu, sachans qu'ils ne sont pas à eux-mesmes.

Je dy en premier lieu, que les fidèles peuvent bien souspirer, estans comme faschez de languir en ceste prison de leur chair : voire pour la cause que j'ay touchée, d'autant qu'ils ne servent point à Dieu en telle liberté comme il seroit requis : mais qu'ils trainnent leurs cordeaux, qu'ils fleschissent, et qu'ils déclinent souventesfois. Qui plus est, nous devons souspirer en tant qu'il nous est licite : mais nous le devons faire toutesfois et quantes que nous entrons en ceste considération, que nous sommes si lasches quand il est question de servir à Dieu : cela nous doit piquer à demander que

Dieu nous retire du monde, et à regarder à ceste vie qui nous est préparée aux cieux, et laquelle nous sera révélée pleinement à la venue de nostre Seigneur Jésus Christ. Et par cela nous voyons que non seulement il sera permis aux enfans de Dieu de souhaitter la mort, mais ils le doyvent faire : car ils ne monstrent point une vraye approbation de leur foy, sinon qu'ils cerchent à sortir de ce monde : comme de fait toutes choses tendent et aspirent à leur but. Or nostre but est là-haut, nous devons donc courir jusques à ce que nous ayons achevé le chemin, auquel Dieu nous a mis : et désirer que ce soit bien tost. Retenons tousjours toutesfois la cause que j'ay dite, qu'il ne faut pas que nous soyons solicitez à souhaitter la mort, d'autant que les uns seront subjets à maladies, les autres à paouvretez, les autres à cecy, et à cela : mais c'est d'autant que nous ne sommes pas pleinement réformez à l'image de Dieu, et que nous avons beaucoup d'imperfections en nous. Voilà, di-je, la cause qui nous doit piquer et soliciter à désirer la mort, c'est à savoir, à fin qu'estans despouillez de ce corps mortel, qui est comme une loge pleine de toute puantise et infection, nous soyons pleinement réformez à l'image de Dieu, et qu'il règne en nous, et que ce qui est de corruption de nostre nature, soit du tout anéanty.

Et au reste, que nous tenions ceste mesure-là, de vivre et de mourir à la volonté de Dieu : que nous ne soyons point addonnez à nos appétis : mais que nous soyons là comme en sacrifice : que nostre vie ne soit point à nous, mais à nostre Dieu, pour dire, Seigneur, je cognois ma fragilité : cependant que tu me voudras tenir en ce monde, et bien, j'y suis, et c'est bien raison que j'y demeure : mais quand tu m'en voudras retirer, je n'ay point ma vie précieuse, elle est tousjours à ton commandement, pour en disposer comme il te plaira. Voilà (di-je) comme il nous en faut faire. Et cepen-

dant que nous ayons tousjours nos affections paisibles, voire en telle sorte que nous puissions tousjours louer le nom de Dieu, sachans qu'en la vie et en la mort, il se monstrera tousjours Père et Sauveur envers nous.

IX

LA JUSTICE DE DIEU ET LE PÉCHÉ DE L'HOMME [1]

Job, IX, 1-3.

..... J'ay desjà monstré qu'il nous faut avoir tous ces deux articles. L'un est qu'en général nous cognoissions Dieu estre juste au regard de tout le monde, et qu'il ne faut pas que les hommes quels qu'ils soyent, ne quoy qu'ils puissent amener, plaident ne débattent avec Dieu : mais faut que tous soyent confus et grands et petis. Voilà un item. Le second est, qu'un chacun regarde à soy en particulier, et qu'un chacun gémisse de ses fautes, qu'un chacun les déteste, et les condamne. Et sur cela, que nous appréhendions aussi les vengeances, et punitions que Dieu envoye sur les péchez, à fin d'en savoir faire nostre profit. Si nous sommes batus de ses verges, qu'un chacun dise c'est à bon droit, je l'ay bien

[1] Sermon XXXIII sur Job.

mérité. Si Dieu nous instruit aux despens d'autruy, qu'il corrige les autres devant nos yeux : que cela nous touche, que nous appliquions tels exemples à nostre instruction, à fin de prévenir, que Dieu ne soit point contraint de se ruer sur nous, d'autant que nous n'aurons point fait nostre profit des chastimens qu'il nous a monstré en la personne des autres. Voilà donc les deux articles que nous avons à noter et à pratiquer.

Venons maintenant à déduire ce qui est icy dit par Job. *Je say* (dit-il) *pour vray que l'homme ne sera point justifié avec Dieu.* Il y a ainsi : mais ce mot *avec* vaut autant comme envers Dieu. Or c'est une doctrine de grand pris, quand on l'aura bien cognue. Qui est cause que les hommes se justifient si hardiment, c'est-à-dire qu'ils présument d'eux-mesmes, qu'ils se prisent, et qu'ils sont pleins d'orgueil ? Qui est cause de cela, sinon d'autant qu'ils s'arrestent icy bas, et chacun fait comparaison de soy avec ses voisins ? Voilà donc où nous recourons. Et voilà pourquoy sainct Paul nous rameine au grand Juge : *Chacun portera son fardeau* [1], comme s'il disoit, Mes amis on se trompe quand on fait telles comparaisons. Et quoy ? Je voy que les autres ne vivent pas mieux que moy : et si j'ay des vices, chacun aussi en a. Voilà donc pourquoy c'est que les hommes ne se condamnent pas comme ils devroient, mais plustost qu'ils se flatent en se justifiant.

Mais icy notamment il est dit, que l'homme avec Dieu ne sera point justifié. Que faut-il donc ? Apprenons toutes fois et quantes qu'on nous parle de nos péchez, et qu'on nous les propose, qu'il ne nous faut point tenir les yeux icy-bas, mais qu'il nous faut regarder ce siège judicial de nostre

[1] Gal., VI, 4, 5.

Seigneur Jésus-Christ, là où nous aurons à rendre conte : il nous faut cognoistre la majesté incompréhensible de Dieu. Qu'un chacun donc pense là, et alors nous serons tous réveillez, pour nous retirer de nos folies, nous n'aurons plus ces vaines imaginations et resveries qui ont accoustumé d'endormir les pécheurs.

Si cela eust esté observé, aujourd'huy on n'auroit point les débats en la Chrestienté, qu'on a touchant la justice de la foy. Les Papistes ne peuvent estre persuadez de ce que nous disons que nous sommes justifiez par la pure grâce de Dieu, en nostre Seigneur Jésus-Christ. Et pourquoy ? Et que deviendroient les mérites (disent-ils) et les bonnes œuvres ausquelles consiste le salut des hommes ? Et pourquoy est-ce que les Papistes s'arrestent à leurs mérites, et qu'ils y sont enyvrez, sinon d'autant qu'ils ne regardent point à Dieu ? Ils disputent en leurs escoles : voilà les bonnes œuvres qui méritent récompense et salaire, tout ainsi que les mauvaises œuvres méritent punition : car ce sont choses opposites. Si les péchez des hommes méritent d'estre punis, il faut donc qu'il y ait quelque loyer pour les vertus : car la justice de Dieu autrement ne seroit point égale, voire ce nous semble, et on en peut ainsi disputer en l'ombre. Mais voilà les Papistes qui s'endorment sur ceste dispute : et cependant Dieu de son costé, ne laisse pas de juger, et non pas selon leurs loix, mais il se gouverne selon sa majesté, c'est à savoir qu'il trouvera aux hommes ce que nous n'y pouvons pas appercevoir. Or si nos vertus estoyent vrayement divines, c'est-à-dire, qu'elles peussent suffire devant Dieu : ce seroit quelque chose. Mais quoy ? ce ne sera que fumée, quand nous les aurons bien prisées : si elles vienent devant Dieu, il faut que tout cela soit mis bas.

Retenons donc bien ce qui est icy dit, que l'homme ne

sera point justifié envers Dieu. Et que par cela nous soyons admonestez, toutes fois et quantes qu'on nous parle de nos péchez, qu'il ne nous faut point arrester icy bas : mais qu'un chacun plustost s'adjourne devant Dieu, que nous cognoissions quel juge il est. Car si tost que nous voudrons plaider contre luy il faudra que nous soyons confus, et comme abysmez. ....

.... Or il nous faut bien noter ce qui est icy adjousté pour le second article : c'est à savoir que si Dieu nous met en avant mille items, que nous ne pourrons à grand peine respondre à un seul. Icy nous sommes admonestez, que quand nous aurons bien espluché tous nos vices, nous n'en cognoistrons pas la centiesme partie, non pas de mille un. Il est vray que si les hommes s'examinent bien sans hypocrisie, il faudra qu'ils se trouvent envelopez en tant de maux, qu'ils ayent honte d'eux-mesmes, et qu'ils soyent là du tout abbatus : principalement nous. Car si on choisit ceux qui sont les plus saincts, encores faudra-il que ceux-là se mettent du rang de David, lequel a confessé que nul ne pouvoit venir à vraye cognoissance de ses péchez. [1] Mais si les plus saincts, et qui semblent comme Anges, sont du tout confus en leurs péchez, d'autant que le nombre en est infiny : je vous prie, qu'est-ce du vulgaire ? Car il ne faut point que nous présumions d'avoir si bien profité, que nous ne soyons encores bien loin de ceux dont je parle. Ainsi donc, quand les hommes en vérité examineront leur vie, ils trouveront un tel abysme de péchez, qu'ils seront du tout abbatus.

Mais cela est-il ? Encores n'en avons-nous point une cognoissance de la centiesme partie, telle qu'elle seroit requise. Et pourquoy ? Voilà David qui est entré en cest examen,

[1] Ps., XIX, 13.

quand il a regardé ses fautes, il s'escrie, Qui est-ce qui cognoistra ses péchez ? Il confesse donc qu'il en a cognu tant et plus : et puis il adjouste, Seigneur purge-moy de mes fautes cachées. Et pourquoy dit-il cela ? Comment appelle-il fautes cachées ? Car il faut que nos péchez soyent cognus, ou nous ne les pouvons pas confesser pour péchez. La réponse est que David savoit bien que Dieu voit plus clair que nous ne faisons pas. Et ainsi, quand nostre conscience nous rédargue, que sera-ce du jugement de Dieu ? Voilà donc l'ordre que nous avons à tenir : c'est qu'un chacun entre en soy, et qu'il espluche bien ses vices, tant qu'il en pourra venir en cognoissance. Les avons-nous espluché ? Et bien voilà nostre conscience qui est juge, et quel juge est-ce ? Il est vray que c'est un juge qui est bien à craindre : mais Dieu ne voit-il pas beaucoup plus clair qu'un homme mortel ? Ma conscience me rédarguera de mille péchez : et si Dieu entre en conte avec moy, n'en trouvera-il pas bien davantage ? Ainsi donc nous avons bien à poiser ce qui est ici dit : c'est à savoir que de mille poincts, à grand peine pourrons-nous respondre à Dieu d'un seul : que si nous avons cognu une faute en nous, Dieu passe bien plus outre : car il voit celles qui nous sont cachées. Or donc apprenons, suivant ce qui a esté dit, de tellement penser à nos fautes, que nous ayons cecy tout résolu, que Dieu ne se contentera pas de ce que nous en pouvons cognoistre : mais qu'il voudra juger selon ce qu'il voit et cognoist : et non pas selon que nous pourrons trouver, car nous passerons par-dessus la braise comme on dit : mais Dieu enfonse jusqu'au bout : c'est à luy qu'appartient cest office de sonder les cœurs, comme il s'attribue en l'Escriture.

Et au reste nous ne discernons pas entre les vices et les vertus si bien que nous devrions. Il faut donc que cela luy

soit réservé. Et pourquoy ne discernons-nous pas? Si nous voulons bien juger et à droit de toutes nos œuvres, il faut que nous cognoissions que c'est de perfection. Car sans perfection il n'y a nul bien devant Dieu : c'est-à-dire, il n'y a que puantise. Et qui est-ce qui mérite d'estre approuvé de Dieu, sinon que ceste perfection se déclare? Or maintenant comment cognoistrons-nous que c'est de perfection, veu que nous avons nostre veuë si obscurcie, veu que nous ne voyons sinon comme à demi-jour ? Car combien que Dieu nous esclaire, nous n'avons point néantmoins la veuë si pure et si nette, que nous puissions user de ceste clarté qu'il nous monstre. Il est vray que la parole de Dieu entre jusques au plus profond des cœurs, qu'elle pénètre les os et les moëlles, et tout ce qu'il y a. [1] Il est vray que c'est une lampe ardente [2] : il est vrai que Jésus-Christ est appelé soleil [3], et qu'il esclaire par tout : mais nous ne laissons pas d'avoir la veuë troublée cependant. Il s'en faut donc beaucoup que nous sachions que c'est de perfection. Or par cela nous sommes admonestez : que quand nous trouverons les choses bonnes, et n'y appercevrons point de vice, le vice ne laissera pas d'y estre pourtant, pource que nous ne cognoissons pas la perfection que Dieu demande. Bref il n'y a que Dieu seul qui cognoisse que c'est de perfection et intégrité. Et pourquoy ? Elle est en luy, il la cognoist et nous sommes trop débiles pour venir jusques-là. Voilà pour quoy il est dit, que nous aurons beau faire : si est-ce que nous ne luy pourrons pas respondre à un seul poinct, quand il nous en aura mis et proposé mille au-devant.

Or j'ay desjà touché, que les hommes sont admonestez, que s'ils veulent plaider à l'encontre de Dieu ils se trouveront

[1] Héb., IV, 12. — [2] Ps., CXIX, 105. — [3] Mal., IV, 2.

tousjours confus à leur perdition : mais ce sera trop tard. Et cest advertissement encores nous est bien utile. La raison ? A fin que devant le coup chacun se retienne en sobriété et modestie, pour dire : Hélas ! de plaider contre nostre Dieu, et que sera-ce ? Pensons-nous gaigner nostre procez ? Au contraire, Dieu nous abysmera. Et voicy le seul moyen d'estre absout de luy, qu'un chacun se condamne. Mais si nous y allons à l'estourdie, Dieu nous punira d'un tel orgueil. Peut-estre que du premier coup il ne nous monstrera pas nostre confusion : mais tant y a que nous y serons tellement enveloppez en la fin, que nous n'en pourrons sortir.

X

LE REGARD DE LA FOI [1]

> Mes yeux le contempleront, et non autre.
> Job, XIX, 27.

Job adjouste cecy suivant le propos qu'il avoit tenu : c'est à savoir, Puis qu'ainsi est que mon Dieu m'a donné ceste certitude, qu'il me remettra encores en vertu, je me tiendray du tout à luy : il ne faut plus que je m'esgare, que je soye distrait, ne cà, ne là : car il faut que je me tiene à luy seul.

[1] Sermon LXXII sur Job.

Mes yeux, donc, *le contempleront, et non autre*. Voicy encores une belle doctrine. Ce qu'il a dit n'aguères, c'est à savoir, *Qu'il verra Dieu de sa chair,* se rapporte à l'expérience, quand Dieu le remettra comme sur ses pieds: ce qu'il dit à ceste heure, c'est d'un autre regard qu'il parle, c'est à savoir, d'un regard d'espérance : car Dieu est regardé de nous en deux manières : nous le regardons, quand il se monstre Père et Sauveur par effect, et qu'il nous en donne l'expérience toute notoire. Voilà mon Dieu qui m'aura retiré d'une telle maladie, que ce sera comme une résurrection : c'est un tesmoignage qu'il a mis la main sur moy pour me secourir : je le contemple donc, et le contemple par effect. Or cependant que je suis en maladie, qu'il n'y a plus nul espoir, je ne laisse pas de contempler Dieu : car je me fie en luy : après, j'attens en patience l'issue qu'il me voudra donner, et ne doute point qu'encores qu'il me retire du monde, que je ne soye sien. Voilà encores une autre façon de contempler Dieu. Job donc a dit, qu'il contemplera Dieu par effect, quand il aura esté remis en son estat : il adjouste en second lieu, Qu'il ne laissera pas de le contempler, encore qu'il soit là accablé de maux, et qu'il n'en puisse plus, Mes yeux (dit-il) se tiendront à luy, je n'en veux point décliner.

Or icy nous voyons quelle est la nature de la foy : c'est à savoir, de se recueillir tellement en Dieu, qu'elle ne vague point, qu'elle n'ait point tant de distractions comme nous avons accoustumé d'avoir. Je vous prie, qui est cause que nous ne pouvons pas nous reposer en Dieu comme il seroit requis ? Et c'est pource que nous partissons l'office de Dieu, et toute sa vertu en tant de pièces et loppins, qu'il ne luy reste quasi rien. Nous dirons bien que c'est Dieu, auquel il appartient de nous maintenir : mais cependant nous ne laissons pas de tracasser haut et bas, devant et derrière, pour

cercher les moyens de nostre vie : non pas comme estans donnez de Dieu, et procédans de lui : mais nous leur attribuons la vertu de Dieu mesmes, et en faisons comme des idoles. Voilà comme nous ne pouvons regarder à Dieu d'un bon œil, et ne pouvons aussi avoir repos ny contentement en luy.

Notons bien donc ce mot dont use Job : c'est que ses yeux contempleront Dieu, et non autre : comme s'il disoit, Je me tien là, je ne seray plus ainsi agité, comme les hommes sont, mais je me remettray du tout à mon Dieu, pour dire, C'est toy Seigneur, voire toy seul duquel je tien ma vie, et quand je défaudray maintenant, tu me restaureras comme tu l'as promis. Or faisons tousjours ceste comparaison entre Job et nous, que si Job n'ayant point un tel tesmoignage de la bonté de Dieu, n'ayant point une doctrine si familière de la centième partie comme nous avons, a toutesfois dit, qu'il contempleroit Dieu : et nous, serons-nous à excuser, quand nous aurons esté esgarez çà et là, voire attendu que nostre Seigneur Jésus-Christ se présente à nous, auquel habite toute plénitude de gloire divine, et que toute la vertu du S. Esprit s'est monstrée en luy, quand il est ressuscité des morts? Et mesmes il ne faut point que nous estendions nostre veuë bien loin pour le contempler : car l'Evangile est un beau miroir, où nous le voyons face à face. Puis qu'ainsi est (comme j'ay touché) advisons de n'estre point coulpables d'une telle ingratitude, que nous n'ayons daigné regarder celuy qui se présentoit à nous tant privément.

XI

L'ÉCRITURE EST UN TRÉSOR [1]

Job XXVIII, 10 - 28.

Au reste, nous avons à recueillir de ce passage, que la parole qui nous est donnée, et aussi qui est contenue en l'Escriture saincte, est un thrésor si excellent que nous ne le pouvons assez magnifier.

Nous savons que la sagesse sera prisée, voire des plus ignorans, et des plus idiots : car nostre Seigneur nous a donné ceste impression-là en nature, que nous savons que c'est une chose désirable que la vraye sagesse. Or nostre Seigneur intitule sa parole de ce nom tant honorable, et nous monstre que si nous y profitons, voilà où toute nostre sagesse consiste. Cecy donc nous doit bien enflammer à cercher ce qui est contenu en l'Escriture saincte. Bref, pour profiter en l'escole de nostre Dieu, il faut avoir cela : ou bien nous monstrons que ce qui est désirable de nature, nous le rejettons et en voulons estre privez. Ainsi donc que nous apprenions d'estre enflammez d'un tel désir de profiter en l'Escriture saincte, que nous préférions la doctrine qui est là contenue à tous nos appétits, et à toutes les vanitez de ce monde qui nous transportent.

[1] Sermon CIII sur Job.

Au reste, il ne suffit pas que nous ayons un tel désir de profiter en l'Escriture saincte, mais que nous apprenions aussi de l'honorer comme il appartient. Nous verrons aujourd'huy que beaucoup de phantastiques mespriseront la parole de Dieu, pource qu'il leur semble qu'il y a là une simplicité pour le commun populaire, et que quant à eux ils n'auront point l'esprit assez aigu, s'ils s'adonnent à l'Escriture saincte. Or nostre Seigneur les paye comme ils en sont dignes : car si on sonde ce qui est en eux, on trouvera qu'ils sont doubles aveugles, et que nostre Seigneur les prive du sens commun, qu'ils sont plus insensez que les plus idiots et les plus barbares du monde. Voilà, di-je, quel est le salaire de l'orgueil de tous ceux qui ne tienent conte de la parole de Dieu.

Vray est que de primeface nous verrons là une simplicité grande : car nostre Seigneur n'use point d'un style haut, mais plustost il s'accommode et à grans et à petits : cependant cela ne dérogue en rien à la majesté de l'Escriture saincte. Pourquoi? La bonté de Dieu doit-elle obscurir sa gloire? Doit-elle empescher que nous ne luy soyons humbles, et que nous ne luy rendions l'honneur qui luy appartient? Mais tout le contraire. Car qui est cause que nostre Seigneur parle ainsi grossement en l'Escriture saincte? C'est sa bonté infinie, que voyant que nous avons les esprits trop lourds, il béguaye avec nous. Puis qu'ainsi est, apprenons de porter révérence à l'Escriture saincte, combien que nostre Seigneur use là d'un langage commun, voire d'un langage grossier pour gens qui ne sont point lettrez.

Or il y a encores plus : car S. Paul nous monstre que nous devons tant mieux contempler la vertu céleste, et la majesté divine en l'Escriture saincte, quand il n'y a nul fard, qu'il n'y a point un langage affiné, comme nous voyons

que les mondains s'estudient à Rhétorique, et colorent leurs mots d'une braveté frivole. En l'Escriture saincte donc nous trouvons un langage grossier, mais cependant voilà la majesté de Dieu qui se monstre : il n'y a rien de charnel ne de terrestre pour luy donner lustre, mais nous sommes convaincus que c'est Dieu qui desploye là son bras, et mesmes sommes contraints de le sentir et dire. Et ainsi tant s'en faut que ceste simplicité de l'Escriture saincte nous doive induire à la mespriser, comme nous verrons ces orgueilleux puants qui n'en tiendront conte : que mesmes c'est à fin de nous faire mieux sentir que Dieu n'a que faire d'emprunter nulles aides d'ailleurs, et que sa vertu se monstre là comme à veuë d'œil, à fin que nous en soyons tant plus esmeus pour luy faire hommage, et nous assujétir du tout à luy.

Ainsi donc notons bien que ce n'est point assez que nous ayons affection de profiter en l'Escriture saincte : mais sachons qu'il nous y faut venir avec toute révérence, que nous ne demandions sinon d'embrasser tout ce qui est là contenu, que nous n'ayons point un bec affilé pour jaser à l'encontre de Dieu, que nous n'apportions point des doctrines ne disputations contraires à la pure doctrine de l'Escriture, mais que nous ayons ceste conclusion générale, Tout ce qui nous est dit, et que nous lisons en particulier, cognoissons-nous que c'est la vérité de Dieu? O Seigneur, puis que tu as parlé, il nous suffit de cela, ce n'est point à nous de répliquer, il nous faut tenir à ce que tu auras prononcé sans aucune contradiction. Voilà donc ce que nous avons à noter en ce mot de Sagesse : qu'au lieu que les hommes sont distraits par leurs vaines imaginations, quand ils se bastissent des sagesses en l'air, que nous disions, Or nostre Seigneur n'intitule point sans cause sa parole de ce mot de Sagesse : quand il la qualifie ainsi, c'est pour nous monstrer qu'il faut venir

là, et qu'il nous y faut assujettir, et arrester pleinement. Et pourquoi ? Car voilà aussi où gist toute nostre perfection.

Or quant à ce qui est dit de la crainte de Dieu, tout ainsi que l'or et l'argent sont cognus ou en la fournaise, ou à la touche : il faut que nous ayons ceste approbation pour savoir si nous avons profité en l'Escriture saincte, c'est que nous soyons édifiez en la crainte de Dieu. Nous viendrons au sermon, ceux qui ont la commodité liront aussi l'Escriture saincte : et bien, voilà un exercice sainct et bon, et pleust à Dieu qu'encores nous y fussions adonnez sans comparaison plus que nous ne sommes : mais cependant il nous faut savoir si nous aurons bien employé nostre temps ou non. Et comment le saurons-nous ? Ce ne sera pas quand nous saurons bien deviser, et que nous pourrons donner de belles résolutions de ce qu'on nous demandera, que nous serons bien habiles pour soudre toutes les difficultez qu'on nous mettra en avant, que nous saurons l'exposition des passages, pour dire, Voilà comme il les faut entendre. Il est vray que ces choses sont nécessaires, mais ce n'est pas le tout. Comment donc cognoistra-on si nous avons profité et aux sermons, et en la lecture de la parole de Dieu ? Quand nostre vie en rendra tesmoignage : si nous craignons Dieu, c'est signe que nous avons bien estudié en son escole, et que comme il a esté bon maistre et fidèle, de nostre costé aussi nous n'avons point perdu le temps. Voilà ce que nous avons à retenir. Et au reste, nous voyons aussi que quand l'Escriture saincte veut donner une marque bonne et certaine pour discerner les fidèles d'avec les contempteurs de Dieu, elle dit, *Ceux qui craignent le Seigneur, qu'ils le louent* [1] *: Vous qui craignez le Seigneur, entrez en sa maison* [2] *: Que ceux qui craignent*

[1] Ps., XXII, 24. — [2] Ps., CXV, 11.

Dieu s'esjouissent[1] *: Que les hommes craignans Dieu, s'appuyent hardiment en luy*[2] *: Qui craignez Dieu, bénissez le Seigneur*. Voilà, di-je, la vraye marque pour discerner le troupeau de Dieu d'avec toutes les bestes sauvages qui se desbordent.

Ainsi donc quand nous venons au sermon, que nous avons la Bible en la main, que nous apprenions de cognoistre que Dieu ne nous veut point enfler d'une vaine présomption de science, il ne veut point aussi nous chatouiller les aureilles quand elles nous démangent : bref, il ne veut point nous enseigner à curiosité, mais nous veut édifier à le craindre, à l'honorer et à le servir. Quand nous aurons ce but-là, alors nous ne vaguerons point en l'Escriture saincte comme nous avons accoustumé de faire. Car d'où procède ce vice que les hommes ne se peuvent assujettir pour comprendre ce qui leur est utile, mais que chacun se forgera je ne say quoy à part? D'où procèdent aussi tant d'erreurs, tant d'hérésies, et opinions fausses et exorbitantes? C'est que nous ne cognoissons point où c'est que Dieu nous veut conduire par sa parole : c'est aussi que la crainte de Dieu est mise derrière le dos, et qu'il nous semble que l'Escriture saincte nous est donnée à un usage tout divers.

Or puis qu'on abuse ainsi de la parole de Dieu, et qu'on la prophane meschamment, d'autant plus nous faut-il bien noter ce passage où le sainct Esprit nous donne la façon de bien examiner ceux qui sont bien entendus et droitement. Pour ce faire (comme desjà nous avons dit) il faut que nous cognoissions Dieu tel qu'il est : car jamais nous ne le craindrons jusques à ce que tout ainsi qu'il se déclare à nous, nous le cognoissions et nostre Dieu, et nostre maistre, et

[1] Ps., CXVIII, 4. — [2] Ps., LX, 6.

nostre Sauveur, et nostre Père. Et voilà aussi pourquoy Salomon au passage que nous avons allégué du premier des Proverbes, dit, Que la cognoissance des choses sainctes est la vraye intelligence : après avoir parlé de la crainte de Dieu, il met la cognoissance des choses sainctes [1]. Il nous faut donc unir ces deux choses, puisque le Sainct Esprit en fait une liaison inséparable. Or par cela il signifie que la crainte de Dieu ne sera jamais en nous, jusques à tant que nous soyons venus là où j'ay dit, c'est que nous cognoissions la miséricorde de Dieu selon qu'elle nous est offerte en nostre Seigneur Jésus-Christ : c'est que nous soyons attirez à luy par sa bonté, par laquelle il nous convie, et que nous ayons ceste hardiesse de l'invoquer comme nostre Père, que quand nous serons confus nous retournions à luy.

Et voilà pourquoy aussi il dit en Jérémie, *Que le sage ne se confie point en sa sagesse, ne le fort en sa vertu : mais que ceux qui se glorifient, se glorifient à me cognoistre, moy* dit-il, *qui suis le Seigneur, faisant jugement, justice et miséricorde* [2]. Après que le prophète Jérémie a rabbatu les cloux aux hommes, et qu'il a monstré que ce n'est que fumée et mensonge de la sagesse qu'ils cuident avoir en mesprisant Dieu, et se retirant de luy, il les ramène là : que le sage, dit-il, ne se glorifie point sinon à cognoistre Dieu. Et comment le cognoistrons-nous? Est-ce de savoir la règle qu'il nous a donnée, et qu'il a ordonné qu'on suive? Ce n'est point seulement cela : mais que nous le cognoissions estre nostre protecteur, sachans que c'est son propre office de gouverner le monde, qu'il tient toutes choses en sa main : et pourtant que nous le prions de nous recevoir en sa protection : et sur tout qu'il nous conduise, et gouverne par son S. Esprit, d'au-

[1] Prov., 1, 7. 9, 10. — [2] Jér., IX, 23, 24.

tant qu'en nous-mesmes nous serons tousjours confus : sachans aussi que veu qu'il n'y a que povreté et misère en nous, il faut qu'il veille pour nostre salut, et qu'il nous amène à la perfection à laquelle il nous convient tendre et aspirer tout le temps de nostre vie. Voilà donc où il nous faut appliquer toute nostre estude pour faire nostre profit de ceste doctrine : car voilà le moyen par lequel Dieu nous attire à soy : assavoir, sa crainte et son amour........................

.... Et de fait puis qu'ainsi est que Dieu nous a rachetez si chèrement, faut-il que chacun s'adonne à soy et à ses appétis ? N'est-ce pas raison, puis qu'il nous a acquis, qu'un chacun se dédie à luy, et que nous soyons sa vraye possession et son héritage ? Puis qu'ainsi est qu'il nous recueille comme ses domestiques, ne luy devons-nous pas estre obéissans ? Voilà donc ce que nous avons à noter, c'est à savoir, que quand nostre Seigneur nous appelle (comme maintenant nous sommes icy assemblez pour ouir sa parole, comme il nous a donné l'Escriture saincte, et il nous commande de nous y exercer) que nous venions à luy, tellement que nous le cognoissions nostre Père et nostre maistre, et apprenions de nous assujettir à son obéissance et à son service, et que nous ne prophanions point l'Escriture saincte, en cerchant là des choses frivoles, mais que nous tendions tousjours à ce but de cognoistre nostre Dieu tel qu'il se monstre à nous, et comme il se déclare par sa parole, qui est la mesure laquelle il ne veut point que nous passions, ne que nous en soyons divertis quoy qu'il en soit.

Or cependant notons que la crainte de Dieu nous doit aussi apprendre de nous retirer du mal, comme il est icy mis pour conclusion : c'est à savoir que ceux qui auront ce désir de s'assujettir à Dieu, et de régler leur vie selon sa volonté, qu'il faut qu'ils bataillent contre le mal, comme ils y sont

enclins de nature, et comme nous savons que nous sommes environnez de beaucoup de tentations, et d'autres choses qui nous destournent de nostre Dieu, que nous avons bon besoin de résister aux tentations de nostre chair, et de tous les allèchemens de ce monde, et de nous fortifier, à fin que nos affections meschantes ne nous solicitent à nous rebecquer contre Dieu : mais que tout ce qui nous incite soit plustost retranché et abbatu. Et ainsi notons en somme, que nous ne pourrons profiter en la crainte de Dieu, sinon en renonçant à nous-mesmes. Car qu'est-ce que nous avons en nostre nature, sinon une mer et un abysme de tout mal? Or il faut que nous rejettions tout cela, et que nous apprenions de nous exercer en ce que Dieu nous monstre par sa parole, à fin que nous ne tombions en ceste confusion de laquelle nous avons parlé, mais que nous cheminions en l'obéissance de nostre Dieu, que nous profitions de plus en plus en son escole, tellement qu'il nous avoue pour ses disciples, et que nous donnions approbation que nous le voulons servir, afin que de son costé il nous tiene pour ses enfans, et qu'il se monstre Père envers nous.

XII

DIEU GLORIFIÉ PAR SES ŒUVRES [1]

Venons à ce qui est dit, *Que les estoilles chantoyent louanges, et que les enfans de Dieu s'esgayoyent en triomphe*, en la création du monde. Par ces mots Dieu signifie, que si tost que les estoilles ont esté faites, ça esté comme un chant ordonné, et une mélodie pour le glorifier. Non pas que les estoilles chantent, non pas aussi qu'elles soyent créatures sensibles : mais pource que Dieu y a manifesté sa grandeur, sa bonté, sa vertu, et sagesse, c'est autant comme s'il parloit haut et clair. Dressons-nous donc les yeux au ciel? Nous devons ouir la mélodie des estoilles, comme elles ont commencé de chanter dès leur création : et il est certain qu'une telle mélodie nous devroit bien resveiller pour nous soliciter à chanter les louanges du Seigneur, et à le glorifier. Ouy, si nous n'estions plus que sourds, il nous faudroit bien recevoir, et prester l'aureille de nostre cœur à tels chants, et si mélodieux : car voilà mesmes les Anges de paradis qui sont incitez à ce faire. Mais nous sommes par trop stupides en cest endroit, tellement qu'en levant les yeux au ciel pour contempler les estoilles, nous ne regardons point dequoy elles nous doivent servir. Si faut-il toutesfois que nous appliquions ce passage à nostre instruction, afin d'en faire nostre profit.

[1] Sermon CXLVIII sur Job.

Or il est dit en premier lieu, *que les estoilles,* dès leur création, *ont commencé à chanter*. En quelle sorte? Comme desjà nous avons touché, ce n'est point de la langue : et aussi ce sont créatures insensibles, et muettes : mais tant y a que la bonté de Dieu, et sa vertu, et sagesse qui reluist aux estoilles nous doivent servir d'autant de cantiques. Quand l'air retentiroit de voix hautes et claires, nous ne devrions pas estre plus incitez à glorifier nostre Dieu, que de voir cest ordre si admirable que Dieu nous a proposé devant les yeux.

Or pour nous induire encores mieux à le glorifier, il est dit, *que les Anges se sont esgayez*, quand ils ont veu un tel spectacle, et ouy ceste mélodie des créatures muettes : que ç'a esté pour les faire esjouir en triomphe. Par cela nous devons estre esmeus à glorifier nostre Dieu : et ce sera une droite et vraye joye que ceste-là : elle sera bien autre que celle de ces enragez mondains, et de ces desbordez qui ne se peuvent esbatre sinon en offensant Dieu. Nous voyons icy une joye bien autre qui nous est proposée : c'est que les Anges de paradis ont comme sauté en s'esgayant, quand ils ont veu ce cours et ordre si excellent, et admirable qui est au ciel, quand ils ont contemplé ce que Dieu a là mis. Ils ont donc esté incitez à une telle joye comme il en est icy fait mention. Puis qu'ainsi est que les Anges nous conduisent à glorifier nostre Dieu, et luy chanter louanges : quand nous contemplons ce bel ordre qui est au ciel, ne devrions-nous pas nous esjouir en cela ? n'est-ce pas là où il nous faudroit venir, toutesfois et quantes que nous eslevons les yeux en haut ? Mais quoy ? Il s'en faut beaucoup que nous pratiquions cela comme nous y sommes exhortez : car mesmes quand nous oyons quelque passage de ceste doctrine, cela nous passe. Combien que nous soyons admonestez tant et plus, qu'en regardant au ciel, en jouissant de la clarté du

soleil nous devons glorifier Dieu : combien que nous soyons assez advertis de ce faire, cela nous escoule : mais tant y a que le tout nous sera bien cher vendu quand ce viendra à rendre conte : attendu que le principal service que Dieu requiert des hommes, c'est d'estre loué d'eux : et nous n'en tenons conte : qui pis est, nous luy ravissons son honneur, nous le frustrons de ce qui est sien, quand il n'est point glorifié par nous comme il le mérite. Il est vray que nostre Seigneur sait bien qu'il ne peut rien tirer de nous, de quoy il puisse estre magnifié comme il en est digne : mais tant y a qu'il se contente qu'on l'exalte, et qu'on le glorifie en ses œuvres, qu'en les contemplant nous soyons esmeus à le louer. Que si nous n'en faisons ainsi, ne sommes-nous pas plus que sacriléges ? Il est bien certain. Ainsi donc apprenons de profiter en la doctrine qui est icy contenue.

Cependant notons que les Anges sont icy appellez *Enfans de Dieu,* à fin que nous soyons tant plus induits d'accourir à ce triomphe duquel il est icy parlé : et que nous soyons unis avec eux pour triompher aux louanges de Dieu, et pour le glorifier d'un commun accord, quand nous oyons ceste mélodie et haut et bas, en tant que Dieu a par tout espandu sa gloire. Il est vray que ce titre est attribué aux Anges, par un privilége spécial, qu'ils sont appellez Enfans de Dieu, d'autant qu'ils approchent plus de luy, et ont en eux telle noblesse, qu'ils sont par dessus toutes autres créatures. Ils sont non seulement les messagers de Dieu, mais ils sont aussi appellez ses Vertus et Puissances, d'autant qu'il exécute par eux, comme par ses mains, ce que bon luy semble. Voilà comme les Anges sont bien enfans de Dieu : mais tant y a que nous avons ce titre commun avec eux. Pourquoy? D'autant que Dieu nous a créez à son image et semblance : et combien que ceste image ait esté effacée par le péché d'A-

dam, si est-ce qu'elle a esté réparée aux éleus, quand nostre Seigneur Jésus a esté envoyé, qui est l'image vive de Dieu, et avons esté exaltez par son Esprit, en telle sorte que nous voilà restablis en nostre premier degré : et Jésus-Christ nous a fait cest honneur de descendre de la race d'Abraham, c'est-à-dire de se vestir de nostre nature, à fin de nous réconcilier à Dieu son Père.

Puis qu'ainsi est donc, notons, que Dieu en ce passage nous monstre comme nous pouvons estre asseurez d'estre ses enfans, et par conséquent de posséder l'héritage céleste, que nous avons commun avec les Anges de paradis : car combien que nous rempions icy sur terre, combien que nous soyons si misérables créatures, et remplies de tant d'infirmitez, que nous devons avoir honte de nostre povreté et misère : tant y a que Dieu trouvera le moyen de nous accoupler avec les Anges de paradis. Cependant cognoissons que les Anges tremblent quand ils contemplent le ciel, et la terre : combien qu'ils soyent créatures excellentes, si est-ce qu'ils sont contraints d'estre estonnez de voir un tel spectacle qui est au ciel et en la terre. Or puisque les Anges qui sont si excellens par-dessus les hommes, demeurent toutesfois esblouis sous une telle grandeur de Dieu : ne faut-il pas que nous soyons plus que ravis en admiration, quand nous avons les yeux ouverts et que nous contemplons les œuvres si admirables de Dieu, et quand nous oyons ceste belle mélodie qui est en toutes ses œuvres ? Hélas ! faut-il que nous soyons si ingrats de fermer les yeux pour n'en rien voir ? Faut-il que nous facions des sourds pour n'en rien ouïr ? Ainsi donc suivons les Anges, lesquels nous sont icy proposez pour conducteurs à ce que Dieu soit glorifié de nous. Que si nous le glorifions en ses œuvres, il nous tiendra et avouëra pour ses enfans, et se monstrera tousjours Père envers nous.

Voilà donc ce que nous avons à retenir sur ce mot, quand il est dit, *Que tous les enfans de Dieu se sont esgayez en triomphe, quand ils ont veu les estoilles du matin s'esjouir ensemble.* Et notamment il est dit *Tous*, a fin que nous sachions, que ceux qui ne s'employent point à ceste estude, pour magnifier Dieu en sa vertu qu'il a desployée en ses œuvres, seront retranchez de sa maison : et qu'ils ne sont pas dignes d'estre au reng de ses enfans.

XIII

LES FIDÈLES S'AFFLIGEANT DE L'IMPIÉTÉ DU MONDE [1]

Il dit en la fin, *Que des ruisseaux d'eau sont découlez de ses yeux, pource que la Loy de Dieu n'estoit point gardée.* Icy il monstre qu'outre le désir que nous devons avoir, et duquel nous devons estre affectionnez d'adhérer à Dieu selon sa parole, combien il nous doit faire grand mal, et quelle tristesse nous devons sentir en nous, quand nous voyons les moqueurs qui mesprisent et rejettent ainsi la parole de Dieu, qu'elle est foulée aux pieds, et que les meschans renversent tout ordre et toute justice.

[1] XVII[e] sermon sur le Psaume CXIX. Du dimanche 14[e] de mai 1553.

Voilà donc comme les vrais enfans de Dieu ne se doivent point contenter de cheminer droit, quant à eux, et se conformer à la Loy de Dieu : mais ils doivent tascher d'attirer tout le monde avec eux, à ce que toutes créatures d'un commun accord rendent hommage à Dieu. Pourtant , s'ils voyent que Dieu soit mesprisé, ils en doivent estre angoissez, et non pas seulement avoir fascherie et despit : mais ils doivent estre navrez comme mortellement. Car ce n'est pas sans cause que David dit ici, que des ruisseaux d'eau sont découlez de ses yeux : il signifie par cela qu'il a eu une tristesse qui ne se peut assez exprimer. Or si David a eu une occasion de gémir ainsi, et de plourer, voyant qu'on rejetoit Dieu, qu'est-ce de nostre temps, je vous prie ? où en sommes-nous venus ? L'impiété n'est-elle pas aujourdhui jusques au comble ? Ne voit-on pas comme les meschans se desbordent jusques au bout ? Les uns despitent Dieu et l'Evangile. Les autres diront bien de bouche qu'ils l'approuvent ou le désirent : mais cependant on voit qu'ils sont pires cent mille fois que les Papistes. Nous en trouverons entre nous des diables encharnez, si vilains, et si énormes que leur infection empuantist tout le monde, que l'air en crie vengeance à Dieu. Voyans donc tels malheureux monstres, qui ne tiennent conte nullement de Dieu, hélas, ne faut-il point que nous soyons angoissez avec David ?

Or sachons que nos souspirs et nos larmes seront bénites de Dieu, quand nous aurons ceste tristesse, de voir que sa Loy est ainsi dissipée, et qu'on ne la garde pas en telle révérence comme elle le mérite. Et cependant, laissons rire et gaudir ces contempteurs de Dieu : car il faudra qu'ils viennent à conte, quand ils se seront esgayez à leur mode : il faudra qu'ils rendent conte des larmes et des souspirs des enfans de Dieu : car quand ils se desbordent ainsi, ils ne

contristent pas seulement les créatures mortelles, mais le Dieu vivant, et son Sainct Esprit qui habite en nous, et duquel tels gémissemens procèdent. Et ainsi, quand nous plourons, voyant la Loy de Dieu estre dissipée par les meschans, nous les adjournons au jugement de Dieu, là où il faudra qu'ils rendent conte de tous ces souspirs que nous aurons jettez, lesquels ils pensent estouffer par leurs risées. Car combien qu'ils foulent aux pieds, entant qu'en eux est, la loy de Dieu, l'angoisse que nous avons montera jusques au ciel pour en demander vengeance.

XIV

LA VIE PAR LA FOI [1]

Quand nous contemplons tout ce qui est à l'entour de nous, il n'y a que mort. Mais quoy? Dieu nous a donné sa parole, que nous estans morts en nostre nature, nous avons nostre vie ailleurs, d'autant que nostre Seigneur Jésus Christ nous a esté envoyé à ceste condition-là de nous amener de mort à vie. Quand donc nous avons ceste promesse de Dieu, voilà comme il sera honoré par nous. Puis qu'ainsi est, ce seul

[1] Sermon XIV sur l'Ep., aux Galates.

mot-là nous doit suffire : et si nous y sommes arrestez et résoluz, c'est signe que nous signons la vérité de Dieu : comme sainct Jean en parle [1], comme ceux qui luy sont fidèles tesmoins. Au contraire, quand nous sommes en doute ou en bransle, la parole de Dieu n'a nulle authorité ni révérence en nous. Car si nous regardons seulement à ce qui nous est présent, et aux choses qui nous sont prochaines, nous ne pouvons pas confesser que Dieu soit fidèle, et que ce qu'il a prononcé de sa bouche soit infallible. Davantage nous nous destournons en ce faisant de nostre Seigneur Jésus Christ, lequel toutesfois est le gage de tout ce qui est contenu en la parole de Dieu.

Quand nous avons la parole, il ne faut plus demander (comme dit Moyse) *Qui est-ce qui montera par dessus les nues? Qui est-ce que ira jusques aux abysmes? Qui est-ce qui passera outre mer? La parole est en ta bouche* (dit-il) *et en ton cœur* [2], il nous faut contenter de cela. Mais encores quand nous avons nostre Seigneur Jésus Christ pour confirmation plus ample, nous savons qu'il est descendu aux enfers, c'est-à-dire qu'il a soustenu la malédiction qui estoit deüe à nos péchez, qu'il a respondu comme nostre pleige et fiance devant le jugement de Dieu son père : et puis il est monté aux cieux, et a prins possession de l'héritage qu'il nous a acquis, et l'a fait en nostre nom : car il a esté eslevé là haut en nostre chair et nature. Quand nous avons une telle asseurance, ne faut-il pas que nous soyons bien misérables, si nous ne pouvons nous tenir à cela?

Et puis il est question de tousjours regarder à ce qui a esté dit, que nous espérons, non pas les choses qui nous sont toutes patentes : mais celles qui sont incognues quant au sens

[1] Jean, III, 33. — [2] Deutér., XXX, 12. Rom., X, 6,

humain [1]. Puis qu'ainsi est donc, apprenons de vivre par la foy de Jésus-Christ, c'est-à-dire combien que nous soyons misérables en ce monde, combien qu'il nous fale souffrir tant de fascheries, tant d'ennuis et d'angoisses, tant de troubles et difficultez, toutesfois que nous persistions en ceste constance, pour sentir qu'il n'y á que toute félicité en nos misères, d'autant que Dieu les bénit et les sanctifie au nom de nostre Seigneur Jésus Christ, et que tout cela nous est converti en aide à salut, comme il en est parlé au 8. chap. des Rom., 27.

Il faut donc que Dieu parface sa vertu (comme nous avons veu en l'autre passage) en nostre infirmité [2], et que nous souffrions qu'il nous face décliner en telle sorte que ce monde n'empesche pas que tousjours nous n'ayons les promesses de l'Evangile bien imprimées en nos cœurs, et que cela nous rende joyeux et alaigres au milieu de nos misères et afflictions : et que nous despitions hardiment toutes les calomnies et mocqueries des incrédules, quand ils nous reprochent, Et comment ? Povres malostrus, vous pensez estre des petis rois, quand vous croyez à l'Evangile : Et povres misérables, où est ceste joye et ceste félicité, laquelle vous dites vous estre promise de Dieu ? où est ce bien inestimable que vous prisez tant ? car vous n'avez rien plus que ceux que vous appelez ennemis de Dieu, réprouvez et maudits. Or il ne faut point (comme j'ay desjà dit) que tout cela nous desbauche : car il nous faut revenir à la foy. Combien donc que nous n'appercevions point ici-bas ce qui nous est promis en l'Evangile, tenons-le tout asseuré : car nostre vie est cachée, comme sainct Paul en parle au 3. chap. des Coloss., 3, et le temps n'est pas encores venu qu'il nous

[1] 2 Cor., IV, 18. — [2] 2 Cor., XII, 9.

soit manifesté. Et où est nostre vie sinon en nostre Seigneur Jésus Christ ? Or le royaume de nostre Seigneur Jésus est bien apparu : mais ce n'est qu'en partie : nous en avons seulement quelque goust : et aussi les choses sont si troublées et confuses en ce monde que si nous voulions juger de nostre salut selon l'apparence, que seroit-ce ? Souffrons donc que nostre vie soit cachée jusques à ce que nostre Seigneur Jésus Christ vienne, et alors nous cognoistrons que nous n'avons pas esté frustrez en nous fiant à luy, et en acceptant la doctrine de son Evangile.

Voilà donc comme il nous faut vivre par foy : c'est-à-dire qu'il ne nous faut point estre si délicats que de chercher ici une vie paisible : d'avoir tous nos aises et commoditez : car en ce faisant nous délaisserions ce qui nous est promis de Dieu, il seroit mis en oubli, ce seroit anéantir la foy par ce moyen. Mais que nous prenions ce miroir de la parole de Dieu, pour regarder les choses qui surmontent tout nostre sens, qui sont eslongnées de ce monde, et qui sont invisibles du tout : et que nous eslevions nos yeux jusques là : non point selon que nostre raison et prudence nous y pourra guider (car ce n'est point assez) mais que nous surmontions ce monde, et que nous quittions les choses présentes, à fin de nous entretenir en l'attente des promesses de Dieu et estre patiens en toutes afflictions et misères, par lesquelles il faut que nous soyons exercez, et contre lesquelles il nous faut batailler jusques à ce que nous recevions le fruict de nostre victoire, quand nous serons eslevez au repos céleste.

XV

LA VAINE GLOIRE [1]

Ne soyons point convoiteux de vaine gloire.
GAL., V, 26.

Notons bien que jamais nous ne serons bons disciples de nostre Seigneur Jésus Christ, que toute vaine gloire ne soit abatue en nous : mais sur tout l'ambition, c'est-à-dire ceste folle convoitise d'estre eslevez entre les hommes, c'est la peste la plus mortelle qui puisse estre en ceux qui ont la charge d'enseigner : car il est impossible qu'ils ne s'abandonnent à tout mal, quand ils sont ainsi poussez au vent, et qu'ils ne demandent sinon à acquérir quelque bruit et renom entre les hommes, et qu'on leur applaudisse.

Mais devant que passer outre, notons que l'Escriture condamne toute gloire comme vaine et perverse, quand les hommes se veulent faire valoir en eux. Les Payens appellent vaine gloire, quand celuy qui est un povre sot veut faire de l'habile homme, quand un povre bélistre veut faire du riche, quand un qui n'aura ni dextérité, ni industrie, ni honnesteté aucune, voudra faire de l'arrogant, et voudra estre réputé sage, qu'il sera là avec un visage refrongné, tellement qu'on ne l'osera pas regarder, sous ombre qu'il viendra là jetter ses bouffées et son gros estomach. Quand donc les gens

[1] Sermon XXXVII sur l'Ep., aux Galates.

se contrefont et se desguisent ainsi pour tromper le monde, les Payens disent que ceste gloire est vaine et sotte : mais le Sainct Esprit passe plus outre : car encores que nous ayons grand esprit et subtilité : encores que nous ayons richesses à planté, que nous ayons de grandes vertus, que nous ayons tout ce qu'il est possible pour nous faire renommer : tant y a que si nous prenons cela à nous, que nostre gloire est vaine. Et pourquoy? Car nous sommes sacriléges, ravissans à Dieu l'honneur qui luy appartient : car quand il se réserve le tout, la gloire que les hommes prennent est perverse, quand ils se veulent glorifier en leurs personnes.

Ainsi apprenons, pour estre purgez de ce vice, d'attribuer à Dieu toute louange, sçachans que tout bien procède de luy : comme nous avons veu par ci devant, que celuy qui est sage, ne se doit point glorifier néantmoins en soy, non plus que celuy qui est riche, qu'il faut que toute dignité des hommes soit abatue, et que Dieu soit regardé de loin, et que tous grans et petis recognoissent qu'ils tiennent tout de luy, et qu'ils défaillent en eux-mesmes : et s'il a commencé qu'il faut qu'il parface, et qu'il n'y a celuy qui n'ait beaucoup de taches : et que toute nostre gloire soit que Dieu nous reçoive à merci : et au reste, qu'il nous gouverne tellement par son Sainct Esprit, qu'on apperçoive que nous ne sommes point despouillez de ses grâces.

Or nous avons desjà déclaré que nous ne pouvons estre disciples de nostre Seigneur Jésus, sinon que nous soyons bien purgez de nostre meschante corruption. Et pour ceste cause sainct Paul adresse son propos à toute l'Eglise, en disant qu'il nous faut despouiller de toute folle convoitise, et que jusques à ce que toute hautesse soit abatue en nous, que jamais nous ne pourrons approcher de nostre Seigneur Jésus Christ : mais (comme j'ai desjà dit) ceux qui sont en office

d'enseigner en l'Eglise doivent monstrer le chemin d'humilité et modestie : car de faict les plus excellens qu'ont-ils de quoy ils se puissent vanter ? Car tout leur est donné par la bonté gratuite de Dieu. S'ils s'eslèvent là dessus, ne sont-ils point desjà par trop vilains? Leur ingratitude qui s'eslève ainsi fait qu'ils veulent hurter des cornes à l'encontre de Dieu, et toutesfois ils luy sont obligez plus que les autres. Or pour ceste cause, que nous mettions peine qu'une telle corruption soit chassée loin de nous, à fin que nous n'ayons autre esgard, sinon que nostre Seigneur Jésus Christ ait toute prééminence, et que ceux qui sont les plus excellens souffrent d'estre abaissez, moyennant que cela serve à glorifier la majesté de Dieu, et l'empire de nostre Seigneur Jésus Christ, et que tous le regardent, et que tous se tiennent à luy, et qu'on cognoisse que c'est de luy que procède tout bien.

XVI

LE FONDEMENT FERME [1]

Toutesfois le fondement de Dieu demeure ferme, qui ha ce seau, Le Seigneur cognoist ceux qui sont siens : et quiconque invoque le nom de Christ, qu'il se retire d'iniquité.
2 Tim., II, 19.

Nous avons veu en partie ce matin quand sainct Paul parloit de ceux qui s'estoyent divertis, que c'estoit pour admonester les fidèles, afin qu'ils n'en fussent point troublez par trop. Mais encores il remédie plus amplement yci à un tel scandale, disant que si nous voyons trébuscher ceux qui sembloyent quasi soustenir l'Eglise, que pour cela il ne faut point que nous soyons esbranlez. Car si les hommes sont fragiles, s'ils se desbauchent du bon chemin, s'ils sont pervers, ce n'est rien de nouveau, leur nature le porte, et ne se faut point esbahir s'ils se tournent à mal plustost qu'à bien. Mais nostre salut cependant est appuyé sur la grâce de nostre Dieu, voire en tant qu'il luy a pleu nous choisir devant la création du monde, et nous marquer pour estre du rang de ses éleus, et de ses enfans.

Or si nous sommes faschez de veoir que ceux qui avoyent monstré quelque bon signe tournent tout au rebours, cela est bon : car nous devons avoir zèle que l'Eglise de Dieu

[1] Sermon XIV sur 2 Timothée.

s'augmente, et qu'elle croisse plustost que de diminuer. Nous devons aussi avoir soin de nos frères, et estre contristez les voyans périr : car ce n'est pas peu de chose que les âmes qui ont esté rachetées par le sang de Jésus-Christ périssent. Mais tant y a qu'il nous faut tousjours consoler en ceste doctrine, que Dieu maintiendra son Eglise, combien que le nombre soit petit, et non pas tel que nous souhaiterions, néantmoins qu'il se faut contenter que Dieu gardera bien tout ce qu'il a choisi à soy. Quant à ceux qui se déstournent, et à ces apostats qui renoncent Jésus-Christ, combien qu'ils ayent esté meslez parmi nous, il nous faut conclure qu'ils n'estoyent point des nostres (comme dit sainct Jehan)[1], puis qu'ils en sont sortis. Car ceux que Dieu a vrayement retenus à soy : il faudroit que le monde fust reviré plustost mille fois, avant qu'un des éleus de Dieu périst : cela ne se peut faire : car Dieu est gardien de nostre salut, comme il l'a prononcé : et mesmes cest office est donné à nostre Seigneur Jésus-Christ, de maintenir tout ce qui a esté éleu de Dieu son Père.

Et c'est ce que maintenant S. Paul entend par ces mots, *Le fondement demeure ferme*, dit-il, *ayant ce cachet, et ce seau, que Dieu cognoist qui sont les siens*. Sainct Paul met yci deux articles que nous devons bien noter. L'un c'est, quand nous voyons de telles révolutions, que ceux qui sembloyent estre desjà les plus advancez en la foy, reculent de nous, afin qu'ils s'aliènent du tout du Royaume de Dieu, qu'ils devienent incrédules, que nous ne pensions point que l'Eglise pourtant déchée. Il est vray que le nombre de ceux que nous avions estimé estre fidèles se diminuera par ce moyen : mais quoy qu'il en soit, il y a un fondement ferme, c'est-à-dire que tousjours Dieu gardera son Eglise, et qu'il y demeurera quel-

[1] Jeh., II, 19.

que nombre de gens pour l'invoquer et l'adorer : qu'il nous suffise de cela. Car aussi il a juré, cependant qu'il y aura soleil et lune luisans au ciel [1], qu'yci-bas il y aura quelque peuple qui adorera le Souverain. Voyons-nous donc que le diable dissippe le troupeau de nostre Seigneur Jésus-Christ ? Voyons-nous que ceux qui avoyent donné quelque bonne apparence se destournent, et en la fin soyent du tout retranchez ? Tant y a qu'encores il y demeure édifice, voire combien qu'il soit caché sous terre : car la source demeure, comme nous l'avons veu par expérience, quand par tout le monde à grand'peine pouvoit-on trouver un seul homme fidèle. Qu'estoit-ce devant que Dieu nous rendist la clarté de son Evangile, il y a quarante ans ? Ne sembloit-il pas que toute la Chrestienté fust abolie au monde ? Tellement qu'il n'y avoit point d'édifice qui se monstrast, et qu'on peust appercevoir de loin. Mais cependant il y avoit un fondement caché, c'est-à-dire, Dieu a réservé d'une façon admirable et incompréhensible, ceux qu'il a voulu, combien qu'il y en eust sinon un petit nombre.

Voylà donc quant à l'un des articles que touche icy sainct Paul, c'est que le fondement de Dieu demeure ferme. Et ainsi apprenons quand il y aura de grans troubles, que mesmes nous cuiderons que tout doyve estre perdu, de contempler ce fondement invisible, voire par foy : car quand nous n'aurons point cela, il se pourra faire que nous ne verrons goutte pour discerner l'Eglise de Dieu, elle nous sera comme abolie. Et nous voyons mesmes ce qui en est advenu à Elie le Prophète [2], il pensoit estre demeuré seul au monde, et lors il n'y avoit qu'un coin de pays là où Dieu fust adoré : et cependant le Prophète ne pouvoit pas veoir trois ou quatre hommes qui fussent conjoints à luy en foy.

[1] Ps., LXXII, 5. — [2] 1 Rois XIX, 14.

Or Dieu le rédargue, et luy dit qu'il en ha encores sept mille qui sont sous sa main, et sa protection. Ainsi donc en adviendra-il tous les coups, quand il nous semble que l'Eglise soit du tout effacée du monde, si est-ce que Dieu tiendra son fondement sous terre.

Or il y a la similitude du cachet, que nous avons à noter en second lieu. Sainct Paul dit, *Que le fondement de Dieu demeure tousjours* : mais c'est comme une letre close et cachetée, di-il. Et pourquoy? *Dieu cognoist les siens :* que quand nous ne pouvons pas les choisir, que nous ne pouvons pas conclure, Cestuy-ci en est : Dieu nous veut humilier en cest endroit, que nous soyons comme aveugles, ou bien que nous ayons les yeux esblouis. Mais tant y a qu'il nous faut contenter que Dieu cependant ha son élection toute asseurée : combien qu'elle nous soit secrète, combien qu'il ne vueille pas la publier du premier coup, si est-ce que cela demeure en son conseil estroit. Si donc Dieu cognoist les siens, ne trouvons point estrange si nous sommes souventesfois abusez quand les hommes se révoltent. Pourquoy ? Nous ne les avons pas cognus. Mais cependant Dieu ne sera point trompé, qu'il n'accomplisse par effect ce qu'il a déterminé en son conseil. Voylà pour le second.

Or cependant sainct Paul nous exhorte qu'il ne nous faut point estre nonchalans : quand nous verrons ceux qui estoyent desjà quasi assis au rang des Anges, qui délaissent la bonne voye, que nous avisions de cheminer en crainte et solicitude, et ne point abuser du nom de Dieu, faisans une fausse couverture du nom de Chrestienté, ainsi que font les hypocrites qui prenent le nom de Dieu en leur bouche, mais cependant monstrent qu'ils se mocquent de luy, et qu'ils falsifient ce sainct Nom qui leur estoit donné. Que donc nous prattiquions ce qui est yci adjousté, c'est asçavoir que si nous réclamons

le nom de nostre Seigneur Jésus-Christ, si nous faisons profession que nous sommes des siens, il nous faut départir de toute iniquité. Car nous ne sommes pas de l'Eglise de Dieu sinon estans séparez d'avec le monde et ses astuces. Cognoissons donc à quelle fin nous sommes appelez, quelle est nostre condition : et là-dessus que nous ne soyons point desloyaux. Car Dieu nous pourra bien retrancher de son Eglise quand il nous aura monstré de tels exemples, et que nous n'en aurons point fait nostre proufit.

. . . .

Il nous faut aussi retenir ceste exhortation qu'il adjouste, *Que ceux qui réclament le nom du Seigneur Jésus, se doyvent séparer de toute iniquité.* Car tout ainsi que l'élection de Dieu est pour nous donner une constance ferme, pour nous resjouir au milieu de tous les troubles qui nous pourroyent aucunement inquiéter, aussi ne faut-il pas que nous cessions d'invoquer Dieu, de recourir à luy, et de cheminer songneusement en la vocation en laquelle il nous appelle.

Car il y a grande diversité entre l'asseurance qu'ont les fidèles pour estre bien persuadez de leur salut et estre en repos, et une nonchalance qu'auront ceux qui ne regardent à rien, mais ayans jetté la plume au vent (comme on dit) pensent que nul mal ne leur peut advenir : comme les hommes ne sont que par trop nonchalans : mais ils sont stupides cependant, qu'ils ne cognoissent point les dangers desquels ils sont environnez, pour invoquer Dieu, et pour se retirer sous ses ailes comme en cachete : et puis il ne leur chaut de toute doctrine quand ils y auront esté enseignez pour un coup. Or cependant les fidèles ne laissent pas de craindre, combien qu'ils s'asseurent sur la bonté de Dieu, combien qu'ils soyent résolus que quelque tempeste ou tourbillon qui adviene, jamais ne pourront estre transportez, toutesfois si

ne laissent-ils pas de veiller tousjours sur les efforts que leur fait Satan. Et puis d'autre part, ils cognoissent leur fragilité : et cela les solicite de recourir à Dieu, et de le prier qu'il ne les laisse pas au besoin, mais qu'il ait sa main estendue pour les préserver : ils regardent à quoy ils sont appelez, ils se solicitent eux-mesmes à repentance, ils invoquent Dieu à ce qu'il augmente en eux les grâces de son Sainct Esprit, qu'il les despouille des affections de leur chair.

Voylà doncques comme les fidèles estans asseurez ne laissent point de craindre : comme au contraire les incrédules ne craignent point, n'estans pas toutesfois asseurez. Car si une fueille tombe, ou s'ils voyent quelque petite ombre, les voylà esperdus. Et pourquoy ? Car ils ne sont point fondez en Dieu, ils sont comme endormis ainsi que les yvrongnes : c'est donc bien raison que Dieu se mocque d'une telle stupidité. Mais les fidèles craindront tousjours. Et voylà pourquoy aussi sainct Paul dit, quand il a parlé de la cheute et ruine des Juifs, que ceux qui sont debout doyvent bien regarder à eux qu'ils ne tombent [1]. Non pas que sainct Paul nous vueille mettre en doute ou en différent, que nous soyons là en suspens, ne sçachans que nous devons devenir, et si Dieu nous conduira jusques à la fin : car il faut que nous ayons cela tout conclu, que Dieu n'a point commencé qu'il ne vueille parfaire : comme il en traitte tant au premier chapitre des Philippiens, qu'en d'autres passages assez. Mais cependant si nous faut-il tousjours soliciter à prières et oraisons : et puis il ne nous faut point abuser de la grâce de Dieu : mais d'autant que nous sommes dédiez à luy, cheminons en crainte et solicitude, et avisons de n'estre point enveloppez parmi la condamnation des meschans. Car s'ils sont

[1] 1 Cor., X, 12.

povres aveugles, il ne nous faut point esbahir s'ils s'esgarent : mais puisque Dieu nous esclaire, ne faut-il pas que nous cheminions droit ? Et puis, d'autant qu'il nous a adoptez pour ses enfans, ne faut-il pas que nous le servions et honorions comme nostre Père ?

. . . .

Ainsi donc notons bien qu'emporte ce mot de Chrestienté, c'est que nous soyons membres du Fils de Dieu : puis qu'il luy a pleu nous accepter pour estre de son corps, il faut que nous adhérions à luy en toute justice, comme il a receu toute plénitude de grâce afin de nous en communiquer. Il est vray que ce n'est que par mesure et portion, voire bien petite : mais tant y a qu'il faut que l'Esprit de Dieu règne en nous, si nous voulons estre tenus pour ses enfans, et pour membres de nostre Seigneur Jésus-Christ. Et pourtant nous voyons que tous ceux qui s'adonnent à mal, et qui ne s'estudient point de se ranger à la volonté de Dieu pour mortifier leurs meschantes cupidités, que tous ceux-là sont faussaires, quand ils prétendent aujourd'huy le nom de Chrestiens.

Voylà en somme ce que nous avons à noter de ce passage pour en faire nostre proufit. Quand nous voyons que beaucoup de gens se séparent de l'Eglise de Dieu, que ceux qui avoyent bien commencé ne continuent pas, cognoissons que s'il y a de l'infirmité aux hommes, Dieu ne laisse pas d'avoir son fondement ferme. Et comment ? Car Dieu sçait ceux qu'il a choisis pour siens, et il les maintiendra. Et là-dessus ne doutons point que nous ne soyons du nombre : puis que nostre Seigneur nous a appelez à soy, voylà un tesmoignage qu'il nous avoit marquez devant que nous fussions nais : contentons-nous de sa saincte vocation. Et cependant que nous espérions que quand nous serons ainsi préservez sous la garde de nostre Dieu, et que nous aurons quelque Eglise, que

Dieu ne souffrira point que tout son peuple périsse, encores que le monde tasche de le diminuer. Ne soyons donc point troublez de tous les scandales qui pourront advenir.

Et cependant estudions-nous à cheminer en crainte, n'abusons point de la bonté de nostre Dieu, mais cognoissons puis qu'il nous a séparez d'avec le reste du monde, qu'il nous faut vivre comme estans en sa maison, et que nous soyons siens, tout ainsi qu'il nous a donné la marque extérieure du Baptesme, qu'aussi nous ayons la signature de son Sainct Esprit : car c'est l'arre (comme sainct Paul l'appelle)[1], de nostre élection, c'est le gage que nous avons, que nous sommes appelez à l'héritage céleste. Prions doncques Dieu qu'il signe et qu'il seelle en nos cœurs son élection gratuite par son Sainct Esprit : et cependant aussi qu'il nous tiene comme cachetez, et comme serrez sous l'ombre de ses ailes : et si les povres réprouvez s'esgarent, et qu'ils s'esvanouissent, et que le diable les transporte, et qu'ils ne soyent point redressez quand ils tombent, mais qu'eux-mesmes se précipitent en ruine, prions-le de nostre costé qu'il nous tiene sous sa protection, que nous sçachions que c'est de nous ranger à sa volonté, et que nous soyons maintenus de luy : encores que le monde s'efforce de nous esbranler, que nous soyons appuyez sur ce fondement, que Dieu cognoist qui sont les siens : et que nous ne soyons jamais divertis de cela, mais que nous y persistions et proufitions de plus en plus, jusques à ce que Dieu nous retire en son Royaume qui n'est point sujet à mutation.

[1] Ephés., I, 14.

XVII

L'ESPÉRANCE DE LA VENUE DE CHRIST [1]

TITE, II, 13.

Embrassons le salut qui nous a esté acquis, afin que par ce moyen nous soyons certifiez que nostre Seigneur Jésus Christ apparoistra, combien que maintenant nous ne l'appercevions point. Et ainsi nous devons bien noter ce que dit sainct Paul aux Colossiens [2] : c'est asçavoir que nous ne devons point estre estonnez si aujourd'huy nous languissons au monde, et qu'il semble que nous ne gaignons rien de servir à Dieu. Car les fidèles là-dessus se faschent quand ils voyent que les meschans ont la vogue, et qu'eux sont opprimez, Et où est Dieu? Il ne pense point de nous. Or sainct Paul nous déclare qu'il faut porter le tout patiemment. Et pourquoy? Où est nostre vie? (dit-il) elle n'est pas en nous, mais en nostre Seigneur Jésus-Christ. Or voylà Jésus-Christ qui est à la gloire de Dieu son Père, jusques à tant qu'il nous soit révélé au dernier jour. Il ne se faut point donc esbahir (dit-il) si nostre vie est cachée quant et quant, et que nous soyons comme en l'hyver. Quand les fueilles sont tombées des arbres, on voit là du bois qui est sec et mort : mais la vie ne laisse pas d'estre au-dedans. Ainsi

[1] Sermon XIII sur l'Ep. à Tite. — [2] Col., III, 3.

recevons nostre Seigneur Jésus-Christ, et nous remettons du tout à luy, sçachans que nostre vie est là enclose. Et d'autant qu'il n'est point encores manifesté, que nous attendions en patience, et qu'il ne nous face point mal s'il nous faut languir au milieu de beaucoup de misères et d'afflictions.

Voylà donc pourquoy maintenant sainct Paul, après avoir parlé du siècle présent, et qu'il a monstré que ce n'est qu'une figure qui passe (comme il le dit en un autre lieu) nous ramène à nostre Seigneur Jésus-Christ, disant qu'il nous faut persister en ceste espérance-là. Or donc apprenons que la vraye constance des fidèles, c'est l'espérance : car c'est celle qui nourrit la foy. Quelle différence y a-il entre la foy et l'espérance? Par foy nous embrassons les promesses de Dieu, et ne doutons point qu'il ne les accomplisse. Mais cependant ce n'est point assez d'avoir creu ainsi à Dieu pour un coup, mais il nous y faut persister constamment. Or cela se fait d'autant que nous espérons. Ainsi l'espérance n'est sinon la conduite de la foy, afin qu'elle ne s'esvanouise point, que ce soit une chose temporelle et caduque, mais à ce qu'elle persiste jusques au bout.

Or il est vray que cependant nous aurons beaucoup de combats à soustenir, il nous faut (di-je) batailler si nous voulons espérer, et si nous ne voulons point défaillir et décheoir de nostre espérance. Or ceste doctrine seroit quelquefois pour nous faire perdre courage, sinon que tousjours nous ne demeurions résolus en cela : c'est, puis que Jésus-Christ qui est nostre vie, n'est point encores apparu, que nous souffrions que nostre salut soit enclos en luy, et quand nous ne le voyons point, que nous ne laissions pas pourtant d'ouvrir les yeux de la foy pour avoir ceste certitude, c'est que nous sçavons en quelle main nous avons mis nostre dépost. Si un homme estoit en danger en sa maison, ou de feu, ou d'en-

nemis, ou de pillage, et qu'il ait un lieu bien asseuré, qu'il ait un ami fidèle : quand il luy aura commis tout son thrésor en garde, il ne courra point à chacune minute pour le veoir, et pour fueilleter ce qu'il aura là : il se contente. Un homme souffrira bien d'avoir toute sa substance entre les mains d'un sien ami, il se fie à luy, et au bout d'un an il continue. Or maintenant, puis que Dieu se fait gardien de nostre salut, et que s'il estoit entre nos mains il seroit exposé en proye, et que le diable l'auroit bien tost ravi, mais que Dieu en ha la solicitude, et qu'il le garde, et qu'il s'en appelle dépositaire, si nous n'avons fiance en luy qu'il en fera bonne et seure garde, quel honneur luy faisons-nous ? Si un homme est gardien de quelque chose, et qu'il ait un dépost entre ses mains, s'il en fait tort, voylà un larrecin le plus vilein et le pire qui sçauroit estre, d'autant qu'on s'estoit fié en luy. Et pensons-nous que Dieu vueille estre accusé d'une telle desloyauté, attendu mesmes que nous avons tant de promesses qu'il accomplira nostre salut, puis qu'il en ha une fois prins la charge ? Et ainsi, toutesfois et quantes que nous pourrons estre tentez de perdre courage, ou que nous nous sentirons trop lasches et trop tardifs, que nous apprenions de regarder à ceste venue de nostre Seigneur Jésus-Christ, et de nous appuyer sur les promesses du salut qui nous sera alors apresté.

XVIII

TOUT EN JÉSUS-CHRIST [1]

Sans l'Evangile nous sommes inutiles et vains : sans l'Evangile, nous ne sommes Chrestiens : sans l'Evangile, toute richesse est povreté : sagesse est folie devant Dieu : force est foiblesse : toute justice humaine est damnée. Mais par la cognoissance de l'Evangile, nous sommes faits enfans de Dieu, frères de Jésus Cbrist, combourgeois des Saincts, citoyens du royaume des cieux : héritiers de Dieu avec Jésus Christ : par lequel, les povres sont faits riches : les foibles puissans : les fols, sages : les pécheurs, justifiez : les désolez, consolez : les douteurs, certains : les serfs, affranchis. L'Evangile est parole de vie et de vérité. C'est la puissance de Dieu en salut à tous croyans. Et la clef de la science de Dieu, qui ouvre la porte du royaume des cieux aux fidèles, les desliant des péchez : et la ferme aux incrédules, les liant en leurs péchez. Bien-heureux sont tous ceux qui l'oyent, et la gardent : car par cela ils monstrent qu'ils sont enfans de Dieu. Mal-heureux sont ceux qui ne la veulent ouir ni ensuivre : car ils sont enfans du diable. O Chrestiens et Chrestienes entendez ici, et apprenez : car certes l'ignorant avec son ignorance périra, et l'aveugle suivant l'autre aveugle, tombera avec lui en la fosse. Il n'y a qu'une voye à vie et

[1] Fragment de la préface à la traduction de la Bible.

salut : c'est la foy et certitude des promesses de Dieu, qui ne se peut avoir sans l'Evangile : par l'ouïe et intelligence duquel la vive foy est baillé avec certaine espérance, et parfaite charité en Dieu, et amour ardente envers son prochain. Où est donc vostre espérance, si vous mesprisez et desdaignez d'ouir, voir, lire, et retenir ce S. Evangile ? Ceux qui ont leurs affections fichées en ce monde, pourchassent par tous moyens ce qu'ils pensent appartenir à leur félicité, sans espargner ne labeur, ne corps, ne vie, ne renommée. Et toutes ces choses se font pour servir à ce malheureux corps : duquel la vie est si vaine, misérable, et incertaine. Quand il est question de la vie immortelle et incorruptible, de la béatitude éternelle et inestimable, de tous les thrésors de Paradis, ne nous efforcerons-nous point de les poursuivre? Ceux qui s'adonnent aux arts méchaniques, quelques basses ou viles quelles soyent, mettent si grande peine et travail à les apprendre et savoir : et ceux qui veulent estre réputez les plus vertueux, se tormentent l'esprit nuict et jour, pour comprendre quelque chose aux sciences humaines, qui ne sont que vent et fumée : combien au prix nous devons-nous employer et efforcer en l'estude de ceste sapience céleste, qui outrepasse tout le monde, et pénètre jusqu'aux mystères de Dieu, lesquels il lui a pleu révéler par sa saincte Parole. Quelle chose donc sera-ce qui nous pourra estranger et aliéner de ce sainct Evangile ? Seront-ce injures, malédictions, opprobres, privation des honneurs mondains? Mais nous sçavons bien, que Jésus Christ a passé par tel chemin, lequel nous devons suivre, si nous voulons estre ses disciples : et n'est pas à refuser d'estre mesprisé, mocqué, abaissé, rejetté devant les hommes, pour estre honoré, prisé, glorifié, et exalté au jugement de Dieu. Seront-ce bannissemens, proscriptions, privations des biens et richesses ? Mais nous savons bien,

que quand nous serons bannis d'un pays, la terre est au Seigneur : et quand nous serons jettez hors de toute la terre, nous ne serons pas toutesfois hors de son règne. Que quand nous serons despouillez et appovris, nous aurons un Père assez riche, pour nous nourrir : et mesme que Jésus Christ, s'est fait povre, afin que le suivions en povreté. Seront-ce afflictions, prisons, tortures, tormens? Mais nous cognoissons par l'exemple de Jésus Christ, que c'est le chemin pour parvenir en gloire. Sera-ce finalement la mort? Mais elle ne nous oste pas la vie qui est à souhaiter. Brief, si nous avons Jésus Christ avec nous, nous ne trouverons chose si maudite, qui ne soit bénite par lui : chose si exécrable, qui ne soit sanctifiée : chose si mauvaise, qui ne nous tourne en bien. Ne nous desconfortons, quand nous verrons toutes les puissances et forces mondaines au contraire. Car la promesse ne nous peut faillir, que le Seigneur d'en-haut se mocquera de toutes les assemblées et efforts des hommes qui voudront conjurer contre lui. Ne soyons désolez comme si toute espérance estoit perdue, quand nous verrons mourir devant nos yeux les vrays serviteurs de Dieu. Car il a esté véritablement dit par Tertullian, et a tousjours ainsi esté esprouvé, et sera jusqu'à la consommation du siècle : que le sang des Martyrs est la semence de l'Eglise. Et encores avons-nous une meilleure et plus ferme consolation : c'est de destourner nos yeux de tout ce monde, et délaisser tout ce que nous pouvons voir devant nous, en attendant en patience le grand jugement de Dieu, par lequel, en un moment, sera abbatu, anéanti, et renversé, tout ce que les hommes auront jamais machiné contre lui. Ce sera quand le règne de Dieu, que nous voyons maintenant en espérance, sera manifesté, et que Jésus Christ apparoistra en sa majesté avec ses Anges. Alors faudra que bons et mauvais soyent présens devant le siége

judicial de ce grand Roy. Ceux qui seront demeurez fermes en ce Testament, et auront suivi et gardé la volonté de ce bon Père, seront à la dextre comme vrays enfans, et recevront bénédiction, la fin de leur foy, qui sera le salut éternel. Et d'autant qu'ils n'auront point prins à honte d'avouer et confesser Jésus Christ du temps qu'il estoit mesprisé devant les hommes : aussi seront-ils participans de sa gloire, et couronnés avec lui éternellement. Mais les pervers, rebelles, et réprouvez, qui auront mesprisé et rejetté ce sainct Evangile, et pareillement ceux qui pour entretenir leurs honneurs, richesses et hauts estats, ne se seront voulu humilier et abbaisser avec Jésus Christ, et pour la crainte des hommes auront délaissé la crainte de Dieu : comme bastards et désobéissans à ce père, seront à main gauche, et seront jettez en malédiction : et pour salaire de leur infidélité, recevront la mort éternelle. Or puis que vous avez entendu, que l'Evangile vous présente Jésus Christ, auquel toutes les promesses et grâces de Dieu sont accomplies, et vous déclare qu'il a esté envoyé du Père, est descendu en terre, a conversé avec les hommes, a parfait tout ce qui estoit de nostre salut, comme il avoit esté prédit en la Loy et ès Prophétes : il vous doit estre très-certain et manifeste, que les thrésors de Paradis vous y sont ouverts, et les richesses de Dieu desployées, et la vie éternelle révélée. Car ceste est la vie éternelle, cognoistre un seul vray Dieu, et celui qu'il a envoyé Jésus Christ. Auquel il a establi le commencement, le moyen, et la fin de nostre salut. Cestui est Isaac, le Fils bien-aimé du Père, qui a esté offert en sacrifice : et toutesfois n'a point succombé à la puissance de la mort. C'est le vigilant pasteur Jacob, ayant si grand soin des brebis qu'il a en garde. C'est le bon et pitoyable frère Joseph, qui en sa gloire n'a point prins à honte de recognoistre ses frères, quelques contemp-

tibles et abjects qu'ils fussent. C'est le grand Sacrificateur et Evesque Melchisédec, ayant fait sacrifice éternel une fois pour toutes. C'est le souverain législateur Moyse, escrivant sa Loy ès tables de nos cœurs par son Esprit. C'est le fidèle capitaine et guide Josué, pour nous conduire en la terre promise. C'est le noble et victorieux roy David, assujettissant à sa main toute puissance rebelle. C'est le magnifique et triomphant roy Salomon, gouvernant son règne en paix et prospérité. C'est le fort et vertueux roy Samson, qui par sa mort a accablé tous ses ennemis. Et mesmes, tout ce qui se pourroit penser, ou désirer de bien, est trouvé en un seul Jésus Christ. Car il s'est humilié pour nous exalter : il s'est asservi, pour nous affranchir : il s'est appovri, pour nous enrichir : il a esté vendu, pour nous racheter : captif, pour nous délivrer : condamné, pour nous absoudre : il a esté fait malédiction, pour nostre bénédiction : oblation de péché, pour nostre justice : il a esté défiguré, pour nous figurer : il est mort, pour nostre vie. Tellement que par lui rudesse est adoucie : courroux, appaisé : ténèbres, esclaircies : injustice, justifiée : foiblesse, vertueuse : desconfort, consolé : péché, empesché : mespris, mesprisé : crainte, asseurée : dette, quittée : labeur, allégé : tristesse, resjouie : mal-heur, bien-heuré : difficulté, rendue facile : désordre, ordonné : division, unie : ignominie, anoblie : rébellion, assujettie : menace, menacée : embusches, embuschées : assaut, assaillis : effort, forcé : combat, combatu : guerre, guerroyée : vengeance, vengée : torment, tormenté : damnation, damnée : abisme, abismé : enfer, enferré : mort, morte : mortalité, rendue immortelle. Brief, miséricorde a englouti toute misère : et bonté toute malheurté. Car toutes ces choses, qui souloyent estre armes du diable pour nous combatre, et aiguillon de la mort, pour nous poindre, nous sont tournées en exercice,

dont nous pouvons faire nostre profit. Si que nous nous pouvons glorifier avec l'Apostre, disans, O enfer, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? Et de là il advient que par un tel Esprit de Christ, promis à ses esleus, nous ne vivons plus, mais Christ vit en nous, et sommes par esprit assis aux lieux célestes, en tant que le monde ne nous est plus monde, combien que nous conversions en icelui : mais nous sommes contens en tous pays, lieux, conditions, habillemens, viandes, et telles autres choses : et sommes confortez en tribulations : joyeux, en tristesse : glorieux, en vitupère : abondans, en povreté : eschauffez, en nudité : patiens, ès maux : vivans en la mort. Voylà ce qu'il nous faut en somme cercher en toute l'Escriture : c'est de bien cognoistre Jésus Christ, et les richesses infinies lesquelles sont comprinses en lui, et qui nous sont par lui offertes de Dieu son Père. Car quand on espluchera bien la Loy, et les Prophètes, on n'y trouvera pas un seul mot, qui ne nous réduise et mène là. Et de fait, puis que tous les thrésors de sagesse et intelligence sont cachez en lui, il n'est point question d'avoir autre but ni adresse, si nous ne voulons comme de propos délibéré, nous destourner de la lumière de vérité, pour nous fourvoyer aux ténèbres de mensonge. Pourtant à bon droict dit sainct Paul en un autre passage, qu'il ne s'est point estimé rien cognoistre, sinon Jésus Christ, et icelui crucifié. Car combien qu'il semble à l'opinion de la chair, que ce soit chose vulgaire et contemptible, de ceste cognoissance : toutesfois elle suffit bien pour nous occuper toute nostre vie. Et n'aurons point perdu nostre temps, quand nous aurons employé toute nostre estude, et appliqué tout nostre entendement pour y profiter. Quest-ce que nous saurions demander d'avantage pour la doctrine spirituelle de nos âmes que de cognoistre Dieu , pour estre transformez

en lui, et avoir son image glorieuse imprimée en nous, pour estre participans de sa justice? pour estre héritiers de son royaume? pour le posséder pleinement en la fin? Or est-il ainsi que dès le commencement il s'est donné, et encores à présent plus clairement se donne à contempler en la face de son Christ. Il n'est point donc licite de nous destourner ne divertir çà et là, tant peu que ce soit : mais faut que nostre entendement soit du tout arresté à ce poinct, d'apprendre en l'Escriture à cognoistre Jésus Christ tant seulement : afin d'estre droitement par lui conduits au Père, lequel contient en soi toute perfection. Voylà, di-je, derechef, où est enclose toute la sapience que les hommes peuvent comprendre et doivent apprendre en ceste vie, à laquelle ni Ange, ni homme, ne mort, ne vivant ne peut adjouster ne diminuer. Pourtant c'est le but où il nous faut arrester, et limiter nostre entendement, sans y rien mesler du nostre, ne recevoir doctrine quelconque qui y soit adjoustée. Car celui qui ose entreprendre d'enseigner une syllabe outre ou par dessus ce qui nous y est enseigné, doit estre en malédiction devant Dieu et son Eglise.

PENSÉES

Vray est que Dieu ne fait pas son œuvre en nous comme en des pierres ou des souches, tellement qu'il nous ravisse à soy sans le sentiment ou mouvement intérieur de nostre cœur : mais veu que naturellement volonté est imprimée en nous, laquelle toutesfois est dépravée par la corruption de nostre nature, tellement que son inclination tend tousjours à pécher, Dieu la corrige et reforme en mieux, et fait que nous appétons franchement justice de laquelle toute nostre affection estoit destournée : et voylà dont nous vient la vraye liberté, quand Dieu reforme nos cœurs à son obéissance, lesquels estoyent auparavant asservis à péché [1].

Il nous faut tenir cela, que l'usage des dons de Dieu n'est point desreiglé, quand il est réduit à la fin à laquelle Dieu nous les a créez et destinez : veu qu'il les a créez pour nostre bien, et non pas pour nostre dommage. Parquoy nul ne tiendra plus droite voye, que celui qui regardera diligemment ceste fin. Or si nous réputons à quelle fin Dieu a créé les viandes, nous trouverons qu'il n'a pas seulement voulu pourvoir à nostre nécessité, mais aussi à nostre plaisir et récréation. Ainsi aux vestemens, outre la nécessité, il a regardé ce qui estoit honeste et décent. Aux herbes, arbres et

[1] Comm., sur Ps., XL, 9.

fruits, outre les diverses utilitez qu'il nous en donne, il a voulu resjouir la veue par leur beauté, et nous donner encore un autre plaisir en leur odeur. Car si cela n'estoit vray, le Prophète ne raconteroit point entre les bénéfices de Dieu, que le vin resjouit le cœur de l'homme, et l'huile fait reluire sa face [1]. L'Escriture ne feroit point mention çà et là, pour recommander la bénignité de Dieu, qu'il a fait tous ces biens à l'homme. Et mesme les bonnes qualitez de toutes choses de nature, nous monstrent comment nous en devons jouir, et à quelle fin, et jusques à quel poinct. Pensons-nous que nostre Seigneur eust donné une telle beauté aux fleurs, laquelle se représentast à l'œil, qu'il ne fust licite d'estre touché de quelque plaisir en la voyant? Pensons-nous qu'il leur eust donné si bonne odeur, qu'il ne voulust bien que l'homme se délectast à flairer? D'avantage, n'a-il pas tellement distingué les couleurs, que les unes ont plus de grâce que les autres? N'a-il pas donné quelque grâce à l'or, à l'argent, à l'yvoire et au marbre, pour les rendre plus précieux et nobles que les autres métaux et pierres? Finalement, ne nous a-il pas donné beaucoup de choses, lesquelles nous devons avoir en estime sans qu'elles nous soyent nécessaires?

Laissons là donc ceste philosophie inhumaine, laquelle ne concédant à l'homme aucun usage des créatures de Dieu, sinon pour sa nécessité, non-seulement nous prive sans raison du fruict licite de la bénéficence Divine : mais aussi ne peut avoir lieu, sinon qu'ayant despouillé l'homme de tout sentiment, elle le rende semblable à un tronc de bois. Mais aussi de l'autre costé, il ne faut pas moins diligemment aller au-devant de la concupiscence de nostre chair, laquelle se desborde sans mesure, si elle n'est tenue sous bride [2].

---

[1] Ps., CIV, 15. — [2] Instit., chrest., L. III, ch. X, 2, 3.

Toute doctrine qui n'édifie point, doit estre rejettée, mesme quand elle n'auroit point d'autre vice : et celle qui ne sert sinon à esmouvoir débats, doit estre doublement condamnée. Or toutes les subtilitez par lesquelles les ambitieux travaillent leurs esprits, sont telles. Souvenons-nous donc qu'il faut compasser toutes doctrines à ceste règle, que seulement celle-là soit apppouvée qui sert à édification : mais que celles qui donnent occasion de débat sans fruit, soyent rejettées, comme indignes de l'Eglise de Dieu [1].

On ne peut espérer fruict quelconque de la doctrine, sinon par la bénédiction de Dieu. Parquoy si nous voulons faire quelque proufit en enseignant, admonestant et exhortant, il faut que tousjours nous y adjoustions ceste conclusion, asçavoir que nous finissions par prières [2].

Ce n'est pas chose aisée, de trouver quelle voye on doit tenir en un abysme. Néantmoins puis que les mariniers, combien qu'ils n'ayent point de voye marquée pour conduire leurs navires, peuvent cognoistre où ils doyvent dresser leurs cours pour venir à bon port, en prenant leur enseigne des estoilles du ciel : il est à espérer que si nous regardons l'addresse que nostre Seigneur nous baille, que nous pourrons tendre au but auquel il nous appelle [3].

---

[1] Comment., sur 1 Tim., I, 4. — [2] Comment., sur Act., XX, 36. — [3] Opuscules, p. 783.

Quelque excellent que soit un serviteur de Dieu, tant plus doit-il cheminer en crainte, sachant qu'il n'a rien de son propre, et qu'il est tant plus tenu à Dieu, duquel il a tout receu ; pensant aussy d'aultre costé à ce qu'il luy défault [1].

Ce sont belles couvertures de magnifier les vertus ; mais si on laisse la foy derrière avec l'invocation du nom de Dieu, c'est bien pervertir tout ordre, et mettre la charrue devant les bœufs [2].

Mauldite soit la sainteté qui nous enyvrera de tel orgueil que nous mettions en oubli la rémission de nos péchés [3].

Si vous sentez en vous plus de foiblesse qu'il ne seroit à désirer, recourez à Celuy qui a promis que tous ceux qui espèrent en luy seront comme l'*arbre planté sur l'eau, aiant bonne racine et visve, lequel ne déseiche jamais pour chaleur qui puisse advenir*. Car il est certain que jamais ne souffrira que nous soions tentez oultre nostre portée, et s'il lasche la bride à Satan, qu'il augmentera aussy quant et quant la vertu en nous pour tout surmonter. Il est bon et utile de bien sonder nostre infirmité, non pas pour nous faire anonchallir en désespoir, mais pour nous solliciter à chercher le remède [4].

---

[1] Lettres franç., Ed. J. Bonnet : II, 12. — [2] Id., II, 25. — [3] Id., II, 26. — [4] Id., II, 216.

Certes nous n'ignorons pas l'imbécilité commune de nostre nature : nous demandons qu'on nous face ceste gracieuseté, et voulons aussi en user en cas pareil envers les autres : c'est que, encore que nous clochions et choppions par fois (ce qui advient aux plus parfaits plus souvent qu'il ne seroit à désirer) toutesfois nous ne laissions pas d'estre estimez et tenus les uns des autres pour Chrestiens. Mais ce n'est point à autre condition, sinon que celuy qui choppe ainsi et fait de faux pas, demeure tousjours néantmoins en la voye du Seigneur, et que son clochement ne l'arreste point si court, que tousjours il ne s'efforce alencontre, et mette peine à bon escient de surmonter la difficulté qu'il a à cheminer : et quoy qu'il tremble et chancelle, que toutesfois jamais il ne perde courage : et que mesmes estant tombé, il ne laisse point de se redresser sus ses pieds : et que finalement il n'y ait nul destourbier qui l'empesche en sorte, qu'il ne poursuyve tousjours son chemin, ayant les yeux dressez au royaume de Dieu comme à son droit but. Voylà, di-je, ceux lesquels avec leurs fautes et imperfections nous supportons d'une affection et douceur fraternelle : voylà ceux que nous tenons pour frères, et recevons amiablement entre nos bras : à savoir ceux qui suyvent un train de vie chrestienne, et lesquels on voit bien que de tout leur pouvoir ils taschent de parvenir au royaume de Dieu. Et toutesfois encore ne supportons-nous pas tellement les fidèles en leurs fautes, que ce soit pour nourrir leurs vices par nos dissimulations et flateries : il y a cela seulement, que nous ne voulons point rejetter de nostre compagnie, ceux que le Seigneur recognoist et advoue pour ses serviteurs [1].

---

[1] Opuscules, p. 130.

Le royaume de Jésus-Christ ne peut estre autrement dressé ni establi, sinon en destruisant tout ce qui est haut en ce monde. Car il n'y a rien qui soit plus contraire à la sapience spirituelle de Dieu, que la prudence de la chair : il n'y a rien plus ennemi de la grâce de Dieu, que la faculté naturelle de l'homme : et ainsi des autres. Le seul fondement donc du royaume de Jésus-Christ, c'est l'abbaissement des hommes [1].

C'est le principal poinct de la foy, de ne s'enquérir pas curieusement que c'est que Dieu fera, et ne disputer point subtilement comment ce qu'il dit se pourra faire : ains remettre en sa providence toutes les solicitudes qui nous tourmentent : et d'autant que sa puissance est infinie, afin que nous nous reposions en icelle, eslever nos sens par-dessus le monde, et embrasser par foy ce que nous ne pouvons comprendre par raison [2].

Toutes fois et quantes que nostre foy sera esbranlée, à cause de l'agitation des choses humaines confuse, et de laquelle la raison n'apparoist point : qu'il nous souviene que non sans cause les jugemens de Dieu sont accomparez à un abysme qui remplit le ciel et la terre, afin que la considération de sa grandeur infinie nous ravissant en admiration, engloutisse toutes nos solicitudes, et face esvanouir nos ennuis [3].

---

1 Comment., sur 2 Corinth., X, 4. — 2 Comment., sur Josué, III, 2, 3. — 3 Comment., sur Ps., XXXVI, 7.

Mesmes en nos prières que nous faisons en repos d'esprit, nous n'expérimentons que trop combien nos entendemens se transportent aisément et voltigent en des pensées vaines et frivoles, et combien il est difficile de tellement les conduire jusques à la fin, qu'ils soyent tousjours attentifs d'une mesme teneur à ce qu'ils prient [1].

Nul n'a deuement renoncé à soy-mesmes, sinon quand il s'est tellement résigné à Dieu, qu'il souffre volontairement toute sa vie estre gouvernée au plaisir d'icelui. Celui qui aura une telle affection, quelque chose qu'il advienne, jamais ne se réputera malheureux, et ne se pleindra point de sa condition, comme pour taxer Dieu obliquement. Or combien ceste affection est nécessaire, il apparoistra si nous considérons à combien d'accidens nous sommes sujets. Il y a mille maladies qui nous molestent assiduellement les unes après les autres. Maintenant la peste nous tormente, maintenant la guerre : maintenant une gelée ou une gresle nous apporte stérilité, et par conséquent nous menace d'indigence : maintenant par mort nous perdons femmes, enfans et autres parens : aucunes fois le feu se mettra en nostre maison. Ces choses font que les hommes maudissent leur vie, détestent le jour de leur nativité, ont en exécration le ciel et la lumière, détractent de Dieu : et comme ils sont éloquens à blasphémer, l'accusent d'injustice et cruauté. Au contraire, il faut que l'homme fidèle contemple mesme en ces choses, la clémence de Dieu et sa bénignité paternelle. Pourtant, soit qu'il se voye désolé par la mort de tous ses prochains, et sa maison comme déserte, si ne laissera-il point de bénir Dieu, mais

[1] Comment., sur Ps., XXXVIII, 11.

plustost se tournera à ceste pensée, Que puisque la grâce de Dieu habite en sa maison, elle ne la laissera point désolée. Soit que ses bleds et vignes soyent gastées et destruites par gelée, gresle ou autre tempeste, et que par cela il prévoye danger de famine : encore ne perdra-il point courage, et ne se mescontentera point de Dieu, mais plustost persistera en fiance ferme, disant en son cœur, Nous sommes toutesfois en la tutèle du Seigneur, nous sommes les brebis de sa nourriture [1]. Quelque stérilité donc qu'il y ait, il nous donnera tousjours de quoy vivre. Soit qu'il endure affliction de maladie, si ne sera-il point abbatu par la douleur pour s'en desborder en impatience, et se plaindre de Dieu : mais plustost en considérant la justice et bonté du Père céleste, en ce qu'il le chastie, il se duira par cela à patience. Brief, quelque chose qu'il advienne, sachant que tout procède de la main du Seigneur, il le recevra d'un cœur paisible et non ingrat : afin de ne résister au commandement de celui auquel il s'est une fois permis [2].

Plusieurs sont vaincus, pour ce qu'ils laissent refroidir et escouler leur zèle en se flattant. Les aultres, au contraire, sont tellement effraïés ne trouvans pas en eux la vertu qu'ils vouldroient, qu'ils en sont confus, et par ce moien quittent là tout. Qu'est-il donq de faire ? Esveillez-vous à méditer tant les promesses de Dieu qui nous doivent estre comme eschelles affin de nous eslever au ciel, pour nous faire mespriser ceste vie transitoire et caduque, que les menaces qui nous doivent bien induire à craindre son jugement. Quant vous ne sentirez pas votre cœur esmeu, comme il seroit

[1] Ps., LXXIX, 13. — [2] Instit. chrest., L. III, ch. VII, 10.

besoing, recourez, comme au remède singulier, à requérir l'ayde de celuy sans lequel nous ne pouvons rien [1].

Le temps de nostre pélerinage est brief, tellement que si nous considérons ceste gloire immortelle où Dieu nous convie, nous n'aurons point occasion de nous lasser au milieu du chemin. D'aultre costé si nous pensons à la bonté inestimable que ce bon Père céleste nous a monstrée, et aux thrésors insignes qu'il nous a desploiez en toutes espèces de grâces, nous serons bien lasches si nous ne sommes esmeus en son amour, pour oublier ou mespriser tout ce qui est du monde, rompre tous les liens qui nous retiennent, et nous desvelopper de tous les empeschements qui nous retardent [2].

Que les fidèles se contienent en toute douceur, afin que leur humilité et cœur abbatu monte jusques en la présence de Dieu. Et pource qu'il ne nous est pas encore donné de pouvoir discerner les esleus des réprouvez, apprenons de prier pour tous ceux qui nous molestent, de désirer le salut de tout le genre humain, et avoir soin d'un chacun en particulier [3].

Jà soit que quand il est question de célébrer les louanges de Dieu, le cœur doyve aller devant la langue, c'est toutesfois signe de froidure et de faute d'affection, si la langue ne s'y employe aussi de son costé pour tenir compagnie au cœur [4].

---

[1] Lettres franç., Ed. J. Bonnet, I, 392, 393.— [2] Id., I, 435. — [3] Comm., sur Ps., CIX, 16. — [4] Id., Ps., CIX, 30.

Luy-mesme rachètera Israël de toutes ses iniquitez. Apprenons de ce passage par quel moyen il nous faut attendre délivrance en tous nos maux, ou quel ordre il nous convient tenir à la cercher : c'est asçavoir que la rémission des péchez marche tousjours en premier lieu, sans laquelle rien ne nous peut venir à bien. Car ceux qui désirent seulement de sortir des punitions et maux qu'ils sentent, sont semblables à des malades mal advisez, qui ne se donnent point de soin de leur principale maladie, pourveu qu'on les guarisse des accidens qui leur donnent fascherie pour l'heure[1].

Cela est desjà un grand poinct, de dire que nous sommes consacrez et dédiez à Dieu pour ne plus rien penser d'oresenavant, parler, méditer ne faire, sinon à sa gloire. Car il n'est licite d'appliquer chose sacrée à usage profane. Or si nous ne sommes point nostres, mais appartenons au Seigneur, de là on peut voir que c'est que nous avons à faire de peur d'errer, et où nous avons à adresser toutes les parties de nostre vie. Nous ne sommes point nostres, pourtant, que nostre raison et volonté ne dominent point en nos conseils, et en ce que nous avons à faire. Nous ne sommes point nostres : ne nous establissons donc point ceste fin, de cercher ce qui nous est expédient selon la chair. Nous ne sommes point nostres : oublions-nous donc nous-mesmes tant qu'il sera possible, et tout ce qui est à l'entour de nous. Derechef, nous sommes au Seigneur : vivons et mourons à lui. Nous sommes au Seigneur : que sa volonté donc et sagesse préside en toutes nos actions. Nous sommes au Seigneur : que toutes les parties de nostre vie soyent référées à lui,

[1] Comment., sur Ps., CXXX, 8.

comme à leur fin unique. O combien a profité l'homme, lequel se cognoissant n'estre pas sien, a osté la seigneurie et régime de soy-mesme à sa propre raison, pour le résigner à Dieu! Car comme c'est la pire peste qu'ayent les hommes pour se perdre et ruiner, que de complaire à eux-mesmes : aussi le port unique de salut est, de n'estre point sage en soy-mesme, ne vouloir rien de soy, mais suivre seulement le Seigneur. Pourtant que ce soit là nostre premier degré, de nous retirer de nous-mesmes, afin d'appliquer toute la force de nostre entendement au service de Dieu [1].

Les hommes sont si enclins que rien plus à estre sages outre mesure. Afin donc que Dieu nous ait vrayement dociles et obéissans, il nous est utile d'estre destituez de nostre propre conseil, et qu'il ne nous reste rien, sinon que nous nous livrions du tout à luy, pour estre tournez et virez où il luy plaira [2].

Il n'y a rien qui desplaise plus à Dieu, que quand nous voulons par nostre prudence humaine modérer ou retrancher, ou advancer ou reculer, oultre sa voulunté. Parquoy si nous ne voulons luy desplaire, il nous fault fermer les yeux au regard des hommes. Quant aux dangers qui peuvent advenir, nous les debvons bien éviter en tant qu'en nous est, mais non pas en déclinant du droict chemin. Nous avons sa promesse qu'il nous assistera quand nous irons droict. Ainsi il ne nous reste sinon de faire nostre office, en luy recom-

[1] Instit. chrest., L. III, ch. VII, 1. — [2] Comment., sur Genèse, XXII, 2.

mandant ce qui en adviendra. Et voilà pourquoy les sages de ce monde sont souventes fois frustrés de leur espérance pource que Dieu n'est point avec eux, quant en se défiant de luy et de son secours ils cherchent des moyens obliques et lesquels il condamne. Voulons-nous doncques sentir la puissance de Dieu de nostre costé? Suyvons simplement ce qu'il nous dit [1].

Quelque crédit qu'on ait, si ne faict-il jamais bon d'estre tant libéral à espandre le bien d'autruy, et si nous avons à nous garder de faire largesse aux despens des hommes, quelle caution doibt estre au prix à despenser la vérité de Dieu, laquelle il ne nous commect pas pour en rien diminuer [2].

Si nous voulons éviter tout scandale, il fault chasser Jésus-Christ arrière de nous, lequel est la pierre d'offense à laquelle la plus part du monde choppe et trébusche. Et mesmes a esté ainsi en scandale aux Juifs et Israélites pour lesquels il estoit envoyé, comme tousjours une grande partie de ceste nation-là s'est offensée en son Dieu. Il nous fault doncques tenir ceste règle, que, quant aux choses commandées ou défendues de Dieu, il est tant nécessaire de les faire ou s'en abstenir, qu'il ne fault estre desmeu de son obéissance pour l'offense de tout le monde [3].

Si vous avez à combatre, et que telle soit la volonté de Dieu, estimez que c'est un oraige qui passe, et pourtant

1 Lettres franç., Ed. J. Bonnet, I, 277. — 2 Id., I, 4. — 3 Id., I, 53.

qu'il vous faut retirer au couvert. Or n'avons-nous point aultre retraite que celle de nostre Dieu Cachons-nous doncq là, et nous serons à seureté [1].

Nous ne recognoissons nulle union, sinon celle qui est fondée en Christ : ni aucune charité, sinon celle de laquelle il est le lien [2].

Dépendons tousjours de la bouche du Seigneur, et ayons les yeux fichez incessamment sur sa Parolle, et n'adjoustons rien, ou ne meslons rien du nostre avec sa sapience, à celle fin que nostre levain ne corrompe toute la masse, et ne rende fade le sel mesme qui est en nous. Monstrons-nous disciples obéissans du Seigneur, tels qu'il nous veut avoir, à savoir humbles, povres, du tout vuides de nostre sagesse, pleins de zèle d'apprendre : toutesfois ne sachans rien, ou ne voulans rien savoir, sinon ce qu'iceluy nous enseignera, et d'avantage fuyans comme poison mortelle tout ce qui est estrange et hors de sa doctrine [3].

Va-t'en de ta terre, et de ton parentage, et de la maison de ton père [4]. Il semble que ce soit un amas de paroles qui soit superflu. Joint que Moyse qui est si brief ailleurs, exprime ici une chose qui est plene et facile en trois façons de parler. Mais il va bien autrement. Car d'autant que l'exil est triste de soy, et que la douceur du pays où nous sommes nez, nous

[1] Lettres franç., Ed. J. Bonnet I, 102. — [2] Opusc., p. 2. — [3] Opusc., p. 4, 5. — [4] Gen., XII, 1.

tient comme liez à soy, Dieu insiste tout exprès sur ce commandement de laisser son pays, afin de transpercer du tout le cœur d'Abram. S'il eut dit seulement en un mot, Laisse ton pays, il eust esté assez touché : mais il est encore plus outré et transpercé, quand il entend qu'il luy faut renoncer à son parentage, et à la maison de son père. Il ne faut pas toutesfois penser, que Dieu soit cruel, pour prendre plaisir à fascher ses serviteurs : mais il examine ainsi toutes leurs affections, pour ne laisser aucunes caehetes en leurs cœurs. Nous en voyons plusieurs, qui sont bouilans pour un temps, lesquels se refroidissent et se gèlent après. D'où vient cela, sinon qu'ils bastissent sans fondement? Dieu donc a voulu fouiller jusques au profond tous les sens d'Abram, afin qu'il n'entrepreint rien téméraírement ni inconsidérément : et qu'il ne se repentist pour reculer soudain en arrière. Parquoy si nous désirons de suyvre Dieu constamment, il nous faut diligemment méditer toutes les incommoditez, difficultez et dangers qui nous sont apprestez : afin qu'il n'y ait point un zèle subit qui produise quelques fleurs, lesquelles déchéent et s'esvanouissent incontinent, mais que nous produisions en toute nostre vie fruits de piété qui procèdent d'une racine ferme et profonde.

En la terre que je te monstreray. Voici un autre examen pour esprouver la foy d'Abram. Car pourquoy Dieu ne luy désigne-il incontinent la terre, sinon pour tenir son serviteur en suspens, et mieux expérimenter comment il est adonné à sa Parole? comme s'il disoit, Je te commande de sortir les yeux fermez, et te défen de t'enquérir où je te veux mener, tant que tu ayes du tout renoncé à ton pays pour te rendre du tout à moy. Et c'est aussi la vraye espreuve de nostre obéissance, quand nous ne sommes point sages en nous-mesmes, mais nous remettons du tout au Seigneur.

Toutes et quantes fois donc qu'il requiert quelque chose de nous, il ne faut pas que nous soyons si souciez de l'évènement, que la crainte et l'anxiété nous retardent. Car il vaut mieux suyvre Dieu à yeux clos, et l'avoir pour nostre conducteur, que de nous appuyer sur nostre prudence, et errer par des circuits tortus, qu'elle nous imagine [1].

Il me semble qu'on ne doit faire nulle difficulté d'admettre au consistoire gens de justice et chefs de police, moyennant qu'ils n'y soyent point en qualité de magistrat. Mais que tousjours la discrétion soit observée entre les deux charges et estats. D'exclure ceux qui sont au gouvernement civil, qu'ils ne soyent aussi bien superintendans au régime spirituel, il me semble que ce seroit contre toute raison. Le tout est, quand ils seront esleus comme idoynes à tel office, qu'ils ne meslent point avec la puissance du glaive ce qui en doit estre distingué [2].

Il est escrit : *Que quiconque n'accomplira tout ce qui est commandé, sera maudit ;* et ainsy nous n'avons autre refuge qu'au sang de nostre Seigneur Jésus-Christ qui nous purge et lave au sacrifice de sa mort, qui est notre sanctification. Par ce mesme moyen Dieu reçoit pour agréable les bonnes œuvres que nous faisons par sa vertu, combien qu'elles soient tousjours entachées de quelques povretés. Ainsy quiconque se voudra appuyer sur ses mérites, il sera comme pendu en l'air pour bransler à tous vents. Bref ceux qui pensent mériter aucune chose, se font Dieu redevable, au lieu de quoy

[1] Comment., sur Genèse, p. 94. — [2] Lettres franç., Ed. J. Bonnet, II, 452.

il nous faut tenir le tout de sa pure bonté. Nous serons riches et abondans en mérites, estans en Jésus-Christ; estans hors de sa grâce, ne pensons point avoir une goutte de bien [1].

Il n'y a rien plus propre pour réprimer les esmotions impétueuses d'ennuy et tristesse, que de réduire en mémoire que nous n'avons pas affaire avec un homme mortel, mais avec Dieu, lequel maintiendra tousjours sa justice à l'encontre des répliques des hommes, quand ils murmureront contre luy, voire mesme quand ils crieront comme enragez. Car qui est cause que la plus grand'part des hommes se desborde en si grande impatience, sinon d'autant qu'ils ne considèrent point que c'est avec Dieu qu'ils osent contester et débatre? Ainsi donc, d'autant que les uns rejettent sur fortune tout le mal qui leur advient, les autres sur les hommes, les autres se forgent par imaginations diverses causes, et à grand'-peine en trouvera-on de cent l'un qui recognoisse la main de Dieu, ils se laschent la bride à faire leurs complaintes sans regarder si Dieu y est offensé [2].

Lors vrayement nous commençons à attribuer à Dieu ce qu'il luy appartient, quand nous venons à bien poiser comment toutes nos forces ne sont rien. Et de faict, ce que les hommes, comme par un desdain, le plus souvent ensevelissent et mettent en oubli les bénéfices de Dieu, ne vient d'ailleurs sinon de ce que s'abusans d'une vaine imagination, ils présument et s'attribuent quelque chose de propre à eux. Parquoy le souverain moyen de nous accoustumer à n'estre

[1] Lettres franç., Ed. J. Bonnet, I, 319. — [2] Comment., sur Ps., XXXIX, 10,

point ingrats envers Dieu, c'est que ceste folle opinion de nostre propre vertu, s'esvanouisse et sorte du tout de nous [1].

C'est la vraye preuve de la foy, de regarder à la seule promesse de Dieu, pour estre conduit par sa seule lumière, entre les très espesses ténèbres d'afflictions [2].

Qui ay-je au ciel sinon toy? je n'ay aussi désiré autre avec toy en la terre. Voyci donc le seul moyen de chercher Dieu, quand nous ne nous esgarons point en divers circuits, et qu'estans despouillez de toute superstition et orgueil, nous nous retirons droit à Dieu. Car ceste manière de parler, *Je n'ay désiré autre avec toy,* vaut autant que s'il eust dit, Pource que j'ay cognu que toy seul me suffis, voires plus que suffis, je ne me laisse point transporter à divers appétis, mais je me tien à toy [3].

Le commencement de tous les biens dont la vraye et ferme jouissance vient jusqu'à nous, c'est que Dieu nous pardonnant et abolissant gratuitement nos péchez, nous reçoit en sa grâce. Ou pour mieux dire, la rémission des péchez, d'autant qu'elle nous rend Dieu propice, sanctifie aussi tous les biens qu'il nous eslargit, afin qu'ils nous tournent à salut [4].

Çà esté une complainte ancienne que l'Evangile estoit cause de tous les maux et calamités qui adviennent aux

1 Comment., sur Ps., XLIV, 4. — 2 Id., Ps., LXXI, 14. — 3 Id., Ps., LXXIII, 25. — 4 Id., Ps., CIII, 3.

hommes. De faict nous voyons par les histoires que quelque temps après que la Chrestienté fust espandue partout, il n'y eust quasi angle de la terre qui ne fust horriblement affligé. L'esmotion des guerres estoit comme un feu universel allumé en tous païs. Les déluges d'un costé, les pestes et famines de l'aultre, une confusion énorme d'ordre et de police, en sorte qu'il sembloit que le monde se deust plainement renverser. Nous avons pareillement veu de nostre temps, depuis que l'Evangile a commencé d'estre remis au-dessus, beaucoup de pouvretés, tellement que chacun se plainct que nous sommes en ung siècle malheureux, et y en a bien peu qui ne gémissent soubs ce fardeau. Or en sentant les coups, nous debvons regarder à la main de celuy qui nous frappe, et debvons aussi penser pourquoy. La cause qui le meust à nous faire ainsi sentir ses verges, n'est pas trop obscure, ne difficile à entendre. Nous sçavons que sa parolle par laquelle il nous veult guyder à salut est un trésor inestimable : en quelle révérence est-il receu de nous, quand il le nous présente ? Puis donc que nous ne tenons pas grand compte de ce qui est tant précieux, à Dieu est bien raison qu'il se venge de nostre ingratitude. Nous oyons aussi ce que Jésus-Christ prononce [1], que *le serviteur sachant la volunté de son maistre, et ne la faisant point, est digne de double chastiment.* Puisque nous sommes si lasches à obéyr à la volunté de nostre Dieu, qui nous a esté déclairée plus que cent fois cydebvant, ne trouvons point estrange s'il se courrouce plus aspremement contre nous, veu que nous sommes plus inexcusables. Quant nous ne faisons point profiter la bonne semence, c'est bien raison que les chardons et espines de Sathan croissent pour nous poindre et piquer. Puisque nous

[1] Luc, XII, 47.

ne rendons point à nostre Créateur la subjection qui luy est deue, ce n'estpoint merveille que les hommes s'eslèvent contre nous [1].

Nous expérimentons bien nostre fragilité estre telle que si nous ne sommes poulsez d'heure en heure, nous sommes incontinent refroidis de nostre zèle. Et c'est la cause pourquoy il y en a tant qui cheminent en escrevices, pource qu'estans déceus par faulse imagination que c'est assez d'avoir une fois entendu la vérité, ils s'anonchalissent, mesprisant l'exercice quotidien qui nous est tant nécessaire à tous [2].

C'est peu de chose de ce que nous avons à endurer en ce monde, si nous regardons à la briesveté de nostre vie. Et quand le terme seroit long, c'est belle chose que le Fils de Dieu soit glorifié par nos passions, et que nous soyons participans de sa gloire. Puisque vous avez commencé de mourir au monde pour l'amour de luy, il fauldra apprendre doresnavant que c'est d'estre ensepveli. Car la mort n'est rien sans la sépulture. C'est la consolation qu'il vous convient prendre pour ne vous point tromper, de vous préparer à endurer jusqu'en la fin. Combien que la croix que vous portez est bien aysée au pris de celle du maistre. Quand il lui playra de vous imposer plus poisant fardeau, il vous donnera aussi bien les espaules pour le soustenir [3].

---

[1] Lettres franç., Ed. J. Bonnet, I, 266. — [2] Id., I, 107. — [3] Id., I, 119.

Vueillons ou non, si nous fault-il estre estrangiers en ce monde, encores que nous ne bougions du nid [1].

Nous apprenons à deviser, au lieu qu'il nous convenoit apprendre à vivre [2].

Tous les dangiers qu'on peult craindre ne doibvent empescher que l'Esprit de Dieu n'aye sa liberté et son cours en ceulx auxquels il a distribué ses grâces pour édifier l'Eglise [3].

Comme la doctrine est l'âme de l'Eglise pour la vivifier, aussy la discipline et correction des vices, sont comme les nerfs pour maintenir le corps en son estat et vigueur [4].

Ne pensons jamais avoir bien profité si nous ne préférons à tous les triomphes du monde, de combattre soubs l'enseigne de nostre Seigneur Jésus, assavoir portant sa croix [5].

En ta main je recommanderay mon esprit [6]. C'est merveille comment tous ayans tant de soucis qui nous espovantent d'un costé et d'autre, à grand'peine toutesfois s'en trouve-il de cent l'un qui soit advisé jusques-là, que de remettre sa vie sous la main et garde de Dieu. Plusieurs vivent joyeu-

[1] Lettres franç., Ed. J. Bonnet, I, 242. — [2] Id., I, 243. — [3] Id., I, 271. — [4] Id., I, 280. — [5] Id., I, 283. — [6] Ps., XXXI, 5.

sement et sans souci au jour la journée, comme on dit : en sorte qu'à les voir il semble qu'ils pensent que leur condition soit un nid plaisant, tranquille, et duquel incommodité quelconque n'en pourra approcher : mais si tost qu'il se présente devant eux quelque peur, ils sont incontinent comme demi-morts de perplexité et destresse. Ainsi il advient que jamais ils ne se rapportent à Dieu, d'autant qu'ils se déçoivent par vaines flatteries, se faisans à croire que de leur faict ce ne sera que triomphe, ou bien estans surprins tout en un coup de frayeur, et eslourdis d'espovantemens, ils ne sentent aucun goust du soin paternel qu'il ha d'eux.

Or tant y a néantmoins, que comme ainsi soit qu'il surviene tous les jours divers tourbillons de solicitudes, lesquels nous agitent, voire mesme quelquefois nous renversent ou transportent hors du devoir de nostre vocation, ou pour le moins nous esbranlent et font faire quelque faux pas, le seul remède pour les appaiser et réprimer tous, est de considérer que Dieu, qui est seul autheur de nostre vie, est aussi celuy qui la conserve : voylà le seul moyen pour alléger la pesanteur de tous les maux qui nous pressent, de peur qu'estans accablez de tristesse, désespoir ne nous engloutisse. Puis donc que Dieu daigne bien avoir le soin de nostre vie, et comme la prendre en sa charge, apprenons, encore que chacun jour nous voyons devant nos yeux infinies morts, de recourir tousjours là comme à nostre franchise : et mesme d'autant que chacun se trouvera sujet à plus de dangers, que tant plus songneusement il s'exerce en ceste méditation : brief que ceci soit nostre bouclier contre tous assauts et dangers, et nostre retraite contre toutes agitations et tempestes, Que combien que ce soit fait de nostre vie, que toutesfois Dieu est fidèle gardien d'icelle. Puis, que cela nous

incite à prier qu'il plaise à Dieu d'en prendre tousjours la garde et défense. Outre cela ceste asseurance fera qu'un chacun s'addonnera alaigrement et en promptitude d'obéissance à faire le devoir de sa vocation, et avancera tousjours, tendant au but constamment et hardiment [1].

Résistons à nostre chair, veu qu'elle nous est grande ennemye, et pour obtenir pardon de Dieu, ne nous pardonnons pas, mais plus tost soyons nos juges pour nous condempner ; et qu'un chacun, selon qu'il se veoit tardif, se poulse, et que tous ensemble sentans que nous ne faisons point nostre debvoir, soyons bien aises d'estre sollicitez d'ailleurs, et que Dieu nous donne autant de coups d'éperon qu'il sçait que nostre paresse en a besoing [2].

Il seroit bien à désirer que les dissentions dont l'Eglise est troublée à présent, fussent appointées par l'authorité d'un bon Concile. Mais comme les choses sont disposées, il ne faut encores espérer cela. Parquoy attendu que les Eglises sont en si piteuse confusion estans comme dissipées, et qu'il n'y apparoisse nulle espérance du costé des hommes de les réduire en bonne union : il n'y a rien meilleur que de se retirer chacun à l'enseigne que le Fils de Dieu nous a eslevée. Et ne faut pas que l'un attende l'autre pour ce faire. Selon que chacun verra la lueur de l'Escriture pour l'esclairer, qu'il y coure viste. Quant est du corps universel de l'Eglise, il nous faut prier Dieu qu'il en ait le soin. Cependant toutesfois que nous ne soyons point nonchalans : mais plustost que chacun

[1] Comment., sur les Psaumes. — [2] Lettres franç., Ed. J. Bonnet, II, 300.

mette peine et diligence à restaurer ce qui est ruiné : applicquant là tout ce que Dieu nous a donné d'esprit, ou de conseil, ou de moyen. Surtout qu'en ces troubles tant désespérez ceste promesse nous console et soustienne : à savoir, d'autant qu'il n'y a personne du costé des hommes qui vienne en avant pour y prévoir, que Dieu estant armé de sa justice, et garni de la force de son bras, parfera tout luy seul [1].

Le monde endure bien qu'on l'astreigne à tant de loix et si dures qu'on voudra, qu'on le contraigne à beaucoup d'observations fascheuses, qu'on luy impose un joug pesant et austère. Bref, il n'y a rien qu'il refuse, moyennant qu'il ne soit nouvelle du cœur [2].

Que ceux qui se voyent tellement assiégez de difficultez qu'il n'y a ne voye ne sentier, se souviennent que mesmes les déserts où il ne se trouvera point une goutte d'eau, ne leur doyvent clorre le passage. Pour avoir plus claire intelligence de ce propos, notons que Dieu se fait cercher de ses enfans, non point par belles prairies, ne par ombrages beaux et plaisans : mais parmi des chemins aspres, et raboteux, parmi des sablonnières ou des landes, parmi des régions laides et hideuses, et le tout pour exercer leur foy, pour approuver le zèle et le désir qu'ils ont de parvenir à luy. Combien donc que nous ne puissions venir à Dieu sans passer par quelque désert ou chemin sauvage, cognoissons que ce n'est pas d'aujourd'huy que Dieu traitte ainsi ses fidèles, et

[1] Opuscules, p. 1008. — [2] Id., p. 526.

prenons courage à ensuyvre ceux qui nous ont précédez de long-temps [1].

C'est en vain qu'on parle de Jésus-Christ, sinon à ceux qui estans vrayement humiliez, sentent quel besoin ils ont d'un rédempteur : par la grâce duquel ils soyent délivrez de la mort éternelle [2].

Comme il n'y a rien qui nous rende plus lasches et inutiles que desfiance : ainsi quand Dieu nous propose bonne et heureuse issue, la foy nous met au dedans une vigueur à toutes choses qu'il faut entreprendre [3].

Si la foy n'est nourrie et soustenue souvent de nouveaux appuis, elle s'escoule et esvanouist. Et toutesfois nous sommes entachez d'un chagrin pervers, tellement qu'il nous fasche et ne daignons presques escouter deux fois une mesme chose. Apprenons donques, toutes fois et quantes que nouveaux combats se présentent, de réduire en mémoire les promesses de Dieu, qui corrigent nostre langueur, ou qui resveillent nostre paresse et lascheté. Surtout, appliquons à nostre usage ordinaire ce qui a esté dit en général [4].

Il y a un silence propre à la foy, à ce qu'elle preste audience à la parole de Dieu. Elle ha puis après son tour à

[1] Opuscules, p. 867. — [2] Id., p. 1155. — [3] Comment., sur Josué, I, 2. — [4] Id., XI, 6.

parler, à ce qu'elle responde, Amen : suyvant ce qui est escrit au Prophète [1], *Je leur diray, Vous estes mon peuple : et ils me diront, Tu es nostre Dieu* [2].

Pour bien dresser nostre vie, le premier poinct est, que nous mettions peine d'estre approuvez devant Dieu. Or nous sçavons que sur tout il requiert de nous syncérité de cœur, et rondeur de bonne conscience. Ce sera donc renverser l'ordre, quand quelqu'un ne se souciant pas beaucoup d'apporter un cœur entier, se contentera de former sa vie à l'obéissance de la Loy, quant à l'apparence externe seulement. Car il faut tousjours retenir ceste maxime, que Dieu, auquel nous avons affaire, ne s'amuse pas aux œuvres qui apparoissent par dehors, mais regarde principalement au cœur. Le second poinct est, que nous apportions devant Dieu obéissance : c'est-à-dire qu'un chacun ne se forge point à son appétit une nouvelle façon de justice sans la parole de Dieu, mais que nous nous laissions conduire par le commandement de Dieu [3].

Nous ne pouvons pas deuement servir Dieu, si nous n'avons repos et tranquillité en nos esprits. Et de faict, ceux qui sont en inquiétude, qui doutent si Dieu leur est propice ou contraire, s'il accepte ou rejette leur service, et pour le faire court, ceux qui sont comme flottans entre espoir et crainte pourront bien travailler et se tourmenter à servir Dieu, mais jamais ne se rangeront à lui d'une droite affec-

[1] Osée, II, 23. — [2] Comment., sur l'Harmonie évangélique, Luc, I, 20. — [3] Id., Luc, I, 6.

tion et de bon cœur. Car ce tremblement, auxiété et incertitude qu'ils ont, est cause de leur faire hayr Dieu et l'avoir en horreur : tellement que s'il se pouvoit faire, ils voudroyent que sa majesté fust abbatue et abolie. Or nous sçavons qu'il n'y a sacrifice plaisant à Dieu, s'il n'est volontaire et venant d'un cœur prompt et alaigre. Parquoy, avant que les hommes puissent bien servir Dieu, il faut premièrement qu'ils ayent leurs consciences paisibles et tranquilles, suyvant ce que dit David [1], *Il y a pardon vers toy, afin que tu sois craint* [2].

Il faut que ces deux points demeurent, c'est asçavoir pénitence et foy. Comme quand nostre Seigneur Jésus-Christ envoye ses disciples, il leur commande de prescher la rémission des péchez : et outre cela pénitence : il ne veut point que l'un soit séparé de l'autre. Il est dit du mariage, que l'homme ne doit point séparer ce que Dieu a conjoint. Par plus forte raison, ceste union qui appartient à la vie spirituelle, ne doit point estre rompue. Et ainsi, quand nous voudrons bien prescher la foy, il nous faut aussi prescher pénitence [3].

En quelque lieu que résonne la pure parole de l'Evangile : en quelque lieu aussi que les hommes demeurent en la pure profession d'iceluy, et où ils s'exercent ordinairement à l'ouïr et y proufiter, il ne faut nullement douter, qu'il n'y ait Eglise [4].

---

[1] Ps., CXXX, 4. — [2] Comment., sur l'Harmonie évangélique, Luc I, 74. — [3] Sermon XII sur l'Ep., à Tite. — [1] Comment., sur Actes, II, 42.

Pleust à Dieu que nous eussions tousjours ceci devant les yeux, toutes fois et quantes que le Diable nous solicite à débats et contentions : asçavoir que des dissensions intérieures des membres n'en peut procéder autre chose, que la ruine et consomption de tout le corps. Or quelle misère et rage est-ce, quand de nostre propre gré nous conspirons la ruine les uns des autres : nous, di-je, qui sommes membres d'un mesme corps [1].

C'est bien en vain qu'on philosophe sur l'ouvrage de ce monde, sinon que premièrement estant humilié par la prédication de l'Evangile, on ait apprins à assujétir tout l'esprit, tant aigu et subtil qu'on le puisse avoir, à la folie de la croix. Soit, di-je, que nous allions haut ou bas, nous ne trouverons rien qui nous eslève jusqu'à Dieu, tant que Christ nous ait instruits en son escole. Or cela ne se peut faire, sinon qu'estans retirez des profonds abysmes d'enfer, nous soyons eslevez sur le char de sa croix par dessus tous les cieux : afin que là nous comprenions par foy ce qu'œil n'a jamais veu, ni aureille ouy, et surpasse grandement nos cœurs et nos pensées......

Christ est l'image, en laquelle Dieu manifeste non seulement ce qu'il a en son cœur, mais aussi ses pieds et ses mains. J'appelle son cœur, cest amour secret par lequel il nous embrasse en Christ : par les mains et les pieds, j'enten les œuvres qui nous sont mises devant les yeux. Incontinent que nous sommes escartez de Christ, il n'y a rien ne si espais, ne si délié devant nos yeux, dont nous ne soyons nécessairement esblouis [2].

---

[1] Comment., sur Galates, V, 15. — [2] Préface du Comment., sur la Genèse.

En vain on travaillera à monstrer aux hommes le soin qu'ils doyvent mettre à bien conduire leur vie, sinon que devant on leur ait monstré que la source de toute justice est en Dieu et en Christ : ce qui est les ressusciter des morts. Et c'est en cela que consiste la principale différence entre l'Evangile et la Philosophie. Car combien que les Philosophes traittent des mœurs bravement et d'une façon qui leur acquiert louange de subtilité d'esprit, si est-ce néantmoins que toute la beauté qui reluit en leurs enseignemens, est comme un beau bastiment et de grande apparence, lequel sera sans fondement[1].

Tout ce qui n'est de foy, est péché. Comme ainsi soit que l'esprit fidèle ne se peut en nulle part asseurément arrester qu'en la Parole de Dieu, il faut que par ce passage toutes inventions de servir Dieu, et toutes œuvres qui ont prins leur origine dedans les cerveaux des hommes s'en aillent en fumée. Car quand S. Paul condamne tout ce qui n'est de foy, il rejette tout ce qui n'est point fondé sur la parole de Dieu, et approuvé en icelle. Combien que mesme cela seul ne suffit pas, que ce que nous faisons soit approuvé par la parole de Dieu, sinon que quant et quant l'esprit estant muni de ceste certitude et ferme persuasion, s'employe à l'œuvre avec une alaigresse. Ainsi donc le commencement ou fondement de bien vivre et droitement, est, qu'estans appuyez sur la parole de Dieu, (afin que nos esprits ne soyent en bransle d'un costé et d'autre), nous marchions asseurée-ment et hardiment où il nous appelle[2].

---

[1] Comment., sur Romains, XII, 1. — [2] Id., XIV, 23.

Qu'il nous souvienne que l'estat extérieur de l'Eglise est tellement contemptible, que sa beauté reluit au dedans : et quelle est tellement flottante en terre, qu'elle a son siége ferme et bien establi au ciel : qu'elle est tellement deschirée et dissipée quant au monde, voire abbatue, que néantmoins elle se tient entière et debout devant Dieu et ses Anges : en somme qu'elle est tellement misérable selon la chair, que sa félicité spirituelle luy demeure. Suyvant cela, quand Jésus-Christ estoit posé avec grande povreté en la cresche, les Anges chantoyent en l'air sa louange : l'Estoille rendoit tesmoignage du ciel à sa gloire : les Sages sentoyent sa vertu de région lointaine. Quand il avoit faim au désert, combatant contre les tentations de Satan, et quand il suoit jusques au sang, les Anges estoyent là près pour le servir. Comme il devoit estre prins et garrotté, il faisoit tomber à sa simple voix ses ennemis à la renverse. Du temps qu'il pendoit en la croix, le soleil par son éclipse luy faisoit hommage, comme au Roy de tout le monde. Les sépulchres estans ouvers, le confessoyent Seigneur et maistre de la mort et de la vie. Maintenant si nous voyons Jésus-Christ estre tormenté en son çorps par l'orgueil et les outrages des meschans : si nous le voyons opprimé de leur tyrannie, exposé à leurs opprobres, poussé cà et là par leur violence : rien de tout cela ne nous doit estonner : plustost nous avons à réduire en mémoire, que l'Eglise est ordonnée à ceste condition de batailler continuellement sous la croix, tant qu'elle aura à cheminer en ce monde [1].

Si on demande, en quoy consiste principalement la Chrestienté : il est certain qu'il y a deux poincts, qui non seule-

[1] Opuscules, p. 1161.

ment tiennent le premier lieu, mais comprennent sur eux quasi tous les autres. A savoir, que Dieu soit deuëment servi, et que les hommes sachent où ils doyvent cercher salut. Au contraire, ces deux poincts abbatus, nous avons beau nous vanter d'estre Chrestiens, car c'est à fausses enseignes. Les sacremens et le gouvernement de l'Eglise vont après : car comme ce sont aides ordonnez pour conserver ceste doctrine, aussi on ne les doit rapporter à autre fin : et ne peut-on autrement juger si l'usage en est bon ou mauvais, sinon en les compassant à ceste reigle. Si quelqu'un veut avoir une plus facile déclaration de cela, je dis que l'office des prélats, et tout l'ordre de l'Eglise, avec tous les Sacremens, sont comme le corps : mais la doctrine laquelle nous monstre la façon d'honorer Dieu droitement, et nous instruit où c'est que les hommes doyvent mettre la fiance de leur salut, est comme l'âme, laquelle donne vie et vigueur au corps, à fin qu'il ne soit pas inutile et comme mort [1].

La vraye Foy, tesmoin sainct Paul, est celle par laquelle est esmeuë en nos cœurs une telle fiance, qui nous donne hardiesse de comparoir devant Dieu. Et ne peut autrement estre entendu ce qu'il dit ailleurs, que nous avons tesmoignage de nostre adoption seellé en nos cœurs par le Sainct Esprit, lequel nous donne authorité d'appeler Dieu nostre Père [2].

Si quelques uns sont offensez de ce que la divinité de Jésus-Christ est conjointe en une mesme personne avec sa na-

[1] Opuscules, p. 508. — [2] Id., p. 514.

ture humaine : s'il y en a qui trouvent desraisonnable que nous cerchions la vie en un trespassé, que nous tenions la croix qui de soy est maudite, pour fontaine de nostre salut : telles gens ne sont scandalizez, sinon d'autant que n'ayans nulle crainte de Dieu, ils ne peuvent gouster la doctrine spirituelle. Ainsi que leur stupidité ne nous soit point en scandale : mais plustost que l'humanité de Jésus-Christ nous eslève à sa gloire divine, et que par ce moyen toutes questions curieuses soyent abolies, quand nous serons ravis en admiration de sa hautesse : que la mort qu'il a endurée en la croix nous conduise en sa résurrection, laquelle peut bien effacer toute l'ignominie de la croix : que de l'infirmité de sa chair, nous montions à la vertu de son Esprit, laquelle doit bien abbatre toutes nos foles imaginations. Voylà comme S. Paul estoit touché, quand il disoit, *Je n'ay point honte de l'Evangile : car c'est la puissance de Dieu en salut à tous croyans*. Par lesquelles parolles il déclaire, qu'il n'y a que ceux qui n'ont point cognu la force de l'Evangile pour en estre sauvez, qui en ayent honte [1].

Il n'est point moins nécessaire aux serviteurs de Christ, de mespriser les faux rapports qu'on fait d'eux, et les mensonges qu'on sème çà et là, que de n'estre point entachez de vaine gloire [2].

Si un homme mortel prononçoit que sa volonté luy fust pour raison, je confesse que ce seroit une voix tyrannique : mais de ranger Dieu à une telle mesure, c'est une rage par

[1] Opuscules, p. 1156. — [2] Id., p. 1200.

trop excessive. Car il n'est pas licite d'imaginer aucun excès en Dieu, comme s'il faisoit quelque chose d'un plaisir désordonné, à la guise des hommes. Mais il convient porter cest honneur à sa volonté, qu'elle nous suffise pour toute raison, d'autant qu'elle est la fontaine et reigle de toute justice. Car la distinction que mettent les docteurs Sorboniques, Qu'il y pourroit avoir double volonté en Dieu, doit estre exécrable à tous fidèles : à savoir, qu'il ait une volonté reiglée, et l'autre absolue. Or tant s'en faut que nous devions attribuer à Dieu rien qui soit desreiglé, que tout ce qu'il y a d'ordre au ciel et en la terre, procède de luy, comme ordonnant bien et deuement tout ce qui est en nature. Parquoy, quand nous colloquons la volonté de Dieu en degré souverain par dessus toutes causes, jà n'advienne que nous pensions qu'il face rien sans bonne raison : seulement nous entendons qu'il a telle puissance et authorité, qu'il nous convient acquiescer à tout ce qu'il veut. Car si ceste sentence est vraye, Que les jugemens d'iceluy sont un profond abysme : il se faut bien garder, quand l'esprit de l'homme s'eslève en si grand orgueil, que de ne vouloir estre sujet au bon plaisir de Dieu, qu'il ne soit englouti en un tel abysme. Et de faict, il est impossible qu'il n'en advienne ainsi. Et c'est une vengeance de Dieu très-juste [1].

Il n'y a point de plus certaine règle de bien vivre, que quand chacun se contentant de la condition que Dieu luy a ordonnée, ne fait point ses discours à part pour disposer des choses à sa fantasie : mais attend paisiblement la vocation de Dieu, et ne désire point plus qu'il ne luy est permis : sem-

[1] Opuscules, p. 1265.

blablement ne s'ingère par précipitation, et ne prétend point à quelque grandeur, mais se contient volontiers en son degré [1].

Je m'accompagne de tous ceux qui te craignent, et qui gardent tes statuts. Il ne parle pas seulement de cest accord et amour fraternelle que les fidèles ont les uns envers les autres, mais il entend que toutes et quantes fois qu'il a rencontré quelqu'un qui craignoit Dieu, il luy a tendu la main en signe de société : et qu'il n'a point esté seulement l'un du nombre des serviteurs de Dieu, mais aussi qu'il leur a esté en aide. Et de faict un tel accord est bien requis en tous fidèles, qu'ils avancent les uns les autres en la crainte de Dieu : et semble bien qu'il y ait tacitement une comparaison entre ceste saincte conspiration (par laquelle les fidèles entretienent entr'eux le service de Dieu et la piété) et les meschans complots qui règnent par tout le monde : car nous voyons comment les hommes profanes dressent leurs bandes à l'encontre de Dieu, et comment ils s'aident mutuellement pour renverser son service. Parquoy il faut que les enfans de Dieu soyent d'autant plus incitez à maintenir une union saincte les uns avec les autres [2].

Pendant que nous sommes en ce monde, il nous convient estre comme oiseaux sur la branche. Il plaist ainsy à Dieu, et nous est bon [3].

1 Comment., sur Ps., CXXXI, 1. — 2 Id., CXIX, 63. — 3 Lettres franç., Ed. J. Bonnet, I, 182.

APPENDICE

JEAN CALVIN

A JAQUES SADOLET CARDINAL [1]

. . . .

Dressons les aureilles à ce son de trompette, que les cendres mesmes des morts orront de leurs sépulchres. Addressons nos cœurs et nos pensées à ce Juge, qui par la seule resplendissance de sa face, descouvrira tout ce qui est caché en ténèbres, et manifestera tous les secrets du cœur humain, et par le seul Esprit de sa bouche il confondra tous les iniques.

Or maintenant, advises comme tu respondras à bon escient pour toy et pour les tiens : car de nostre cause, d'autant qu'elle est fondée sur la vérité de Dieu, elle ne sera point despourveuë de bonne et juste défense. De nos personnes je m'en tais, desquelles le salut ne sera constitué en advocassage et plaiderie : mais bien en humble confession et suppliante prière. Mais quant à la cause du ministère, il n'y

[1] Fragment de la Response de Jean Calvin à Jaques Sadolet cardinal. Opuscules : p. 166-169.

aura celuy d'entre nous, qui ne puisse parler pour soy comme il s'ensuit : De ma part, Seigneur, j'ay expérimenté combien il est difficile et grief de soustenir envers les hommes l'accusation envieuse, dont j'estoye oppressé sur terre : mais de la mesme confidence dont j'ay tousjours provoqué et áppellé devant ton tribunal, de celle-là mesmes je comparois maintenant devant toy : sachant régner en ton jugement la vérité : sous la confiance de laquelle, me parforçant, j'ay premièrement osé entreprendre et peu parfaire (estant garni de son instruction) tout ce qui a esté par moy fait en ton Eglise.

Ils m'ont accusé de deux crimes très-griefs : savoir est, d'hérésie, et de schisme. Mais ils réputent hérésie, que j'ay osé contredire aux constitutions receuës entr'eux. Qu'eussé-je fait ? J'oyoye de ta bouche, qu'il n'est point d'autre lumière de vérité, pour conduire nos ames en la voye de vie, que celle qui estoit allumée de ta parolle. J'oyoye tout ce estre vanité, que l'humain esprit inventoit de soy-mesmes, quant à ta majesté, vénération de ton nom, et mystère de la religion. Je cognoissoye que si les doctrines inventées en la cervelle des hommes, estoyent semées en l'Eglise au lieu de ta parolle : ce estre une trop sacrilége outrecuidance. Et certainement, quand je tournoye mon regard vers les hommes : toutes choses m'y apparoissoyent contraires. Ceux qui estoyent receus pour superintendans de la foy, n'entendoyent point ta Parolle, et ne s'en soucioyent pas beaucoup. Ils circonvenoyent et abusoyent le menu peuple d'estrangères constitutions seulement, et se mocquoyent de luy par je ne say quelles baveries. Auquel peuple la plus grande vénération de ta Parolle estoit, la révérer de loin, comme une chose, à laquelle on n'a point d'accez : et cependant s'abstenir de toute l'inquisition d'icelle.

Et estoit advenu tant par ceste paresseuse bestise des Pasteurs, comme par la stupidité du peuple : que tout estoit plein de pernicieuses erreurs, mensonges, et superstitions. Bien te nommoyent-ils un Dieu : mais trans-férans ailleurs la gloire que tu t'es appropriée, ils se forgeoyent et avoyent autant de dieux, comme ils en vouloyent adorer pour saincts et Patrons. Ton Christ aussi estoit bien adoré pour Dieu, et retenoit le nom de Sauveur : mais de la part qu'il devoit estre principalement honoré, il estoit quasi sans gloire. Car despouillé de sa vertu et puissance, estoit caché en la trouppe des Saincts, comme un autre du commun. Il n'y avoit celuy qui véritablement estimast ce sacrifice estre seul, lequel il t'offrit en la croix, et par lequel il nous réconcilia à toy. Nul ne pensoit, voire à peine songeoit-il, à sa sacrificature éternelle, ni à l'intercession et médiation dépendante d'icelle. Nul n'estoit qui se reposast en sa seule justice. Au regard de la confidence de salut qui est commandée et fondée en ta parolle : elle estoit presque esvanouye. Mais au contraire, ceci estoit receu comme pour chose certaine, que si quelqu'un garni de ta bénignité et de la justice de ton Fils, concevoit en soy une certaine et asseurée espérance de salut : cela lui estoit attribué à une folle arrogance, et (comme ils disoyent) téméraire présomption. Il y avoit plusieurs mauvaises opinions, qui subvertissoyent de fons en comble, les premières constitutions de la doctrine que tu nous as baillée par ta parolle. La saine intelligence du Baptesme, et de ta saincte Cène, estoit corrompue de plusieurs mensonges. Et d'avantage, comme tous missent leur fiance ès bonnes œuvres (non sans offenser griefvement ta miséricorde) et qu'ils se parforçassent mériter ta grâce par icelles, acquérir ta justice, purger leurs péchez, et te satisfaire (toutes lesquelles choses effacent et anéantissent la vertu de la croix de Christ) néantmoins ne

cognoissoyent point quelles estoyent les bonnes œuvres. Car comme s'ils n'eussent point esté instituez par ta Loy à la justice : ils s'estoyent forgez plusieurs inutiles sottises, pour t'avoir propice et favorable : esquelles ils se complaisoyent tant, qu'ils en mesprisoyent quasi la reigle de la vraye justice, que tu nous a commandée par ta Loy. Et avoyent les traditions humaines tant obtenu de puissance, que si du tout elles n'avoyent osté la fiance qu'on a à tes commandemens : pour le moins elles avoyent diminué grandement leur authorité.

Mais, ô Seigneur, tu m'as illuminé par la clarté de ton Esprit, pour y penser : tu as mis devant moy ta Parolle, comme une torche, pour me donner à cognoistre combien ces choses sont meschantes et pernicieuses : finalement tu as touché mon cœur, à fin que justement et à bon droict je les eusse en abomination. Quant est de te rendre la raison de la doctrine, tu vois ce qu'en porte ma conscience : c'est à dire, que je n'ay jamais délibéré de sortir hors des limites, que je cognoissoye avoir esté constituez à tes serviteurs. Cela donc que je n'ay point douté avoir apprins de ta bouche, je l'ay bien voulu distribuer fidèlement à l'Eglise. Et si est certain vrayement, que j'ay principalement tendu à ce, et y ay fort travaillé : savoir est, que la gloire de ta bonté et justice apparust très-claire, les nuées qui auparavant la couvroyent, déchassées et deffaites : et que les vertus et bénéfices de ton Christ, reluysissent pleinement, tous desguisemens ostez. Car je pensoye bien qu'il n'estoit trop raisonnable, que celles choses demeurassent en ténèbres : pour ausquelles penser et les repenser nous estions nais. Et si ne pensoye pas qu'il fallust monstrer escharsement ni à la légère icelles choses : à la grandeur desquelles, toute oraison est par trop inférieure : et si ne craignoye point de retenir longuement

les hommes en icelles : où du tout gisoit leur salut. Car il est impossible que ceste parolle de Dieu nous seust tromper, laquelle nous dit, Ceste estre la vie éternelle, te cognoistre vray Dieu, et celuy que tu as envoyé, Jésus Christ.

Au regard de ce qu'ils m'ont objecté, que je me suis séparé de l'Eglise, en cela ne m'en sens rien coulpable. Si d'avanture celuy ne doit estre réputé pour traitre, lequel voyant les souldars espars et escartez, vagans ça et là et délaissans leurs rangs, eslève l'enseigne du capitaine, et les rappelle et remet en leur ordre. Car tous les tiens, Seigneur, estoyent tellement esgarez, que non seulement ils ne pouvoyent entendre ce qu'on leur commandoit : mais aussi il sembloit qu'ils eussent mis en oubli, et leur capitaine, et la bataille, et le serment qu'ils y avoyent fait. Et moy, pour les retirer d'un tel erreur, n'ay point mis au vent une estrangère enseigne : mais celuy tien noble estendart, qu'il nous est nécessaire de suyvre, si nous voulons estre enroulez au nombre de ton peuple. En cest endroit, ceux qui devoyent retenir les dits souldars en leur ordre, et qui les avoyent tirez en erreur, ont mis les mains sur moy : et pource que constamment je persistoye, ils m'ont résisté avec grande violence. Et là ont commencé griefvement à se mutiner : tant que le combat s'est enflammé, jusques à rompre l'union. Mais de quel costé soit la faute et coulpe : c'est maintenant à toy, Seigneur, de le dire et prononcer.

De ma part, j'ay tousjours monstré en parolles et en faicts, quel désir j'avoye à union et concorde : toutesfois j'entendoye celle union de l'Eglise, qui prend son commencement de toy, et finit en toy-mesmes. Car toutes fois et quantes que tu nous as recommandé icelle paix et union : tu t'es déclairé quant et quant, estre le seul lien pour la conserver et maintenir. Quant à moy, si j'eusse voulu avoir paix avec

ceux, qui se vantoyent estre les premiers en l'Eglise, et piliers de la foy, il la m'eust fallu acheter par l'abnégation de ta vérité. Mais il m'a bien semblé, me devoir plustost soumettre à tous les dangers du monde : que condescendre à une si exécrable paction. Car ton Christ mesmes nous a anoncé, que si le ciel se devoit entremesler avec la terre, il falloit toutesfois que ta Parole demourast éternellement. Or ne pensoy-je pas, que pour avoir la guerre à tels seigneurs, j'en fusse pourtant en discord avec ton Eglise. Car tu nous avois bien advertis, tant par ton Fils, comme par ses Apostres : qu'aucuns s'eslèveroyent, avec lesquels nullement il ne faudroit consentir. Ce n'estoit point des hommes estrangers, dont il avoit prédit qu'ils seroyent loups ravissans et faux prophètes : mais de ceux-là mesmes qui se porteroyent pour Pasteurs, me commandant de me donner garde d'iceux. Quand donc il commandoit que je m'en donnasse garde, eussé-je presté la main ? Et tes Apostres nous dénonçoyent, qu'il n'estoit point de plus mortels ennemis en ton Eglise : que ceux qui estoyent du milieu du corps, couvers du tiltre de Pasteurs. Et pourquoy eussé-je craint de me séparer de ceux que tes Apostres me disoyent devoir estre réputez pour tes ennemis ? Journellement je regardoye les exemples de tes Prophètes, lesquels je voyoye avoir eu tant de contentions avec les sacrificateurs et faux prophètes de leur temps : qui certes (ainsi qu'il appert) estoyent les premiers de l'Eglise au peuple d'Israël. Mais toutesfois, on ne tient pas tes Prophètes pour scismatiques : combien que pour redresser le service de Dieu quasi ruiné, ils n'ayent point cédé aux autres, qui leur répugnoyent à grand'force. Ils demeuroyent donc en la vraye union de l'Eglise, jaçoit ce qu'ils fussent maudits de grandes malédictions par les iniques sacrificateurs : et qu'ils fussent réputez indignes d'estre comprins

au nombre, non pas des saincts, mais aussi des hommes. Moy donc confirmé à leur exemple, je persistay tellement à ce propos, que ni leurs menaces, ni leurs dénontiations, par lesquelles ils me dénonçoyent scismatique, ne m'estonnèrent aucunement : que tousjours constamment et fermement n'aye résisté à ceux qui sous ombre de Pasteurs, oppressoyent plus que tyranniquement ta povre Eglise. Car je sentoye bien en moy quel désir j'avoye à l'union d'icelle : pourveu que ta vérité fust le lien de telle concorde.

Des esmotions qui en sont ensuyvies, comme elles n'ont point esté excitées par moy, ainsi ne les me doit-on point imputer. Tu sais bien, Seigneur, et la chose mesme le tesmoigne envers les hommes, comme je n'ay cerché autre chose, sinon que par ta parolle, toute controversie fust appaisée : à fin que par une conjonction d'esprit, toutes les deux parties tendissent à l'amplification et establissement de ton Royaume. Tu sais aussi que je n'ay point refusé, voire au danger de ma teste (s'il se trouvoit que je me fusse esmeu en vain) que la paix fust remise en l'Eglise. Mais, que faisoyent nos adversaires ? Ne couroyent-ils pas tout soudain et furieusement au feu, au gibet et aux espées ? N'estimoyent-ils pas que leur seul recours estoit aux armes et à la cruauté ? N'incitoyent-ils pas gens de tous estats à ceste mesme rage ? Ne rejettoyent-ils pas toutes conditions de paix ? Dont il est advenu que la chose, qui sans cela se pouvoit amiablement appaiser, s'est allumée, et est parvenue jusques à une telle guerre. Et combien qu'en une si grande perturbation de choses il y ait eu plusieurs opinions : je suis toutesfois maintenant délivré de toute crainte, puis que nous sommes devant ton siège judicial, là où équité conjointe à vérité, ne peut juger que selon innocence.

Voylà, Sadolet, la défense de nostre cause, non pas celle

que pour nous charger, tu as voulu inventer : mais celle, que toutes gens de bien pour le présent cognoissent estre véritable : et laquelle en ce jour-là apparoistra clairement à toutes créatures.

JEHAN CALVIN

AUX LECTEURS [1]

Si ce livre estoit imprimé en latin, ce seroit peine superflue à moy d'y mettre quelque recommandation : et mesme on me pourroit imputer cela à présomption et témérité : veu que l'autheur est autant cognu entre les gens de lettres, qu'il y en ait aujourd'huy nul au monde. Et selon qu'il est renommé pour son sçavoir excellent, il ha bien le crédit de donner tesmoignage aus livres des autres : tant s'en faut qu'il ait besoin qu'on recommande les siens. Mais pource qu'il n'est point cognu entre ceus de nostre nation qui n'ont point esté instruits aus escholes : il a semblé advis expédient, et à mes frères et à moy, d'advertir les lecteurs du fruict qu'ils pourront recueillir du présent livre, à fin de les inciter, et leur donner courage à y appliquer leur estude.

Je laisse yci à parler de l'homme, et des grâces singulières

[1] La Somme de théologie, ou Lieux communs reveuz et augmentez de nouveau — Traduite par Jehan Calvin. Genève — Impr. de Jean Crespin, MDLI.

dont il est orné, pour lesquelles il est bien digne d'estre honoré de tous ceux qui prisent ce qui est de Dieu. Je toucheray seulement du livre. Et pour en dire en somme ce qui en est : on y trouvera un brief recueil des choses qu'un Chrestien doit sçavoir, pour se guider au chemin de salut. Car il est icy déclairé, que c'est que nous avons à cognoistre de Dieu : comment il le faut servir : que c'est qu'on doit tenir de Jésus Christ, pourquoy il nous a esté envoyé de Dieu son père : quelle grâce nous avons par son moyen : où c'est que nous avons à fonder l'espérance de nostre salut : comment il nous convient invoquer Dieu : que c'est que la vraye foy : que c'est de pénitence : comment nous devons estre patiens en adversités, et où gist la consolation des Chrestiens : où nous devons cercher l'Eglise : comment elle se doit gouverner, et quels en sont les vrais prélats : de quoy nous servent les sacremens, et en quelle sorte nous en devons user : quel est le devoir que nous avons l'un à l'autre, tant à noz supérieurs, qu'à noz sujets et à noz semblables. Voylà en quoy l'homme Chrestien se doit exercer toute sa vie, s'il veut employer son temps à une doctrine profitable. Or tout cela est contenu en ce présent livre, et déduict de telle sorte, que les grans et les petis y pourront prendre bonne instruction et utilité : moyennant qu'ils y viennent avec un bon désir de profiter.

Et de faict, ce qui est bien à priser, je voy que l'autheur, estant homme de profond sçavoir, n'a pas voulu entrer en disputes subtiles, ne traitter les matières d'un artifice tant haut qu'il luy eust esté facile de faire, mais s'est abbaissé tant qu'il a peu, n'ayant esgard qu'à la seule édification. C'est certes la façon et le style, que nous aurions tous à tenir, sinon que les adversaires nous contraignissent par leurs cavillations à nous destourner de ce train. Tant y a,

que la plus grande simplicité est la plus grande vertu à traitter la doctrine Chrestienne. C'est aussi la cause pourquoy il s'est desporté d'esplucher aucuns poincts jusqu'au bout, pour en résoudre ce que beaucoup en requerroyent. Car il s'est contenté d'en dire ce qu'il jugeoit estre nécessaire pour le salut des hommes, laissant comme en suspens, ou omettant ce dont l'ignorance ou la doute n'est point périlleuse.

Comme de la matière du franc arbitre : je sçay bien qu'il n'en baille point pleine résolution pour satisfaire à tout le monde. Car il semble advis qu'il réserve quelque chose à l'homme. La raison est, qu'ayant démonstré le principal, il aime mieus superséder, que débatre des choses qui ne luy semblent pas estre tant requises au salut des Chrestiens. Il ha cela pour résolu : que l'entendement humain est aveugle : tellement que nostre raison ne nous peut pas conduire à Dieu ny à sa cognoissance, jusqu'à ce que Dieu nous ait illuminés par la grâce de son S. Esprit. Item, que la volonté de soy est perverse et vitieuse : tellement qu'il n'en peut sortir qu'affections mauvaises, rebelles à Dieu et à sa justice, et qui par conséquent luy sont desplaisantes, jusqu'à ce que le S. Esprit la réforme. Ainsi nous voyons que tout le bien spirituel qui concerne nostre salut, est attribué par luy à la seule grâce de Dieu, sans que l'homme ait de quoy se glorifier en rien. Cependant il concède à l'homme quelque liberté en ce qui ne passe point la vie terriene : comme à se lever et coucher, à cheminer, à suyvre quelque train, ou de labeur, ou d'estude, ou de marchandise. Pourquoy ? d'autant qu'il se contentoit du principal, c'est d'avoir abbatu l'homme, en luy monstrant que de soy il ne peut sinon errer et pécher, pour tomber en confusion : et que tout le pouvoir qu'il ha à bien, n'est pas de son naturel : mais de la grâce de Dieu. Combien qu'encor à ceste liberté, qu'il appelle

Civile, il y met une bride pour la restraindre, disant que Dieu domine tousjours par dessus. Il n'y a point donc beaucoup à requérir en cela. Mais si a-il esté bon d'en advertir les lecteurs : afin que nul ne fust scandalizé de peu de chose, voyant l'intention de l'autheur.

Autant en est-il de la Prédestination : pource qu'il voit aujourd'huy tant d'esprits volages, qui ne s'adonnent que trop à curiosité, et ne tienent nulle mesure en ceste matière : voulant prévenir ce danger, il a mieus aimé toucher seulement ce qui estoit nécessaire à cognoistre, laissant le reste comme enseveli, qu'en déduisant tout ce qu'il eust bien peu, lascher la bride à beaucoup de disputes perplexes et confuses, desquelles cependant il ne revient nul fruict de bonne instruction. Je confesse que de tout ce qu'il a pleu à Dieu nous révéler par l'Escriture, rien ne doit estre supprimé, quoy qu'il en aviene. Mais celuy qui cerche d'enseigner au profit des lecteurs, mérite bien d'estre excusé, s'il s'arreste à ce qu'il cognoit estre le plus expédient, passant légèrement, ou laissant derrière ce dont il n'espère pas tel profit.

Quant aux sacremens, sa modestie a esté cause, qu'après avoir nommé le Baptesme et la saincte Cène, il adjouste pour le troisième, l'Absolution. Car pource que ce nom est accoustumé au lieu où il est, craignant d'esmouvoir contention, il s'est accommodé à l'usage commun. Non pas toutesfois que son intention soit de mettre l'Absolution en un mesme rang avec la Cène et le Baptesme, luy attribuer une pareille vertu : imposer telle nécessité aus Chrestiens de l'observer, comme si c'estoit un sacrement establi par Jésus Christ, mais plustost a-il voulu user d'une permission, ou souffrance, que de l'affermer. Ce que on peut appercevoir par la raison qu'il allégue : C'est, d'autant qu'il la tient pour une police bien

bonne et utile. Voire mais cela ne suffit point en la rigueur, qu'on en doive pourtant faire un sacrement.

Quand les lecteurs garderont une telle modestie à juger du livre, qu'a eu l'autheur en le composant, tout ira bien, et n'y aura rien qui les empesche à y profiter beaucoup. Mais le mal est, que la pluspart aujourd'huy en lisant un livre, quel qu'il soit, n'y cerchent point tant instruction, que d'y trouver à mordre. Que s'ils y trouvent un mot seulement couché de travers, pour le premier ce leur est un hocquet qui les empesche de n'en recueillir aucun fruict, après oubliant tout le bien qui y est, ils triomphent en ce qui leur est occasion de ruine. Qui pis est, les plus ignorans y sont les plus audacieus. Les autres sont tant délicats, qu'il ne faut si peu que rien pour leur faire perdre tout goust. Tellement que pour une sentence, qui ne sera pas à leur plaisir, ils rejetteront un livre entier, où il y en aura mille de bien bonnes, et ausquelles il leur seroit bien expédient de s'arrester. Il n'y a doute que ce ne soit un artifice du diable pour les desbaucher qu'ils ne reçoyvent la bonne doctrine qui leur est présentée. Parquoy que celuy qui voudra estre enseigné au présent livre, se rende docile, excusant ce qui le pourroit achopper à passer tousjours plus outre, pour estre conduict droit à la pure vérité de Dieu, à laquelle seule il nous convient tenir, nous servant des hommes pour nous aider à y parvenir.

PRIÈRE

QUE FAIT ORDINAIREMENT M. JEAN CALVIN

AU COMMENCEMENT DE SES SERMONS.[1]

Nous invoquerons nostre bon Dieu et Père, le supplians qu'il luy plaise destourner sa face de tant de fautes et offenses par lesquelles nous ne cessons de provoquer son ire contre nous : et d'autant que nous sommes trop indignes de comparoistre devant sa majesté, qu'il luy plaise nous regarder en la face de son Fils bien-aimé nostre Seigneur Jésus Christ, acceptant le mérite de sa mort et passion pour récompense de toutes nos fautes, à fin que par ce moyen nous luy soyons agréables : qu'il nous vueille illuminer par son Esprit en la vraye intelligence de sa Parole, nous faire la grâce que nous la recevions en vraye crainte et humilité, que nous soyons enseignez par icelle de mettre nostre fiance en luy, le servir et honorer pour glorifier son sainct nom en toute nostre vie, luy rendans l'amour et l'obéissance que doivent fidèles serviteurs à leurs maistres, et enfans à leurs pères, puis qu'il luy a pleu nous appeler au nombre de ses serviteurs et enfans. Et le prierons comme nostre bon Maistre nous a enseignez de le prier, disans, *Nostre Père qui es*, etc.

[1] En tête des sermons sur le livre de Job.

PRIÈRE

QUE FAICT ORDINAIREMENT M. JEAN CALVIN

EN LA FIN DE CHACUN SERMON.[1]

Or nous nous prosternerons devant la majesté de nostre bon Dieu, etc. *(icy il adjouste ce que la matière traictée au Sermon donne spécialement occasion de demander à Dieu : et pourtant que cela change quasi à chacun Sermon, on ne le spécifie point icy.)* Que non seulement il nous face ceste grace, mais à tous peuples et nations de la terre, réduisant tous povres ignorans de la captivité d'erreur et ténèbres à la droite voye de salut, que pour ce faire il luy plaise susciter vrays et fidèles Ministres de sa parole, qui ne cerchent point leur profit et leur ambition, mais l'exaltation de son sainct Nom tant seulement et le salut de son troupeau. Au contraire qu'il vueille exterminer toutes sectes, hérésies et erreurs qui sont semences de troubles et divisions en son peuple, afin que nous vivions en bonne concorde fraternelle tous ensemble. Qu'il vueille conduire par son Sainct Esprit tous Rois, Princes et Seigneurs qui ont le gouvernement de son glaive, à fin que leur domination ne soit point en avarice, cruauté et tyrannie, ny en autre mauvaise affection désordonnée, mais en toute justice et droiture. Que nous aussi vivans sous eux,

[1] En tête des sermons sur le livre de Job. V. ci-devant : p. 297.

leur rendions l'honneur et l'obéissance qui leur appartient : et que par le moyen d'une bonne paix et tranquilité nous servions à Dieu en toute saincteté et honnesteté. Qu'il vueille consoler tous povres affligez lesquels il visite par diverses manières de croix et tribulations, les peuples qu'il afflige par peste, guerre ou famine ou par ses autres verges, les personnes battues de povretez, prison, maladie, bannissement, ou autre calamité de corps ou affliction d'esprit : qu'il leur donne à tous bonne patience jusqu'à ce qu'il leur envoye plein alégement de leurs maux. Singulièrement qu'il vueille avoir pitié de tous ses povres fidèles qui sont dispars en ceste captivité de Babylone sous la tyrannie de l'antechrist, mesmes qui souffrent persécution pour le tesmoignage de sa vérité : qu'il les fortifie en vraye constance, qu'il les console, et qu'il ne permette point aux meschans et aux loups ravissans d'exécuter leur rage alencontre d'eux, mais qu'il leur donne une vraye constance à ce que son sainct Nom soit glorifié par eux et en la vie et en la mort. Qu'il vueille fortifier toutes ses povres Eglises qui travaillent aujourd'hui et sont assaillies pour la querelle de son sainct Nom. Qu'il renverse et destruise les conseils, machinations et entreprises de tous ses adversaires à ce que sa gloire reluise par tout et que le royaume de nostre Seigneur Jésus Christ soit augmenté et avancé de plus en plus. Nous le prierons de toutes ces choses ainsi que nostre bon Maistre et Seigneur Jésus Christ nous a enseigné de le prier disans, *Nostre Père,* etc.

Nous prierons aussi ce bon Dieu nous donner vraye persévérance en sa saincte foi, l'augmenter de jour en jour en nous : de laquelle nous ferons confession, disans : *Je croy en Dieu,* etc.

LA BÉNÉDICTION SUR LE PEUPLE,

APRÈS LE SERMON :

La grâce de Dieu le Père, et la paix de nostre Seigneur Jésus Christ par la communication du Sainct Esprit demeure éternellement avec vous, Amen.

SCEAUX DE CALVIN





1545 1546 1547

Les sceaux gravés ci-derrière représentent ceux employés par Calvin, à deux époques différentes de sa vie. L'émail de l'écusson le plus ancien est à champ d'azur. — L'emblème choisi par le réformateur, une main qui tient un cœur et l'offre à Dieu, trouve son explication naturelle dans cette phrase d'une lettre à Farel *(Calvinus Farello. Aug., 1541)* : « .... De « meo animo sic accipe : mihi si detur optio, quidvis libentius sim facturus, quam ut tibi hic obtemperem : sed quoniam non esse mei juris « memini, COR MEUM VELUT MACTATUM DOMINO IN SACRIFICIUM OFFERO... » « AU SEIGNEUR, J'IMMOLE MON CŒUR EN SACRIFICE. »

ŒUVRES FRANÇAISES DE CALVIN.

INDICATEUR DES ÉDITIONS

dont nous avons suivi *scrupuleusement* le texte :

Lettres de Jean Calvin, recueillies pour la première fois et publiées d'après les manuscrits originaux, par Jules Bonnet. Paris, 1854.

Commentaires sur le Nouveau Testament, imprimés à Genève, par Conrad Badius. 1561.

Commentaires sur les Pseaumes, imprimés à Genève, par Conrad Badius. 1561.

Commentaires sur les cinq livres de Moyse, imprimés à Genève, par Francois Etiene. 1564.

Commentaires sur la Concordance ou Harmonie des trois évangélistes *(Matthieu; Marc; Luc);* id. sur **l'Evangile de Jean** et sur **le 2e livre de Luc,** dit **les Actes des Apostres,** imprimés par Michel Blanchier. 1563.

Institution de la Religion chrestienne. 1562.

Opuscules, c'est-à-dire Petits traictez de M. Jean Calvin, les uns reveus et corrigés sur le latin, les autres translatez nouvellement du latin en françois, imprimés à Genève, par Baptiste Pinereul. 1566.

La Bible qui est toute la saincte escriture du Vieil et du Nouveau Testament, autrement l'Ancienne et la Nouvelle Alliance, le tout revu et conféré sur les textes Hébrieux et Grecs par les Pasteurs et Professeurs de l'Eglise de Genève. Genève, 1588.

Sermons sur l'Epistre aux Galates, imprimés à Genève, par François Perrin. 1563.

Commentaires sur le livre de Josué, avec une préface de Théodore de Besze, etc., imprimés à Genève, par François Perrin. 1564.

Sermon sur le Deutéronome, recueillis fidèlement de mot à mot, selon que M. Jean Calvin les preschoit publiquement, imprimés à Genève, par Thomas Courteau. 1567.

Sermons sur le livre de Job, recueillis fidèlement de la bouche de M. Jean Calvin, selon qu'il les preschoit, imprimés à Genève. 1563.

Vingt-deux sermons, auxquels est exposé le Pseaume CXIXe etc., imprimés à Genève, par François ESTIENNE. 1562.

Sermons sur les deux epistres S. Paul à Timothée et sur l'épistre à Tite, imprimés à Genève, par Conrad BADIUS. 1561.

TABLE DES MATIÈRES

DOGMATIQUE

PRÉDICATION

ERRATA:

Pages :	*Lignes :*	*Au lieu de :*	*Lisez :*
6	31	toutes fois,	toutesfois.
7	30	deviendent,	devienent.
8	4	assuré,	asseuré.
10	3	nuiët,	nuict.
14	7	que j'ennuye,	que je n'ennuye.
19	13	non seulement,	non-seulement.
19	16	endroit,	endroict.
47	18	ait ait,	ait.
67	2	malheureusement,	mal-heureusement.
70	1	franche-volonté,	franche volonté.
84	22	estifie,	testifie.
100	2	n'a guères,	n'aguères.
115	1	cemme,	comme.
135	23	hunains,	humains.
213	15	en,	eu.
240	29	auq el,	auquel.
262	19	bienheureux,	bien-heureux.
266	1	vouloit à prendre,	vouloit prendre.
270	5	estant,	estans.
272	22	foi,	foy.
273	3	exclorre,	enclore.
368	4	a fin,	à fin.
389	3	baillé,	baillée.
394	1	glorie use,	glorieuse.
414	26	cydebvant,	cy-debvant.
422	1	auxiété,	anxiété.



